ex-libris

J. L. M.

SABLE
COLLECTION
SABLE

PQ
282
.C9
1854
v.2
SMRS

ÉTUDES
HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTIONNAIRES

Deuxième édition. — 2 volumes grand in-18

SOUS PRESSE

VOYAGES ET VOYAGEURS

Un volume grand in-18

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

ÉTUDES HISTORIQUES

ET

LITTÉRAIRES

PAR

CUVILLIER-FLEURY

TOME SECOND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1854

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

I

La première Restauration.

—14 MARS 1852.—

M. de Lamartine ressemble, comme historien (1), à ces vaisseaux désemparés qui, faute d'agrès et de gouvernail, cherchent un courant qui les porte et qui les conduise. Il trouve de bons et de mauvais courants, et il s'abandonne avec la même confiance aveugle et la même sérénité insouciante aux uns comme aux autres. Je ne dis pas qu'il éprouve aucune satisfaction à se tromper, mais on dirait presque qu'il n'éprouve pas un plus grand plaisir à avoir raison. L'erreur l'entraîne comme la vérité, du même élan, un peu à son insu, au hasard de la plume. Mais ce hasard même, d'où résulte sa méthode, est pour les critiques du grand poëte un appel à leur vigilance et un objet de curieuse étude.

(1) *Histoire de la restauration*, tomes II et III.

On a beau faire : quand l'impromptu historique se formule en in-8° compactes, avec tout le luxe que la librairie est accoutumée depuis trente ans à mettre au service de la plus aristocratique des muses populaires ; quand l'impromptu, pratiqué par un écrivain de génie , est recherché, accueilli, adopté, bien autrement que les plus sérieux ouvrages, par l'engouement d'un nombreux public; — quel qu'il soit, il s'impose à la critique, et nous remplissons d'ailleurs ici, dans l'intérêt de la véritable méthode historique et en attaquant la fausse, le rôle de ces tuteurs qui sont obligés de prendre « des mesures conservatoires » pour défendre contre la prescription les droits d'un domaine contesté.

Je parle de bons et de mauvais courants où se laisse emporter la verve historique de M. de Lamartine. J'ai rendu compte, dans une précédente étude, du premier volume de son histoire. Là, le courant était mauvais. C'était l'histoire de la chute de l'Empire. M. de Lamartine mettait la main, autant qu'il était en lui, à cette immense ruine. Il combattait avec Blücher et Platow. Il faisait un pamphlet. Je trouve très-permis qu'il n'aime pas l'empereur et qu'il écrive, comme il l'a fait noblement, il y a peu de jours : « J'abhore le despotisme ; » mais autre chose est abhorrer le despotisme et diffamer le despote. L'histoire n'a pas ce droit-là.

Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

C'est là un mot cruel qu'un despote peut se dire à lui-même dans un moment d'expansion repentante et de confession généreuse. Mais ce que l'historien doit épargner, même dans un tyran, c'est son droit à la justice. Celle de la postérité est due surtout aux rois pour qui l'expiation a commencé sur la terre.

M. de Lamartine est beaucoup plus équitable et beaucoup

plus vrai quand il parle des princes de la branche aînée de la maison de Bourbon. On pourrait croire que c'est là un pur effet de la logique, et que la même vivacité qui, chez lui, éclate en dénigrement sur le compte de l'empereur, se tourne en bienveillance et en justice quand il s'agit de l'auguste race qui lui succède, en vertu de son droit, sur le trône de France. La plume de M. de Lamartine obéit à une loi moins humble ; elle n'est pas logique, elle est lyrique. Satire ou dithyrambe, le lyrisme a toujours un défaut : il vise plus haut ou plus bas que l'humanité. Il lui faut des monstres ou des dieux. Il se plaît aux abaissements ou aux apothéoses : l'Olympe ou les gémonies. M. de Lamartine, malgré l'imperturbable sérénité de son rôle d'improvisateur, en présence des tragiques incidents de nos annales contemporaines, a pourtant toujours un faux air de prendre systématiquement parti pour ou contre les héros des ces poëmes anecdotiques qu'il décore du nom d'histoire. Il accable ses adversaires avec tous les dehors de la colère ; il loue ses amis avec toutes les apparences de l'exaltation. Et pourtant M. de Lamartine, tout le monde le sait, n'a aucune malveillance intentionnelle, aucun enthousiasme de commande ; mais il a, si on me permet de le dire, des airs tout notés pour les uns et pour les autres ; aux uns le sarcasme, aux autres l'apologie. Il y suffit d'un tour de sa brillante mécanique. Ceci, encore une fois, est le tort de sa méthode, non de sa volonté. Et, par exemple, dans l'air que M. de Lamartine chante sur l'empereur, Napoléon est noté en comédien. Résignons-nous donc, nous aurons partout la comédie sur la trace du grand homme déchu et dépossédé : comédie d'empoisonnement à Fontainebleau ; comédie des adieux devant la vieille garde ; comédie de chambellans et d'étiquette à l'île d'Elbe ; et aux Tuileries même, après le 20 mars, comédie d'une correspon-

dance impossible avec Marie-Louise prisonnière de l'Autriche; comédie d'une cour problématique pour l'impératrice absente... « Pour tromper mieux l'opinion du peuple, écrit M. de Lamartine, sur les relations qu'il affectait d'entretenir avec l'impératrice Marie-Louise, captive volontaire de son père à Vienne, Napoléon nomma les femmes de ses principaux ministres ou de ses familiers les plus personnels dames du palais de l'impératrice... *Les noms masquaient la place où l'on feignait d'attendre tous les jours* la fille de l'empereur d'Autriche et son fils. Napoléon savait bien qu'il ne trompait ainsi personne autour de lui. Mais connaissant, *en acteur consommé du trône,* la puissance de l'illusion sur les peuples, il ne dédaignait pas *de jouer les rôles menteurs*, pour prolonger, dans le préjugé de la multitude, la croyance de son concert secret avec les puissances et les espérances de paix... »

Même parti pris quand il s'agit, dans l'*Histoire de la Restauration*, de la personne et des actes de M. le duc d'Orléans. Le duc d'Orléans a aussi sa gamme toute notée dans l'orgue lyrique du grand poëte. Lui, dès 1814, c'est le prince ambitieux, équivoque, avide de popularité, souple au pouvoir et visant au trône, déjà tourné à l'opposition systématique, âme d'un parti « *encore souterrain, mais à longue vue* » (tome III, p. 86), qui déjà menace la royauté restaurée, en dépit des résipiscences monarchiques et du repentir de son chef. « Le roi Louis XVIII, dit quelque part M. de Lamartine avec une ironie peu déguisée, croyait à la sincérité et au repentir du duc d'Orléans. » S'il croyait à la sincérité de son cousin, le roi Louis XVIII avait raison. Quant au repentir, c'est là une vertu dont le sage et sérieux chef de la maison d'Orléans aurait eu le droit de conseiller l'usage et de laisser la pratique à ses adversaires de tous les temps.

Mais j'ai hâte d'échapper à ces récriminations ; car il me

reste cette fois beaucoup à louer dans le livre de M. de Lamartine, et ce n'est pas sans une surprise très-agréable que je m'abandonne à ce plaisir, un peu nouveau pour moi depuis Février 1848. Dire que M. de Lamartine, après les transformations successives que son opinion politique a subies depuis trente ans, s'est arrêté à une conviction qui l'attache aujourd'hui, si ce n'est sans retour, du moins sans infidélité préméditée, au parti républicain ; — dire cela, ce n'est pas le calomnier, je le suppose. Mais ajouter qu'il a pris parti, dans le récit qu'il a donné de la première restauration des Bourbons, contre sa foi d'aujourd'hui pour ses affections d'autrefois ; dire qu'il a vu très-clair dans la situation de la France en 1814, et qu'il a très-franchement revendiqué dans le passé, pour l'auguste race que la Providence destinait alors à notre salut, la noble et libérale mission qu'elle a remplie, — c'est signaler un de ces bons courants qui emportent parfois la plume de M. de Lamartine ; et, lyrisme ou calcul, entraînement du cœur ou de la raison, M. de Lamartine, cette fois, touche au vrai. La manière importe peu, quand c'est à la vérité qu'on vise et qu'on atteint le but.

Nous avons, tous tant que nous sommes qui avons vieilli avec le siècle, nous qui étions plus ou moins en sixième en 1814, et qui commencions au collége notre opposition de quinze ans au gouvernement des Bourbons, — nous avons tous vécu jusqu'en 1830 sur cette prétendue *répugnance* qui avait accueilli, après la chute de l'empereur, la restauration du trône légitime. Il faut bien l'avouer aujourd'hui : cette répugnance était une invention de l'esprit de parti, et M. de Lamartine en fait, dans son histoire, et tout républicain qu'il est, péremptoirement justice. Une nation, cela est vrai, ne tombe pas volontiers et sans un

amer déchirement de toutes ses fibres patriotiques, de ce haut degré de puissance où l'épée victorieuse de Napoléon avait fait monter la France, dans cet abîme d'humiliation désastreuse où son ambition vaincue nous avait plongés. Mais, dans ces heures cruelles de leur détresse, et quand tout refuge semble fermé à la résistance, les nations modernes, livrées, quoi qu'elles fassent, au souci de ces grands intérêts qui sont la civilisation elle-même, ne songent qu'à une chose, à ce qui les sauve. Elles laissent à l'antiquité héroïque la gloire de ces suicides insensés qui font périr une population entière. Elles n'allument plus le bûcher de Sagonte. Vaincues par la force irrésistible d'une coalition et par sa propre lassitude, épuisée de sang, d'argent, de soldats, rassasiée de despotisme et enivrée de gloire jusqu'à en avoir perdu le sentiment et le goût, la France s'est tournée, en 1814, vers ces princes qu'une incroyable faveur de la fortune tenait en réserve pour la sauver sans l'humilier, pour la racheter sans la rançonner, pour la pacifier sans l'asservir. Je parle ici de la première Restauration, de celle de 1814. Nous sommes encore loin, dans l'ouvrage de M. de Lamartine, de la seconde. Mais celle-ci, quoiqu'elle eût en réalité le même but, qui était de préserver la France d'un ignominieux partage et d'appliquer à ses blessures saignantes ce remède d'une efficacité traditionnelle : la royauté légitime ; — la seconde Restauration, dis-je, pouvait sembler un châtiment que l'Europe infligeait à la France en représaille des Cent-Jours. En 1814, au contraire, l'idée de châtiments s'effaçait dans celle du salut public. Les nations qui périssent, nous le savons par plus d'une expérience depuis quatre ans, ne sont pas difficiles sur le choix de leurs sauveurs. M. de Lamartine, qui n'était pas de race royale, obtenait à Paris, en 1848, plus de deux cent mille suffrages. Plus

tard M. Caussidière devenait à son tour le favori et l'élu de la bourgeoisie parisienne. Je ne rappelle pas ces votes avec une intention dénigrante. Mais comment! la France qui subissait, en 1848, avec une complaisance si facile, toutes ces injures de sa destinée, la France se serait montrée moins résignée quand la fortune lui ramenait, pour la tirer d'un affreux péril, toute une race royale, passée au crible de l'échafaud révolutionnaire, éprouvée par la proscription, éclairée (la Charte de 1814 l'a bien prouvé) par l'exil et le malheur! La France aurait reçu avec répugnance cette insigne faveur de la fortune qui la sauvait du despotisme par une Charte royale, du démembrement par des mains françaises! Laissons ce vieux mensonge, bien qu'il ait défrayé quinze ans de notre histoire; laissons-le à l'esprit de parti qui l'a inventé, et félicitons M. de Lamartine d'avoir été, parmi les organes des opinions qui se disent avancées, le premier qui en ait fait justice complète et définitive :

« .... Le récit de ces jours qui s'écoulèrent à Paris entre la » chute de Napoléon et l'entrée des Bourbons, ne serait autre » chose que le récit des fluctuations de cette longue et fasti- » dieuse intrigue pour faire croire aux Bourbons que le Sé- » nat avait la puissance de décerner l'empire, et pour faire » croire au Sénat que les Bourbons tremblaient et compo- » saient avec lui. Rien de tout cela n'était vrai. Les Bourbons » sans doute avaient à composer, pour être durables, avec » l'esprit du siècle, qui ressortait jeune et impatient des dé- » bris du despotisme renversé. Mais un mouvement désor- » mais irrésistible entraînait la France vers eux par le senti- » ment de leur nécessité. Il ne dépendait pas du Sénat de » ralentir ce mouvement, pas plus qu'il ne dépendait de M. de » Talleyrand de l'accélérer. Napoléon était l'antipathie de » l'Europe. La république était l'effroi des aristocraties et

» des trônes. La régence de Marie-Louise était la tutelle de » l'Autriche. Le duc d'Orléans, inconnu alors, était une » usurpation de famille, la plus suspecte et la plus dange- » reuse des usurpations aux dynasties. Le partage de la » France était le crime contre les nationalités, le crime im- » possible. Le besoin de la paix, l'impatience de délivrer le » sol de l'occupation étrangère, le dégoût de la gloire, l'é- » puisement de richesse et de population, l'influence des » cabinets étrangers ne trouvant de gages sérieux de récon- » ciliation que dans les princes légitimes, l'impossibilité de » laisser en suspens un peuple conquis, les souvenirs, les » terreurs et les espérances, tout jetait la France politique à » la Restauration. L'armée elle-même ne résistait pas. Les » chefs se précipitaient aux nouveaux princes. Les hommes » se vantent de l'œuvre de Dieu quand ils prétendent avoir » créé de pareils mouvements. Ils ne font que les suivre. » L'action individuelle disparaît dans ces grandes impulsions » instinctives des époques et des peuples. Bonaparte s'était » appelé lui-même le Destin. Les Bourbons, en 1814, pou- » vaient s'appeler la Providence. Ils revenaient, envers et » contre tous, avec le reflux d'une révolution qui avait » achevé son cercle de vicissitudes et de débordement (1).»

Certes, c'est là un très-beau tableau d'histoire, largement conçu, peint avec vigueur, éclatant de vérité. Je n'y retrancherais qu'un seul trait (car pour le reste je ne veux pas

(1) Tome II, p. 231-232. — *Voir* aussi, dans le premier volume de la même histoire, un très-beau passage où se trouve cette phrase : « Il est vrai de dire que la Restauration fut adoptée sous la main de l'étranger, et qu'*en apparence* elle fut un gouvernement imposé. Mais il est plus vrai encore de dire qu'*elle serait sortie également, dans ces circonstances, du cœur de la France libre*..... Les intrigues royalistes furent pour bien peu dans son triomphe. Ce fut le triomphe des circonstances plus que celui d'un parti....» (P. 198).

faire à M. de Lamartine une puérile guerre de mots); ce trait, c'est celui qui est relatif au duc d'Orléans. M. de Lamartine cède sur ce point à son préjugé ordinaire. Le duc d'Orléans n'était nullement « inconnu » à l'époque dont parle l'illustre écrivain, et il l'était assurément beaucoup moins que la plupart des princes dont l'auteur nous raconte avec un si curieux détail la touchante histoire et l'exil lointain. Mais c'est justement parce qu'il était connu, que M. le duc d'Orléans n'était suspect à personne. Personne ne songeait à lui pour le trône, qui appartenait sans contradiction au chef de sa famille, et qu'un grand intérêt public prescrivait de lui conserver. *Le parti souterrain,* comme M. de Lamartine l'appelle si plaisamment, le parti d'Orléans n'existait pas alors ; et s'il existait, il y avait quelqu'un à coup sûr qui n'en était pas, c'était le duc d'Orléans. Le duc d'Orléans était en ce moment fort sensible à la douceur de retrouver une patrie, et à l'avantage de rentrer en possession de domaines considérables, sur lesquels toutes les lois du royaume, les nouvelles comme les anciennes, lui donnaient un droit de propriété imprescriptible. Il ne songeait pas au trône.

Il n'y a songé, non pour le désirer, mais pour le subir, que le jour où une tempête publique l'y a jeté, en citoyen résigné plus qu'en roi. La suite l'a bien prouvé. Tout ce que M. de Lamartine insinue, presque à chaque page de son livre, de l'ambition souterraine du duc d'Orléans, de ses avances à la popularité, de ses caresses à l'armée, de ses manœuvres et de ses intrigues, tout ce rôle occulte de Méphistophélès politique que l'auteur arrange avec tant d'art, est radicalement faux. Le duc d'Orléans a laissé les événements se développer sans y prêter la main : il eût été complice des passions qui ont perdu la Restauration ; — mais

aussi sans s'y opposer : toute voie d'opposition légale lui avait été fermée le jour où la tribune de la Chambre des Pairs lui fut interdite. Il a attendu, moins impatient qu'effrayé de la catastrophe qu'il a pu prévoir. Est-ce là ce que M. de Lamartine lui reproche ? « Attendre, dit-il, dans certaines situations, c'est conspirer. » Et que fallait-il donc faire? Valait-il mieux *conspirer avec la foudre?...*

La Restauration, comme le dit justement M. de Lamartine, avait été l'œuvre de Dieu. Le 20 mars fut l'œuvre des hommes. En France, il y a toujours un moment où nous sommes, quoi qu'on en dise, un peuple très-gouvernable : c'est quand nous n'avons plus de gouvernement du tout. La peur nous prend. Il n'y a pas de nation qui ait plus vite la peur de n'être pas gouvernée, dès qu'elle ne l'est plus. Il a fallu la démence qui, dans ces dernières années, s'était emparée de quelques esprits, pour que le système du gouvernement direct du peuple par lui-même, autrement dit l'anarchie légale, ait pu être soutenu sérieusement à la face du pays et formulé dans les journaux et dans les livres. L'anarchie est à coup sûr ce qu'il y a de plus antipathique au caractère français, qui n'a jamais pu la supporter à aucune époque. Le premier besoin de la France, c'est d'être gouvernée. Cela explique, avec bien d'autres causes, ce rapide succès de la pensée providentielle qui lui donna la Restauration. Mais, ce premier besoin satisfait, la France en éprouve aussitôt un autre, c'est de combattre et d'affaiblir le gouvernement qu'elle a. Cela explique aussi le 20 mars. Le 20 mars n'est que l'explosion finale de cette versatilité française, le fait de cette lassitude étrange qui semble saisir le peuple entier, après les premiers mois d'un nouvel essai politique. Certes, l'immense et récent prestige du règne impérial y fut pour quelque chose, surtout dans les rangs de l'armée française.

Les fautes du gouvernement de Louis XVIII, celles dont il fit un aveu public et célèbre, y contribuèrent pour une bonne part. Mais un pays sérieux et sage aurait résisté à ces deux causes de changement; car la gloire de l'Empire n'était plus bonne qu'à inspirer de patriotiques Messéniennes, et les fautes de la Restauration pouvaient se réparer. Le 20 mars, du jour où il serait vaincu, devait rendre la pente de la réaction royaliste plus glissante et plus fatale. Cette pente qui aboutissait, pour la branche aînée, à la catastrophe de 1830, commençait au Mont-Saint-Jean.

M. de Lamartine n'a pas compris le 20 mars. Il en est resté, en 1814, à cette radieuse journée du 3 mai, au moment où le roi Louis XVIII fait son entrée dans Paris, au milieu des témoignages les moins contestables de l'allégresse et de la confiance publiques. Au 20 mars 1815, pour M. de Lamartine, rien n'est changé. Les circonstances sont à la vérité différentes : c'est une fuite au lieu d'un retour, une nuit sinistre au lieu d'une matinée rayonnante. Les destins sont changés; le peuple est le même. M. de Lamartine se trompe. Au 20 mars, le peuple, sujet des Bourbons, est encore plus changé que leur fortune. Il a passé de la confiance à la contradiction, de l'enthousiasme à l'indifférence, de l'espérance au soupçon, de la curiosité à l'ennui. Dix mois de règne, et les Bourbons lui paraissent vieux. Cette maladie qui est dans son sang, le besoin du changement, sans le rendre à l'Empire, l'a tourné contre la Restauration. Tout le 20 mars est là. M. de Lamartine, emporté au delà de toute limite, comme c'est la faute de sa méthode, par une idée juste, a prolongé jusqu'à la première chute du trône des Bourbons de la branche aînée, en 1815, ce courant populaire si favorable qui l'avait relevé en 1814 ; et l'historien est

tombé à son tour dans l'enflure et la déclamation, faute de s'être tenu à la vérité.

M. de Lamartine voit partout, en 1815, une nation qui résiste au retour de Napoléon. Mais quelle nation est-ce donc? Elle résiste, et Napoléon n'en avance pas moins, sans coup férir, de ville en ville, au jour et à l'heure fixés sur son livre d'étapes. Il est possible, comme M. de Lamartine le raconte, et il doit en savoir quelque chose, que la ville de Mâcon ait accueilli par une héroïque bouderie l'arrivée du glorieux proscrit : « ..... Napoléon, écrit l'historien, fut » frappé de la solitude et du silence où la population le lais- » sait abandonné à ses troupes dans l'hôtellerie où il était » descendu, comme un peuple qui subit mais qui n'encou- » rage pas un attentat à la patrie. De rares groupes d'enfants » ameutés par quelques pièces de monnaie, d'hommes en » haillons et de femmes suspectes, poussèrent sous son » balcon quelques cris mendiés et sans écho. Il ouvrit ses » fenêtres, regarda avec dédain, se retira, et dit au maire, » qu'il avait fait appeler : N'aurez-vous donc que cette po- » pulace à me montrer ? » — Tout cela, si invraisemblable que ce soit, est possible. Il est possible encore que M. de Lamartine, qui faisait alors partie de la maison militaire qui assista au départ de Louis XVIII, quand il fallut quitter les Tuileries, et qui lui fit escorte sur sa route, ait pris, pour l'expression du sentiment public, ce qui était le témoignage de la douleur et des regrets d'un petit nombre de serviteurs restés fidèles, et qu'il ait cru écrire un chapitre d'histoire, en disant de ce départ : « Vers la fin du jour, une rumeur » sourde se répandit que le roi s'était résolu de ne pas quit- » ter un peuple qui lui donnait de telles marques de loyauté. » La foule rentra en silence dans ses demeures... Le » roi profita de ce moment de solitude pour s'éloigner.

» *Le départ eût été impossible et déchirant en plein jour ; les* » *regrets et le délire du peuple auraient disputé le passage à* » *son roi.* Jamais Paris n'avait montré avec tant de force et » d'abnégation l'enthousiasme du malheur... » Malheureusement aussi pour l'honneur de sa constance et de sa fidélité politique, tout cet enthousiasme du peuple de Paris n'est qu'une bienveillante illusion de son poétique historien. Ce qui est vrai, c'est que le peuple de Paris laissa partir le roi Louis XVIII, et qu'aucune sérieuse démonstration du pays ne le retint jusqu'à la frontière. Car c'est là un des signes les plus caractéristiques de la versatilité française : les Français laissent plutôt tomber un gouvernement qu'ils ne le renversent. Ils sont toujours moins les instruments actifs que les spectateurs funestes de ces grandes ruines. On dirait que, tandis que leur indifférence répugne à l'œuvre, leur curiosité se plaît au spectacle. M. de Lamartine, au lieu de toucher à cette triste réalité de l'histoire par son côté vrai, a mieux aimé se livrer à une divagation pindarique qui ne prouve rien: « La saison était sévère, la nuit tempêtueuse et » noire, la pluie fouettait les vitres, les rafales bruissaient » en s'engouffrant dans les rues et sur les toits de Paris..... » Cette nuit suprême, cette température néfaste, cette tem- » pête, cette pluie, ces torches reflétées sur ces armes, tou- » tes ces choses touchantes, sinistres, presque funèbres, » attendrissaient le peuple et semblaient à ses yeux les » présages de quelques solennelles calamités sur la ville » d'où Napoléon *chassait la royauté, la paix, la nature...* Tel » fut le départ du roi et de son armée dans la nuit du » 20 mars.... » En bonne conscience, il était permis d'accuser l'empereur Napoléon de ce départ du roi, mais non pas de ce mauvais temps....

Nous voici arrivés aux Cent-Jours. M. de Lamartine y con-

sacre son quatrième volume tout entier. Ce sera pour moi l'objet d'un examen ultérieur. J'ai voulu rendre justice aujourd'hui, et sur un point capital de cette histoire, à une idée juste et à un sentiment vrai. La critique exigerait peut-être davantage. En dehors de ce bon courant qui a si bien porté, cette fois, le frêle esquif auquel l'illustre poëte a confié sa fortune d'historien et de penseur, combien j'en pourrais signaler qui l'ont jeté sur des écueils, engravé dans des bas-fonds et poussé dans toutes sortes d'aventures ! M. de Lamartine, je le sais, se joue de l'exactitude historique, non par indifférence, malice ou parti pris; c'est plutôt son tempérament qui le veut ainsi. Mais n'est-il pas fâcheux d'avoir à relever à chaque page, dans un écrivain de si grand renom, des erreurs ou des témérités qui seraient choquantes dans le plus humble et le plus obscur ? Par exemple, M. de Lamartine parle quelque part des dispositions républicaines du Sénat en 1814 : « Le Sénat, dit-il, après avoir vendu son ambition au despotisme, pouvait essayer de la perpétuer *en la vendant à la république.....* » Je n'ai pas charge de défendre le Sénat de l'Empire ni aucun Sénat; mais ce qui est vrai, c'est que le parti républicain ne comptait pas, en 1814, dix membres dans le Sénat tout entier. L'Empire avait façonné la France à la monarchie absolue. On n'en pouvait sortir que par la royauté constitutionnelle, qui ralliait alors tout le monde, et le grand mérite de Louis XVIII, ce fut d'avoir merveilleusement compris cette situation. — Une autre fois, M. de Lamartine se trompe sur l'âge qu'avait M. le duc d'Angoulême à la même époque : « Du quartier général de cette armée (l'armée anglaise), le jeune prince lançait des proclamations royalistes dans les Pyrénées et sur le littoral de l'Océan..... » M. le duc d'Angoulême avait alors près de quarante ans. — Pourquoi dire aussi que le roi Louis-Napoléon

Bonaparte fut chassé de Hollande en 1810 (t. Ier, pag. 133), tandis que tout le monde sait qu'il en sortit à son honneur et au péril de sa fortune politique, presque de sa sûreté, pour n'avoir pas voulu se soumettre aux intolérables exigences du blocus continental? « Lorsqu'il abdiqua, en 1810 (c'est lui-» même qui le raconte), ce ne fut ni par lassitude, ni par » dégoût, ni par faiblesse, ni même par philosophie, mais » par raison, par devoir, et principalement par attachement » pour les Hollandais. Il poussa peut-être jusqu'à l'excès la » longanimité et l'abnégation de soi-même (1). » On sait au surplus le dépit que l'Empereur éprouva de cette abdication volontaire et le ressentiment qu'il en conserva jusqu'à sa mort. — Ailleurs M. de Lamartine fait du comte Lavalette, l'ancien directeur général des postes de l'Empire, ce qu'il appelle *un complice* de Napoléon, en 1815. C'est là un fait qu'il n'est plus permis d'affirmer, après l'assurance contraire qui en est fournie par le comte Lavalette lui-même dans ses mémoires, aussi curieux que sincères (2) : « *Je n'avais pas*, dit-il, *la plus légère connaissance du complot.* » — M. de Lamartine est-il plus exact, quand il parle de la mission que M. le duc d'Orléans eut à remplir à Lyon en 1815 et de la manière dont elle se termina? L'auteur le compromet fort injustement, ainsi que le comte d'Artois, dans une échauffourée ridicule à laquelle ils furent l'un et l'autre complétement étrangers. M. de Lamartine voulait-il savoir la vérité? Il n'avait qu'à consulter un intéressant récit que M. le duc d'Orléans a tracé de sa conduite en 1815 (3), et qui peut pa-

(1) *Documents historiques sur la Hollande*, par le comte de Saint-Leu, tome III, page 363 (Londres, 1820; 3 vol.).

(2) *Mémoires et Souvenirs du comte Lavalette*, tome II, p. 135 (Paris, 1831; 2 vol.).

(3) Sous ce titre : *Mon journal; événements de* 1815, par Louis-Philippe d'Orléans, etc. (Paris, 1849; 2 vol. Chez Michel Lévy).

raître aujourd'hui, malgré la publication qui en a été faite à son insu, une véritable confession posthume. Ce livre prouve, avec une évidence sans réplique, que l'échauffourée à laquelle M. de Lamartine a mêlé les princes n'eut lieu *qu'après leur départ.*

Mais j'en ai dit assez. De toutes ces inexactitudes, dont je n'ai cité que celles qui s'offrent à mon souvenir presque au hasard, M. de Lamartine compose ses histoires. Il y mêle par instants, comme nous l'avons vu, tantôt une certaine dose de vérité générale, plutôt devinée que cherchée, plus lyrique que logique, tantôt une déclamation partiale et personnelle, toujours la facilité, l'entrain de la plume, le mouvement et le souffle inspirateur du poëte. Ah! pourquoi M. de Lamartine n'a-t-il pas écrit en vers le retour de l'île d'Elbe! Nous aurions eu peut-être une belle satire politique, au lieu d'un récit confus. Un seul volume de M. de Lamartine ferait la renommée d'un poëte. Toutes ses histoires réunies ne font pas un historien.

II

Le Salon de 1810 (1).

— 28 MARS 1852. —

Ceux qui n'ont pas eu l'avantage de connaître M. Guizot dans la vie privée et d'assister à quelques-uns de ces entretiens intimes où se déploie dans toute sa liberté, dans tout son naturel et avec toute sa séduction, cet austère et attrayant esprit, ceux-là se le figurent nécessairement dans l'attitude qui, aussi bien, résume le mieux son action sur les hommes, son importance dans les affaires publiques et sa destinée sur la terre. Cette attitude est celle de l'orateur, debout, le bras appuyé sur la tribune; le front sérieux, l'œil profond, avec je ne sais quelle ardeur tranquille qui tient de la méditation et de la lutte, de l'action et de la pensée, de la passion contenue et réglée dont il ne reste, au fond du cœur, que ce que la défense de la vérité et le service de la raison en comportent devant l'égoïste résistance des intérêts et des partis. — On voit qu'en traçant ce portrait de M. Guizot, je songe à celui que la peinture et l'histoire doivent à l'habile pinceau de M. Paul Delaroche (2), et qui a ce mérite, à part

(1) *Etudes sur les Beaux-Arts en général*, par M. Guizot (Paris 1852).
(2) 1839. — Gravé par Calamatta.

la beauté de l'exécution, d'avoir reproduit la physionomie véritablement historique du célèbre orateur. Écrivain, lettré, professeur d'esthétique ou de pédagogie, historien ou philosophe, M. Guizot a beau faire: il entrera dans l'histoire par celle de toutes ses vocations si diverses qui s'est révélée en lui la dernière. C'est comme orateur qu'il comptera surtout dans les annales de notre pays et dans les souvenirs du monde. C'est appuyé sur le marbre de la tribune qu'il figurera dans ce chœur immortel que chaque âge compose de ses hommes célèbres, et qu'attend la postérité. La tribune est, dans la vie de M. Guizot, le signe distinctif, l'emblème homérique, l'accessoire impérissable, comme l'épée dans la main d'Achille, comme le *plectrum* sous les doigts d'Orphée, comme le bâton que jette le grand Condé par-dessus les lignes de Fribourg.

M. Paul Delaroche a donc eu raison. Il a peint pour l'histoire. Il a traduit avec son pinceau le sentiment général et l'impression populaire. Il a reproduit la pose de l'orateur et la physionomie de l'homme d'Etat. La biographie, si l'histoire l'interroge un jour sur le compte de M. Guizot, sera obligée de faire autre chose. M. Guizot aura le sort de tous les hommes célèbres. On remontera jusqu'à son berceau, on interrogera sa jeunesse, on voudra savoir par quelle discipline, par quels travaux, par quels essais obscurs et patients, ce grand esprit a préludé aux succès éclatants de sa carrière publique ; et, si j'en crois les récentes publications de M. Guizot, c'est M. Guizot lui-même qui nous servira de guide dans cette étude. Non pas qu'il ait jamais recherché cette satisfaction puérile de se montrer aux admirateurs de sa vie politique dans une sorte d'autobiographie privée. Jamais homme d'État n'a fait moins mystère de ses convictions et moins parade de ses vertus. Jamais lettré n'a moins parlé

de lui-même et ne s'est plus chrétiennement reposé, même parmi ces rudes atteintes de la fortune et de la passion, sur la justice finale qui vient quelquefois des hommes, et toujours de Dieu. Mais si M. Guizot ne raconte sa vie à personne, s'il la voile par discrétion, sans la cacher par fausse honte, il aime à mettre sous les yeux du monde les écrits qui racontent l'histoire de son esprit. L'esprit des hommes renommés par les productions de l'intelligence est une sorte de patrimoine public, où il semble que tout le monde ait le droit d'entrer ; et c'est ce qui explique, je devrais dire ce qui justifie la curiosité qui nous porte à en pénétrer tous les replis, à en scruter tous les recoins, à en fouiller tous les mystères. Dès qu'un homme s'est élevé, a grandi par l'intelligence, ce ne sont plus seulement ses œuvres qui attirent l'attention publique : tout le monde veut lire dans son esprit. Bien peu le savent. Ce genre d'investigation a fait la fortune de plus d'un critique, et à bon droit. Il n'en est pas où la curiosité soit plus voisine de l'indiscrétion, où la finesse tienne de plus près à la subtilité, où le zèle même de l'érudition soit plus exposé à l'affectation puérile et minutieuse. Mais il n'en est pas non plus par où ce mécanisme intérieur de l'esprit et de la pensée, si délicat à surprendre, si curieux à voir, si utile à étudier, se montre dans une lumière plus vive et avec un relief plus saisissable. M. Guizot, en publiant ses derniers ouvrages, semble avoir voulu fournir à la critique, et par elle au public, un des éléments principaux de cette étude, qui est le droit de tout le monde sur quelques-uns, le droit des curieux sur les illustres.

Je commence, par les *Études sur les Beaux-Arts*, cet essai littéraire sur M. Guizot. Je n'abuserai pas, contre la gravité du savant professeur, de cette excursion mythologique et doctrinale, archéologique et pittoresque, philosophique et

militaire, qu'il entreprend, en 1810, dans les galeries du Louvre, en quête d'observations esthétiques; et j'y aurais d'ailleurs mauvaise grâce. Car, sans parler de Diderot qui a écrit un Salon célèbre, beaucoup d'hommes sérieux ont consacré, dans tous les temps, leur talent d'écrire à la discussion des théories de l'art et à l'appréciation de ses œuvres. Parmi les modernes, il est assez remarquable qu'un des hommes d'État qui ont été le plus mêlés, pendant dix-huit ans, avec ou contre M. Guizot, à la politique active du dernier règne, que l'illustre historien du *Consulat et de l'Empire*, M. Thiers, ait commencé, comme M. Guizot, par écrire un Salon. Le Salon de M. Thiers eut un grand succès. M. Guizot avait vingt-trois ans quand il écrivit le sien. Dirai-je qu'il était jeune? Je crois qu'il est des esprits qui ne le sont jamais, comme il en est qui le seront toujours. M. Guizot, à vingt-trois ans, n'était pas précoce; il était mûr. Il avait la gravité et la mesure, la prévoyance et l'autorité, toutes les qualités du bon sens; et il les avait avec une certaine grâce austère et une certaine fleur de pureté saine et vigoureuse par où se décelait pourtant sa jeunesse. Le *Salon* de 1810 est certainement, eu égard à la nature du sujet et à l'âge de l'auteur, un des ouvrages les plus réfléchis qui soient sortis de l'esprit de M. Guizot, et c'est peut-être aussi le seul où il ait permis à sa plume de chercher parfois l'agréable. Sa plume l'a toujours trouvé quand elle l'a voulu, sans le manquer, mais sans le raffiner et l'affadir. M. Guizot n'a pas ce défaut. Il n'est jamais affecté. Chose remarquable! ce débutant qui écrit sur les dieux et les déesses du paganisme, sur les bergers et les bergères, sur les amours et les amoureux, sur les moines d'Espagne et sur les conscrits de l'empereur, sur le beau et sur le laid, sur le nu, sur le *lâché*, sur le *fini*, ce jeune écrivain ne commet pas une faute de goût. Il sait tout

dire et il ne hasarde rien. Sa critique est judicieuse, équitable, mais correcte, précise et arrêtée. Elle touche au présent avec certitude, et elle atteint par instants l'avenir. C'est le double mérite de cet excellent Traité. L'auteur y signale, à propos d'une des plus brillantes Expositions qui aient illustré la peinture sous l'Empire, les défauts dominants de l'école académique, fille dégénérée de l'antique, enchaînée à la statuaire, livrée au plagiat de la forme inerte et à l'anatomie raffinée du corps humain, par impuissance d'atteindre à la vérité vivante et à la diversité passionnée:

« Ce qui n'est, dit-il, chez les maîtres qu'un abus de la » science et du talent, devient chez les élèves un défaut ri- » dicule. Aussi, plusieurs tableaux du Salon offrent-ils des » figures qui ressemblent à de vraies caricatures du corps » humain. M. Dorcy a représenté *un chasseur et sa maîtresse* » *arrêtés près du tombeau de deux amants.* On ne s'attend pas » d'abord à y trouver quelque part trop d'anatomie ; les » figures y sont faiblement dessinées ; on ne voit même ni » dans les jambes ni dans les genoux une indication assez » prononcée des os et des muscles ; — mais tout à coup on » aperçoit à l'épaule de l'homme une clavicule si fortement » articulée, qu'on est tenté de croire que l'artiste a voulu » montrer qu'il en savait la place... Je n'ai garde de vouloir » détourner les peintres des études d'anatomie ; elles sont » de rigueur, et sans elles le dessin ne peut avoir ni énergie » ni correction ; mais à quoi bon les tant laisser voir ? Le » créateur du corps humain savait bien aussi l'anatomie, et » cependant, quand il a voulu créer la beauté, il a enveloppé » sa science sous des formes à la fois énergiques et moel- » leuses. — Que nos artistes l'imitent. Ce n'est qu'ainsi qu'ils » reproduiront dignement ses œuvres. »

C'est ainsi que le jeune critique fait la part des travers à la

mode dans l'examen du Salon de 1810. Mais combien d'observations qui, ainsi que je l'ai dit, portent plus loin que la date sous laquelle M. Guizot nous les a rendues? — « Je crains, dit-il quelque part, (est-ce de M. Girodet ou de quelqu'un de nos contemporains du jour qu'il voulait parler?), je crains qu'il n'ait été trompé par une idée trop répandue aujourd'hui dans l'école et contraire aux progrès de l'art : *c'est que l'énergie de l'expression* est le point le plus important. » Ainsi, tantôt l'école moderne pousse jusqu'à un fétichisme imbécile l'imitation de la nature et du beau, tantôt elle cherche la vérité dans l'exagération du laid ; elle flotte entre l'archaïsme et la manière, entre l'Académie et le romantisme, entre l'antique et le grotesque. Si l'art échappe à l'un ou à l'autre de ces excès, « les connaisseurs, écrit M. Guizot (et ici encore le critique de 1810 a l'air de viser au Salon de 1851), les connaisseurs seront fâchés de voir s'introduire dans les tableaux de chevalet *un fini minutieux, une charlatanerie d'agrément* qui pourrait bien dégénérer en *une petite et fausse manière...* Cette recherche excessive détruit la simplicité et l'énergie, car il y a une énergie de vérité inconciliable avec tant de soins et de détails... » — « Hors de la vérité, point « de naïveté, » dit-il ailleurs. Une autre fois, à propos d'un tableau de bataille : « A peine la toile a-t-elle pu contenir deux ou trois officiers, quelques soldats et *quelques ennemis*, dit-il spirituellement. Cela répond-il aux grandes idées que réveille le sujet ? » Il s'agit, notez-le, de la *Bataille des Pyramides.* — Un autre défaut de l'école académique, tel qu'il se produit au Salon de 1810, c'est l'inintelligence et le dédain de la perspective, *le défaut d'air*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. M. Guizot relève vivement ce travers de la peinture contemporaine, et ici encore, on dirait qu'en réimprimant sa théorie d'il y a quarante ans, le critique s'adresse

moins au passé qu'au présent lui-même ; mais le passé ne l'entend plus ; le présent fera la sourde oreille.

« ..... Il me semble, dit-il, que nous retrouvons encore ici » l'influence de l'étude de la sculpture sur l'école. Accou- » tumés à étudier dans les statues des figures isolées, nos » peintres négligent trop l'art de les grouper et de les placer » convenablement dans l'espace. Leurs yeux savent mieux » juger des formes que des distances et des effets de l'air dans » la nature..... Pourquoi ne rencontre-t-on pas ce défaut » dans les compositions de M. Gros ? Parce que M. Gros est » un peintre éminemment original, dont le talent est tout » vérité, et qui, moins occupé que ses rivaux de la noblesse » du style, s'attache à observer et à retracer la nature ; aussi » la connaît-il mieux : ses lointains sont vrais, ses plans » se dégradent bien, ses figures se marient bien avec l'air » qui les environne ; ses contours ne sont ni secs ni raides. » Les contours du corps humain ou de ses vêtements, et ceux » des statues de marbre, se détachent dans l'atmosphère » d'une manière différente ; susceptibles de mouvements et » d'ondulations, changeant parfois de couleur et d'apparen- » ce, les premiers se fondent davantage, et plus douce- » ment que les seconds, avec le fluide vaporeux au sein du- » quel ils vivent et s'agitent. Il y a, si je puis me servir de » cette expression, plus d'affinité entre l'air et le corps de » l'homme qu'entre l'air et le marbre ; une figure humaine, » seule au milieu de l'espace, ne paraît ni aussi isolée ni » aussi tranchante sur le fond qu'une statue. Cette diffé- » rence devient sensible quand on compare le *Pyrrhus et* » *Andromaque* de M. Guérin avec les tableaux de M. Gros, » par exemple avec sa *Reddition de Madrid*. J'admire beau- » coup l'*Andromaque*, mais je ne puis m'empêcher de trou- » ver, dans la manière dont le peintre a détaché ses figures

» du fond, quelque chose qui rappelle la statuaire ; il les a,
» si j'ose le dire, trop séparées de l'air qu'elles respirent ;
» cet air doit pénétrer leurs vêtements et jusqu'à leur peau ;
» c'est leur vie, leur haleine ; elles mourraient si on l'ôtait ;
» et voilà ce que je ne sens pas devant le tableau de M. Gué-
» rin : il y a de l'air dans la salle, mais il n'approche pas
» des personnages, ne les touche pas, ne sort pas de leur
» bouche, ne produit pas sur eux, sur leur costume, une
» impression quelconque, tandis que dans le tableau de
» M. Gros je crois voir des êtres vivants, animés, dont les
» contours sont modifiés par l'air qui les entoure, qui est
» leur élément, qui pénètre à travers leurs pores... Cette
» apparence ajoute une nouvelle vérité à celle des expres-
» sions et des attitudes » (1)...

Ces citations suffiront, je crois, à faire apprécier le caractère de la critique dans le livre de M. Guizot. Elle est, comme je l'ai dit plus haut, pleine d'attention et de prévoyance. Elle regarde au présent avec un souci sérieux de l'avenir. Elle ne manque surtout ni d'élévation ni d'autorité. L'esprit de M. Guizot semble déjà, même dans cet obscur début, prendre sa hauteur au-dessus des questions d'école et des disputes d'atelier. Sa critique a déjà cette largeur de vue et cette compréhension féconde dont on peut dire ce que Pline l'Ancien disait de Timanthe, qui était un peintre (2) : « La pensée surpasse en lui l'exécution, et si le talent du

(1) Cette question de la *perspective* et de l'influence réciproque de la peinture et de la sculpture est remarquablement étudiée dans le morceau qui a pour titre ; *Essai sur les limites qui séparent et sur les liens qui unissent les Beaux-Arts*, à la suite du *Salon de* 1810. C'est un traité complet sur la matière.

(2) Le même qui, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon dans le *Sacrifice d'Iphigénie*, le représenta la tête couverte d'un voile (IVe siècle avant Jésus-Christ).

» peintre est supérieur, son esprit porte encore plus loin
» que son pinceau (1)... »

Ce côté grave et souvent profond de la critique dans le *Salon de* 1810 n'exclut pas, dans l'œuvre de M. Guizot, l'agrément du style, ni même, comme on l'a vu, la vivacité et la hardiesse du trait. La jeunesse s'y montre à travers la maturité ; et, par exemple, — *le créateur du corps humain, Dieu, qui savait bien aussi l'anatomie*, — c'est là un de ces tours de phrases qui arrivent juste à l'extrême limite du bon goût. Un plus osé que M. Guizot l'eût dépassée et y eût perdu la finesse et l'originalité. Le jeune critique a partout, et même dans les rencontres les plus délicates, cette sobriété et cette justesse qui permettent de le suivre sans s'y compromettre. La tentation était grande, au temps où M. Guizot écrivait son *Salon*, de tomber, si ce n'est dans le dévergondage dont son austère esprit l'eût toujours défendu, du moins dans l'afféterie et la manière. A côté de l'école qui outrait l'imitation de l'antique et de celle qui tendait déjà à exagérer la réalité vivante (d'où nous avons fait, dans ces temps derniers, le *réalisme*), il y avait l'école de l'allégorie. L'allégorie était alors partout, l'idéal nulle part. On sait que le célèbre Garrick (cité par Diderot) (2), voulant donner une définition de l'idéal dans l'art du comédien, répondait au chevalier de Chastellux : « Quelque sensible que la nature ait pu vous former, si vous ne jouez que d'après vous-même ou d'après la nature subsistante la plus parfaite que vous connaissiez, vous ne serez que médiocre. — Et pourquoi cela? — C'est qu'il y a pour vous, pour moi, pour le specta-

(1) *In omnibus operibus ejus intelligitur plus semper quàm pingitur; et cùm ars summa sit, ingenium tamen ultrà artem est...* (*Hist. nat. lib.* XXXV).

(2) Préambule au *Salon de* 1767.

teur, tel *homme idéal* possible qui, dans la position donnée, serait bien autrement affecté que vous. Voilà l'être imaginaire que vous devez prendre pour modèle..... » L'*idéal*, c'est donc le modèle qui est dans l'âme et dans le cœur de l'artiste, indépendamment de toute imitation étrangère. C'est ce que Diderot appelle encore le *modèle intérieur*, c'est-à-dire celui que consultent le peintre, le sculpteur, le lettré, le poëte, s'il sont vraiment inspirés, le *vrai modèle* des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Mais l'allégorie! M. Guizot fait spirituellement ressortir ce que ce genre et cette école comportent en général de fausseté, d'impuissance et de ridicule dans la peinture : « Ce n'est, dit-il, qu'en empiétant sur les droits de la poésie, que *la peinture se permet l'allégorie*; et cet empiétement est presque toujours malheureux. Pour comprendre un tableau, nous avons besoin le plus souvent qu'on nous en indique le sujet. *Que sera-ce si le sujet lui-même a besoin d'être expliqué?* » C'est ainsi que l'auteur du *Salon* de 1810 échappe à chaque instant, par la sûreté de sa raison, aux piéges que l'engouement du jour sème partout sous ses pas. Il emploie ailleurs une très-agréable finesse d'analyse à critiquer, mais un peu longuement peut-être, un faux geste du bras droit d'Oreste dans le tableau d'*Andromaque* de Guérin ; — ou à relever le malencontreux embonpoint d'un moine suppliant dans la *Prise de Madrid* de Gros ; — ou à décrire avec une sorte de complaisance pittoresque le beau tableau de *Céphale enlevé par l'Aurore* ; — ou à ridiculiser *la Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour* ; — ou à contester, dans la célèbre peinture de Santerre (1), par plus d'une raison savante

(1) Cette fois, dans la série des curieuses descriptions qu'il a fournies au grand ouvrage de M. Henri Laurent (1816-1818).

et ingénieuse, la nudité traditionnelle de Suzanne au bain. Toutes ces critiques montrent la facilité et la souplesse de la plume dans la main de M. Guizot, et elles en donnent une idée curieuse et à quelques égards nouvelle. On en jugera d'ailleurs par cette description que le futur auteur de *l'Histoire de la Civilisation* faisait alors du charmant tableau du Dominiquin, *le Triomphe de l'Amour :*

.... « L'Amour, aux premiers jours de son enfance, est » assis sur un char fait à sa taille et à la taille des jeunes » colombes qui l'emportent sur un léger nuage ; — au- » dessus de sa tête, deux autres enfants ailés répandent sur » lui les fleurs qu'ils viennent de cueillir à la guirlande qui » les enferme.... La scène est purement allégorique » (M. Guizot permet l'allégorie au Dominiquin) ; ainsi, rien » n'a contraint le peintre de soumettre ses personnages » aux conditions matérielles qu'est obligé de subir tout être, » même mythologique, lorsqu'il fait partie d'une action épi- » que. L'Amour, mari de Psyché, doit raisonnablement re- » vêtir une taille et des formes déterminées ; mais l'Amour » avec son arc et ses flèches, traversant dans les airs un » cerceau de fleurs, n'est plus un être assujetti aux lois de » la nature. Il peut se montrer sous l'aspect qui convient au » peintre ou au poëte. Peu nous importe la disproportion » qui existe entre ces enfants ailés et cette guirlande dont » leur main ne peut saisir que les plus petites fleurs. Ces » enfants sont des dieux, et qui peut prononcer sur la sta- » ture des dieux ? L'Amour d'Anacréon ne s'est-il pas caché » dans un calice de rose (1)?... »

Le Salon de 1810, où tant de manière se mêle à tant de

(1) Ce morceau est également emprunté au texte du musée de M. Henri Laurent.

vigueur, où Gros commence à prévaloir sur David, la couleur sur le dessin, le modèle animé sur la statue muette, la création sur le pastiche, la vie sur la tradition; ce Salon célèbre où Napoléon à Rivoli, à Ratisbonne, à Austerlitz, à Wagram; Andromaque *chez Pyrrhus*, Céphale *dans les bras de l'Aurore*, Châteaubriand *sur les ruines de Rome*; Fénelon dans sa prairie, *ramenant une vache égarée;* Stella *dans sa prison*, Henri IV *chez Gabrielle d'Estrées*, l'armée française *dans les défilés de la Sommo-Sierra*, se disputent confusément l'espace, le jour, la vogue, l'attention du public, intelligent ou non, qui se presse dans les galeries du Louvre; — ce Salon est contemporain de la plus grande gloire du régime impérial non-seulement dans l'art, mais dans la diplomatie, dans la politique et dans la guerre. Nous sommes au lendemain d'Eckmülh, d'Essling, de Wagram. Séville, Lérida, Ciudad-Rodrigo, Almeida tombent au pouvoir des Français. Rome, la Hollande, les provinces du Rhin, les îles de l'Escaut sont incorporées à l'Empire. Le code pénal est adopté par le Corps législatif. L'Empereur épouse une archiduchesse.....

Cette année 1810, c'est le plein midi du régime impérial. Le soleil, emblème de cette rayonnante fortune, ne brille plus sur la neige, comme à Austerlitz. Il brûle le sol. Il darde ses rayons d'aplomb sur la France et sur le monde.

Jàm rapidus torrens sitientes Sirius agros
Ardebat. . . . . .

Dans cette soumission universelle, en face de cette colossale grandeur, appuyée sur le glorieux génie d'un seul homme, à Dieu ne plaise que je pose M. Guizot, ce jeune étudiant qui écrit un Salon, en contradicteur de la puissance

altière et irrésistible. M. Guizot fait la critique du Salon, non pas celle du règne. Il rêve en artiste, il écrit en philosophe, il agit en sage, il ne discute pas en tribun. Mais s'il ne fait pas de satire politique (comment l'eût-il faite?), on ne l'entend pas non plus, dans le chœur des voix complaisantes, chanter l'épithalame napoléonien. Il ne parle de la gloire qu'avec modération, de la puissance qu'avec dignité. Si son esprit libéral touche par instant au régime, aux idées et aux mœurs du jour, c'est par de brèves et sentencieuses allusions, où il semble que le mot lui échappe par instinct de franchise plus que par calcul d'opposition. « C'est, dit-il par exemple, au début de son livre, un spectacle consolant, pour ceux *qui s'affligent aujourd'hui de la langueur de la littérature,* que l'activité qui anime les artistes. » — « J'ai parlé de ces deux petits tableaux (l'*Hector* de M. Lacroix, le *Fénelon* de M. Hersent), dit-il ailleurs, parce qu'on ne saurait, à mon avis, trop encourager le bon sens, *d'autant qu'il devient rare.* » — « Les traces de ces habitudes déclamatoires (nées du désordre révolutionnaire) seraient aisées à trouver dans la langue et même, ajoute-t-il avec une malice cette fois très-peu déguisée, et même dans les habitudes contraires qui reviennent aujourd'hui au milieu de la bonne compagnie, *où l'on doit parler très-bas, marcher très-doucement, ne faire aucun geste, ne s'abandonner à aucun mouvement de l'âme, à aucune saillie de l'esprit,* en un mot, s'effacer presque sans réserve... » — Enfin le *Salon de* 1810 se termine ainsi : « Lorsque Vespasien, après de longues discordes civiles, eut rassemblé les tableaux et les statues qui avaient échappé à leurs fureurs, il voulut déposer ce trésor national dans un lieu où les peintres, les statuaires, les savants de Rome pussent venir l'admirer et s'en entretenir... Jaloux de leur offrir à la fois *une sage leçon et de beaux mo-*

dèles, il choisit le temple de la Paix... » Le temple de la Paix ! La leçon, en 1810, n'était plus pour les peintres ; et qui s'inquiète d'ailleurs de la paix des artistes ? Les disputes des écoles profitent aux arts ; mais la leçon, si humble qu'elle fût, s'adressait au maître du monde.

Encore une fois, je n'attache, comme on le pense bien, à ces lueurs de l'esprit libéral, jetées çà et là parmi d'inoffensives méditations d'art et de philosophie, je n'y attache aucune idée d'opposition, de combat ni d'héroïsme. L'héroïsme ne consiste pas à lutter, en 1810, la plume à la main, contre la puissance de S. M. l'empereur. Mais il y avait déjà peut-être dans cette attitude grave d'un jeune homme, que cette puissance dominait sans le séduire et condamnait au silence, ne pouvant le contraindre à l'approbation (*tacere, non oblivisci*), il y avait peut-être là comme un présage de ce sérieux esprit, destiné à toutes les épreuves de la vie publique, à toutes les gloires et à toutes les souffrances de la liberté.

Et aussi bien, M. Guizot écrivait en 1848, peu de jours avant le naufrage qui allait emporter la monarchie, et se préparant à son dernier discours et à son dernier combat : « J'ai vu la vérité voilée, éclipsée ; elle continuait son cours » derrière les nuages ; à un jour marqué, elle se retrouvait » plus haute et plus brillante (1)!..... »

Cette éclipse de la vérité, on la sent, dans le livre de M. Guizot que je viens d'analyser, à travers ses humbles et impuissantes réserves ; mais la vérité s'y discerne aussi sous le nuage. Le cœur y palpite sous la froide enveloppe ; — et c'est ainsi que la chaîne qui unit jusqu'à la dernière toutes ces belles œuvres de l'illustre orateur, consacrées à la civilisation et à l'humanité, commence à l'obscure critique du *Salon de* 1810.

(1) *Revue rétrospective* (1848), n° 28, p. 434.

III

De quelques histoires anciennes.

— 18 AVRIL 1852. —

Ces histoires que j'appelle anciennes sont des publications toutes récentes, et elles traitent d'événements qui ont les uns soixante, les autres douze ans à peine (1). Et même un de ces livres ne remonte pas plus haut que cette aventure que nous avons tous vue commencer, il y a quatre ans, sous nos yeux, et qui vient à peine de finir. Malgré tout, ce sont de vieilles histoires; et celle des Assyriens et des Mèdes ne me paraît pas pour le moment plus enfoncée dans les profondeurs du passé que ces récits d'événements tout modernes. Il est presque plus facile aujourd'hui d'apprendre le syriaque ou l'hébreu que de rencontrer le point de vue où se sont placés, pour écrire, les auteurs plus ou moins « avancés » de ces histoires plus ou moins démocratiques.

Entre ces histoires et ce qui existe aujourd'hui, des siècles se sont écoulés. La France procédait autrefois par voie de développement, si ce n'est paisible, du moins régulier. Une

(1) *Histoire de huit ans,* par M. Elias Regnault — *Histoire de la Révolution de* 1848, par Daniel Stern. — *Histoire de la Révolution française*, par M. Louis Blanc.

certaine logique providentielle se manifestait dans sa destinée. Sa marche était souvent plus rapide qu'il n'eût convenu à sa prospérité et à son bonheur; mais elle marchait en avant, dans sa ligne, conformément à de certaines lois qui la dominaient et la dirigeaient, même dans ses plus périlleux écarts. Il est impossible, par exemple, même en faisant bon marché de l'esprit révolutionnaire, de contester que la révolution française ne fût née de causes sérieuses et profondes, qu'elle ne fût la fille légitime de la philosophie, de la réforme et de la tradition, que son germe ne se pût trouver, à quelques siècles en deçà, dans les premiers mouvements d'émancipation des communes, et que son avenir régulier, légal pour ainsi dire, ne fût le *self-government*, le gouvernement du pays par lui-même, réalisé dans une monarchie représentative, et garanti, sous l'abri d'une Constitution vigoureuse, par la double et vitale liberté de la presse et de la tribune. Comment, au lieu de continuer sa marche prudente et mesurée dans cette voie toute ouverte, la France est-elle allée se perdre dans l'obscure et hideuse impasse de la démagogie républicaine? Comment a-t-elle passé de la royauté constitutionnelle à la dictature discrétionnaire, et de la Charte de 1830 à la Constitution de l'an VIII? Je m'abstiens de tout commentaire politique. Il me suffit, pour le but que je veux atteindre, de signaler ces enjambées formidables par lesquelles procède aujourd'hui la France, et d'en constater le caractère exceptionnel, anormal et illogique, au point de vue de la philosophie historique, s'il m'est permis de l'appeler par son nom.

Mais écrivez donc, après des revirements et des surprises de cette force, comme le fait aujourd'hui M. Louis Blanc, écrivez donc l'*Histoire de la Révolution française* avec une plume socialiste! Vous avez l'air de revenir du Congo et de

professer quelque doctrine d'avant le déluge. Parlez donc, comme M. Elias Regnault, en républicain de la veille, parlez donc du ministère du 1er mars, du droit de visite et de l'indemnité Pritchard! Le droit de visite siége au Corps législatif; le 1er mars est à Londres; et Pritchard n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie. Enfin essayez, comme le fait encore Daniel Stern, de raconter pour la centième fois cette lamentable histoire de la révolution de Février, en faisant mine d'en glorifier les vainqueurs; vous avez l'air de vous moquer du public.

Je serais injuste si je ne confessais pas que cette irrémédiable décrépitude infligée à de certaines écoles politiques, et que cette vieillesse anticipée qui atteint certains livres, est un des résultats les moins contestables et les plus universellement goûtés du moment présent. Aussi je ne parle plus de ces livres que pour dire que j'en parlerai désormais le moins possible, et pour régler un dernier compte avec eux. Pour le quart d'heure ils sont morts; morts il est vrai, comme tout meurt chez nous, où tout renaît :

Multa renascentur quæ jàm cecidêre, cadentque
Quæ nunc sunt in honore.....

car « si tout arrive en France, » ainsi que l'a dit le cardinal de Retz, il est encore plus vrai de dire que tout y revient. Quoi qu'il en soit, Pritchard est mort, M. Ledru-Rollin a l'âge de Mathusalem, et M. Louis Blanc est du siècle de Zoroastre ou de Confucius. Il n'est donc plus permis de parler d'eux, si on n'en parle, qu'avec cette impartialité tranquille et sereine que l'on doit aux morts, et que les morts (je parle de ceux qui se croient encore en vie) ne rendent pas toujours aux vivants.

.... En ce temps-là (au temps que M. Elias Regnault a

choisi pour le raconter, de 1840 à 1848), régnait un roi qui avait un singulier mérite, ou un étrange défaut, si vous aimez mieux; cela dépend du point de vue où l'on se place pour le juger. Succédant à la plus effroyable consommation de lois et de Constitutions qui eût été jamais faite dans aucun pays et dans aucun temps, ce roi croyait encore à la puissance de la loi sincèrement observée, et il croyait surtout que le remède à cette maladie qui travaillait depuis soixante ans le peuple français, le mépris de la loi, c'était de donner, du haut du trône, l'invariable exemple de son respect. Et ainsi faisait-il. Il montrait à la France, ce qui ne s'était pas vu depuis quinze siècles peut-être, un souverain sérieusement enchaîné à son serment, loyalement engagé dans le contrat même qu'il avait juré, sans arrière-pensée d'un droit supérieur à celui qu'il pratiquait, sans article 14, sans réserve autocratique, sans injurieuse prétention de prérogative. Ce roi essayait, pour guérir la France de sa *constitutionomanie*, de prendre au sérieux une Constitution quelconque. La Charte de 1830 n'avait peut-être pas suffisamment balancé le pouvoir et la liberté. Mais si la lettre était sur quelques points fautive, l'esprit était excellent, et le roi compensait tout. Il ne prétendait qu'à une gloire, lui qui avait assisté à d'illustres batailles et contribué à des victoires nationales, la gloire de guérir, par le régime sévère d'une Constitution immuable, un pays si profondément atteint de versatilité, si dangereusement malade par inconstance.

C'est dans cette œuvre, nous le savons, qu'a échoué ce roi des anciens jours dont M. Elias Regnault a entendu parler, mais qu'évidemment il n'a pas plus connu, si j'en crois le portrait qu'il en a tracé, que le roi Priam ou le roi Dagobert. Car autrement M. Regnault nous dirait-il aujourd'hui

de ce roi de 1840 ce qu'on en va lire? mettrait-il sur ses lèvres le langage qu'on va entendre?

« ..... En général, la politique représentative n'était pour » lui qu'*une grande comédie, et le système constitutionnel une* » *mystification.* « C'est la maladie de l'époque, disait-il; elle » passera, mais il faut savoir la traiter. Les rois du continent » s'en préservent avec terreur; moi, j'emploie la *méthode* » *homœopathique*, et cela me réussit... » Avec aussi peu de » respect pour des formes politiques dont il avait la garde, » il devait nécessairement accueillir avec dédain ou légèreté » tout ce qui tendait à les développer. Trop oublieux d'ail- » leurs de l'origine de sa royauté, il ne voulait se rappeler » que l'origine de sa famille, et chaque fois qu'il s'agissait » des prérogatives de la couronne, il terminait la discussion » en disant : *Ne suis-je pas le petit-fils de Louis XIV?* »

Le roi Louis-Philippe, tout le monde le sait, avait beaucoup d'esprit, beaucoup d'idées et un don merveilleux d'affabilité expansive et de familière éloquence. Il a beaucoup parlé dans sa vie ; mais s'il y a quelque chose qu'il n'ait jamais dit, jamais pu dire, ce sont ces paroles que lui prête M. Elias Regnault, parce qu'elles sont justement le contraire de sa politique et de sa pensée. La maladie de la France, c'était la manie et la fièvre du changement; le roi le savait bien, et c'était par la pratique prolongée, par l'habitude enracinée du régime constitutionnel qu'il voulait la guérir. Ce rôle de roué, que l'auteur de *l'Histoire de huit ans* prétend lui faire jouer, était le plus antipathique à sa nature. Le roi Louis-Philippe était roué comme il était avare. On a cru longtemps qu'il entassait des millions. Quel est le crétin qui le croit aujourd'hui? Qu'on relise les écrits de M. de Cormenin sur « le scandale » des 12 millions votés par les Chambres pour la liste civile du règne. Les pamphlets que soudoyait la Ligue

au temps de Henri IV ne sont pas plus menteurs. Les mazarinades ne sont pas plus vieilles, et elles sont moins fausses. Il en est de même de cette mascarade constitutionnelle dont M. Elias Regnault met les fils dans la main du roi. Aujourd'hui que ce roi a payé, de la perte d'un trône et de la ruine de sa famille, sa foi sérieuse et convaincue dans l'excellence de la monarchie représentative, ce rôle de mystificateur qu'on lui prête n'est plus qu'une vieille fausseté et une vieille injure.

Daniel Stern, en écrivant cette histoire oubliée d'un gouvernement libre, Daniel Stern, le dirai-je? avec ses passions plus ardentes et ses théories plus hardies, y met pourtant, sur ce point, plus de justice et plus de vérité que M. Regnault. Il caractérise mieux le rôle politique du roi; il touche d'une main plus sûre aux véritables causes de sa chute. Passons sur ce style de Daniel Stern, où une certaine mignardise aristocratique se mêle à une affectation de vulgarité; le portrait qu'il trace du roi Louis-Philippe, au moment de la révolution de Février, est vrai par quelques côtés; et quand l'histoire voudra traduire un jour en langage sérieux ce jugement d'une plume ennemie, elle dira que ce roi, le 24 février, fut le martyr volontaire de la légalité impuissante. C'est là ce qui est vrai dans le livre de Daniel Stern; mais laissons un moment parler l'auteur :

« ... Pendant toute la matinée du mercredi, on l'avait vu » en belle humeur, s'égayer aux dépens de l'émeute. « Vous » appelez *barricade* un cabriolet de place renversé par deux » polissons, » disait-il à ceux qui se hasardaient à prononcer devant lui ce mot mal sonnant... Mais vers une heure » et demie, une nouvelle foudroyante changea subitement » l'état moral du roi. Il apprit par le général Friant que la » garde nationale, réunie sur la place des Petits-Pères, avait

» croisé la baïonnette pour défendre le peuple contre la
» troupe, et qu'une députation de la quatrième légion se
» dirigeait vers la Chambre pour demander justice du mi-
» nistère. A dater de cette heure, Louis-Philippe parut sou-
» cieux. *La défection de la garde nationale portait un coup*
» *inattendu à sa sécurité.* Sa foi en lui-même recevait un pre-
» mier, mais violent échec. Sa raison et son jugement en
» furent comme étourdis. Les rapports qui arrivaient de tous
» côtés lui firent entrevoir que l'émeute prenait en quelque
» sorte un caractère légal. Il douta alors de l'issue de la
» crise. Ce prince, quoique personnellement très-brave,
» était ennemi des luttes à main armée. Aussi peu croyant
» à la force matérielle des baïonnettes qu'à la force idéale
» du droit, *il mettait toute sa confiance dans la légalité.* Il
» était, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un tempérament par-
» lementaire, et *n'imaginait pas qu'aussi longtemps qu'il de-*
» *meurerait dans les limites tracées par la Constitution et qu'il*
» *marcherait d'accord avec le pays légal,* son pouvoir pût être
» ébranlé par une insurrection des rues. Le peuple propre-
» ment dit ne lui inspirait pas plus d'appréhension que d'a-
» mour; son immixtion séditieuse dans les affaires politi-
» ques valait à peine qu'on s'en occupât. *Mais l'intervention*
» *hostile du pays légal par la garde nationale,* qui en était
» l'expression armée, c'était là à ses yeux *une révolution tout*
» *entière* (1)... »

(1) Il est assez curieux de rapprocher de ce récit de Daniel Stern ce qu'écrivait en 1851 M. Léonce de Lavergne dans un excellent article de la *Revue des Deux Mondes,* intitulé : *Guillaume III et Louis-Philippe.* « N'ayons pas d'illusion rétrospective, disait M. de Lavergne, et acceptons la vérité comme elle est. Dès le premier moment, il a été manifeste pour tous que le gouvernement (M. de Lavergne était un de ses agents supérieurs) *était abandonné par l'opinion publique,* surtout à Paris. *La révolution a été faite* du jour où une partie de la garde nationale est venue

Et le roi avait raison. Une révolution, en effet, ce n'est pas seulement l'exil d'une dynastie, le sac et le pillage d'un palais ; c'est la destruction du principe qui soutenait un gouvernement et qui tout à coup succombe. Du jour où ce principe est atteint au cœur, la révolution est faite, même si le gouvernement dure encore ; et si ce principe survit, la révolution est impuissante, même si le gouvernement périt. On a détruit bien des fois le gouvernement en Espagne depuis soixante ans : la monarchie a survécu. En France, au contraire, après le 6 octobre, Louis XVI est encore roi : la royauté n'est plus. Après Moscou, il y a encore un empereur, vaincu mais glorieux, il n'y a plus d'empire. Le principe de l'empire, c'était la victoire. Supposez que Charles X eût traité, le 29 juillet, comme il l'essaya un instant par l'entremise de M. le duc de Mortemart, avec l'Hôtel de Ville insurgé et vainqueur ; la révolution était faite, même sans Cherbourg. De même, le 23 février, après la défection constatée de la garde nationale, le roi pouvait faire répandre des torrents de sang en tournant l'armée contre la milice ; il pouvait vaincre, mais il n'était plus le roi de la Charte de 1830. La révolution était faite. Le gouvernement de Juillet devait être remplacé par l'anarchie s'il était vaincu, par la dictature s'il était vainqueur. Une nouvelle ère commençait. Et le mot que cite Daniel Stern caractérise avec une énergique vérité cette situation du roi quand, désespérant du principe qui l'avait jusqu'alors soutenu, il jeta son sceptre et son épée

impunément porter à la Chambre des Députés des pétitions pour la réforme. Cette démonstration a été la véritable émeute. C'est celle-là qu'il aurait fallu réprimer tout d'abord. Le pouvait-on ? Matériellement, oui ; *moralement, non.* C'est cette puissance de l'opinion, *irrésistible même quand elle s'égare,* qui a retenu les épées dans le fourreau et les balles dans les gibernes. »

aux pieds de la garde nationale infidèle : « Je ne veux pas, dit le roi, régner sur des cadavres ! »

Il est très-facile aujourd'hui de dire à la royauté tombée il y a quatre ans : Pourquoi n'avez-vous pas tiré le canon ? On le disait il y a peu de jours. Les pourfendeurs du lendemain ne manquent jamais de gagner ces grandes batailles sur le papier. Ils ont toujours de merveilleux plans tout prêts après la campagne, une victoire certaine après une défaite accomplie. On ose parler d'une armée de 400,000 hommes « que le gouvernement avait, dit-on, dans la main, » et personne n'ignore aujourd'hui que la garnison de Paris n'en comptait pas 30,000 disponibles en 1848 (1). Mais passons ces chiffres. Ils ne sont rien dans la question. L'empereur lui-même, quand commença le déclin de son étoile et quand déjà le prestige de son nom s'était affaibli, l'empereur a perdu des batailles avec moitié plus de soldats qu'il ne lui en avait fallu, au temps de sa grande fortune, pour les gagner. Laissons donc ces chiffres. Même devant l'étranger, et pour un maître absolu, on voit que l'opinion est quelque chose. Contre l'émeute des rues, dans un pays libre, l'opinion est tout. Toute émeute qui a l'opinion pour elle, vraie ou fausse, injuste ou légitime, clairvoyante ou fourvoyée, est bien près de tourner en révolution. Si la révolution ne se fait pas, c'est que l'opinion se ravise. En 1848, elle a poussé ferme jusqu'au bout à la destruction. Honteusement aveuglée et profondément pervertie, elle s'est prononcée sans merci contre le gouvernement qu'elle avait fondé ; tout le monde sait cela

(1) « Il y a loin, disait le roi, des 28,000 hommes de troupes sur lesquels s'appuyait le trône en février, à l'armée de Paris qui protége la république. »

(*Abdication du roi Louis-Philippe* racontée par lui-même, et recueillie par M. Edouard Lemoine. — Paris, Michel Lévy, 1851).

aujourd'hui ; et le roi, qui le sut trop tard, ne voulut pas livrer à l'opinion un de ces combats désespérés qu'on ne gagne jamais contre elle, même quand on reste vainqueur sur le pavé. Et voulez-vous le témoignage de ce roi lui-même dans ce procès sans pitié que vous faites à sa mémoire? Voulez-vous l'entendre lui-même répondre, de son accent le plus loyal, à ce reproche « d'avoir manqué de courage, » le seul peut-être qui puisse trouble la paix de ses mânes dans le silence de son tombeau? Écoutez donc ce qu'il disait, en novembre 1849, à un témoin (1) dont la véracité irréfragable a transmis, dans un humble écrit, cet important document aux historiens dignes de ce nom :

« Moi aussi, disait le roi, j'ai eu la douleur d'avoir mes » journées de juin (moins terribles que ne les a eues la ré- » publique, et j'en remercie le ciel! mais assez cruelles, as- » sez lamentables, puisque le sang français y a coulé!); eh » bien! à cette époque, j'ai triomphé de mon horreur pour » la guerre civile, et je me suis défendu. Savez-vous pour- » quoi? parce qu'alors j'étais porté par l'opinion.

» Les adversaires de ma politique ne sentaient pas cela » comme moi, car MM. Laffitte, Arago et Odilon Barrot me » dirent dans la conversation qu'ils eurent avec moi lors de » l'insurrection : Votre popularité est minée.

» Non! elle ne l'était pas; loin de là, elle n'avait jamais » été plus éclatante.

» Rappelez-vous ma promenade dans Paris le matin du 6 » juin 1832. Avec quelle chaleur, quel enthousiasme, les ac- » clamations retentissaient sur mon passage! aussi rien ne » m'arrêtait. J'étais plein de confiance. J'allais de l'avant.

(1) M. Edouard Lemoine, déjà cité ; *Abdication du roi Louis-Philippe*, p. 47 et suiv.

» Bien m'en a pris, car j'ai eu ce jour-là l'approbation des
» insurgés eux-mêmes! Oui, ceux-là même qui avaient le
» fusil au poing m'ont approuvé.....

» C'était à la place du Châtelet. A chaque coin de rue il y
» avait des barricades. Je résolus de les visiter et de faire
» seul le tour de la place. Comme une fusillade venait d'a-
» voir lieu, on tenta de s'opposer à ce qu'on appelait mon
» imprudence; mais je déclarai que j'entendais être seul.
» Je poussai mon cheval; et suivi d'un petit nombre d'amis
» dont la fidélité me désobéissait, je parcourus la place au
» pas..... Les insurgés me virent, et pas un d'eux ne tira.
» L'opinion n'en était pas encore là! On ne tirait pas sur le
» roi, alors. On s'est rattrapé depuis. Cette fois, on fit mieux
» que de ne pas tirer; les insurgés relevèrent leurs fusils,
» et, battant des mains, ils crièrent:

« Bravo! le roi! »

» Quelle influence a empêché ces fusils de faire feu? Qui
» a crié: Bravo! le roi? C'est l'opinion. En juin 1832, l'opi-
» nion était avec moi. En février 1848, *elle n'y était plus!* »

Oh! nous savons bien la réponse que le sophisme fait aujourd'hui à cette défense du roi, si sincère et si touchante. Parce que l'opinion est revenue au roi après sa défaite; parce qu'aujourd'hui elle honore son règne bienfaisant et regretté; parce qu'elle a relevé sa mémoire de toutes les indignités dont le mensonge avait abreuvé sa vie; parce que, disons-nous, l'opinion, éclairée par l'incendie même qu'elle avait allumé, revient au roi de Juillet par une de ces réparations tardives que l'histoire enregistre avec éclat, on prétend qu'elle ne l'avait pas abandonné le jour de sa chute! Mais alors où était-elle donc, si elle n'était pas contre lui, du côté de ces gardes nationaux qui croisaient la baïonnette contre les sol-

dats aux Petits-Pères, ou qui portaient des pétitions armées au Palais-Bourbon? Où était l'opinion, si elle n'était pas dans cette soudaine exaltation d'une moitié du peuple ou dans l'inqualifiable insouciance de l'autre? Entre ses adversaires insurgés et ses amis défaillants, le roi avait, cela est vrai, l'armée pour se défendre. Mais oublie-t-on à quelles conditions, dans quelle mesure, avec quels tempéraments l'armée active avait été employée, depuis le commencement du règne, à la répression des émeutes? Oublie-t-on que l'armée n'avait jamais marché contre l'insurrection des rues que comme auxiliaire de la milice; et que s'il n'était pas permis de douter de son dévouement, même isolé, c'était presque une innovation inconstitutionnelle et à coup sûr un essai périlleux que d'en faire l'emploi? Le maréchal Marmont disait à ses généraux, au moment d'engager ses troupes dans les rues de Paris, le 28 juillet 1830 : « Vous entendez bien que vous ne devez tirer que si on engage sur vous une fusillade, et je définis une fusillade non pas quelques coups de fusil, *mais cinquante coups de fusil tirés sur les troupes.....* » Et M. Sainte-Beuve, qui a très-bien jugé et le maréchal Marmont et cette époque de sa vie militaire (1), ajoute très-justement: « On *est bien revenu de ces délicatesses.* Si des po-
» litiques étaient tentés aujourd'hui de les trouver excessi-
» ves, je rappellerai encore une fois que *tout est relatif dans*
» *ces circonstances extraordinaires.* De telles précautions
» morales étaient alors nécessaires *dans l'état des esprits*; et
» si une transaction avait été possible à quelque moment,
» comme l'espérait le maréchal, elle ne l'était que moyen-
» nant ces ménagements mêmes; car, ne l'oublions pas, une
» transaction alors, dans une affaire ainsi engagée, était la

(1) Dans *le Constitutionnel* du 13 avril 1852.

» seule solution possible. » Oui, M. Sainte-Beuve a raison : *tout est relatif dans ces circonstances extraordinaires*; et il n'est permis de juger ni de la situation du maréchal Marmont devant l'insurrection légale de 1830, ni de celle du roi Louis-Philippe devant la révolte de 1848, par la position que le besoin d'une revanche à prendre, le sentiment d'un affreux péril, les menaces d'une démagogie féroce, les terreurs de la bourgeoisie, à la fin éclairée sur les conséquences de ses fantaisies réformistes; par la position, dis-je, que cette faveur universelle de l'opinion a faite, depuis la déroute de 1848, aux différents corps de l'armée française engagés dans la guerre des rues. Les temps, les hommes, les principes, les moyens d'attaque et les devoirs de la défense, tout était changé.

Et puis, savez-vous? On n'avait pas encore inventé, ou du moins on n'employait plus ces moyens expéditifs d'en finir avec les révoltes d'une ville : les bombes, la mitraille, les fusées incendiaires, le canon à bout portant contre les maisons, les prisonniers expédiés sur place, toutes les rigueurs, toutes les extrémités de la guerre sans merci. C'est la république qui a, la première en France, d'abord en 1794, puis en 1848, appliqué cette répression terrible à ses ennemis. Elle se défendait, je le sais, en 1794, contre des révoltes royalistes; en juin 1848, contre une insurrection socialiste. Mais ce que la république a osé contre ses adversaires, la royauté, même dans le plus vigoureux effort de la répression exercée en son nom et pour son compte, ne l'a jamais fait; je dis plus, et c'est peut-être sa faiblesse, elle ne l'aurait jamais pu faire.

Ou vainqueur ou vaincu, moi, ce combat m'honore ;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore ;
Votre honneur y mourra.....

« Moi, ce combat m'honore! » C'est ainsi que les républicains, en se réservant l'emploi des rigueurs impitoyables, en ont toujours contesté le droit à la royauté. Et les républicains se rendaient justice. Dans une certaine mesure d'ailleurs ils avaient raison. Un général qui traite une ville de France comme une Saragosse, qui y porte le fer et la flamme, qui fusille ses prisonniers, qui déporte ses vaincus, ce général ou ce dictateur, sa besogne finie, peut quitter le pouvoir; il n'a compromis que sa personne; il n'a engagé, dans la solidarité de ses actes, ni une race, ni une dynastie, ni un principe. Il peut dire comme Sylla après son abdication : « Je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y » avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que » la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Ro- » mains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé » leur dire: Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que » j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui » viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère... » Tous les Romains se sont tus devant moi (1). » Ainsi parle le chef temporaire d'une république. Mais un roi qui aurait mitraillé sa capitale pendant trois jours, qui aurait abattu et incendié des maisons, entassé des cadavres sur des ruines, et fait planer sur une grande ville cette immense désolation qui est un des plus affreux souvenirs de notre histoire; un roi qui aurait fait cela, ou vainqueur ou vaincu, ce roi eût été à jamais perdu, et avec lui sa famille peut-être, dans l'opinion de son peuple. « Ah! Monsieur, disait encore le roi Louis-Philippe à ce témoin véridique que j'ai déjà cité, une pareille victoire eût été pour ma dynastie et pour moi *cent fois plus fatale que l'exil!* »

(1) Montesquieu; *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

Je ne parle pas d'autres licences que le gouvernement républicain s'est données, de l'état de siége étendu à la France presque entière, des transportations sans jugement, des conseils de guerre substitués partout à la justice ordinaire... Je n'en parle pas. Il n'appartient pas aux partisans du principe d'autorité de lui rien reprocher des mesures temporaires qu'il adopte, dans des circonstances extraordinaires, pour le salut de la société. Mais que nous étions loin de ce régime pendant que régnait ce roi juste et bienfaisant ! et combien j'ai raison de nommer cette histoire d'il y a quatre ans une histoire ancienne ! Qu'on se rappelle, en effet, la mesure de répression légale qui était permise à la royauté de Juillet. Victorieuse après juin, la Cour de cassation lui refusait l'état de siége. Menacée par l'attentat de Fieschi, la Chambre des Députés lui donnait les lois de septembre, arrachées à l'opposition d'une minorité furieuse. Mise en péril par l'insurrection de Lyon, la Cour des Pairs gagnait pour la royauté le procès d'avril, un de ces procès dont on pouvait dire comme le roi Pyrrhus, si j'ai bonne mémoire, après Héraclée : « Encore deux victoires comme celle-là, et je suis perdu ! » Oui, telle était l'étroite mesure de répression que la légalité avait faite à la royauté de Juillet. Mais ce sera l'honneur de ce règne : cette répression si combattue, si contestée, si avare de moyens exceptionnels, moitié garde nationale et moitié soldat, cette répression par le gendarme, par la loi, par le juge plus que par la mitraille, elle lui a suffi dix-huit ans ; et quand il a fallu à la royauté constitutionnelle un autre genre de répression, elle a succombé. Cette royauté avait été habile, équitable, libérale ; elle avait été héroïque devant le feu des carabines régicides ; elle avait su être ferme en tout temps. Il ne lui était pas donné d'être terrible.

A chacun son lot. A la démocratie illimitée les prétentions

folles, les théories trompeuses, les convoitises ardentes, les emportements furieux, les popularités enivrantes, les lois draconiennes, les répressions sans merci, la dictature ; — à la monarchie tempérée, les lois libérales, les répressions clémentes, le souci du droit, le respect de la vie humaine, les pouvoirs définis, les responsabilités héréditaires. C'est aux peuples de choisir.....

Des dieux que nous servons connais la différence !

Le peuple sait aujourd'hui que les démocraties ont besoin d'être contenues, et les monarchies d'être soutenues : faute d'une limite, les républiques courent à l'abîme ; faute de soutien, les royautés périssent. Il est stupide, quand tous les appuis venaient de crouler autour de la royauté de Juillet, de lui reprocher d'être tombée. On a évoqué récemment un sinistre souvenir, le naufrage de *la Méduse* et la désertion d'un commandant. Dans le naufrage de Février, c'est l'équipage qui désertait, et le capitaine resté à son bord a été emporté dans la tempête.

IV

De l'emploi des camélias dans le drame et dans le roman.

I

— 2 MAI 1852. —

> ..... *Don Cléofas :* Hé ! quels défauts y trouvent les critiques? — *Asmodée :* Cent mille. — Mais encore? — Ils disent que tous les personnages en sont vicieux, et que l'auteur a peint les mœurs de trop près. — Ils n'ont parbleu pas tout le tort! les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.....

Je veux traiter, sous ce titre qui ne paraîtra guère frivole, je l'espère, après qu'on m'aura lu, une question d'art et de convenance littéraire et dramatique. J'essaie de marquer dans quelle mesure les mauvaises mœurs peuvent être représentées sur la scène et dans le roman, et quelle est la limite où cette périlleuse imitation de la vie réelle, transportée sous les yeux d'un nombreux public, doit invariablement s'arrêter.

Personne ne s'étonnera que j'aie eu l'idée de traiter ici un pareil sujet, et j'avoue sans phrases que c'est le prodigieux succès de la pièce de M. Dumas qui me l'a suggérée. Encore

quelques jours, et *la Dame aux Camélias* aura atteint le chiffre des plus célèbres réussites théâtrales dont il ait été gardé mémoire. *La Dame aux Camélias* est arrivée à sa soixante-dix-septième représentation sous forme de drame, à sa quatrième édition sous forme de roman (1). Ma critique n'aura donc pas l'inconvénient de gêner soit l'essor d'un engouement qui dure depuis trois mois, soit le succès d'une spéculation que le magistrat a permise. Tout au plus servira-t-elle à rappeler quelques principes oubliés, si une critique sert jamais à quelque chose.

M. Alexandre Dumas fils, au début de sa carrière, aura eu la fortune que n'ont pas eue des écrivains plus éprouvés et plus illustres. Il aura fait un mot, un mot que l'Académie ne mettra peut-être pas dans son dictionnaire, mais que le monde aura adopté; et ce n'est que justice s'il lui reste. Le monde peut bien prendre le mot, ayant adopté la chose. Combien d'honnêtes femmes et de délicats qui n'auraient jamais qualifié de leurs vrais noms les héroïnes plus ou moins « avancées » de M. Dumas, et qui n'hésitent plus à parler d'une dame aux camélias. « Une dame aux camélias, » c'est tout ce qu'on veut et tout ce qu'on ne peut pas dire dans ce genre. C'est l'amour monnayé, comme dit spirituellement M. Dumas, l'amour entretenu, voituré et amusé à grands frais, l'amour avide de jouissances et de bruit, de chaînes d'or et de soupers fins, l'amour sensuel, gourmand, égoïste, sans passion et sans orthographe, cet amour dont M. Dumas dit encore « qu'il ne touche au cœur que par le point où il touche à la poche; » — c'est cet amour qu'il a placé sous la protection de la plus simple et de la plus noble des fleurs,

(1) *La Dame aux Camélias*, roman par M. Alexandre Dumas fils (Paris 1852).

et avec lequel il a fait pleurer tout le Paris sensible. « Je me souviens, » raconte Gil Blas dans un moment où il s'applique, lui aussi, avec une ardeur extraordinaire à la culture des camélias, « je me souviens que j'appris par cœur, en » deux jours, une comédie entière, qui avait pour titre *la* » *Reine des Fleurs*. La rose, qui était la reine, avait pour con- » fidente la Violette et pour écuyer le Jasmin... » Et dites que nous avons inventé quelque chose !

Poser la question comme je l'ai fait, demander dans quelle mesure les mauvaises mœurs peuvent être représentées sur la scène et dans le roman, c'est l'aborder peut-être avec trop de franchise. Mais je n'ai pas inventé cette question. Je la prends telle que le public la pose lui-même, et telle que son engouement l'a tranchée par ce prodigieux succès du jour. La critique a toujours le droit de donner la mesure de sa tolérance, même quand le public a donné la sienne.

Rappelons d'abord quelques principes, et n'exagérons rien, même la morale. Le théâtre n'est pas l'église. La comédie et le sermon sont deux choses. La scène n'est pas un piédestal élevé à la vertu. Le salut des âmes n'est pas le but de l'invention dramatique ou romanesque. Si le triomphe de l'honnêteté en résulte, tant mieux ; mais ce n'est pas la fin du théâtre plus que du roman. Y a-t-il quelqu'un, par exemple, qui songe à supprimier Lovelace dans *Clarisse Harlowe*, ou lady Bellaston dans *Tom Jones*, ou Claude Frollo dans *Notre-Dame de Paris*, ou lady Brandon dans *la Grenadière*, par intérêt pour la vertu ? Quelqu'un veut-il sacrifier le personnage de Iago par scrupule de loyauté, celui de Phèdre par respect pour la pudeur, celui de Tartufe par égard pour la vraie piété ? Non, personne ; j'entends dans les idées du monde, et c'est dans le monde que nous vivons. Jean-Jacques Rousseau n'y vivait pas. « Il n'y a que la raison, dit-il,

» qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans » passions ou qui les dominerait toujours n'y saurait intéresser personne; et l'on a déjà remarqué qu'un stoïcien, » dans la tragédie, serait un personnage insupportable; dans » la comédie, il ferait rire tout au plus (1)... » Rousseau se trompe en un point. La raison est fort bien en scène quand elle y fait contre-poids à la sottise et aux travers de l'humanité. C'est ainsi qu'Alceste est habilement contredit par Philinte, Orgon par Cléante, Trissotin par Chrysale. Les gens de bon sens dans Molière ne sont pas toujours les personnages les moins dramatiques. Madame Jourdain est un des plus excellents types de la comédie française. Mais Rousseau dit vrai : la raison au théâtre a besoin d'être passionnée, et la raison passionnée court toutes sortes de risques de n'être pas la vertu.

Le but du théâtre et du roman, après l'amusement du public, qui est le principal, ce n'est donc pas la vertu, c'est l'expérience. Mais qu'est-ce à dire? l'expérience peut-elle résulter, comme on le voit dans la vie réelle, du spectacle des passions humaines arrangé pour la scène? Ce qui est l'œuvre du temps et le fruit de l'âge sera-t-il le produit d'une heure de récréation et de loisir?

Est-ce un droit qu'à la porte on achète en entrant?

N'exagérons rien. La véritable, la sérieuse école de l'expérience, c'est la vie elle-même, la vie avec ses enseignements, ses vicissitudes et ses combats. Pourtant, s'il est un moyen, je ne dis pas de suppléer, mais de contribuer à cette épreuve, c'est le théâtre et le roman. L'histoire est la leçon, trop peu comprise, des politiques; le théâtre est celle du

(1) Lettre à d'Alembert. (Paris; Dalibon, tome II, p. 26).

monde. Aussi, quand le drame est vrai, quand la représentation des mœurs est réelle, quand le spectateur, vaincu par la puissance de l'illusion, est entraîné dans l'action qui se joue sous yeux, et qu'il s'y mêle et s'y compromet pour ainsi dire, opposant ou complice, suivant l'aventure; c'est alors que le théâtre agit comme un véritable et sérieux auxiliaire de l'expérience ;—mais il agit comme l'expérience elle-même, à l'insu de ceux qu'elle corrige. Tel est, en effet, le bienfait de ces leçons que donne la vie pratique: on les accepte sans les chercher; on se modifie par elles, malgré les révoltes de l'amour-propre. L'expérience humaine n'est qu'une transaction. Il en est ainsi du théâtre. On dit que personne ne se reconnaît dans un ridicule; — d'accord; mais chacun y reconnaît son prochain, et c'est beaucoup. On dit encore qu'une bonne comédie n'a jamais corrigé personne. Cela est vrai, si l'on veut dire que personne, sortant du spectacle, ne fait son examen de conscience. Mais si le théâtre ressemblait au confessionnal, on n'irait pas. C'est parce que le théâtre est une agréable imitation de l'expérience, que tout le monde y court, que les plus sérieux s'y plaisent, que les plus grands esprits et les plus judicieux y ont excellé dans tous les temps. « L'expérience, dit l'abbé Prévost, n'est » pas un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se don- » ner. Elle dépend des situations différentes où l'on se » trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple » qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans » l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte » de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci (*Manon* » *Lescaut*) peuvent être d'une extrême utilité, du moins lors- » qu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon » sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, » une instruction qui supplée à l'expérience; chaque aven-

» ture est un modèle d'après lequel on peut se former; il n'y » manque que d'être ajusté aux circonstances où on se » trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale réduit » agréablement en exercice. » Ce que l'abbé Prévost dit un peu emphatiquement de son livre, on peut le dire, dans une certaine mesure, de tous les bons romans et de tous les bons drames. Laissons, quoi qu'en dise l'historien du chevalier Desgrieux, la morale à l'Évangile; laissons la vertu sortir, sans parade, des libres inspirations de l'âme. Mais si vous cherchez l'école du cœur humain, et si vous tenez plus à son expérience qu'à sa vertu, ouvrez ces livres où son éternelle histoire est écrite pour le plaisir et l'enseignement de l'humanité. Lisez Molière, Le Sage, Fielding, Richardson, Racine, Shakspeare, l'abbé Prévost lui-même. L'homme est là tout entier avec ses qualités et ses defauts, avec ses bons et ses mauvais instincts, et tel que la vie elle-même le montre, après bien des traverses, aux plus éprouvés. N'est-ce pas La Harpe qui a dit que les seules comédies de Molière, bien lues, pouvaient remplacer l'expérience?

Je reviens (d'un peu loin) aux camélias de M. Dumas, mais j'avais besoin de marquer mon point de départ. J'ai rappelé quelques principes que tout le monde connait et oublie; il reste à les mettre en œuvre. J'ai montré le domaine de l'art; essayons de tracer ses limites.

La question des limites est tout. Et, par exemple, M. Dumas (je suppose qu'il a voulu aider, lui aussi, à l'expérience de la jeunesse), M. Dumas a mis sur la scène cette sorte de camélias qui fleurissent sous la pluie d'or des Moncade et des Turcaret, dans les boudoirs richement entretenus. Mais, je le demande, s'il lui avait plu de produire aussi, sous le feu de la rampe, ces autres fleurs (nous parlons botanique) qui ne se montrent la nuit et par toute saison qu'avec le permis

de la police? Je dis plus : le héros du roman de M. Dumas, le même que tout Paris a vu dans son drame, est un de ces parasites d'amour qui mangent volontiers, avec toute sorte d'élégance et de bonnes manières, le dîner de leur maîtresse. Que serait-il arrivé si, à la place de ce délicat, M. Dumas avait mis un de ces pourfendeurs d'amour, grossiers et robustes, qui paient au besoin leur écot à poing fermé, et qui mangent le dîner sans phrases? Le public, dit-on, ne s'y serait pas prêté. Le public! Nous essaierons de le juger plus tard, bien qu'il soit notre juge à tous. Mais ne savons-nous pas que le public permet tout aujourd'hui? Regardez plutôt à l'art dramatique, et voyez, avec sa tolérance, ce qu'il en a fait...

Rendons justice à M. Dumas. Il n'a pas voulu mettre à cette dernière épreuve la complaisance pourtant inépuisable du spectateur; il s'est arrêté à cette limite extrême après laquelle nous tombons dans des abîmes sans fond et sans nom dans aucune langue, même dans la langue de la botanique. Je trouve bien, dans le roman et dans la pièce, une certaine Prudence Duvernoy dont M. Dumas nous dit : « Pru-
» dence (une de ces grosses femmes de quarante ans...) était
» une ancienne femme entretenue qui avait essayé d'entrer
» au théâtre, qui n'y avait pas réussi, et qui, comptant sur ses
» relations avec les élégantes de Paris, s'était mise dans le
» commerce et avait pris un magasin de mode... » Vous comprenez : quarante ans, une grosse femme, courtisane émérite, actrice non réussie, qui fait le commerce et va en ville. Il n'y a guère, dans la corruption parisienne, de degré au-dessous. Olympe elle-même... Mais laissons encore parler M. Dumas : « J'allai chez Olympe, que je trouvai essayant
» des robes, et qui, lorsque nous fûmes seuls, me chanta des
» obscénités pour me distraire. Celle-là était bien le type de la

» courtisane sans honte, sans cœur et sans esprit... » Mais Olympe elle-même (tout le Paris sensible l'a vue dans la pièce de M. Dumas), Olympe est d'un échelon au-dessus de Prudence Duvernoy. Elle a la jeunesse et la beauté, elle prodigue l'argent, et elle n'est encore inscrite qu'au crédit de nos viveurs.

M. Alexandre Dumas a donc échappé à ce risque de tomber dans les dernières licences. Il s'est tenu ferme, et il a bien fait, au degré immédiatement supérieur. Olympe et Prudence ne sont, à vrai dire, que des comparses dans son roman et dans sa pièce. Son héroïne, c'est Marguerite Gautier ; son héros, c'est Armand Duval : Marguerite qui cultive les camélias, et Armand qui les récolte ; Marguerite, avec une rare distinction de beauté et de manières, une de ces femmes dont M. Dumas dit énergiquement : « L'amour » qu'elles inspirent, elles l'ont vendu... mieux gardées par » leurs calculs qu'une vierge par sa mère et son couvent ; » — Armand, avec de beaux dehors d'exaltation et d'honneur, un de ces hommes à conscience facile qui se laissent aimer sous le nom d'un autre.

« ARMAND.

» .... Où sont les chevaux, la voiture, le cachemire et les diamants.

PRUDENCE.

Vous voulez que je sois franche ?

ARMAND.

Je vous en supplie !

PRUDENCE.

Les chevaux sont vendus au marchand qui les reprend pour compte ; car ils n'étaient pas payés.

ARMAND.

Le cachemire ?

PRUDENCE.

Vendu.

ARMAND.

Les diamants ?

PRUDENCE.

Engagés. Je viens de rapporter les reconnaissances.

ARMAND.

Et pourquoi ne m'avoir pas tout dit ?

PRUDENCE.

Marguerite ne voulait pas.

ARMAND.

Et pourquoi ces ventes et ces engagements ?

PRUDENCE.

Pour payer ! — Ah ! vous croyez, mon ami, qu'il suffit de s'aimer et d'aller vivre hors de Paris d'une vie pastorale et éthérée ? Pas du tout ! A côté de la vie poétique il y a la vie réelle... Le duc, que je viens de voir... ne veut plus rien faire pour Marguerite, à moins qu'elle ne vous quitte, et Dieu sait qu'elle n'en a pas envie.

ARMAND.

Bonne Marguerite !... »

Ce dialogue dit tout. Bonne Marguerite ! Marguerite est une femme perdue qui est pourtant prête à tous les sacrifices pour satisfaire un caprice d'amour ; — « un de ces amours sans trafic, dit M. Dumas, que ces femmes se donnent de temps en temps comme repos, comme excuse ou comme consolation, semblables à ces usuriers qui rançonnent mille

individus et qui croient tout racheter en prêtant un jour vingt francs à quelque pauvre diable qui meurt de faim, sans lui demander de reçu... » Telle est Marguerite. Armand, de son côté, est un honnête garçon (pour le parterre); mais il ne sait pas que la première condition d'un pareil amour, quand on l'inspire à une pareille femme, c'est d'être quelque peu millionnaire. Marguerite a perdu, je crois, le sens moral; Armand ne l'a jamais eu.

Tels sont les deux personnages que M. Dumas a eu la hardiesse trop justifiée de mettre sur une scène française. Et toutefois ce n'est pas cette témérité toute seule qui me provoque dans l'œuvre du jeune et spirituel écrivain. J'ai dit quelles étaient sur ce point les franchises du théâtre et du roman. Je n'y reviendrai pas. M. Dumas n'est pas le premier parmi les faiseurs de drames qui ait mis les mauvaises mœurs sur la scène. Elles fourmillent dans le roman. La comédie en est pleine, et il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'au temps où un matamore d'amour disait à sa prétendue :

. . . . . .
Mon père, mon aïeul, mes oncles et mes tantes
Ont été de tout temps et galants et galantes.
C'est un droit de famille où chacun a sa part;
Quand un de nous en manque, il passe pour bâtard;

il n'est pas nécessaire de remonter, dis-je, à ces temps de la comédie primitive, ni de descendre tout à fait jusqu'aux nôtres, pour avoir une idée de la licence que comporte la représentation, sur la scène, des mœurs de la vie réelle. Les meilleurs temps de la comédie et ses plus grands noms ont donné l'exemple et tracé la route. Adultère ou prostitution, amour vénal, entremise d'amour, intrigues d'antichambre, mœurs de tripot, la comédie n'a jamais reculé devant ces

exécutions du vice par l'odieux ou le ridicule. Les Angélique de Sottenville, les baronnes de Porcandorf et les Dorimène ne sont pas nées d'hier. Le vice est vieux au théâtre. Il n'y a qu'une chose qui est changée : c'est la manière de s'en servir.

Ici en effet distinguons. Le difficile et le délicat, ce n'est pas de mettre les courtisanes sur la scène; c'est d'y marquer leur place, de manière à ce qu'elles ne prennent pas celle des honnêtes femmes, de leur faire leur part, de façon à ce qu'elles n'usurpent pas toute l'attention du public, tout l'intérêt et tout le vif du drame, toute l'émotion du spectateur, tout le talent de l'écrivain. — Le vice, en un mot, même habillé chez Palmyre et coiffé par Laure, même déguisé en héroïne de roman et noyé dans les larmes d'une fausse sensibilité; — le vice, il faut le prendre pour ce qu'il est et le peindre comme il est, sous peine de manquer même à cette morale incomplète et évasive qui est le lot du théâtre. Il y a un certain art de marquer les différences, de ménager les contrastes, de poser les contrepoids, de faire tourner au profit de l'expérience, si ce n'est de la vertu, les désordres de la société humaine, qui est tout l'art de la comédie. Et si la comédie n'est pas cela, qu'est-elle donc?

Voyez les maîtres, et avec quel mélange de prudence, d'adresse et de décision ils manient d'ordinaire ce ressort délicat et dangereux des mauvaises mœurs. J.-J. Rousseau reproche très-injustement à Molière d'avoir sacrifié le droit que la comédie lui donnait de flétrir le vice, au plaisir de flageller les ridicules. « Je voudrais bien, dit-il, que l'on com-» parât les vices qu'il attaque avec ceux qu'il favorise?.... » Molière ne favorise pas les vicieux; seulement il laisse au vice, dans l'occasion, son impertinence naturelle qui est un des côtés par où il est le plus haïssable et le plus funeste.

Il laisse à Dorante (dans *le Bourgeois Gentilhomme*) sa friponnerie avantageuse, et à mademoiselle de Sottenville (dans *Georges Dandin*) sa coquetterie impudente. Dorante est fripon avec de belles manières qui ne trompent que M. Jourdain, et madame Georges Dandin est coquette avec un parti pris de supériorité qui est le châtiment de son mari. Le public rit de la bêtise du manant puni. — Et pourquoi pas? Le monde est plein de vices qui sont à l'affût de nos vanités, de nos ambitions, de nos ridicules, de nos faiblesses de tout genre pour les exploiter; — et la comédie n'a rien de mieux à faire que de nous prémunir contre ces redoutables tentateurs de notre sottise, en nous les montrant comme ils sont. C'est ce que Molière a fait en écrivain de génie. Il n'y a pas une seule de ses comédies, *Tartufe* excepté, où le vice proprement dit soit sur le premier plan et attire à lui le principal intérêt. Ce n'est que plus tard, et pour la première fois avec éclat dans *Turcaret*, que le vice prend position sur la scène et s'y établit, pour y régner en maître jusqu'à Figaro.

Turcaret est certainement une des pièces les plus scabreuses qui aient été jamais jouées au théâtre. La baronne de Porcandorf, née de La Dolinvilière, est une femme entretenue par un traitant, « tout ce qu'il y a de plus entretenue, mon cher, » comme dit M. Dumas de l'héroïne de son roman. Rien n'y manque : un financier paie son loyer, la fournit de meubles, lui donne de la main à la main des billets de caisse; elle a voiture et maison de campagne; elle est gourmande, elle est menteuse, elle joue la tendresse avec le traitant... « Eh bien! Frontin, as-tu commandé le souper? Fera-t-on bonne chère? » dit-elle au valet. — « N'êtes-vous pas ici chez vous? » dit-elle au maître... « Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-

nous, autant qu'il sera possible, la présence des importuns... » Vous le voyez, rien n'y manque. La baronnie même n'y fait rien. La baronne est le type et le modèle des mauvaises mœurs, telles qu'on les cultivait aux approches de 1709, sur la fin de Louis XIV, en pleine déroute de ses finances et de ses soldats. Mais qu'importe! Le trait est rude, la couleur est tranchée, la leçon est sévère; personne ne s'y trompe. La comédie prend ici le vice pour ce qu'il est, et les femmes entretenues pour ce qu'elles sont. Nul détour, point de fausse sensibilité, si ce n'est avec le dessein de la rendre ridicule, point de bavardage mélancolique, point de singerie vertueuse, si ce n'est celle qui ne trompe que les imbéciles. Et puis la baronne de Porcandorf n'est pas le but de la pièce de Le Sage. Elle n'en attire pas tout l'intérêt. « Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, » dit Frontin. Toute la pièce est là. Turcaret, mauvais mari, mauvais frère, amant ridicule, esprit de financier, cœur de laquais, dur aux pauvres, prodigue aux coquines; Turcaret, usurier de profession et complice d'un faussaire par goût, dupe et fripon tout ensemble, Turcaret est assez pourvu pour donner à sa maîtresse une part de son déshonneur, mais il garde le meilleur pour lui. Comment oublier d'ailleurs que la pièce de Le Sage est presque une satire politique? Elle vise, à travers ses mauvaises mœurs, à ce grand vice des gouvernements en révolution ou en détresse, l'importance donnée aux fournisseurs, aux munitionnaires, aux agioteurs, à tous ceux qui mangent l'État, et Turcaret est contemporain, qu'on ne l'oublie pas, d'Oudenarde et de Malplaquet.

Dans *le Chevalier à la mode,* joué quelques années plus tôt (1687), Ville-Fontaine est, en homme, ce que la baronne de Porcandorf est comme femme, un degré pourtant de bas-

sesse vénale au-dessous. « ... Et qu'est-ce que c'est que ces « présents? demande le chevalier à son valet. — Eh! Mon- » sieur, c'est par exemple un fort beau carrosse qu'elle a fait » mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans » votre écurie, un cocher et un gros barbet qui ont amené » tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le vou- » lez... — Non, non, demeure. Cette pauvre femme! elle » m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher. » Tel est le chevalier de Ville-Fontaine dans la pièce de Dancourt. Mais cette femme si généreuse et qui envoie un si beau carrosse a aussi, comme Turcaret, un autre genre de générosité : elle attire à elle, de compte à demi avec madame Patin, autre amoureuse du chevalier, tout le ridicule de la pièce, et ne laisse à l'amant vénal que l'odieux de son personnage. Les deux maîtresses bafouées du *Chevalier à la mode* sont ce que j'appelle les contre-poids nécessaires à de certaines licences que se donne parfois la comédie. Il y a là un ridicule, supérieur au vice même, et qui le rejette sur le second plan.

Irons-nous plus loin ? Prendrons-nous, non plus ces belles dames ou ces beaux fils qui ont un blason pour illustrer leur déshonneur et qui accommodent si habilement, dans l'ancienne comédie, la noblesse et la vénalité, l'usage du monde et son exploitation productive? Prendrons-nous à la fin une courtisane, une vraie courtisane de profession? Voici Tisbé, la baladine du *Tyran de Padoue*, qui nous servira de transition d'un étage à l'autre. « Et vous ne valez » pas mieux que nous, Mesdames! (c'est Tisbé qui parle) ce » que nous disons tout haut à un homme en plein jour, vous » le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les » heures de changées! Nous vous prenons vos maris, vous » nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien, lut-

» tons! Ah! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, » fausses femmes que vous êtes! Non, pardieu! vous ne » nous valez pas! Nous ne trompons personne, nous! Vous, » vous trompez le monde, vous trompez vos familles, vous » trompez vos maris, vous tromperiez le bon Dieu, si vous » pouviez! Oh! les vertueuses femmes qui passent voilées » dans les rues! Elles vont à l'église. Rangez-vous » donc! (1)... » Telle est Tisbé, une espèce de défi jeté à la vertu des femmes honnêtes, une antithèse de l'hypocrisie mondaine, une machine à raisonnement et une matière à sophismes, bien plus qu'un personnage dramatique. Tisbé n'est pas une courtisane, à vrai dire; c'est une thèse de philosophie socialiste. Elle n'est pas dangereuse comme femme, mais comme paradoxe.

M. Émile Augier a mis, lui aussi, une vraie courtisane sur la scène (je ne parle pas de l'*Aventurière*), mais il l'a prise quatre cent vingt ans avant Jésus-Christ; il a pris Laïs; il l'a placée à Corinthe (2); et, malgré tout son talent, il lui a fait jouer, dans une fable invraisemblable, un rôle impossible. Il y a, on le sait, pour les courtisanes de l'histoire, comme pour les amours mythologiques, un parti pris qui les favorise. L'ancienneté les protége, la fable les couvre de voiles complaisants. Supprimez Jupiter et Mercure dans *Amphitryon*, et essayez de jouer la pièce? Mais Laïs, dans *le Joueur de Flûte* de M. Augier, appartient, comme la Tisbé de M. Victor Hugo et comme la Marguerite de M. Dumas, à l'école de la réhabilitation dramatique des courtisanes. C'est par là qu'elle est moderne, et c'est là son défaut. Il y a pourtant, dans cette petite pièce, l'esquisse, à la

(1) *Angelo*. Journée II.

(2) *Le Joueur de Flûte* comédie en un acte (Paris 1851).

vérité très-incomplète, d'un de ces beaux rôles qui sauvent l'honneur de l'art dans les œuvres de ce genre : un jeune esclave, voulant échapper à un bienfait qui, en lui sauvant la vie, ruinera sa maîtresse, dissimule héroïquement son amour et lui donne l'accent de la haine et du mépris.

. . . . . .
D'où vient ce bracelet ? d'un prêtre ou d'un archonte?
Ce bandeau ? ce collier ?... Ah ! tout vient de la honte !
Et c'est à tes amants exécrés qu'en effet
Je devrais mon salut, en souffrant ton bienfait !
Plutôt mourir cent fois ! . . . . . .

Dans *Marion Delorme*, Didier joue avec plus d'éclat et de profondeur le rôle de cet esclave. Il relève, par la noblesse et le désintéressement de son amour, cette femme déchue ; il ait passer comme une lueur de vertu sur ce front souillé. M. Victor Hugo a peint cette fois au vrai la courtisane, et je ne crois pas qu'aucun écrivain dramatique ait jamais poussé plus loin qu'il ne l'a fait dans cette peinture la franchise de la touche, la rudesse du pinceau, la crudité provocante de la couleur et du dessin. Marion Delorme, même dans les résistances de son orgueil contre les exigences de sa condition, même dans ces révoltes de son amour contre sa bassesse, est la plus sensuelle des femmes, et c'est avec les faveurs de son métier qu'elle sert les intérêts de sa passion. Elle se livre à son juge pour sauver son amant...

LAFFÉMAS (*se penchant à son oreille*).

Voulez-vous ?
(*Marion tressaille et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion. Baissant la voix :*)
Veux-tu ?

MARION, (*le repoussant.*)

Tentateur, laisse-moi !

LAFFÉMAS.

Donc, vous ne voulez pas ?.....

. . . . . .

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi !

Laffémas sort ; mais bientôt il rentre, et Marion disparaît avec lui. Quand elle revient, « elle s'avance en chancelant, dit le poëte, et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps elle porte sa main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose... »

. . . Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée!

dit-elle. Madame, lui crie Didier d'une voix terrible :

A qui vous êtes-vous prostituée ici ?...

MARION.

Didier, qui vous a dit?...

DIDIER.

Personne. Je devine.

Certes il était impossible, même en prêtant moins d'héroïsme à Marion Delorme, de la montrer plus courtisane. Comment ne pas faire cette réflexion, en effet, que quand une courtisane se résigne, pour sauver son amant, au sacrifice que vient d'exiger Laffémas, elle fait précisément ce qui lui coûte le moins et qu'elle aurait plus de mérite peut-être à donner une bague de son doigt ou une boucle de ses cheveux ? J'en dirai autant de la scène (historique et étrangement dénaturée) où Marion Delorme défie la pudeur de Louis XIII, en cachant dans son sein la feuille de parchemin sur laquelle le roi vient d'écrire la grâce de son amant.

Le roi, qui se croit trompé, veut ravoir la feuille :

MARION (*avec hardiesse, en montrant sa gorge*).

. . . . . Sire, venez la prendre!

LE ROI.

Donnez, dis-je!

MARION.

Prenez!...

Cette hardiesse de Marion est d'une prétention insoutenable. Car le roi, « quoiqu'il ne mette pas les mains là, » comme dit L'Angely, le roi, qui s'était arrêté par respect devant mademoiselle d'Hautefort, pouvait bien, poussé à bout, forcer le corset d'une courtisane.

Quoi qu'il en soit, et bien que M. Victor Hugo ait, à mon avis, dépassé, dans cette pièce célèbre, les rigoureuses limites de la convenance dramatique, la pièce a un rôle par où elle se sauve de ses défauts mêmes, et ce rôle, je l'ai dit, c'est celui de Didier. Didier est à lui seul le contraste de cette fâcheuse histoire, le contre-poids de ces mauvaises mœurs. Didier ne sait pas, quand il commence à l'aimer, que Marion Delorme est une de ces femmes *qui vendent le doux nom d'amour*; et il l'aime parce qu'elle est jeune, aimable et belle, et qu'il la croit pure. Dès qu'il sait son nom et son métier, toutes ces fleurs de beauté et de vertu se flétrissent pour lui sur le front de sa maîtresse. Il veut mourir, il meurt. Tisbé meurt aussi, mais la bouche pleine d'aphorismes. Didier meurt, je ne dis pas sans phrases, mais sans paradoxe, quoiqu'il pardonne en mourant:

Non, laisse-moi mourir ! cela vaut mieux, vois-tu ?
Ma blessure est profonde, amie !.... elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure...

Il sera curieux de rapprocher du personnage d'Armand Duval, Didier, ce type admirable de la délicatesse dans l'honneur ; car Duval est un honnête garçon (pour le parterre), je le sais bien. Didier est un héros dans l'honnêteté ; et vis-à-

vis de ces femmes et sur ce terrain scabreux et glissant où la théorie dramatique nous ramène sans cesse aujourd'hui, l'héroïsme de l'amant n'est pas de trop comme expiation et comme contre-poids. M. Victor Hugo l'a très-bien senti. Le drame qu'il a appelé *Marion Delorme*, c'est Didier. Didier l'a fait vivre. Marion toute seule l'aurait tué.

II

— 16 MAI 1852. —

Je viens de rappeler quelques principes que l'engouement de notre époque pour toute espèce de conception extraordinaire ou extravagante a fait trop oublier. Puis, j'ai successivement parcouru, et sans trop de réticences, comme il convenait au sujet, toute cette échelle botanique dont le succès des camélias de Marguerite Gauthier nous a suggéré l'idée, depuis ces fleurs de serre chaude qui poussent sur les sofas parfumés des baronnes complaisantes de l'ancienne comédie, jusqu'à celles qu'arrose, sur le sein de Marion Delorme, l'héroïque sang de Didier. Nous descendons ainsi, de chute en chute, jusqu'à Manon Lescaut. Manon Lescaut nous rapproche de Marguerite Gauthier; mais il faut s'entendre.

Manon Lescaut n'est pas une grande sainte. Pourquoi cependant ce nom, si souvent invoqué par M. Dumas, m'a-t-il choqué, soit dans son livre, soit dans sa pièce, comme un contre-sens, dérouté comme un anachronisme, blessé comme une disparate de style et de pensée ? Ce sont cependant de très-mauvaises mœurs que celles que l'abbé Prévost nous

raconte. Est-ce donc le secret de son style si nous supportons dans son roman ce qui paraît excéder toute limite dans celui de M. Dumas ? Sans doute, le style de *Manon Lescaut* est charmant. Il a une mesure de vérité et de bienséance, un mélange de naïveté et de finesse, une certaine hardiesse aimable et presque candide qui font de « ce singulier ouvrage, » comme l'appelle Palissot, littérairement un chef-d'œuvre. Mais d'autres ouvrages de l'abbé Prévost sont aussi bien écrits, et ils sont morts. D'où vient que *Manon Lescaut* est resté un de ces livres auxquels l'art, en dépit du sujet même, a donné l'immortalité ?

Ceci demande quelque explication. Il y a un mot de Marguerite Gauthier qui m'a frappé dans la pièce de M. Dumas. Quelqu'un lui dit : « Vous êtes une honnête fille, Marguerite.—Non, répond-elle ; *je suis un honnête homme.* » Cela seul marque la différence entre Marguerite Gauthier et Manon Lescaut. Manon Lescaut n'est pas un honnête homme, du moins elle ne s'en vante pas, et elle est au fond une plus honnête fille que Marguerite Gauthier, parce qu'elle ne joue ni l'honnêteté ni la vertu. Manon Lescaut est un type vrai de l'amour sans frein et de la passion irrésistible. Il y a certainement, soit pour le roman, soit pour la scène, des types que l'art sérieux doit préférer. Mais, le sujet donné, s'il y a un moyen de le sauver, indépendamment de ceux que j'ai indiqués d'après les maîtres, c'est par le naturel, la vérité et la franchise. Il y a quelque chose de pire que le vice affiché, c'est le vice hypocrite, raisonneur, drapé de sentiment et doublé d'égoïsme, le vice qui vit en libertin et pose en martyr. Nous verrons dans la suite de cette étude si Marguerite Gauthier est complétement exempte de ces défauts. Manon Lescaut n'a pas ceux-là. Une première faute l'a jetée à seize ans dans le vice; une fatale légèreté l'y emporte jus-

qu'à l'abîme. Elle court en aveugle dans cette voie où elle est entrée en étourdie. Mais elle reste naturelle dans une vie fausse. Elle a beau toucher au vice par tous les points sensibles de son sexe et de sa beauté, il reste une lueur sur ce front qui ne rougit plus, je ne sais quel attrait naïf sur ces lèvres au sourire vénal, un prestige charmant et supérieur dans toute sa personne.

Je ne poétise pas Manon Lescaut. M. John Lemoinne, dans un spirituel et sérieux recueil (1), reproche à l'abbé Prévost de l'avoir faite « trop ressemblante. » Mais pourquoi intéresse-t-elle du fond même de cet abaissement? Pourquoi, pendant tout le cours de cette aventureuse destinée qui commence dans la mansarde d'une auberge pour aboutir à un tombeau dans le désert, pourquoi le lecteur éprouve-t-il un sentiment à peu près semblable à celui qu'exprime si bien, au début de son récit, l'historien même de Manon Lescaut? «.... Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six » à six par le milieu du corps, il y en avait une, dit-il, dont » l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, » qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du » premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses » habits l'enlaidissaient si peu que sa vue m'inspira du res- » pect et de la pitié!... » Oh! c'est que Manon Lescaut est bien là! le signe de la distinction lui est resté. Elle le garde jusque dans cette captivité infamante. Et il faut de plus remarquer ici avec quelle adresse l'auteur, au début même de sa dangereuse histoire, prend soin de nous offrir la compensation morale si nécessaire dans les ouvrages de ce genre. Cette mesure que nous cherchons, l'abbé Prévost l'a trouvée du premier coup. Dès le commencement de son livre,

(1) *Etudes critiques et biographiques* (Paris 1852).

nous savons où il nous mène et où les mauvaises mœurs aboutissent : à une expiation terrible. Ce qui serait un tort dans toute autre sorte d'invention, l'indication anticipée du dénoûment, est ici un mérite. Cette chaîne qui attache Manon Lescaut par le milieu du corps, et qui nous est montrée dès la première page, elle pèse douloureusement sur tout ce récit ; elle lui donne, quoi qu'on fasse, le sérieux et la moralité. Dans la pièce et dans le roman de M. Dumas, il y a bien quelque chose de semblable. Marguerite Gauthier tousse et crache le sang dès le premier acte. Mais Marguerite Gauthier a un air de victime que Manon Lescaut ne prend jamais. Marguerite est une nature équivoque, hybride, un cœur à deux fins, moitié vertu par la prétention, moitié libertinage par l'instinct, maladive et passionnée, sensuelle et raisonneuse, une de ces natures de fabrique, telles que le roman et le drame aiment à les produire aujourd'hui. Manon Lescaut n'a pas cette complexion artificielle. C'est une pauvre fille perdue que le libertinage n'a pas jetée dans l'enflure des grands sentiments ou dans le ridicule de l'affectation mélancolique. Elle sait ce qu'elle est, et nous le savons comme elle ; elle ne trompe, ni elle ni nous. Pauvre Manon ! sa vie nous révolte, sa mort nous attriste. Elle ne commande pas nos larmes ; elle les fait couler doucement — « ... N'exigez » pas de moi, raconte Desgrieux, que je vous décrive » mes sentiments ni que je vous rapporte ses dernières ex- » pressions. Je la perdis. Je reçus d'elle des marques d'amour » au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai » la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événe- » ment... » Ainsi finit Manon Lescaut, sans phrase, comme elle a vécu, simple dans la mort comme elle avait été simple, même dans le vice... Et maintenant, voulez-vous ma conclusion ? Manon Lescaut, qui vaut mieux que Marguerite

Gauthier, est presque impossible sur la scène, et comme roman, même aujourd'hui, c'est un mauvais livre.

M. John Lemoinne a très-délicatement marqué cette limite qui sépare les mauvaises mœurs d'autrefois et celles d'aujourd'hui :

« Les distinctions sociales, dit-il, résidaient autrefois dans » la naissance, elles résident aujourd'hui dans le caractère. » Depuis que la « considération » est tombée dans le domaine » public, depuis qu'elle est accessible à tous les rangs, le » vice et la vertu sont devenus tous les deux plus difficiles, » parce qu'ils sont devenus plus tranchés. Les chutes sont » peut-être plus rares, mais elles sont plus profondes et plus » irréparables... Aujourd'hui, pour les femmes, il n'y a plus » de compromis, il n'y a plus de péchés véniels. Quand elles » tombent, elles tombent dans le crime et dans le vice, dans » l'adultère et dans des lieux sans nom. D'un côté, le désor- » dre dans la famille, la perturbation dans la société, de » l'autre, la dégradation de la créature... »

Oui, M. John Lemoinne a raison : l'abolition des classes, sans supprimer les causes de chute et de scandale, a donné à la dégradation de la femme un caractère plus prononcé. La femme n'est plus protégée, comme autrefois, contre le cri public par sa faiblesse même. On croit que la révolution, qui a mis chacun, à ses risques et périls, aux prises avec la vie sociale, a augmenté à la fois la responsabilité de la femme devant l'opinion et sa force devant le danger. On se trompe. Elle est plus libre, elle n'est pas plus forte. Le monde, sans lui prodiguer moins de piéges, lui réserve plus de rigueur. C'est dans ce sens qu'il est vrai de dire que les chutes sont plus profondes ; il faudrait dire aussi qu'elles sont plus effrontées. Il y a toute une classe de femmes que cette corruption réelle de la société, couverte par une pruderie officielle,

que cette inconséquence du monde, à la fois tentateur et juge, corrupteur et bourreau des réputations, a tournées contre lui jusqu'à la violence ; et il est certain que lorsqu'on met aujourd'hui une courtisane sur la scène, il faut compter avec elle pour ainsi dire, lui dresser non pas une sellette, mais un piédestal, et incendier la maison pour avoir voulu faire la part du feu...

C'est là l'école de M. Victor Hugo. J'ai montré pourtant avec quelle habileté le grand poëte avait en partie tourné l'écueil dans *Marion Delorme*. M. Alexandre Dumas s'est montré plus hardi; il est le premier qui ait accordé à la courtisane une capitulation sans réserve, une trêve sans conditions, qui lui ait livré la scène, le public, l'émotion, les larmes, le succès, ce grand mot! sans contrastes, sans rivalité et sans contre-poids. Non, M. Victor Hugo, dans la plus grande audace de son pinceau, n'en a pas tant fait. Sa Tisbé a pour rivale une princesse de Padoue ; sa Marion Delorme a pour contre-poids Louis XIII, et Didier, et le vieux Nangis, et Richelieu surtout, invisible et présent, l'émotion secrète du drame et sa terreur véritable... M. Dumas n'a mis sur la scène, pour ainsi dire, que Marguerite Gauthier; Marguerite représentée, il est vrai, avec une rare sensibilité et un singulier bonheur de talent par la charmante madame Doche, mais résumant à elle seule tout l'intérêt de la pièce, sa poésie, son idéal, sa moralité.

Voilà le premier défaut de l'œuvre de M. Dumas : Marguerite Gauthier y est seule; elle domine tout. J'espère que M. Dumas ne nous opposera pas les indignes comparses dont il l'a entourée, ni Gaston Rieux, « ce débraillé de bon goût, » comme il l'appelle ; ni Saint-Gaudens, ce viveur burlesque et suranné ; ni le comte de Giray, ni M. de Varville, qui ne sont que deux caissiers comme il faut. J'ai tout dit d'Olympe

et de Prudence Duvernoy dans ma dernière revue. Je n'y reviendrai pas. Olympe et Prudence sont plutôt des repoussoirs que des contre-poids.

Quant à M. Duval, ce père indigné mais sensible, qui est tout près de se laisser prendre d'admiration pour Marguerite Gauthier, la maîtresse de son fils, dès qu'il apprend par elle qu'elle a fait les frais de l'établissement commun ; —

MARGUERITE.

..... « Si vous en doutez, eh, bien ! tenez, je ne vous at-
» tendais pas, Monsieur, et par conséquent, vous ne pour-
» rez croire que cet acte ait été préparé pour vous ; si vous
» en doutez, lisez cet acte (elle lui donne l'acte).

DUVAL (*le père*).

Une vente de votre mobilier ! à la charge de payer vos créanciers et de vous remettre le surplus !... (La regardant avec émotion) *Mon Dieu ! me serais-je trompé ?...* »

— quant au père Duval, ai-je dit, ce personnage vertueux se résigne un peu trop peut-être à ce rôle de complaisant, à moitié complice, qui semble avoir remplacé dans la plupart des familles l'exercice de la puissance paternelle ; et ce n'est pas lui qui dirait à Armand, comme M. Desgrieux à son fils : « Asseyez-vous, Monsieur, asseyez-vous ! Grâce au scandale
» de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert
» le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel
» que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché ; vous allez à
» la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le
» terme en sera bientôt la Grève, et que vous aurez effecti-
» vement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le
» monde... » Il est bien vrai, je me hâte de le dire, qu'Armand Duval ne mérite pas de si rudes remontrances ; il n'a

pas compromis son bien, si peu qu'il en ait; et M. Duval, qui sait compter, est plutôt d'humeur à lui savoir gré des prodigalités de sa maîtresse qu'à s'en offenser. *Mon Dieu! me serais-je trompé?...* C'est-à-dire, mon Dieu ! serait-il vrai que mon fils ne s'est pas ruiné pour vous, l'honnête garçon?...

Oh ! plût à Dieu, au contraire, qu'Armand Duval se fût ruiné pour sa maîtresse, ou, ce qui revient au même, qu'il eût été assez riche pour compromettre auprès d'elle autre chose que sa dignité ! Plût à Dieu ! car nous aurions du moins ce contre-poids que nous cherchons au rôle de la courtisane. Nous aurions Chalcidias, ou Didier, ou Salligny, ou Desgrieux, si ce n'est Tiberge. Mais Armand Duval, sans mériter la Grève comme Desgrieux, est cent fois moins honnête que lui. Desgrieux a débuté par un amour de dix-sept ans avec Manon Lescaut qui en avait seize. « Je reconnus bientôt, dit-il, que j'étais moins enfant que je ne croyais .. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix et qui ne s'exprimait que par mes yeux... » Ainsi commence le chevalier Desgrieux. Armand Duval débute par la vanité : « La première fois que je l'avais vue, dit-il, c'était place de la Bourse, à la porte de Susse. Une calèche découverte y stationnait, et une femme vêtue de blanc en était descendue. Un murmure d'admiration avait accueilli son entrée dans le magasin.... » Armand a commencé par la vanité, il finira par l'outrage. Comment finit l'amour de Desgrieux? Desgrieux qui a été le premier amant de Manon et qui a pour elle un de ces amours insurmontables qui naissent d'un attrait réciproque et irrésistible, Desgrieux supporte même le déshonneur de sa maîtresse ; et quand il revient à elle après ses infidélités, c'est dans un langage qui arrache des larmes :

« Ah ! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidèle et parjure » Manon ! par où commencerai-je à me plaindre ! Je vous » vois pâle et tremblante ; et je suis encore si sensible à vos » moindres peines, que je crains de vous affliger trop par » mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis, j'ai le cœur » percé de la douleur de votre trahison ; ce sont là des coups » que l'on ne porte point à un amant, quand on n'a pas » résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon ; je les ai » bien comptées ; il est impossible que cela s'oublie. C'est à » vous de considérer à l'heure même quel parti vous voulez » prendre ; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un » si cruel traitement ; je sens qu'il succombe et qu'il est prêt » à se fendre de douleur..... »

Armand Duval ne se plaint pas, lui, il veut se venger : il ne cherche pas une explication, mais un éclat. Armand Duval se venger de Marguerite Gauthier ! O pitié ! Et quel homme êtes-vous donc ? « Je savais, écrit M. Dumas, que » Marguerite avait été la maîtresse des jeunes gens les plus » élégants, qu'elle le disait hautement, et qu'eux-mêmes » s'en vantaient : ce qui prouvait qu'amants et maîtresse » étaient contents les uns des autres... » — Vous saviez cela ; et vous, l'homme du monde, à la folie d'avoir aimé cette femme vous ajoutez la honte de l'insulter. Et quelle insulte ! Sommes-nous à Paris ou dans quelque estaminet de l'Orégon ? Vous attendez cette femme chez Olympe, sa rivale indigne, c'est tout dire ; et là, au milieu de la cohue d'un bal et dans le désordre d'un tripot : « Vous voyez bien cette » femme, criez-vous d'une voix sauvage ..... ; elle a vendu » ses chevaux, ses voitures et ses diamants pour vivre avec » moi, tant elle m'aimait !... Moi, je me suis conduit comme » un misérable. J'ai accepté ce sacrifice sans lui rien donner » en échange. Mais il n'est pas trop tard... Vous êtes tous

» témoins que j'ai payé cette femme, que je ne lui dois plus » rien ! (Il jette des billets de banque et de l'or à Marguerite. » Marguerite s'évanouit). » Oh ! que Clitandre a raison quand il nous dit (dans *la Coquette corrigée*) :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Tel est Armand Duval dans la pièce de M. Dumas. Dans son roman, c'est bien pis. Armand Duval se ligue avec Olympe pour accabler sa maîtresse, qu'il croit infidèle : lettres outrageantes, impertinences étudiées, injures à bout portant, mensonges perfides et calomnies anonymes, rien n'y manque, pas même cet infâme billet, qui semble le dernier terme et le coup de grâce de cette vengeance punique, ce billet envoyé avec quelques louis, après une nuit de feinte réconciliation, et ainsi conçu : « Vous êtes partie si vite ce matin que j'ai oublié de vous payer... Voici le prix de votre nuit. »

Oui, tel est Duval. J'ai insisté sur les défauts de ce personnage qui n'est délicat ni par l'amour, ni par la bourse, ni par le langage, ni par la plume; j'y ai insisté, parce que si M. Dumas l'avait autrement conçu, lui seul pouvait sauver la bienséance du drame dans ce monde à part où son expérience nous introduit. On dirait en effet, et c'est à quelques égards une justice à lui rendre, que M. Dumas n'a voulu y compromettre ni une honnête femme ni un honnête homme. Dans *Arsène Guilliot*, qui est une des nouvelles (et la moins bonne) d'un charmant recueil que vient de publier M. Mérimée (1), il y a un personnage qui est, sous quelques rap-

(1) *Nouvelles* par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, (Paris 1852).

ports, la contre-partie de celui d'Armand Duval, et qui aussi bien est tracé de main de maître. Max de Salligny a été autrefois l'amant d'Arsène Guillot, une pauvre fille perdue, tombée de la culture du camélia aristocratique dans la dernière détresse, et réduite (M. Mérimée nous révèle ce hideux trait de mœurs) « à faire un cierge » pour retrouver un galant. Arsène Guillot, qui n'a pas vingt-cinq ans et qui est encore jolie, malgré sa misère, est un des types les plus affligeants du vice nécessiteux et désespéré. Elle se jette par la fenêtre parce que son amant a oublié l'orthographe de son nom..... Et si elle n'en meurt pas, c'est que M. Mérinée avait besoin de sauver cette âme. M. Mérimée a raison. Arsène Guillot sans madame de Piennes était impossible, je ne dis pas sur la scène, mais dans le roman. Arsène Guillot est une Olympe qui n'a pas réussi. Madame de Piennes est une noble femme, noble de cœur et de race, une de celles pourtant qui vont le soir à la représentation de *la Dame aux Camélias*, poussée par « ce sentiment de curiosité que mainte femme vertueuse éprouve, dit l'auteur d'*Arsène Guillot*, à connaître une femme d'une autre espèce. » Quoi qu'il en soit, la femme du monde s'établit chez la courtisane; elle lui fait apporter des médicaments et de bons livres, des draps fins et de pieuses images. Elle entreprend, avec le prêtre et le médecin, cette double guérison de l'âme et du corps que la gravité du mal rend pour tous les deux si incertaine. Toute cette histoire se passe dans une mansarde; mais, si étroite qu'elle soit, le vice n'y tient pas, comme dans la pièce de M. Dumas, toute la place. M. Mérimée s'est montré en ce point ce qu'il est toujours : un maître habile et un ingénieux observateur de la bienséance littéraire. En regard de cette fleur de jeunesse mutilée et flétrie, la jeune patricienne, comme une rose de mai, répand son doux éclat et son délicieux parfum sur ce

lit de douleur où la courtisane expire. Quant à Max de Salligny, qui assiste à toute cette agonie, et qui l'égaie doucement, c'est un aimable homme, un peu brouillé avec la vertu, mais généreux, sensible et délicat, un de ces bons compagnons, types d'honneur et de bon sens, même dans l'étourderie, qui trouvent malséant d'aimer *gratis* au-dessous d'eux, et malsain de donner leur cœur avec leur argent.

Je reviens à Marguerite. Marguerite, ai-je dit, est seule dans le roman et dans le drame de M. Dumas ; elle y est seule avec sa profession authentique, son amour de tête et sa phthisie avancée. J'écarte la phthisie. Les vices et les ridicules qu'on met sur la scène sont obligés d'être bien portants. Si la souffrance physique est, dans la vie réelle, une cause de pitié et une provocation à la bienfaisance, elle n'est sur la scène qu'une occasion de dégoût. L'hémoptysie en particulier est un hideux ressort de l'intérêt dramatique. Quant à l'amour de Marguerite Gauthier pour Armand Duval, cet amour dont elle dit quelque part : « J'avais autrefois un petit » chien qui me regardait d'un air tout triste quand je tous- » sais ; c'est le seul être que j'aie aimé.... eh bien ! je t'ai » aimé tout de suite autant que mon chien... » — quant à *cet amour rédempteur*, comme l'appelle M. Dumas, il est tellement lié, dans l'histoire de *la Dame aux Camélias*, à l'exercice, aux habitudes et au langage de sa profession, qu'il est impossible de lui appliquer les immunités dont jouit, à juste titre, au théâtre ce maître impérieux et charmant de la vie humaine.

Étrange leçon, en effet, que donne ici la scène ! Vous croyez peut-être qu'il n'y a qu'une manière pour une courtisane de sortir du vice, quand elle n'en sort pas par la phthisie, la vieillesse, ou les colonies, comme Manon Les-

caut, et qu'il ne s'agit pas seulement de répudier ses profits, mais ses pratiques; car est-ce la peine de sortir du vice par une porte dorée pour y rentrer par un ermitage? M. Dumas a changé cela. Une femme renonce pour un moment à l'amant qui la paie pour vivre avec celui qu'elle aime; elle entretient son nouveau caprice avec les produits de l'amour éconduit; elle remplace la soie par l'indienne, et la rue d'Antin par une chaumière au bord d'un étang. Elle se déguise en idylle après avoir vécu en bacchante, et elle joue l'ingénue après les grandes... coquettes. Cette bucolique finie, car les plus courtes sont les meilleures, une intention louable sépare Marguerite de son amant. Vous croyez que c'est le moment pour elle de s'amender et de rester fidèle jusqu'à l'indigence, jusqu'au travail des mains, s'il le faut, à cette passion dont on nous disait : « L'âme n'est plus que » la vestale chargée d'entretenir le feu sacré de l'amour; »— non; la bergère reparaît bientôt, mais plus étincelante de diamants, plus enveloppée de dentelles, la vestale plus chargée d'opprobre qu'elle ne l'a jamais été dans tout le cours de cette histoire. Ne dites pas que c'est le seul moyen pour Marguerite de sauver son amant du danger d'une rechute; car est-ce que l'imagination et surtout le cœur d'une femme, inspirée par un véritable amour, n'auraient pas su en trouver d'autres, l'éloignement, la fuite, qui sait? tout, plutôt que cet indigne retour à la vie d'autrefois? Ah! vous calomniez l'amour, si vous le croyez capable de conseiller un pareil expédient qui fait de la honte une des formes de l'héroïsme, et qui conduit par le libertinage au martyre!

Nous arrivons ainsi au martyre de Marguerite. Le mot est d'elle. « Alors commença, écrit la courtisane, cette série de » jours dont chacun m'apporta une nouvelle insulte de » vous, insulte que je recevais presque avec joie; car outre

» qu'elle était la preuve que vous m'aimiez toujours, il me » semblait que plus vous me persécuteriez, *plus je grandi-* » *rais à vos yeux* le jour où vous sauriez la vérité. *Ne vous* » *étonnez pas de ce martyre joyeux*, Armand ; l'amour que » vous aviez eu pour moi *avait ouvert mon cœur à de nobles* » *enthousiasmes...*

Ici je veux faire une remarque : c'est que si Marguerite Gauthier, volontairement retombée dans les joies de sa profession, y a retrouvé l'amant qu'elle abandonnait tout à l'heure pour le sauver, c'est bien sa faute ; et j'ajoute qu'en reparaissant dans ce monde qu'elle connaît si bien, Marguerite a l'air, soit de courir après cet amant qu'elle a sacrifié, soit de provoquer ses outrages. Le martyre de Marguerite a donc cette fois le caractère le moins propre à lui concilier l'intérêt : il est volontaire. Qu'allait-elle faire dans ce monde corrompu ? et qui la condamnait à aller au bal chez Olympe ? Marguerite a beau dire et se poser en victime : on n'est jamais obligé d'aller au bal chez Olympe.....

J'en dirai autant de la mort de Marguerite.

Parce qu'une jeune femme meurt de la poitrine, après avoir abusé de tout, de la jeunesse et de la santé, de l'amour et de l'argent, ce n'est pas une raison de refuser la pitié à son agonie, cette pitié sérieuse que madame de Piennes pratique si noblement auprès du lit d'Arsène Guillot. Ah ! oui, pitié à cette pauvre femme agonisante, si vous la faites mourir simplement, et si vous l'ensevelissez sans fanfares dans son abandon et dans sa misère. Oui, secours et pitié ! Mais si vous faites mine de lui donner l'absolution et de lui ouvrir le ciel, je vous demande où sont vos titres et où vous avez pris vos licences. On a beaucoup abusé de la mort sur la scène dans ces derniers temps, et surtout des saintes morts. Autrefois un coup de poignard ou d'arquebuse y suf-

fisait, suivi d'un alexandrin pendant que le rideau tombait. Aujourd'hui on meurt non de sa blessure, mais de sa phthisie, sous le feu de la rampe ; et l'art de prolonger une agonie et de disposer un cadavre semble faire partie de l'invention dramatique. Le théâtre est une clinique à l'usage de ces *pleureuses des loges, si fières de leurs larmes*, disait J.-J. Rousseau ; oui, « fières de leurs larmes, » comme si la scène leur donnait le secret d'une sensibilité qui ne trouve pas ailleurs son emploi. Quoi qu'il en soit, et grâce au talent de madame Doche, Marguerite meurt si admirablement, avec une expression d'angoisse si poignante, après une agonie si véritable, qu'elle en est malsaine. M. Alexandre Dumas a bien fait les choses. Il n'a oublié ni le médecin, ni le traitement, ni la garde-malade, ni la tasse de tisane. On peut prendre là d'assez jolies notions de thérapeutique, si on le veut bien. Quant à la moralité de cette mort, je n'ai qu'un mot à en dire : M. Dumas a appelé le prêtre la veille, et le lendemain il fait venir Armand Duval. Marguerite meurt dans le plus incroyable désordre d'affaires et dans la plus étrange confusion de sentiments et d'idées, soignée par Gaston Rieux, exploitée par sa revendeuse, épiée par ses créanciers, pardonnée par son amant, bénie par Nichette, et, pour tout dire, pleurée de ce Paris sensible et inconsolable (après dîner) qui lui procure tous les soirs une si productive apothéose. Tel est le martyre de Marguerite Gauthier. Ah ! relisez donc, dans les *Mémoires de Comminge*, celui d'Adélaïde de Lussan !

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé, » s'écrie Nichette quand Marguerite a fermé les yeux. Je n'y contredis pas ; mais encore un mot pourtant : M. Dumas, dans les préliminaires de son roman, et le roman est le commentaire de la pièce, se place sous l'invocation de

Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sainte Marie-Madeleine. J'ai assez montré dans le cours de cette étude que je ne prétendais pas (le respect me l'interdisait) emprunter mes arguments à l'Église, mais parler au monde le langage des mondains, aux lettrés le langage de l'art. Mais, pour Dieu! vous qui mettez les courtisanes sur la scène, si nous ne faisons pas de sermons pour les attaquer, n'en faites pas pour les défendre ; ne parlez pas la langue des dévots. Votre talent et votre jeunesse, le tour séduisant de votre style et la vivacité souvent dramatique de vos peintures causent assez d'illusions au public sans y ajouter celle-là.

« ... Le christianisme, dit M. Dumas, est là avec sa merveil-
» leuse parabole de l'enfant prodigue pour nous conseiller
» l'indulgence et le pardon. Jésus était plein d'amour pour
» ces âmes blessées par les passions des hommes, et dont
» il aimait à panser les plaies, en tirant le baume qui de-
» vait les guérir des plaies elles-mêmes. Ainsi il disait à
» Magdeleine : « Il te sera beaucoup remis, parce que tu as
» beaucoup aimé, » sublime parole qui devait éveiller une
» foi sublime.

» Pourquoi nous ferions-nous plus rigides que le Christ?...
» La foi se reconstruit, le respect des choses saintes nous
» est rendu, et si le monde ne se fait pas tout à fait bon, il
» se fait du moins meilleur..... Le mal n'est qu'une vanité,
» ayons l'orgueil du bien, et surtout ne désespérons pas.
» Ne méprisons pas la femme qui n'est ni mère, ni sœur,
» ni fille, ni épouse... Puisque le ciel est plus en joie pour
» le repentir d'un pécheur que pour cent justes qui n'ont
» jamais péché, essayons de réjouir le ciel. Il peut nous le
» rendre avec usure, etc...»

Non, ne méprisons pas la femme qui se repent, mais donnez-lui, pour se racheter de nos mépris, un vrai repentir.

N'ajoutez pas au scandale de sa vie celui de sa confession. Et, par exemple, je prends Marguerite en plein exercice de son martyre, en pleine réjouissance du ciel, pour parler comme M. Dumas ; je la prends dans cette dernière expansion de son âme et de sa pensée, quand elle écrit à son amant pour le toucher et le convaincre une dernière fois de son amour..... Or, voici le langage que M. Dumas lui prête. Songez que c'est le dernier cri du cœur et du repentir, et que la mort est là.....

« ..... Que vouliez-vous que je fisse, mon ami ? me tuer ? » C'eût été charger votre vie d'un remords inutile... Je passai » à l'état de corps sans âme, de chose sans pensée. Je vécus » pendant quelque temps de cette vie automatique ; puis » je revins à Paris, et je demandai après vous. J'appris » alors que vous étiez parti pour un long voyage. Rien ne » me soutenait plus... Je tentai de ramener le duc ; mais » j'avais trop rudement blessé cet homme... La maladie » m'envahisait de jour en jour, j'étais pâle, j'étais triste, » j'étais plus maigre encore. Les hommes qui achètent » l'amour examinent la marchandise avant de la prendre. » Il y avait à Paris des femmes mieux portantes, plus gaies » et plus grasses que moi. On m'oublia un peu. Voilà le » passé jusqu'à hier. Maintenant je suis tout à fait malade. » J'ai écrit au duc pour demander de l'argent... »

Voilà le passé, voilà le repentir ! M. Dumas dit quelque part dans son roman : « Ne faites pas à ces filles-là l'hon- » neur de les prendre au sérieux. C'est comme les chiens » auxquels on met des parfums ; ils trouvent que cela sent » mauvais et vont se rouler dans les ruisseaux. » M. Dumas a mis des parfums à Marguerite ; vous voyez ce qu'elle en fait. Oh ! non, le repentir véritable ne sait pas parler cette langue de Marguerite Gauthier. Si le vice l'a jamais sue, le

repentir l'oublie. Mais voulez-vous que je vous dise quelle est la véritable leçon de votre pièce? ce n'est pas le repentir; c'est l'amour, l'amour sans pudeur, sans scrupule, sans dignité, l'amour vénal et dévergondé. Voilà la leçon de votre drame. J'ai entendu les connaisseurs professer une grande admiration pour la vérité relative de cette peinture des mauvaises mœurs. Ces connaisseurs ont raison. M. Dumas a peint au vrai, et comme on ne les a jamais représentées au théâtre, les femmes entretenues et leur entourage. Quant à moi, j'ai voulu lui contester le droit de les imposer à l'art sérieux et de leur donner rang sur la scène française. Cette longue étude n'avait pas d'autre but.

Et maintenant un dernier mot, non plus à l'auteur, mais à son public :

« Ne sachant plus nourrir la force du comique et des ca-
» ractères, disait Jean-Jacques Rousseau, on a renforcé l'in-
» térêt de l'amour... Les auteurs concourent à l'envi, pour
» l'utilité publique, à donner une énergie et un nouveau co-
» loris à cette passion dangereuse ; et depuis Molière et Cor-
» neille on ne voit plus réussir au théâtre que des romans
» sous le nom de pièces dramatiques. L'amour est le règne
» des femmes.... Un effet naturel de ces sortes de pièces est
» donc d'étendre l'empire du sexe, de rendre des femmes et
» de jeunes filles les précepteurs du public, et de leur donner
» sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs
» amants... »

Rousseau, quand il reproche au théâtre d'étendre l'influence des femmes, Rousseau a tort. Le théâtre a été en partie inventé à cette fin. Quelle que soit la vivacité des intrigues et des passions qui se croisent sur la scène, le mariage est au bout. Mais nous sommes bien loin de Rousseau : à la place de l'amour, nous mettons les mauvaises mœurs ;

à l'empire légitime du sexe, nous substituons son usurpation violente et désordonnée. Et comprend-on que les femmes du monde acceptent, applaudissent et canonisent, comme elles le font tous les soirs, ces étranges *précepteurs du public* qui ont pris leur place dans l'invention dramatique ? Le succès de *la Dame aux Camélias* (quatre-vingt-dix représentations !), ce sont les femmes du monde surtout qui l'ont fait. Elles sont, ma foi ! bien généreuses ! Quand les honnêtes femmes pleurent Marguerite Gauthier, quand elles *renforcent l'intérêt* des mauvaises mœurs, quand leur présence les autorise, quand leur émotion les pardonne, elles jouent, selon moi, le plus triste rôle qui puisse échoir aux honnêtes gens, celui d'être dupes et de sembler complices.

J'ai donné la conclusion de M. Dumas ; me permet-on de donner la mienne ? Je me demandais, en commençant cette étude, dans quelle mesure les mauvaises mœurs peuvent être mises sur la scène. Je finis en disant : Ne les y mettez pas du tout ! Plus de camélias ! renoncez à cette triste culture. Laissez les mauvaises mœurs de nos pères dans l'ancienne comédie, et cachez, s'il se peut, les nôtres ; revenez au vrai comique, celui de la vie ordinaire, non de la vie d'exception. « Personne, disait Beaumarchais (et il avait bien ses raisons » pour cela), personne n'est tenu de faire une comédie qui » ressemble aux autres, et le métier d'auteur est le métier » d'oseur ! » Et de même M. Dumas nous dit en terminant son roman : « L'histoire de Marguerite est une exception ; — mais si c'eût été une généralité, ce n'eût pas été la peine » de l'écrire. » Il n'est pas de principe plus faux : c'est la théorie de l'extravagance dans le drame et dans le roman. L'exception vous attire, je le sais, mais elle vous égare :

Fuyez d'un vain plaisir les trompeuses amorces !

Défiez-vous des piéges où une audace mal conseillée vous entraîne ; et surtout, si vous êtes un écrivain de talent, d'un nom illustre et d'un bel avenir, défiez-vous du public qui a l'air d'être votre juge et qui n'est que votre complaisant.

V

Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau.

I

— 30 MAI 1852. —

La vie de Jean-Jacques Rousseau n'est que trop connue, on peut bien le dire; mais si publique que Rousseau l'ait faite par la franchise sans scrupule et trop souvent sans vergogne avec laquelle il l'a racontée, la vie est connue, l'auteur ne l'est guère. On a disserté, on disserte encore tous les jours sur le célèbre philosophe qui a écrit les *Confessions*; et on a beau lui emprunter la lumière qui, de sa lanterne un peu cynique, s'est projetée sur son œuvre; on a beau chercher l'homme, — l'homme échappe, par l'excès même de sa sincérité, aux recherches qui ont pour but la connaissance de cette nature changeante, multiple et insaisissable. Toutes les dissidences d'opinions sur le compte de Jean-Jacques Rousseau peuvent s'appuyer en effet de son propre témoignage. Il donne à tous, amis ou ennemis, raison et tort tour à tour, non-seulement par ses actes et par ses écrits, mais par ses aveux.

Rien n'est donc plus utile à la recherche de la vérité,

dans l'histoire de cet homme étrange, que de joindre à ses aveux personnels, soit pour les confirmer, soit pour les combattre, le témoignage de ses contemporains mêmes; et cette utilité augmente quand il s'agit de faits que Jean-Jacques Rousseau, malgré sa prétention très-souvent justifiée à la véracité et à la franchise, a volontairement dissimulés ou négligés sciemment, ou devant le récit desquels sa plume, soit fatigue, soit insouciance, s'est un jour arrêtée. On sait que les *Confessions* finissent avec l'année 1765; les *Rêveries du Promeneur solitaire*, quoique remplies de détails biographiques, sont très-loin de compléter les *Confessions*, et la *Correspondance* laisse aussi de nombreuses lacunes. Un curieux récit que nous donne aujourd'hui (1) M. Auguste Ducoin est destiné à en combler une, dirai-je de quelques mois ou de quelques jours? C'est ce que nous saurons tout à l'heure.

En juillet 1768, Jean-Jacques Rousseau avait cinquante-six ans. Il avait passé par toutes les grandes épreuves de sa vie, bien qu'il n'eût pas encore épousé Thérèse Levasseur (2), et il avait publié tous ses grands ouvrages. A peine remis des longues alarmes et des incroyables souffrances de corps et d'âme qui étaient venues l'assaillir à la suite de la publication de l'*Emile*, — arrêts de justice, persécutions du pouvoir, émeutes populaires, proscription, séjour à l'étranger, et jusqu'à cette protection si chèrement payée, soit à Wootton, soit à Trye-le-Château, des tortures de son orgueil; — à peine rendu à une sorte de sécurité et de liberté

(1) Voir le petit volume intitulé : *Particularités inconnues sur quelques personnages des* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, par Auguste Ducoin (Paris 1852).

(2) Voir à la date du 31 août 1768 sa curieuse lettre à M. Lalliaud pour lui annoncer son mariage.

relatives qu'il ne goûtait plus depuis longtemps, Rousseau qui pourtant, depuis son séjour chez le prince de Conti, ne portait plus par prudence que le nom de Renou, était arrivé à Lyon le 18 juin. « Il était descendu *rue Sirène*, dans la maison qui, aujourd'hui encore, porte le nom d'*Hôtel de Notre-Dame de Pitié*, et dont une inscription, placée dans la cour intérieure, rappelle les divers séjours qu'il y avait faits. » Jean-Jacques n'avait avec lui que son herbier, mais son herbier, à cette époque, était tout pour lui et lui tenait lieu de bibliothèque... « J'herboriserai jusqu'à la mort et au delà, écrit-il » quelque part; s'il y a des fleurs aux Champs-Elysées, j'en » formerai des couronnes pour les hommes vrais, droits, et » tels que j'avais mérité d'en trouver sur la terre... » En attendant de trouver de tels hommes, Jean-Jacques avait renoué connaissance à Lyon avec de très-honnêtes gens du pays, de simples mortels, plus ou moins amateurs de botanique; et c'est avec eux qu'il entreprenait, le 7 juillet suivant, l'excursion depuis longtemps projetée de la Grande-Chartreuse. Rousseau était ce jour-là de fort bonne humeur, si j'en crois la lettre qu'il écrivait à son ami Du Peyrou, au moment de partir : ... « Comment va la goutte? lui disait-il, » comment va l'œil gauche? S'il n'empire pas, il guérira... » Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré le quart » de ma passion pour les plantes? Votre plus grand mal est » ce goût solitaire et casanier... Je vous promets que si » vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, » la fantaisie de faire un testament ne vous occuperait plus » guère... » Depuis cette lettre, et si nous en exceptons la seule qu'il écrit de Grenoble, à la date du 25 juillet, et qui est adressée à mademoiselle Renou (Thérèse Levasseur), toute trace de Jean-Jacques Rousseau est à peu près perdue, pendant plus d'un mois, dans son histoire, et nous ne le re-

trouvons dans sa *Correspondance* qu'à la date du 16 août, alors qu'il commence l'interminable et curieuse discussion de l'affaire Thévenin. C'est cet intervalle du 7 juillet au 16 août, c'est-à-dire, comme on le voit, un peu moins d'un mois et demi, qui appartient en propre à M. Auguste Ducoin, et qu'il a voulu remplir. Mais la lumière qui jaillit de son récit s'étend à toute la suite d'événements qui, dans la *Correspondance,* comprend la fin du mois d'août et celui de septembre. Ce sont donc bien *trois mois de la vie de Jean-Jacques Rousseau* qui sont en réalité le sujet de cette étude.

Comment M. Auguste Ducoin a-t-il pénétré dans cette partie jusqu'alors si peu connue de la vie du célèbre écrivain, et quel a été son guide dans cette recherche? L'excursion de la Grande-Chartreuse n'était que le commencement d'un voyage que Rousseau avait formé le projet de faire en Dauphiné. Etait-ce, comme le prétend l'auteur, désir d'y chercher une retraite et l'oubli de ses malheurs? était-ce, comme je le croirais plutôt, simple curiosité de promeneur et de botaniste? Quoi qu'il en soit, à Grenoble Jean-Jacques avait connu, trop peut-être pour son plaisir, un certain avocat au Parlement nommé Bovier. Rousseau parti, l'avocat avait écrit jour par jour l'historique de ses relations avec le philosophe. C'est ce manuscrit de Bovier, quel qu'il fût, qui a servi d'inspiration au travail de M. Ducoin.

Ici je veux faire une simple remarque : « Ce manuscrit, dit M. Ducoin, fut composé par Bovier vers 1802, pour se justifier de je ne sais quelle accusation que le comte de Baruel-Beauvert s'était permise contre lui dans une *Vie de Jean-Jacques Rousseau,* ouvrage qui avait paru en 1789, mais qui n'était tombé que dix ans plus tard entre ses mains. Le manuscrit de Bovier est d'une rare incorrection de style, sans élégance, sans finesse, je dirai presque sans idées, mais

il respire une honnêteté et une simplicité peu communes. On n'y trouve ni acrimonie, ni récrimination, rien, en un mot, de ce qui en pourrait altérer l'esprit d'exactitude et d'impartialité..... » Si tel était le manuscrit de Bovier, M. Ducoin me permet-il de le dire? c'est le manuscrit de Bovier qu'il fallait nous donner, bien plus que le récit de M. Ducoin. L'auteur y aurait joint ses réflexions et ses commentaires, s'il avait voulu ; il y aurait mêlé tout ce que la spécialité de son érudition estimable lui aurait suggéré sur le sujet même; mais nous aurions eu ce que rien ne remplace, même le talent d'un écrivain ou la conscience d'un érudit, — nous aurions eu un récit naïf au lieu d'un récit arrangé. Pour nous, la vérité y eût gagné peut-être ce que l'art y aurait perdu. Mais n'importe, prenons le récit de M. Auguste Ducoin, tout en regrettant celui de Bovier.

L'avocat Bovier, quoi qu'on en puisse dire, méritait ce souvenir de l'histoire, bien que Jean-Jacques Rousseau, qui parle de lui dans ses *Rêveries*, ait mis une sorte d'affectation à ne pas le nommer, même en se moquant de lui, comme pour lui refuser même cette triste immortalité du ridicule. — Voici ce qu'il raconte de Bovier dans sa *septième Promenade :*

« ..... Durant mon séjour à Grenoble, je faisais souvent de
» petites herborisations hors la ville avec le sieur ***, avocat
» de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sût la botanique,
» mais parce que, s'étant fait *mon garde de la manche*, il se
» faisait, autant que la chose était possible, une loi de ne
» pas me quitter d'un pas. Un jour, nous nous promenions
le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épi-
» neux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs ; j'eus la
» curiosité d'en goûter, et, leur trouvant une petite acidité
» très-agréable, je me mis à manger de ces grains, pour me

» rafraîchir. Le sieur *** se tenait à côté de moi *sans m'imiter*
» *et sans rien dire.* Un de ses amis survint qui, me voyant
» picorer ces grains, me dit : Eh ! Monsieur, que faites-vous
» là ? Ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? — Ce fruit em-
» poisonne ? m'écriai-je tout surpris. — Sans doute, reprit-il,
» et tout le monde sait si bien cela que personne dans le pays
» ne s'avise d'en goûter. Je regardais le sieur *** (le pauvre
» Bovier), et je lui dis : Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous
» pas ? — Ah ! Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux,
» je n'osais pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette
» humilité dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma pe-
» tite collation. J'étais persuadé, comme je le suis encore,
» que toute production naturelle, agréable au goût, ne peut
» être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son
» excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le
» reste de la journée ; mais j'en fus quitte pour un peu
» d'inquiétude. Je soupai très-bien, dormis mieux, et me
» levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille
» quinze ou vingt grains de ce terrible *hyppophœa* qui em-
» poisonne à très-petite dose, à ce que tout le monde me
» dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si
» plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la
» singulière discrétion de monsieur l'avocat ***. »

Nous parviendrons peut-être à expliquer plus tard cette singulière accusation que Jean-Jacques Rousseau laisse peser ici sur la mémoire de son infatigable acolyte, l'accusation d'empoisonnement par obséquiosité et discrétion. M. Ducoin la relève plus sérieusement qu'elle ne le mérite, à mon avis, et avec une étrange dureté d'expression. Mais il est certain qu'elle causa une vive peine au pauvre avocat, et que, vingt ans après, ayant ouvert le volume des *Rêveries* et trouvé la page que Jean-Jacques Rousseau lui avait con-

sacrée, « Bovier ne put retenir une exclamation de surprise et de douleur... Deux fois il relut le fatal passage, laissa le livre s'échapper de ses mains, et ne le reprit que pour déchirer ce feuillet d'où s'exhalait comme d'un tombeau, ajoute un peu prétentieusement l'auteur, cette fétide odeur d'ingratitude et de calomnie (1). Ce fut là toute sa vengeance... »

Il me semble que l'honnête Bovier commence déjà pourtant à se révéler à nous dans ce simple trait : c'est un de ces hommes dévoués, sensibles, tour à tour importuns par zèle et discrets par timidité, un de ces complaisants volontaires, un de ces insectes inoffensifs qui aiment à bourdonner autour des hommes célèbres et à refléter leur éclat, un peu par vanité, encore plus par naturelle obligeance ; — un de ces fâcheux, en un mot, que repousse et que rebute, à un jour donné, non pas l'ingratitude de leur idole, comme le crut Bovier, mais cette sorte d'impatience nerveuse et d'inexorable ennui que l'engouement des pauvres d'esprit inspire irrésistiblement à ceux qui en ont beaucoup. Tel était Bovier. Mais nous le connaîtrons à l'œuvre ; reprenons maintenant notre récit.

Comment Jean-Jacques Rousseau était-il tombé en Gaspard Bovier ? Au moment où le philosophe était parti pour l'excursion de la Grande-Chartreuse, un de ses amis, M. Boy de La Tour, avait informé Claude Bovier, fabricant de gants à Grenoble et l'un de ses correspondants, de la prochaine arrivée de l'auteur d'*Emile* dans cette ville. Claude Bovier, alors plus que septuagénaire, dut laisser à son fils Gaspard le périlleux honneur de recevoir Jean-Jacques et de s'occu-

(1) Ce volume, écrit M. Ducoin, existe encore aujourd'hui dans la bibliothèque d'un habitant de Grenoble, avec la mutilation que Bovier lui a fait subir.

per de lui. « Gaspard Bovier, dit M. Ducoin, était un homme de mœurs simples, aimant la littérature et la philosophie, mais de cet amour un peu niais qui ressemble plutôt à une adoration aveugle qu'à un sentiment éclairé... Il avait un cœur aimant et un caractère facile, mais avec une politesse très-souvent importune par son obséquiosité et sa persistance même... » M. Ducoin a, je crois, très-bien jugé Gaspard Bovier. Mais, le jugeant si bien, je me demande par quelle partialité préconçue, dans tout le récit de ces relations qui vont commencer entre le philosophe et l'avocat, il a presque toujours pris parti pour l'avocat contre le philosophe, sans tenir compte à ce dernier de cette délicate et subtile susceptibilité qui est une des souffrances, et qui mérite bien d'être une des excuses du génie. « Aimez-moi toujours, » écrivait moins d'un an auparavant Jean-Jacques Rousseau à un des hommes qu'il avait le plus aimés, au marquis de Mirabeau ; — « aimez-moi toujours, mais ne m'envoyez plus » de livres ; n'exigez plus que j'en lise. Ne tentez pas même » de m'éclairer, si je m'égare ; il n'est plus temps ; on ne » se convertit pas sincèrement à mon âge. Je puis me trom- » per et vous pouvez me convaincre, mais non pas me per- » suader. D'ailleurs je ne dispute jamais, j'aime mieux cé- » der et me taire... » *Ne tentez pas même de m'éclairer*, disait Jean-Jacques à ses amis. N'essayez pas de m'amuser, disait-il aux indifférents. Dans les deux cas, c'était le même cri d'orgueil solitaire et de personnalité inabordable. N'essayez pas de m'amuser ! Nous verrons, hélas ! avec l'avocat Gaspard Boyer, combien Jean-Jacques Rousseau était loin de compte !

Rousseau était arrivé le 10 juillet à Grenoble. Un billet de lui, remis le matin même à Gaspard Bovier, avait prévenu l'avocat. Mais tandis que Bovier, qui a perdu la tête, parcourt

la ville pour y répandre cette grande nouvelle, Rousseau se présente chez lui, n'y trouve que des femmes, « trois jeunes et belles femmes, » dit M. Ducoin, l'épouse et les sœurs de Bovier ; — « et cette substitution de personnes, qui pour tout autre eût été agréable, devient pour Jean-Jacques un sujet de contrariété. Il fronça le sourcil et donna les signes les moins équivoques de sa mauvaise humeur... » Arrive l'avocat. Bovier aurait voulu garder sous son toit l'écrivain célèbre dont la présence à Grenoble était déjà l'entretien de la ville entière. Mais ce fut en vain. Rousseau avait compris son homme du premier coup d'œil. Un domestique se mit en quête d'un logement en ville qu'il finit par trouver après quelques heures d'attente et de supplice pour l'ombrageux philosophe. Une chambre étroite et longue, obscure et délabrée, où l'on entrait par un vestibule infect, dans une maison de la *rue des Vieux-Jésuites*, tel fut le logis dont Jean-Jacques Rousseau prit à la fin possession, dit M. Ducoin, « comme eût fait Diogène de son tonneau. » L'avocat Bovier avait eu beau faire : il avait, dès cette première entrevue avec le malicieux grand homme, perdu son éloquence et son latin.

Le lendemain de l'arrivée de Rousseau fut marqué par une scène d'un autre genre. Mais ici laissons parler l'auteur, qui l'a très-bien racontée :

« Jean-Jacques Rousseau était allé rendre visite à son » hôte, et se présentait chez lui au moment où l'on se dispo- » sait à plonger dans un bain d'eau froide le fils de Bovier, » beau nourrisson de six mois. En entendant parler d'en- » fant à la mamelle, la première question de Rousseau fut » de s'informer si cet enfant était allaité par une étrangère. » Sur la réponse négative qui lui fut faite, Jean-Jacques, » devenu gracieux, parle avec chaleur et entraînement des

» douceurs de la maternité, et félicite la jeune mère d'ob-
» server aussi fidèlement « les préceptes de la nature. »
» Madame Bovier, rouge de plaisir, prend Rousseau par le
» bras et l'entraîne vers le bain.

» On traverse un cabinet occupé par la bibliothèque de
» Bovier.

» — Il y a ici bien des mensonges, dit Jean-Jacques, en
» donnant cours à sa pensée favorite, aussitôt qu'il aperce-
» vait un volume ou la moindre feuille imprimée.

» — On y trouve encore de belles et bonnes vérités, s'é-
» crie l'avocat, à l'affût d'une occasion favorable pour glis-
» ser un compliment. Voyez l'*Emile* qui est mon guide, le
» *Contrat social* que j'étudie, la *Nouvelle Héloïse* qui me ravit
» d'admiration...

» A ce coup d'encensoir où fumait un parfum trop gros-
» sier pour son orgueil délicat, Jean-Jacques rougit, bal-
» butie quelques mots et s'empresse de gagner une petite
» cour au milieu de laquelle le bain était préparé.

» Il y trouve un enfant frais, rose et bouffi, jouant dans
» une vaste cuve d'eau froide. Ce spectacle naïf, la vue du
» ciel où l'azur avait remplacé les nuages, l'aspect d'un jar-
» din dont la porte ouverte sur la cour laissait entrevoir
» les fleurs et la verdure, tout cela transporte Rousseau et
» le pénètre de satisfaction. Il court à la cuisine, en rapporte
» un seau d'eau et se met à arroser les épaules et la poitrine
» de l'enfant, qui agite ses petites mains en criant et riant
» tout à la fois, à la grande satisfaction de sa mère, qui le
» couvre de baisers, et de son père, tout fier de pouvoir
» donner à Jean-Jacques ce vivant témoignage de l'intelli-
» gente application des préceptes de l'*Emile*. Enfin, pour
» ajouter au charme du tableau, Jean-Jacques gagne le jar-

» din, en arrache une touffe de fleurs, et vient les répandre
» sur l'enfant et dans le bain.

» Cette scène gracieuse s'acheva sous les pavillons et les
» tonnelles du jardin. En y prenant part, en s'y prêtant de
» bon cœur, Jean-Jacques affectait-il l'émotion et la sensi-
» bilité, ou bien était-il sincère dans l'expression de son
» ravissement ? On ne sait ; mais pendant cette visite qui
» dura plus de deux heures, Jean-Jacques se montra si dif-
» férent de ce qu'il avait été la veille, que *Bovier sentit l'espoir*
» *renaître dans son cœur.* Il se crut au moment d'enchaî-
» ner le philosophe et de vaincre sa misanthropie ; il igno-
» rait que Jean-Jacques n'était jamais plus loin de se laisser
» prendre dans les liens de l'amitié que lorsqu'on croyait
» l'y tenir... »

J'ai cité cette scène tout entière, et je n'en voudrais en effet retrancher aucun détail. Il y a là tout un petit drame intime où chacun est à sa place et ne fait que ce qu'il doit faire, surtout l'enfant, — où chacun ne dit que ce qui convient à son rôle, et où tout semble naturel, même Jean-Jacques Rousseau, — où tout nous réjouit, même l'admiration de l'honnête Bovier. Songeons que nous sommes en 1768. Quant à l'émotion de Rousseau, à cette sensibilité plutôt de l'esprit que du cœur qui est le propre de sa nature et qui caractérise à la fois sa philosophie et son style, pourquoi la contester ? Jean-Jacques n'avait pas besoin de jouer la sensibilité devant monsieur et madame Bovier ; mais il n'était sensible, même à Grenoble, que dans la mesure où il savait l'être ; et ce genre de sensibilité toute intelligente était précisément ce qui devait l'empêcher de tomber dans les piéges où l'attendait l'enthousiasme de l'avocat dauphinois.

Je passe sur les deux jours qui suivirent la scène du bain d'eau froide. Jean-Jacques les emploie à courir le pays avec

son inséparable compagnon, et plusieurs fois sa célébrité l'expose à ces ovations non préparées qui réjouissent tout ensemble l'orgueil du philosophe (quoi qu'il en dise) et la vanité du disciple. Jean-Jacques Rousseau exécrait l'importunité ; il adorait la popularité. *Digito monstrari et dicier : Hic est !.....* « Etre montré du doigt et entendre dire : C'est lui ! » — c'était là une de ses jouissances les moins avouées et les plus réelles ; et madame de Genlis ne s'y trompait pas, un soir qu'ayant relevé la grille de sa loge pendant une représentation de la Comédie-Française où elle avait mené notre philosophe, elle vit Jean-Jacques la baisser au bout de quelques instants avec humeur et s'offrir impatient à la curiosité du public (1). Cette profonde amertume qu'il ressentait d'ailleurs de l'iniquité qui s'acharnait si souvent à son nom et à sa personne, amertume dont l'empreinte est partout dans sa correspondance et dans ses œuvres, — ce sentiment chagrin et irrité peut donner une idée de l'exaltation avec laquelle son âme savait s'ouvrir au sentiment contraire ; et le récit de l'avocat Bovier fait foi qu'à Grenoble notamment l'accueil qu'il reçut à plusieurs reprises de la population rassemblée sur sa trace et l'espèce de triomphe dont il fut une fois l'objet sur la route d'Eybens (sans parler d'une brillante sérénade donnée sous ses fenêtres à l'auteur du *Devin du village*), lui causèrent une impression tout particulièrement agréable. « Il rentra dans Grenoble, écrit M. Ducoin à propos de la promenade d'Eybens, au milieu d'un cortége où marchaient confondus le Parlement, le barreau, les officiers de la garnison, la bourgeoisie et le peuple. Visiblement ému, Jean-Jacques savourait à plaisir le parfum de la popularité ; et dans la crainte d'épuiser trop tôt l'eni-

(1) *Souvenirs de Félicie.*

vrant calice, il s'avançait lentement, recueilli en lui-même, et comme pour ne rien perdre de l'encens qui s'élevait jusqu'à lui... »

Et comment expliquer cependant ce que presqu'au même instant, sous une impression indéfinissable, il écrivait à Thérèse Levasseur, dans la seule lettre datée de Grenoble qui figure dans sa correspondance générale ? Dans cette lettre il disait : « *J'ai des preuves de jour en jour plus certaines que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas, et m'attend principalement sur la frontière.....* » — « Rousseau, disait l'avocat général Servan, s'abreuvait d'absinthe au même calice où d'autres eussent goûté le nectar. » N'est-il pas permis de croire, en effet, qu'en traçant de pareilles lignes, après les douces émotions de la route d'Eybens, et au moment même où l'engouement de Gaspard Bovier et de sa famille arrivait à son paroxysme, Rousseau obéissait, à son insu et par une sorte de manie mélancolique, aux obsessions d'un mauvais génie ? ou bien serait-il vrai de dire qu'écrivant à sa femme il ne songeait à lui parler que la langue de sa misanthropie ordinaire, et qu'il ne savait pas « chanter d'autre air avec elle ? »

Jean-Jacques Rousseau une fois arrivé à Grenoble, ce fut la prétention et le bruit de la ville qu'il avait le désir de s'y fixer ou de chercher, dans ses environs pittoresques, une retraite vainement demandée à la Suisse, à l'Angleterre et à une partie de la France. Je dis que ce fut le bruit de la ville plus que la réelle intention de Jean-Jacques, quoi qu'en dise M. Ducoin ; car Jean-Jacques n'était pas homme à arrêter ainsi sa course en pays inconnu. Il y fallait le temps et la connaissance des hommes. Mais une fois à Grenoble, Rousseau y suit le penchant de sa passion favorite, la seule qui lui reste : il herborise sous prétexte de chercher un gîte ;

il fait de la botanique quand toutes les commères de la ville le croient occupé à faire un livre. Et quel honneur pour Grenoble, si un ouvrage de l'auteur d'*Emile* était daté de la capitale du Dauphiné !

Mais Rousseau s'obstine. « Jean-Jacques, dit Bovier dans son manuscrit, ne parlait absolument que de botanique. » Et je suis bien, sur ce point, de l'avis de M. Ducoin : Jean-Jacques n'estimait les gens, à cette époque de sa vie, que selon le plus ou moins d'aptitude et de zèle qu'ils montraient pour son étude préférée. Nous sommes ainsi faits : nous prenons volontiers, sur les préférences de notre esprit, la mesure de l'esprit des autres, et nous les apprécions suivant qu'ils se rapprochent plus ou moins de nos propres goûts. Au fond de l'âme, un musicien ou un peintre dédaigne profondément un géomètre, et le mathématicien qui disait à la représentation d'un grand opéra : « Qu'est-ce que cela prouve ? » montrait assez que la science rend volontiers aux arts, le cas échéant, les mépris qu'elle en reçoit. Jean-Jacques Rousseau allait plus loin. Non-seulement il fallait pour lui plaire aimer la botanique, mais l'aimer à sa manière. On a dit, de notre temps : « L'art pour l'art ; » Jean-Jacques aurait dit volontiers : « La botanique pour la botanique ! » Si l'on veut lire avec attention cette amère et piquante rêverie qu'il a intitulée : *Septième Promenade*, on verra comment il comprenait cette science agréable et entraînante, dans quelle sphère délicieuse son intelligence l'emportait sur les ailes de l'imagination et de la poésie. On verra aussi avec quel respect il parle de cet amusement de toute sa vie ; et ceci me rappelle le mot de ce maître jardinier du jardin botanique de Grenoble, avec lequel Jean-Jacques voulut depuis entretenir une correspondance, parce que cet homme avait, sous sa grossière écorce, le sens le plus origi-

nal et le plus exquis; — le jardinier Liotard disait, en parlant de Rousseau, quand il arrivait à quelque visiteur négligent de mettre le pied sur ses plates-bandes : « Ce n'est pas ainsi que Rousseau se comportait, Monsieur! Quand il venait dans mon jardin, il se tenait comme ça (ajoutait Liotard en joignant les talons et les pointes des pieds) ; *c'était un homme qui respectait les plantes, celui-là !* »

Jean-Jacques Rousseau respectait les plantes. Mais Bovier!... Oh! ce fut là surtout que vint échouer le malencontreux avocat contre le pointilleux philosophe. Bovier aimait fort le latin de Cicéron et même celui de Cujas, très-peu celui de Linné. « Il n'estimait les fleurs, comme dit M. Ducoin, que pour leurs propriétés médicales dont il s'enquérait à chaque pas. Le moyen donc de s'entendre ! Quand l'un parlait aristoloche, clématite ou pervenche, l'autre répondait bourrache, guimauve ou chiendent... » Or, il faut bien le dire, c'est précisément cette application de la botanique à l'art de guérir qui faisait horreur à Jean-Jacques Rousseau. Pour Jean-Jacques, à côté, ou plutôt en dehors de la botanique utilitaire et pratique, il y avait la botanique pittoresque et passionnée. Bovier était pour l'une, Rousseau était pour l'autre; c'est-à-dire qu'il y avait un abîme de quelques centaines de lieues entre eux deux. « Une chose, disait Rous-
» seau, contribue à éloigner du règne végétal l'attention
» des gens de goût, c'est l'habitude de ne chercher dans les
» plantes que des drogues et des remèdes... Arrêtez-vous
» dans une prairie émaillée à examiner successivement les
» fleurs dont elle brille; ceux qui vous verront faire, vous
» prenant pour un *frater*, vous demanderont des herbes
» pour guérir la rogne des enfants, la gale des hommes ou
» la morve des chevaux..... En France, on est resté sur ce
» point tellement barbare, qu'un bel esprit de Paris, voyant

» à Londres un jardin de curieux, plein d'arbres et de plantes
» rares, s'écria pour tout éloge : « Voilà un fort beau jardin
» d'apothicaire !... » Ces idées médicinales ne sont assuré-
» ment guère propres à rendre agréable l'étude de la bota-
» nique ; elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs,
» dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure
» et les ombrages insipides et dégoûtants. Toutes ces struc-
» tures charmantes et gracieuses intéressent fort peu qui-
» conque ne veut que piler tout cela dans un mortier ; et
» l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères
» parmi des herbes pour les lavements (1).... »

Ainsi parlait Rousseau. Qu'on juge maintenant du genre de rapports qui avaient dû s'établir entre ces deux promeneurs solitaires, Rousseau ne parlant que de botanique, et en parlant en poëte indigné, souvent cynique, — Bovier n'en parlant qu'en apothicaire, ou plutôt n'osant plus en parler du tout. Car ce n'est pas là un des traits les moins comiques de cette courte histoire : Jean-Jacques Rousseau et Gaspard Bovier, compagnons inséparables, avaient fini par ne plus se rien dire l'un à l'autre, — Bovier ne pouvant plus, sans ruiner son crédit de bel esprit dans sa ville natale, se séparer de l'homme illustre qui le possédait sans lui plaire, Rousseau condamné par respect humain à subir Bovier ; — Bovier devenu muet par insuffisance devant son idole, l'idole crevant d'ennui sur son piédestal. Une assez curieuse anecdote, racontée par M. Ducoin, d'après le manuscrit de l'avocat dauphinois, met en relief d'une manière piquante cette double déconvenue du disciple et du maître, également impuissants l'un et l'autre à se satisfaire ou à se quitter :

« Un jour, en revenant de visiter une maison de cam-

(1) Les Rêveries, *septième Promenade*.

» pagne, Jean-Jacques et son compagnon s'étaient refugiés
» dans un bois voisin de la route pour s'y reposer à l'abri
» des ardeurs du soleil. Il était alors midi. En guise de *vade-*
» *mecum,* le prévoyant Bovier s'était muni de quelques-unes
» des dernières brochures de Voltaire : *la Canonisation de*
» *saint Cucufin* était du nombre. Il espérait, en temps op-
» portun, faire jaillir de là quelque étincelle pour allumer
» la discussion. Mais au moment de tirer *saint Cucufin*
» de sa poche, Bovier se ravise, et réfléchissant fort à
» propos que ce pourrait bien être un assez mauvais moyen
» de faire sa cour à Jean-Jacques, il y renonce sagement.
» Réduit aux dernières ressources de son esprit, Bovier
» reste muet, regardant tour à tour la verte feuillée percée
» de rayons d'or, l'herbe où chantait le grillon, et Jean-Jac-
» ques qui, plus taciturne que jamais, se plaignait d'une
» hernie; ce qui n'était pas fait pour délier la langue de
» Bovier ni pour égayer la conversation.

» Enfin, sentant expirer sur ses lèvres toutes les tenta-
» tives qu'il faisait pour rompre le silence, le malheureux
» avocat prend le parti de se coucher sur l'herbe, comme pour
» dormir, invitant Jean-Jacques à en faire autant. Jean-Jac-
» ques suit le conseil, s'étend sur le gazon, et bientôt voilà
» nos deux promeneurs, les yeux fermés, le coude sous la
» tête et dans une immobilité complète. Ni l'un ni l'autre ne
» dorment cependant. Par intervalles l'avocat entr'ouvre
» discrètement la paupière pour surveiller, à travers les
» cils, les mouvements de son compagnon. Celui-ci, de son
» côté, se livre au même exercice, afin de s'assurer du som-
» meil de son voisin. Quand il le croit profondément en-
» dormi, Jean-Jacques se lève tout à coup, et, oubliant sa
» hernie, le voilà qui gagne la campagne, muni de la boîte
» de fer-blanc..... Après avoir herborisé pendant deux

» heures, Jean-Jacques revient auprès de Bovier... et tous
» les deux, intérieurement satisfaits de leur rôle, reprennent assez gaîment le chemin de la ville..... »

Rapprochez maintenant de ce qui précède cette étrange accusation d'empoisonnement dont j'ai parlé au début de cette histoire; tout s'explique. Bovier, voyant le philosophe picorer d'un air si tranquille les graines de l'*hippophœa*, n'ose prendre sur lui, tant il le respecte, de lui donner un conseil, car enfin Rousseau doit s'y connaître..... De son côté, Rousseau n'accuse pas, il se moque. Il n'y a pas là, comme le croit M. Ducoin, une méchanceté noire ni une atrocité calculée, mais un retour plus jovial qu'il n'appartient d'ordinaire à cet esprit chagrin sur un souvenir en effet très-plaisant de son voyage à Grenoble. M. Ducoin, j'en ai peur, a pris un pavé pour écraser une mouche sur la tête du pauvre Bovier.

II

— 13 JUIN 1852. —

Je continue, d'après le manuscrit de Bovier, le récit du séjour de Jean-Jacques Rousseau à Grenoble; et comme on ne peut pas me reprocher d'avoir été trop indulgent pour le malencontreux avocat, je veux aujourd'hui faire la part du philosophe.

Jean-Jacques Rousseau ne fut reçu et traité nulle part, sauf l'ennui, mieux qu'à Grenoble; et nulle part il ne se montra plus ombrageux, plus défiant, plus insociable. Rousseau avait été insociable à toutes les époques de sa vie

et sous toutes les latitudes, si l'on peut dire. Il l'était surtout depuis que le progrès de l'âge et de la célébrité augmentait pour lui tout ensemble le poids des infirmités naturelles et des ennuis de convention. Il s'était enfui de Wootton comme un fou. Il avait quitté, en Caton révolté, le château du prince de Conti. Mais en Angleterre, Rousseau avait visiblement perdu le sens commun (1). A Trye-le-Château, il est encore vrai qu'en l'absence du maître, Jean-Jacques fut exposé à toutes sortes de persécutions de la part des domestiques, jusqu'à manquer de légumes en été et de fruits en automne... Aussi écrivait-il au prince, moins de deux mois avant l'époque où commence notre histoire, en style de Romain indigné : « Ceux qui composent votre mai-
» son, Monseigneur, sont peu faits pour me connaître.....
» Ma vie et mon cœur sont à vous, mais mon honneur est
» à moi. Permettez que j'obéisse à sa voix qui crie et que je
» sorte dès demain de chez vous. J'ose dire que vous le
» devez. Ne laissez pas un coquin de mon espèce parmi ces
» honnêtes gens. » C'est ainsi que Rousseau prend congé de cet excellent prince qui lui avait fait manger de si bon raisin l'année précédente... Rousseau l'oublie, mais sa correspondance le dit. Voyez plutôt sa lettre du 9 octobre 1767.

Quoi qu'il en soit, à Trye-le-Château, si faible soit-il, Rousseau a un grief ; mais à Grenoble ! — A Grenoble, Jean-Jacques trouvait une autre espèce d'écueil : il y trouvait les hommages d'une ville entière, l'admiration de quelques esprits d'élite, tels que Servan l'avocat général, les petits soins

(1) « . . . . . Je suis en Angleterre, écrit-il à M. du Peyron (16 août 1766), dans la plus complète diffamation où il soit possible d'être. . . . . » — « Je veux sortir, Monsieur, de l'Angleterre ou de la vie, » écrit-il de Douvres, en mai 1767, au général Conway.

et les caresses d'une honnête famille comme était celle de l'avocat Bovier. Et justement c'était tout cela qui déchaînait en lui le mauvais génie. M. Ducoin en cite quelques preuves assez curieuses, et il en donne en même temps la raison, qui n'est pas nouvelle, mais que son récit met fort en relief. Rousseau avait cette sorte de coquetterie particulière à quelques femmes que l'indifférence des hommes provoque, que leur engouement refroidit, que leur enthousiasme effarouche. « Rousseau voulait être recherché, dit M. Ducoin ; il voulait qu'on s'occupât de sa personne ; mais il savait s'arrêter et suspendre la curiosité au moment précis où la satisfaction en eût émoussé le sentiment. »

C'était pour avoir voulu dépasser cette mesure que le pauvre Bovier était tombé presque du premier coup, comme nous l'avons vu, dans la disgrâce du philosophe. Jean-Jacques aimait à se laisser voir, non pénétrer. Il acceptait les hommages plus que les services ; et la familiarité, si humble et si naïve qu'elle fût, prenait bientôt à ses yeux un air de supériorité qui le rebutait, ou de trahison qui l'indignait. Rousseau avait eu affaire plus d'une fois à l'hospitalité des princes, et il s'en était (leur entourage à part) mieux arrangé que de celle des bourgeois. On eût dit que cet ancien laquais de la comtesse de Vercellis aimait à se venger, assis à la table des grands, du désagrément d'avoir autrefois monté derrière leur voiture. « Je me souviens, » écrit-il quelque part (1), qu'ayant l'honneur de jouer (aux » échecs), il y a six ou sept ans, avec M. le prince de Conti, » je lui gagnai trois parties de suite, tandis que tout son » cortége me faisait des grimaces de possédés. En quittant » le jeu, je lui dis gravement : *Monseigneur, je respecte trop*

(1) Lettre à M. du Peyron, 27 septembre 1767.

» *Votre Altesse pour ne pas toujours gagner...* » C'est ainsi que Rousseau traitait les grands, avec un mélange d'obséquiosité et d'ironie, de respect et de fierté. Mais, à quelques degrés plus bas, la gaucherie ou le laisser aller des empressements bourgeois le fatiguait ou l'inquiétait. Cet apôtre de l'égalité subissait des supérieurs, non des égaux. On pouvait le traiter en subalterne plus qu'en camarade. La morgue trouvait avec lui mieux son compte que le sans-façon.

Un jour, par exemple, Jean-Jacques avait prié Gaspard Bovier de lui envoyer ses fournisseurs pour quelques emplettes qu'il avait à faire. Ceux-ci ayant fait difficulté de remettre immédiatement leurs quittances, soit par ménagement pour un client si illustre, soit dans l'espoir de grossir leur compte par quelque fourniture nouvelle, Rousseau s'en prit au pauvre avocat, et l'apostrophant d'une voix pleine de colère, lui demanda *s'il avait la prétention de payer pour lui.* — Un autre jour, les Bovier allaient se mettre à table. Jean-Jacques arrive. On l'invite. C'était depuis longtemps le désir de ces braves gens de donner à dîner au philosophe, et celui-ci, sous prétexte d'éviter les façons, avait annoncé qu'il viendrait un jour surprendre ses hôtes et dîner « à la fortune du pot, » comme on dit; ce qui, par parenthèse, obligeait madame Bovier, depuis cette promesse de Rousseau, à composer son menu de chaque jour de manière à n'être pas prise au dépourvu. Quoi qu'il en soit, Rousseau accepte. Grande joie dans la famille! fête à la maison! On entrait au salon, lorsqu'un coup de sonnette se fait entendre. C'était une visite. Bovier se lève, sort un instant et s'empresse de congédier le malencontreux visiteur. Mais cette sortie de Bovier avait alarmé Jean-Jacques. « Il crut, dit M. Ducoin, à la mystérieuse préparation de quelque plat ajouté à l'ordinaire. » Il se lève donc, visiblement contrarié,

s'enfuit à jeun, malgré toutes les instances, et il court encore.....

Une autre fois, c'est un protestant de Mens, bourg situé à quelques lieues de Grenoble, qui vient offrir, au nom de ses coreligionnaires, l'hospitalité au philosophe, en l'assurant qu'il y pourra suivre en paix tous les exercices de son culte. « J'aurais voulu, écrit Bovier qui avait soumis » cette proposition à Rousseau, j'aurais voulu que quel- » qu'un eût été à portée de voir et d'entendre le colloque » que j'eus à ce sujet avec Jean-Jacques. Ses yeux étince- » laient de colère; tous ses mouvements respiraient une in- » dignation profonde. Il me fit le plus lugubre tableau de » l'insociabilité des hommes, et surtout des ministres de sa » religion, aussi fanatiques alors qu'ils l'étaient au temps » de la Réforme. — Non, me dit-il avec un accent que je » ne saurais rendre, non, je ne retournerai jamais au milieu » de ces barbares. La France peut faire de moi ce qu'elle » voudra, je veux vivre et mourir dans son sein. On accuse » votre religion d'intolérance; qu'on aille se fixer au milieu » de nos sectaires, et l'on apprendra quelle est la leur! » J'ai fait de leur esprit de persécution une assez cruelle » expérience pour que je ne sois aucunement tenté de la » recommencer. — Cela dit, ajoute notre auteur, Jean- » Jacques laissa Bovier stupéfait d'une si violente sortie... » Cette impression de stupeur, que remarque ici M. Ducoin, est passée chez le pauvre Bovier à l'état chronique, dans l'histoire de ses relations avec Rousseau. Mais de quelques incidents, tristes ou comiques, que ces relations soient marquées, rien n'égale le trait final qui vient les briser; rien ne vaut l'étrange et foudroyante brusquerie avec laquelle l'impatient philosophe rompt tout à coup avec ses amis de Grenoble. Voici à quelle occasion :

L'avocat Bovier avait engagé Rousseau à faire aux autorités de la province les visites obligées. Rousseau s'était longtemps fait prier, puis s'était résigné. Mais sa résignation cachait un immense ennui et présageait de violents orages. « Son esprit, dit justement M. Ducoin, se tendait alors par une irritation concentrée, jusqu'à ce que l'accident le plus futile déterminât une explosion subite. » J'ajoute que Jean-Jacques, et quelque dur que le mot paraisse quand il s'agit d'un tel homme, Jean-Jacques était surtout un homme mal élevé. Je ne sais plus quel voisin de table, outré de son impertinence, lui dit un jour : « *Vous n'êtes qu'un jongleur !* » — Et on se rappelle que Diderot, qui avait été son ami, poussé à bout dans la querelle de Saint-Lambert, disait aussi de Rousseau : « *Cet homme est un forcené!* » — Lui-même ne disait-il pas à madame d'Epinay : « Je suis vicieux, et je ne saurais m'empêcher de haïr les personnes qui me font du bien? » — Vicieux, jongleur ou forcené, on pourrait épuiser ce vocabulaire de la passion et de la colère sans trouver l'épithète qui caractérise au vrai cette indéfinissable nature, dans laquelle tant de rares qualités s'allient à tant de honteux penchants, tant de simplicité à tant d'étalage, tant d'humanité à tant de violence. Mais quand on dit que Jean-Jacques Rousseau était par excellence un homme mal élevé, on dit vrai, et on arrive à expliquer bien des choses dans sa vie et dans son histoire. Ce qui me frappe en effet dans la vie de Rousseau, c'est qu'il a pu combler, à force de patience et d'étude, de courage et d'industrie, les lacunes de toute sorte qu'une instruction négligée avait laissées dans son esprit; — il est devenu un érudit, un lettré et un grand écrivain à force de génie. Le génie n'a pu le relever des défauts de sa première éducation. Le fils de l'horloger négligent, l'élève incompris du ministre Lambercier, l'ap-

prenti graveur, le commis-greffier, le valet de pied de Turin, le coureur d'aventures, le converti insouciant, l'amoureux vagabond se retrouvent partout dans son histoire beaucoup plus que le charlatan ou le vicieux. Rousseau était plus insociable que méchant, et son insociabilité elle-même était plus la faute de sa fortune que celle de son caractère. Elle résultait bien plus, quoi qu'il en ait dit lui-même, d'une expérience malheureuse de la vie humaine que d'une timidité naturelle ; et la plupart de ses torts envers ses semblables doivent être plutôt rapportés à cette méfiance un peu farouche qu'un si fatal apprentissage lui avait laissée, qu'à aucune préméditation malfaisante. Il ne fut, comme l'a déjà remarqué un de ses juges les moins complaisants, ni avide, ni intéressé, ni ambitieux, ni médisant, ni jaloux. Mais, avec toutes ces qualités d'une bonne nature qu'une mauvaise éducation n'abolit pas, il eut tous les défauts d'une mauvaise éducation qu'une bonne nature est impuissante à détruire : l'indocilité, le mépris des usages, l'orgueil brutal, la timidité ombrageuse et inquiète, quelque chose d'un enfant boudeur et d'un écolier mal appris dans les plus sérieuses rencontres de sa destinée, un mélange de faiblesse, de véhémence et de puérilité qui accusait le manque de discipline et l'absence de toute habitude sévère dans la première nourriture de ce grand esprit. Tel était, si je l'ai bien compris, celui qu'on a appelé le philosophe de Genève. Mais continuons ce récit : il ne donnera que trop raison à ce portrait.

Jean-Jacques, sollicité par Bovier, commença donc par se rendre chez le commandant militaire du Dauphiné, le comte de Clermont-Tonnerre, qui le reçut convenablement. La seconde visite fut pour M. de Marcheval, intendant de la province. Le suisse et les gens de la maison étaient prévenus. On ouvre à deux battants. M. de Marcheval était seul

avec sa femme, *ainsi que Rousseau l'avait exigé.* Un laquais annonce M. Renou (on sait que c'est le nom qu'avait pris Jean-Jacques) : « M. de Marcheval se lève précipitamment, court au-devant de l'homme célèbre, veut balbutier quelques mots, se trouble et reste interdit..... » L'intendant de Grenoble était un esprit de la force de l'avocat Bovier. Fort heureusement madame de Marcheval était là, et l'entrevue finit bien. Mais n'était-ce pas un spectacle étrange que cette émotion d'un magistrat qui représentait l'autorité royale dans une ville importante, en présence d'un écrivain décrété de prise de corps, étranger et fugitif ? Et si quelque chose présageait le rôle auquel devaient s'élever bientôt les gens de lettres, sauf à en descendre un jour, dans la dévorante instabilité des révolutions, si quelque chose annonçait ce règne ou cette tyrannie de l'esprit, n'était-ce pas, convenons-en, ce spectacle-là ?

Restait à remplir une formalité, la plus difficile de toutes, — la présentation de Jean-Jacques Rousseau à M. de Bérulle, président du Parlement de Grenoble. M. de Bérulle était un homme d'un esprit honnête et simple et d'un caractère facile, mais très-peu enthousiaste des philosophes, et qui ne lisait pas leurs livres. La rencontre était donc délicate, Jean-Jacques étant fort enclin à croire que tous les magistrats du royaume étaient entrés dans la conspiration tramée contre sa personne. Il s'agissait de le convaincre du contraire en lui ménageant une honorable réception. Un jeune abbé, conseiller clerc au Parlement, qui logeait chez le président même, fut employé à cette fin ; et quand on se crut assuré du terrain, on pressa Rousseau de faire sa visite. Rousseau s'en souciait peu; mais, pressé par Bovier, il finit par se présenter chez M. de Bérulle, escorté par le jeune abbé qui lui servait d'introducteur.

« A peine Jean-Jacques est-il entré, raconte M. Ducoin, » que M. de Bérulle, avec une cordiale effusion, le comble » de prévenances, de paroles flatteuses et d'offres de ser- » vice : « Ce *n'est pas*, ajoute M. de Bérulle en souriant, *que* » *je connaisse vos ouvrages*; *je n'en ai jamais lu aucun...*» A » ces mots, Jean-Jacques rougit et pâlit en même temps, » et, sans prononcer un seul mot, il gagne la porte et court » tout d'une haleine arrêter une place dans le prochain » carrosse de Lyon, qui malheureusement partait le len- » demain... »

Je disais tout à l'heure que Rousseau avait été surtout mal élevé, et il est certain que cette façon de couper court, en tournant les talons, à une visite de cérémonie, n'était pas le fait d'une éducation perfectionnée; mais bien des gens, en lisant cette anecdote, trouveront que M. de Bérulle, tout président qu'il était, se montrait encore plus mal élevé que Rousseau lui-même; car s'il y avait une chose qu'il ne fallût pas dire à Rousseau, c'était celle-là. « *Je ne lis plus, je relis* , » disait un jour M. Royer-Collard à un coureur de candidature académique qui lui présentait ses œuvres; mais ici la finesse du mot en corrigeait la verdeur; et le trait, quoique lancé d'une main sûre, n'effleurait que l'épiderme. M. de Bérulle frappait Jean-Jacques Rousseau en pleine poitrine. La suite le prouva bien.

Rousseau, rentré chez lui, écrit à Servan, à la date du 11 août, une lettre *ab irato* qui est un modèle du genre, et qu'il est impossible de ne pas citer quand on veut donner une idée de l'excès d'extravagance que comporte, à de certains jours et pour de certaines natures, l'exaltation maladive du sens personnel. Voici cette lettre :

« Il entrait, Monsieur, dans ma résolution bien arrêtée de » à ne pas vous aller voir, non de peur que vous ne l'ébran-

» lassiez, à quoi vous êtes plus propre que personne, mais » afin de ne pas augmenter mon regret à la tenir. D'ail- » leurs, j'ai des tracas, je suis en bonnet, je ne puis sortir du » reste de la journée. Ainsi, Monsieur, recevez mes adieux. » Ne pensez pas que je conserve le sot espoir de trouver » un asile paisible où je sois à l'abri des piéges secrets, des » insultes et des affronts. Non, je n'attends plus ni équité » ni commisération de personne. Les hommes ont pris leur » parti ; cela m'a forcé à prendre le mien... J'irai, Monsieur, » sans cesse errant d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que je » trouve des hommes (s'il en est encore) qui portent res- » pect à l'adversité ou qui n'insultent pas du moins à l'in- » fortune. Je ne dis pas qu'on me laissera faire, je suis sûr » du contraire, ou à peu près. Mais je dis qu'il n'y aura » que la violence qui puisse m'arrêter ; car c'est ce que la » misère même ne pourra faire, puisque, quand mes der- » nières ressources seront épuisées, j'irai mendiant mon » pain, et mourrai sans regret quand je n'en trouverai » plus. Un seul lien pouvait m'attacher encore à la vie et à » ses misères. Je le brise, Monsieur, en me déchirant le » cœur; mais mes derniers moments me sont dus, et je » veux payer ma dette. Mes persécuteurs m'ont jugé par » eux ; ils ont pris ma douceur pour de la faiblesse. Ils au- » ront le temps peut-être de reconnaître qu'ils se sont trom- » pés..... »

Cette lettre de Rousseau (1), malgré l'incertitude de sa conclusion et la véhémence amphigourique de sa forme, cette lettre annonçait une résolution arrêtée, celle de fuir

(1) Citée par M. Ducoin comme inédite, et avec raison. Quant aux *notes* qui terminent le livre, il est permis de leur contester ce mérite, puisqu'elles figurent tout au long dans la *Correspondance*, sous la date du 3 septembre 1768.

Grenoble ; et, en effet, Rousseau faisait déjà ses malles, assez étourdiment, à ce qu'il semble ; car M. Ducoin cite encore de lui deux lettres, écrites le lendemain de son départ, dans lesquelles il demande à Bovier sa robe de chambre qu'il a oubliée, et où il s'excuse de lui avoir laissé « son linge sale. » — Mais avant ce départ, une tentative avait été faite pour le retenir. Voici comment : Une scène assez ridicule s'était passée quelques jours auparavant au collége de Grenoble. Un professeur, dans une thèse donnée à ses élèves, et dont le programme avait couru la ville, avait fort maltraité les philosophes, anciens ou modernes, et on pense bien que l'auteur d'*Emile* n'avait pas été oublié. L'honnête Bovier se persuade que le bruit qu'avait fait cette thèse est la véritable cause de la subite détermination de Rousseau :

« Il se dirige chez l'intendant, où il espère rencontrer » les magistrats et les autorités de la province. Il entre brus- » quement au salon, sans se faire annoncer, tire de sa poche » le billet (les adieux de Rousseau) qu'il vient de recevoir, » le lit à haute voix, et montrant le programme de la thèse » qu'il tient à la main, il interpelle le procureur général et » l'intendant, et les supplie de faire un coup d'autorité en » supprimant la thèse et en chassant le cuistre assez » malavisé pour s'attaquer à l'homme illustre et mal- » heureux que Grenoble s'honorait de posséder dans ses » murs, etc., etc.

» Bovier ne se contenait pas. Il parvient à faire partager » l'indignation qui l'anime, et, séance tenante, il est chargé » d'assurer Jean-Jacques que le Parlement le prend sous sa » protection immédiate... Bovier n'en demandait pas davan- » tage ; il sort du salon aussi précipitamment qu'il y est en- » tré, revient chez Jean-Jacques, et lui rend compte des dé- » marches qu'il a faites et du résultat qu'il en a obtenu.

» Mais Jean-Jacques, avec beaucoup de sang-froid, lui ré-
» pond que le mépris est la seule vengeance qu'il tirera
» d'un outrage dont il n'est nullement affecté, pas plus qu'il
» ne l'a jamais été de tous les pamphlets dirigés contre lui :
» *L'affront dont j'ai à me plaindre est d'une autre nature,* ajou-
» te-t-il ; il est tel que l'honneur me défend d'habiter ici
» plus longtemps. »

Et en effet, quelques heures après, Jean-Jacques quittait Grenoble, non sans laisser à l'avocat, en récompense d'un si grand zèle, ce qu'on peut bien appeler un plat de son métier. Voici l'histoire : Rousseau, pendant son séjour à Grenoble, avait accepté une fois à la campagne le dîner de Bovier, un véritable dîner sur l'herbe, dont le détail, fort amusant, se trouve dans le livre de M. Ducoin. Mais comme « il jouait serré » avec ses égaux, Jean-Jacques avait voulu rendre à Bovier sa politesse ; il avait invité toute la famille ; on avait choisi le lieu, on avait pris jour... — Par malheur il avait quitté Grenoble avant l'échéance. Mais, le jour arrivé, Bovier, qui ne pouvait se consoler du départ de Rousseau, reçoit une lettre du philosophe. Celui-ci le prévenait que le dîner promis était commandé, payé d'avance, et qu'il n'y avait plus qu'à le manger. Bovier, toujours stupéfait, en recevant cette étrange invitation à une sorte de dîner posthume « où l'amphitryon devait manquer, » Bovier trouva pour répondre à la brutale civilité de Rousseau un mot parti du cœur, dit M. Ducoin. Il répondit à Rousseau : « Croyez-vous, Monsieur, que nous soyons assez sauvages pour boire et manger autour d'un tombeau ? »

Quoi qu'il en soit du mot de Bovier, le rancuneux avocat ne s'en tint pas à cette innocente explosion de sa rhétorique. Il voulut se venger, et il se vengea.

Cette vengeance de Bovier termine le récit de M. Ducoin,

qui rejoint là, vers le milieu d'août 1768, la correspondance connue de Jean-Jacques Rousseau, au moment où elle est si vivement et si amèrement remplie par la discussion de l'affaire Thévenin. Tout le monde a lu ces curieuses lettres ; et il n'est pas difficile, quoi qu'en dise M. Ducoin, de porter un jugement dans ce singulier procès. Il s'agit en effet de ce repris de justice, voleur et faussaire, ouvrier chamoiseur de son état, qui vint un jour, Rousseau parti, réclamer à Bovier neuf livres qu'il prétendait lui avoir été empruntées, il y avait dix ans de cela, par le célèbre philosophe. Ce que j'appelle la vengeance de Bovier consistait à accueillir ce Thévenin, à lui donner raison du premier coup, et à soutenir sa réclamation, tandis que Rousseau la repoussait avec colère et mépris, comme elle le méritait. Revenu bien malgré lui à Grenoble pour pousser à bout son accusateur, Jean-Jacques se décide à se rendre chez l'avocat Bovier qui était à table avec sa famille. Stupeur de Bovier... Cependant il offre à Rousseau de se rafraîchir et de prendre sa part du repas commun. « Je ne suis pas venu pour souper ici, s'écrie Jean-Jacques, mais pour éclaircir un mystère d'iniquité. Qu'on m'amène Thévenin. » — Thévenin paraît. — « Me reconnaissez-vous? dit Jean-Jacques en se levant avec précipitation, lorsqu'il le vit entrer. — Oui, répond le chamoiseur sans se déconcerter ; vous êtes bien M. Rousseau que j'ai connu à Iverdun. » Ainsi parle le manuscrit de Bovier. Remarquez que l'avocat général Servan, qui connaissait parfaitement tous les détails de cette entrevue, dit tout le contraire dans le récit qu'il en a laissé (1) : « Rousseau accourt de Bourgoin à Grenoble, écrit Servan, et se confronte lui-» même avec Thévenin devant quelques témoins respecta-

(1) *Réflexions sur les Confessions* (cité par M. Ducoin).

» bles. Il arriva ce que tout le monde avait déjà prévu. Le » chamoiseur, dans le Rousseau de Grenoble, ne reconnut » plus celui de Verrières..... » Le témoignage de Jean-Jacques, dans sa correspondance, est conforme à celui de Servan : « ..... Je prends le parti, écrit-il à M. du Peyrou (26 sep- » tembre 1768), de vous faire passer la relation d'une entre- » vue que j'ai eue avec ce malheureux (Thévenin) qui ne » m'a point connu, mais qui s'était précautionné là-dessus » d'avance, en disant qu'il ne reconnaîtrait point le dit » Rousseau, s'il le voyait. »

Dans le récit de Bovier, au contraire, Jean-Jacques ne se possédant plus, crie à l'imposteur, au scélérat, parle de faire pendre Thévenin ou de le jeter dans un cachot... La scène continue longtemps sur ce ton, et Bovier la termine, dans son manuscrit, par une prétendue capitulation de Jean-Jacques qui aurait été, après une si orageuse discussion, l'aveu de son tort. Mais c'est là, je le répète, la vengeance de Bovier. Pourquoi M. Ducoin s'y est-il, jusqu'à un certain point, associé? Comment reproche-t-il à Rousseau de n'avoir parlé nulle part de sa rencontre avec Thévenin, quand le récit de cette entrevue remplit plusieurs pages de sa correspondance (1)? Comment dit-il que Rousseau n'a pas publié les pièces qui devaient confondre son adversaire, quand ces pièces y figurent tout au long? Rousseau a traité toute cette affaire avec une vivacité de style, une exactitude de détails, une recherche de procédure et de logique, une ardeur et

(1) ..... « Je le vis tard, écrit Rousseau, à la hâte, en deux reprises; j'étais en proie à mille idées cruelles, indigné, navré de me voir, après soixante ans d'honneur, compromis, seul, loin de vous, sans appuis, sans amis, vis-à-vis d'un pareil misérable..., et surtout de lire dans le cœur des assistants et de ceux-même à qui j'étais confié leur mauvaise volonté secrète. » (Lettre du 18 septembre 1768 à M. le comte de Clermont-Tonnerre).

une causticité qui font souvent songer, pendant la lecture de ses lettres, aux fameux Mémoires judiciaires de Beaumarchais, et il n'est pas juste de dire qu'il ait rien oublié. Rousseau mérite plutôt le reproche contraire ; il en dit trop et il a trop raison. Sa plaidoirie dure trois mois, depuis le 23 août, où elle commence par une lettre à M. de Clermont-Tonnerre, jusqu'au 9 novembre, où elle finit par la production textuelle d'une pièce significative qui termine péremptoirement le débat. Cette pièce contient en effet le complet désaveu de Thévenin par un sieur Jeannet (faussement nommé Janin dans le cours de la correspondance), lequel dépose « que c'est à un nommé Decustreau que le chamoi-
» seur a prêté non pas neuf livres, mais trois livres, à
» Saint-Sulpice, *au logis du Soleil*, où ils dînèrent. Decus-
» treau parti, Thévenin demande au déposant s'il connaît
» ledit Decustreau. Il lui répond qu'il le connaît pour avoir
» logé chez lui. Cette demande dudit Thévenin ayant excité
» au déposant la curiosité d'apprendre de lui pourquoi il lui
» faisait cette question, ledit Thévenin répondit que c'était
» à cause d'un écu de trois livres qu'il avait prêté audit De-
» custreau, sur la demande qu'il lui en avait faite, » etc., etc.

Et maintenant, l'affaire terminée, si l'on nous demandait pourquoi une pareille misère avait tenu une si grande place dans la vie et dans la correspondance de Rousseau, faudrait-il répondre avec l'avocat général Servan : « Son intention fut visiblement que *cette bulle d'air éclatât comme une bombe?* » Mais Rousseau n'avait aucun intérêt, en ce moment surtout, à faire tant de bruit. Est-ce plutôt M. du Peyrou qui aurait eu raison de dire (1) : « Toute grossière qu'était cette

(1) Note citée par M. Musset-Pathay, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau.*

» farce, elle tendait à compromettre la sûreté de Jean-Jac-
» ques, en le mettant dans l'obligation de se produire sous
» le nom de Rousseau que, par des considérations majeures,
» il avait quitté pour prendre celui de Renou? » Mais cette histoire des complots qui menaçaient la sûreté de Jean-Jacques n'est elle-même probable qu'à demi. Ce qui est vrai, dans toute cette affaire, c'est que la passion, l'imprévoyance, le défaut de mesure, d'éducation et d'usage, tout cela remplacé par une éloquence naturelle qui s'exaltait et se satisfaisait elle-même, transformèrent en question d'honneur et de dignité une mauvaise querelle d'Allemand, qu'il fallait faire juger par le commissaire. Rousseau y perdit trois mois de ce repos dont il avait si grand besoin; il y compromit sa dignité en voulant la sauver, et il y joua, l'éloquence à part, un sot personnage. Il en convient lui-même dans une lettre qu'il écrivait le 7 novembre à M. Lalliaud : «..... Vous
» ne sauriez imaginer les angoisses que m'a données cette
» sotte affaire, non pour ce misérable à qui je n'aurais pas
» daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont aposté... Rien
» ne m'a mieux fait sentir combien je suis inepte et bête
» en pareil cas, le seul, à la vérité, de cette espèce où je me
» sois jamais trouvé. J'étais navré, consterné, presque trem-
» blant; je ne savais ce que je disais en questionnant l'im-
» posteur; et lui, tranquille et calme dans ses absurdes men-
» songes, portait dans l'audace du crime toute l'apparence
» de la sécurité des innocents... » — « On sait, écrivait-il
» plus tard à M. du Peyrou, on sait maintenant que Thévenin
» ne m'a pas prêté neuf francs, peu importe; *mais on sait*
» *qu'un imposteur peut m'embarrasser, c'est quelque chose...* »

L'affaire Thévenin termina, comme on le pense bien, les relations de Rousseau et de l'avocat Bovier. Cependant nous trouvons encore, dans le livre de M. Ducoin, une lettre iné-

dite de Jean-Jacques adressée au malencontreux avocat, et où se trouve cette phrase, très-peu faite pour les rapprocher, à ce qu'il semble : «..... Je vous dois, Monsieur, des remercîments que je vous prie d'agréer pour la peine que vous avez prise de m'envoyer les deux caisses que j'avais laissées à Grenoble. *Elles m'arrivèrent mouillées et en assez mauvais état*, dix jours après l'avis que vous eûtes la bonté de m'en donner..... » Puis Jean-Jacques le prévient qu'il envoie un cadeau à madame Bovier. Bovier refuse... C'était terminer la partie par un coup de maître; mais le pauvre homme n'y tint pas. Il écrivit au philosophe pour lui demander deux lignes d'amitié et de souvenir cordial à la place de ce cadeau, qui ressemblait à une liquidation d'honoraires. Rousseau ne répondit pas.

Les deux compagnons de Grenoble ne se retrouvent plus que dans l'histoire. Jean-Jacques écrit sa *Septième Promenade* : Bovier riposte par son manuscrit; mais la partie, et c'est ce que j'ai voulu montrer en analysant ce curieux livre de M. Ducoin, la partie n'était plus égale.

VI

De l'Inviolabilité littéraire des hommes politiques.

— 27 JUIN 1852. —

A M. Louis Jourdan, un des rédacteurs de la Revue de Paris.

Je voudrais, Monsieur, avant de continuer les paisibles études dans lesquelles je suis engagé, répondre d'abord à l'amère censure que vous avez dirigée récemment contre moi, et régler une fois pour toutes ce compte avec vous.

Vous avez bien voulu honorer de vos attaques, dans un numéro de la *Revue de Paris* qui vient de me tomber sous la main, un livre publié par moi il y a un an. Je ne m'en plains pas. J'use moi-même trop librement du droit que vous avez exercé, pour vous reprocher même l'injuste abus que vous en avez fait à mon égard. Mais parmi ces attaques que vous avez prodiguées à mon livre, il en est une qui a la prétention de s'ériger en système et qui affecte le ton d'une formule générale. Celle-là, je la relève, parce qu'elle va plus loin que ma personne, et qu'elle touche à ce droit même de la critique que, par une singulière contradiction, ous me contestez en me l'appliquant.

Vous prétendez, Monsieur, à propos de mes *Portraits politiques et révolutionnaires*, que le droit de la critique à l'égard des hommes qui ont été chargés des affaires de leur pays, s'arrête à la limite où cesse, avec leur pouvoir et leur importance, le péril de les attaquer. A vous entendre, les hommes politiques, une fois déchus de l'exercice matériel de l'autorité, deviendraient *ipso facto* inattaquables, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent; — une sorte de prescription couvre, à leur égard, les faits accomplis; une silencieuse inviolabilité les protége... Telle est votre théorie que j'essaie de résumer. Voulez-vous me permettre de vous faire observer, sans aller plus loin, qu'une pareille doctrine ne tend à rien moins qu'à supprimer, dans les gouvernements libres, la discussion des actes et des œuvres d'une opposition quelconque, et à rayer d'un trait de plume l'histoire elle-même? Car vous ne voulez pas qu'on s'attaque (je cite textuellement vos expressions) « *aux faits historiques et aux hommes par l'influence desquels ces faits se sont accomplis, si ce n'est au moment où ces faits s'accomplissaient, où ces hommes avaient, par un motif ou par un autre, le pouvoir de les accomplir.* » Qu'est-ce donc que l'histoire, si ce n'est, pour une bonne part, cette discussion plus ou moins passionnée des ministres déchus, des rois tombés, des partis vaincus et des faits accomplis?

Mais passons. Vous permettez l'histoire et même la satire, à une condition : c'est qu'il y ait quelque péril à l'écrire. — De quel péril parlez-vous ?

Si vous aviez daigné, pour ce qui me concerne, regarder à la date de mes esquisses (de 1849 à 1851,) vous y auriez vu que les études que j'ai consacrées aux écrivains dont vous prenez la défense ont été publiées *toutes* au moment où ces personnages, quoiqu'ils ne fussent pas ministres, étaient pourtant au premier rang sur la scène politique, et

jouissaient, comme chefs ou comme organes de partis puissants, d'une importance considérable. M. de Lamartine, en 1849, n'avait plus le gouvernement de la France dans la main. Il avait la tribune, il faisait des journaux et des livres, et ce sont ces livres que je jugeais. M. Victor Hugo était représentant du peuple et le premier orateur, le plus grand nom du parti socialiste. M. Eugène Süe était représentant, et il publiait avec toute sorte de succès populaire les *Mystères du peuple*. Ces temps sont loin de nous. Cela est vrai, Monsieur; mais la confusion où vous êtes tombé à mon égard tient justement à ce que vous confondez le passé avec le présent. Vous m'accusez de frapper aujourd'hui des gens à terre, quand mes attaques remontent à deux ou trois ans en deçà, à l'époque où ces écrivains étaient tout-puissants. Ignorez-vous donc que la puissance, en temps de révolution, ne se mesure pas à la part plus ou moins directe que l'on prend au gouvernement, mais à l'importance qu'on a par son talent, sa position ou son parti? Et est-ce bien en France, après l'épreuve de 1848, que vous contesterez l'influence qu'ont exercée, dans la politique de notre pays et hors du pouvoir, les journalistes, les écrivains, les orateurs, les séides et les meneurs des factions, sans oublier les romanciers?

Vous qui parlez de courage politique et qui avez la prétention de m'en donner une leçon, trouvez-vous donc qu'il y avait plus d'héroïsme à attaquer, comme le faisait votre parti, en 1847, — le roi Louis-Philippe, tranquillement appuyé sur la Charte constitutionnelle, et invinciblement limité à l'emploi des répressions légales, — qu'à réfuter et à combattre, en 1850, les livres et les doctrines de tribuns redoutables qu'appuyaient toutes les forces et toutes les passions de la démocratie militante? C'est là pourtant ce que des hommes de cœur et de talent ont fait avec éclat à la tri-

bune et dans la presse. Je n'étais rien, en comparaison de ces hommes, je le sais bien, Monsieur; mais je marchais avec eux, confondu mais présent dans la sainte phalange des amis de l'ordre; et avez-vous bien le droit de me dire aujourd'hui, à moi dont tous les écrits portent la date de cette orageuse époque: « que j'attendais pour frapper que la girouette politique m'eût indiqué de quel côté je devais porter mes coups? »

Vous direz peut-être : Quand la presse s'attaquait à la politique du roi Louis-Philippe, même sans aucun danger personnel pour les assaillants, elle usait de son droit. D'accord! Mais le droit de la critique était-il plus contestable quand elle s'appliquait aux écrits et aux discours de vos amis appuyés sur une révolution victorieuse? Car vous donnez en vérité une étrange idée de ces amis que vous prétendez servir. C'est quand ils avaient le pouvoir en main qu'il fallait les attaquer, dites-vous. Quoi donc! est-ce que M. de Lamartine, membre du gouvernement de la France, n'aurait pas supporté, ministre, des critiques qu'il a dû souffrir, simple constituant? Quel moyen avait-il donc, comme gouvernement, qu'il n'eût pas, comme homme, de repousser d'injustes attaques? A moins de supposer qu'il eût étouffé la presse, et c'est son honneur, dans des circonstances extrêmes, de l'avoir respectée; — à moins de supposer qu'il eût bâillonné et déporté les écrivains qui auraient pris la liberté de n'être pas de son avis sur le fait de la révolution de Février; — à moins de calomnier M. de Lamartine, comment dire aujourd'hui qu'on eût couru plus de risque à l'attaquer puissant qu'à le discuter déchu? Je vais plus loin : un simple particulier trouve plus de facilité dans le redressement, quel qu'il soit, de la calomnie qui se prend à sa personne que n'en trouve un ministre ou un agent quelcon

que du pouvoir, parce que, dans le ministre (je parle, bien entendu, des gouvernements d'autrefois), il y a toujours l'homme public qui est de droit exposé à la censure, et dans le particulier il y a ce caractère privé qui est justement inviolable et naturellement jaloux de sa considération. Dire qu'il eût été « plus loyal et plus courageux» de discuter M. de Lamartine ministre que M. de Lamartine simple député, c'est oublier que vos amis ont pu, pendant dix-huit ans, et M. de Lamartine lui-même pendant les dernières années du règne, s'attaquer à tous les ministres et à tous les ministères, sans courir aucune espèce de risque personnel. Faire de l'opposition au pouvoir? Ah! Monsieur, pour les uns, je le sais, c'était le fait d'une conviction honorable; pour d'autres, c'était un calcul de popularité et d'ambition. Cet héroïsme qui vous paraît un assaisonnement indispensable de toute résistance, j'en cherche en vain un atome dans celle que vous avez faite ou patronnée : et n'avons-nous pas vu beaucoup de ceux qui avaient renversé le trône de Louis XVI faire pénitence, sous l'Empire, en habits brodés? Mais ceci est de l'histoire ancienne. Je reviens au présent.

Pourquoi, me dites-vous encore, vos attaques ne se sont-elles pas produites en temps utile?

Etrange reproche! Vous oubliez, Monsieur, qu'en 1849 M. de Lamartine avait fait un livre, l'*Histoire de la révolution de Février*, dans lequel il jugeait sans merci le roi Louis-Philippe, bien tombé, lui, ce me semble, et de plus proscrit; — et vous oubliez aussi que c'est en 1849, au moment même où parut ce livre, que je pris la liberté de le juger, répondant ainsi aux attaques au moment même où, pour emprunter votre style, « elles se produisaient. » Est-ce là ce que vous appelez ne pas venir en temps utile? Et, de même, l'illustre écrivain

n'a pas fait un livre depuis quatre ans sans que je me sois empressé de lui appliquer cet imprescriptible droit de la critique. Est-ce là encore ce que vous appelez ne pas venir en temps utile? Fallait-il parler des livres de M. de Lamartine avant leur publication, étouffer ces enfants de son imagination et de sa verve avant leur naissance?

Vous avez beau faire, Monsieur, vous ne persuaderez à personne que ce grand poëte, qui avait été à lui seul un gouvernement en 1848, et qui était resté le plus éloquent orateur de votre parti, — était, en 1849 et en 1850, dans une de ces situations qui commandent, je ne dis pas les égards (je n'y ai jamais manqué), mais le silence plein de pitié de la critique. *Le lion devenu vieux*, comme vous appelez M. de Lamartine, doit trouver que vous vous pressez un peu de l'enterrer dans sa gloire; et peut-être préfère-t-il ma critique, si vive qu'elle soit, à cette admiration béate qui le condamne à l'impuissance et le frappe de décrépitude, sous prétexte de l'honorer.

Et maintenant si, d'homme à homme, j'avais, par malheur, manqué de justice, de courtoisie ou de convenance, mes articles, Monsieur, étaient publiés dans le *Journal des Débats*; ils étaient signés de mon nom bien avant la loi Tinguy. Voulez-vous me dire, vous qui êtes un si grand professeur d'héroïsme, ce que je pouvais faire de plus? Vous faites jouer en tout cas, et certainement sans leur aveu, un étrange rôle aux écrivains que vous défendez. «..... Quiconque rira de lui aura affaire à moi, » dit le Napoli ain Sbrigani dans cette pièce si connue de Molière. « Monsieur, je vous suis infiniment obligé, » répond M. de Pourceaugnac. Vos illustres clients auraient répondu toute autre chose.

Tranchons le mot: ce que vous demandez pour vos amis, Monsieur, et à cela je reconnais cette intolérance qui se

cache trop souvent sous un libéralisme affecté; — ce que vous voulez, c'est l'inviolabilité littéraire des hommes politiques que vous patronnez. Mais poser une pareille question, c'est la résoudre. La politique a conféré quelquefois l'inviolabilité aux personnes, dans un intérêt public; elle ne l'a jamais donnée aux livres. Sous le règne de Louis XVIII, tout le monde se rappelle comment fut traité par la presse de l'opposition un petit écrit attribué à la plume de ce roi spirituel et sage. Le privilége qui couvrait sa personne n'avait pas protégé son livre. La critique littéraire prit des libertés que la polémique quotidienne n'avait pas. Le petit journal prévalut sur la tribune. Cette loi de l'égalité de tous les Français devant la critique, qui fut appliquée à vif à l'auguste auteur de la Charte, vous prétendez en affranchir vos amis ? Et pourquoi ? parce qu'ayant été ministres ou membres du gouvernement provisoire, ils ne l'étaient plus... La belle raison ! Vos amis n'étaient plus ministres, ils ne faisaient plus la paix ou la guerre: ils faisaient des livres, et c'étaient leurs livres qu'on jugeait. En appréciant leurs ouvrages, il est vrai, on était entraîné à discuter leurs actes, à peindre leur physionomie politique, à faire des *portraits*, comme on dit aujourd'hui. Mais c'est que leurs livres n'étaient le plus souvent que l'apologie de leur conduite et l'adoration de leurs personnes; leurs livres continuaient, autant qu'il était en eux, leur rôle politique;—toute leur ambition, toutes leurs passions, toutes leurs doctrines, toutes leurs espérances y survivaient. Et nous qui avions subi leur gouvernement, nous n'aurions pas, quand ils se produisaient dans des écrits publics, discuté leurs principes! Nous qui avions supporté la révolution de Février, avec terreur, vous avez raison, comme on supporte un grand fléau que Dieu nous envoie, ou un immense désastre qu'aucune prudence n'a pu prévoir ; —

nous n'aurions pas protesté, quand, le ciel devenu plus serein, on venait nous faire, dans des livres éloquents et ingénieux, dans de brillantes et populaires harangues, l'apologie de la tempête !

Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !

Les écrivains dont vous parlez ont été plus équitables envers nous que vous ne l'êtes envers eux-mêmes ; car, s'ils n'ont pas accepté notre jugement, ils se sont résignés à notre critique ; quelques uns l'ont demandée. Et vous, en demandant pour eux aujourd'hui l'inviolabilité littéraire à laquelle ils n'ont jamais prétendu, vous leur prêtez une mesquine intolérance qu'ils n'ont jamais eue. Vous faites de ces libres penseurs des émules de ce tyran lettré qui fut le meurtrier jaloux de Lucain, des imitateurs de ce poëte-ministre qui persécutait *le Cid* pour sauver *Mirame*. Triste rôle, Monsieur, pour les hommes politiques que vous défendez, s'ils avaient pu l'accepter un seul instant ! Misérable émulation, qui, après avoir manqué toutes les occasions d'imiter un politique de génie dans les grandes affaires, n'aurait pris de Richelieu que ses petitesses !

J'aborde un dernier grief. Mon crime, c'est de n'avoir pas su me défendre de quelque vivacité dans la critique de mes adversaires. « Lorsqu'il s'agit d'un écrivain, dites-vous, on » voudrait qu'il s'honorât lui-même en maintenant ses con- » victions politiques aussi bien que ses sympathies littéraires, » *en les élevant ainsi qu'une arche sainte au-dessus des agi-* » *tations et des misères de l'esprit de parti...* » Une arche sainte ! Si cette phrase signifie quelque chose, elle veut dire que la polémique politique et la critique littéraire elle-même ne devraient être faites que par des anges. Mais alors, Mon-

sieur, vous qui étiez un des principaux rédacteurs d'un journal politique après 1848, vous êtes, permettez-moi de vous le dire, bien présomptueux ou bien oublieux... Quant à moi, si je n'ai pas réussi à faire de la critique sans vivacité, à parler de la révolution de Février sans amertume, de la chute de mon parti sans une affliction profonde, du roi Louis-Philippe sans un respect passionné ; — si je ne suis pas parvenu à être complétement froid, terne et décoloré, quand j'ai mis sincèrement ma plume au service de mes convictions; si je n'ai pas eu cette impartialité sans entrailles, c'est que je me suis peut-être un peu trop souvenu du passé. C'est que j'ai peut-être trop pratiqué, et je m'en confesse, dans l'intérêt de la cause que je défendais, les leçons que d'autres m'avaient données en l'attaquant. Mais est-ce donc sérieusement qu'aujourd'hui vous venez prêcher la modération à ceux qui, renversés par votre parti, ont pris la liberté grande de se retourner contre vous après leur défaite? Vous vous disiez, après Février, *le parti de l'avenir*. Etait-ce un crime à ceux que vous nommiez dédaigneusement *le parti du passé* de réagir et de se redresser contre vous? Quoi ! vous étiez vainqueurs, maîtres du terrain, et vous contestez aujourd'hui aux vaincus le droit qu'ils avaient alors de vous rendre l'opposition que, pendant dix-huit ans, vous leur aviez faite ! Vous étiez donc plus inviolables, après votre victoire, que ce trône même que vous aviez fait rouler dans la poussière !

J'ai usé de mon droit, Monsieur, et ma conscience me dit, en dépit de vos attaques, que je l'ai fait avec passion peut-être, mais avec convenance et loyauté. En voulez-vous un témoignage que vous ne récuserez pas sans doute ?

Parmi les personnages qui figurent dans mes *Portraits politiques*, il en est deux que vous avez bien mal à propos

oubliés, tout en défendant aussi mal à propos les autres : ce sont MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin. MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin, quand j'ai parlé d'eux, étaient à Londres, non pas proscrits alors, mais réfugiés contumaces. Leur situation commandait de grands égards, et j'aurais compris que, n'ayant pas lu mon livre, vous m'eussiez reproché de les avoir attaqués, eux absents et exilés volontaires.

Qu'était-il arrivé cependant? Ayant eu à juger, sur sa demande, un curieux livre de M. Elias Regnault (l'*Histoire du Gouvernement provisoire*), où M. Ledru-Rollin était naturellement sur le premier plan, j'avais dû parler de ce tribun célèbre. Reportez-vous à cette étude. Essayez d'être juste un moment, et demandez-vous s'il était possible, en sacrifiant moins de ma conviction sur le fond des choses, de ménager davantage la légitime susceptibilité des personnes !

Quant à M. Louis Blanc, voici ce qu'il m'écrivait de Londres après deux vives critiques que j'avais faites de ses ouvrages. Je cite ces extraits parce que vous m'y obligez absolument, Monsieur; j'ajoute qu'un passage de ces lettres même m'y autorise : « Je suis très-touché, disait M. Louis » Blanc à la date du 16 juillet 1850, de l'attention avec » laquelle vous voulez bien suivre mes écrits, et il faut » absolument que je vous le dise, *malgré la vivacité de quel-* » *ques-unes de vos attaques...* Laissez-moi vous féliciter, » Monsieur, de cet esprit de justice : dans les temps mal- » heureux où nous vivons, ce qui ne serait que tout simple » en d'autres temps devient méritoire, etc., etc. » — Ailleurs, dans une lettre du 18 août 1851 : «..... Je saisis cette occa- » sion, ajoutait M. Louis Blanc, de vous remercier encore » une fois de la loyale attention dont vous honorez mes » écrits. *La différence de nos convictions* peut bien m'autoriser » à ne pas vous accepter toujours pour juge; mais il m'est

» impossible de ne pas désirer de vous avoir pour lec
» teur... »

J'ai cité ces extraits, je le répète, non pour m'en prévaloir auprès d'un parti, mais comme une preuve que le *Journal des Débats* n'a pas plus manqué sous ma plume que sous aucune autre à cette ancienne réputation de loyauté courtoise qu'il a maintenue parmi tant d'épreuves. Quant à ceux qui auraient conservé souvenir de ces études consacrées aux œuvres et aux doctrines de M. Louis Blanc, qu'ils disent si cette loyauté à laquelle le jeune tribun lui-même a rendu si honorablement justice, a jamais rien coûté je ne dis pas à la vérité, mais à la passion avec laquelle la vérité a quelquefois besoin d'être défendue, n'en déplaise, Monsieur, à votre théorie *sur l'arche sainte.*

Je finis. Cette lettre n'avait qu'un but : prouver par la date même des études que vous essayez de flétrir que je ne me suis pas attaqué à des gens à terre ; car la révolution de Février m'avait atteint beaucoup plus qu'eux, dont elle avait fait des ministres ou des constituants. Ils étaient les vainqueurs, et j'étais, si humble que fût mon rôle, parmi les vaincus. J'ai voulu prouver, en second lieu, que vis-à-vis des hommes politiques qui font des livres, le droit de la critique littéraire reste intact, même quand ces hommes (ce qui n'était pas le cas de ceux que j'attaquais en 1850) sont politiquement déchus; et enfin, que dans les plus grandes vivacités de ma polémique, je suis toujours resté, de l'aveu de mes adversaires eux-mêmes, dans la mesure que doit s'imposer tout critique qui se respecte; et je souhaite, Monsieur, que vous vous rendiez la même justice.

Le livre que vous attaquez a été publié en 1851 et réimprimé six mois après, à la fin de la même année, avant le 2 décembre. Depuis cette époque, je suis naturellement ren-

tré dans la critique strictement littéraire, et j'ai poussé le scrupule jusqu'à ce point d'interrompre une *Etude sur le conventionnel Saint-Just*, que j'avais commencée dans le courant du mois qui a précédé le coup d'État. Vous trouverez peut-être que ne plus mêler la politique à la critique aujourd'hui, c'est encore manquer de ce courage civil dont vous tracez si fièrement la leçon. Suivant vous, on ne doit exprimer ses opinions et ses regrets que lorsqu'il y a quelque courage à le faire. Eh bien ! Monsieur, l'occasion est bonne. Que ne profitez-vous pour vous-même de vos propres leçons ? Votre parti a fait la guerre au gouvernement du roi Louis-Philippe avec le courage qu'il fallait alors, en pleine liberté de la presse, pour attaquer et pour miner ce malheureux roi. Je trouve d'une prudence très-respectable que vous ayez cessé cette guerre, quand il s'agit du gouvernement actuel. Mais quand vous établissez si superbement la maxime que toute attaque qui n'est pas vraiment périlleuse « manque de dignité, » ne voyez-vous pas que vous ne faites autre chose que réagir contre la polémique que vos amis ont prolongée dix-huit ans et contre le silence que vous gardez et à bon droit aujourd'hui ?

Je ne connais que deux régimes pour la presse : la liberté ou la contrainte. En temps de liberté, je ne connais qu'une manière honnête de faire de la critique personnelle dans un journal, — c'est de mettre loyalement son nom au bas de ses écrits et d'en répondre à ceux qu'on attaque. C'est ce que j'ai fait.

Et maintenant, Monsieur, je trouve dans les dernières lignes de votre article un grand fracas de personnalités désobligeantes, d'anecdotes apocryphes et d'injures déclamatoires ; je n'y réponds pas. J'ai voulu traiter une question littéraire, non infliger au public le spectacle d'une querelle

personnelle. J'ignore les batailles que vous avez gagnées, les barricades que vous avez prises ou perdues, et je m'en soucie peu. A chacun son lot. Mais je ne vous en tiens pas moins, au ton de votre critique, pour un héros, et je suis bien obligé de croire aussi, puisque vous voulez bien me donner des leçons de style, que vous êtes un écrivain. Mes prétentions sont plus humbles, et je me contente de me dire,

Monsieur,

Votre très-obéissant serviteur,

CUVILLIER-FLEURY.

VII

L'héroïsme et la politique pendant le règne des cent-jours.

— 18 JUILLET 1852. —

Je voudrais étudier aujourd'hui, dans les trois volumes que M. de Lamartine vient de consacrer à l'histoire de Napoléon durant les Cent-Jours (1), la double part qu'il a faite à l'héroïsme de l'homme et à la politique du règne pendant cette fatale et mémorable époque, et chercher si la mesure qu'il en a donnée est suffisamment conforme à la justice et à la vérité historique.

On pourrait dire que l'*Histoire de la Restauration* par M. de Lamartine est aussi, à quelques égards, celle de ses sentiments et de ses idées. M. de Lamartine a beau faire, il n'écrit pas tout à fait avec ses idées d'aujourd'hui cette dernière histoire de Napoléon, et rien n'est plus curieux parfois que de retrouver dans son récit ses sentiments d'il y a quarante ans sous ses opinions d'hier, l'ancien royaliste sous le démocrate, l'ami des Bourbons sous le républicain impénitent, la casaque du mousquetaire sous l'écharpe du gouver-

(1) Tomes III, IV et V de *l'Histoire de la Restauration*, par M. Lamartine (Paris 1851-1852).

nement provisoire. Cela est curieux, je le répète, non pour la part que la malignité du critique y peut avoir, mais pour l'intérêt résultant de tous ces contrastes qui peuvent paraître arrangés pour le plaisir des yeux, et qui sont presque involontaires. Quelques passages de cette histoire semblent, il est vrai, trahir, dans l'intention de l'auteur, cette préoccupation et ce besoin de mettre d'accord le passé avec le présent; mais en réalité, et en dépit de quelques raprochements factices, c'est sous une forme plus simple, avec un entraînement plus naturel, et parce que son esprit comporte volontiers tous les extrêmes et concilie tous les contraires, c'est pour cela que M. de Lamartine n'a pu se défendre de laisser à son œuvre ce caractère un peu équivoque, qui n'accuse ni un parti pris, ni un système, ni aucun désir de donner le change à ses lecteurs, mais plutôt l'incertitude de sa manière, sa facile et prodigue expansion, la fécondité et l'insouciance de sa fantaisie.

Si maintenant j'essayais de rattacher aux opinions si diverses de M. de Lamartine la critique qu'il a faite de cette période de notre histoire qu'on a nommée les Cent-Jours, et si je cherchais à démêler dans le juge les impressions multiples sous lesquelles la diversité de ses souvenirs l'a placé, je dirais que, dans le héros du 20 mars, il a jugé le règne avec une équité parfois judicieuse, et qu'il a jugé l'homme avec une passion regrettable, appliquant à l'un de ces jugements tous les procédés d'une expérience libérale, à l'autre toute l'ardeur d'un dénigrement réactionnaire. En un mot, M. de Lamartine a jugé le règne comme l'aurait fait, en 1840, un constitutionnel intelligent; il a jugé l'homme comme aurait pu le faire, en 1815, un garde du corps de Monsieur.

Le règne des Cent-Jours est le résumé non-seulement de

toutes les calamités qui peuvent atteindre un peuple (1), mais de toutes les douleurs qui, dans un héros, peuvent briser un cœur d'homme, de toutes les humiliations qui peuvent accabler l'orgueil d'un despote. Commencé par une violation intrépide de toutes les lois humaines, poursuivi à travers toutes les concessions et « sous les fourches caudines » (le mot est de l'empereur) de tous les partis, — ce calvaire de la puisance et du génie n'aboutit pas seulement à la ruine d'un pays et à la chute d'un grand homme, — il est l'humiliation d'un orgueil immense, et il est, contraste étrange ! dans le plus illustre représentant du triple génie de l'administration, de la politique et de la guerre, la leçon et le châtiment des aventuriers. Certes l'empereur Napoléon, en venant reprendre ce trône qu'il avait fondé, en rentrant dans ce palais où, comme le disait madame de Staël, « ses aigles encore menaçantes semblaient attendre et préparer son retour ; » Napoléon, dis-je, en sortant du fourreau, en 1815, la glorieuse épée de Montmirail, n'était pas un aventurier vulgaire. Malgré tout, car l'histoire est bien obligée d'appeler les choses par leur nom, la sortie de l'île d'Elbe, considérée comme un retour au trône et à l'empire, n'était qu'une aventure. L'aventure, en effet, ce n'était pas de traverser la France : là toutes les chances étaient pour l'empereur, et le hasard seul pouvait préserver les Bourbons. L'aventure, c'était de régner et de combattre ; — régner quand les instruments de l'empire étaient brisés, combattre quand l'Europe entière était encore en ligne contre l'empereur.

Mais combattre, dit-on, c'était la victoire peut-être, et la victoire, c'était l'empire. On oublie une chose : quand Napo-

(1) ..... *Nec enim unquàm atrocioribus populi romani cladibus magisve justis indiciis approbatum est, non esse curæ Diis securitatem nostram, esse ultionem* (Tac. Hist. lib. I).

léon revint s'attaquer à la coalition, tous les souverains siégeaient en congrès, toute l'Europe était en armes. Napoléon choisissait, pour attaquer, le moment que la coalition aurait pu choisir elle-même pour combattre. Si les Bourbons étaient faibles contre l'empereur, l'Europe était forte. S'il avait suffi d'une proclamation pour reprendre les Tuileries au pas de course, — pour reprendre le Rhin, il fallait des armées; une seule ne suffisait plus. Une bataille gagnée contre Napoléon décidait tout, parce qu'il n'avait d'autre chance qu'une victoire. Les coalisés, de leur côté, pouvaient la perdre. Ils avaient perdu des batailles en 1813 et en 1814. Ils perdirent celle de Ligny en 1815. Waterloo même, si le destin, aidé du maréchal Grouchy, eût voulu épargner cette catastrophe à la France, Waterloo ne finissait pas la guerre, parce que la guerre était partout avec des armées insuffisantes, des soldats nouveaux et des chefs découragés. Quant à Napoléon, il n'avait que cette carte; il se pressa de la jeter au sort, et il la perdit.

En politique, comme à la guerre, quand on n'a qu'une carte à jouer contre des adversaires qui ont toutes les chances, cela s'appelle courir une aventure. Mais, à la guerre du moins, le bruit des armes, la fumée du canon couvrent tout, et la défaite elle-même, témoin celle de Waterloo, n'est pas toujours sans éclat et sans gloire. La politique d'aventure n'a jamais ni cette compensation ni ce prestige. Elle est condamnée à se servir de mauvais moyens; elle est fausse, déclamatoire, menteuse et vantarde par essence. Elle vit d'expédients, et elle aboutit à l'humiliation et à la ruine. L'événement l'a bien prouvé en 1815. Je montrerai tout à l'heure par quel côté Napoléon fut héroïque pendant cette courte réapparition de sa fortune. M. de Lamartine l'a trop méconnu ou trop oublié. Mais ce qu'il établit très-bien,

c'est cette série de mécomptes et de capitulations de toute sorte par lesquels l'illustre fugitif de l'île d'Elbe a dû passer du 20 mars au 8 août, des Tuileries reconquises au *Northumberland* accepté pour prison ; — ce sont tous ces piéges humiliants où vient se prendre le lion vieilli, et où il tombe à la fin, épuisé d'audace et de vigueur, d'inspiration et de génie.

L'empereur est à peine aux Tuileries que l'épreuve commence.

« Il ne voulait, dit justement M. de Lamartine, donner » aucun prétexte à une agression des puissances par des » armements trop soudains, encore moins par une guerre » offensive. Sa nature et sa politique étaient en contradic- » tion dans son attitude. L'homme qui avait dû toutes » ses victoires à l'audace se voyait enchaîné par sa pru- » dence. Il fallait feindre de croire à l'impossibilité de la » guerre et rester oisif et immobile au moment même où il » aurait le plus besoin de mouvement rapide et d'énergie » désespérée. Ainsi, persuader à la France qu'elle n'aurait » pas de guerre à supporter pour sa cause, persuader à » l'Europe qu'il était devenu un prince pacifique, et cepen- » dant se préparer à l'assaut du monde en silence, en se- » cret... telle était la condamnation de ce génie absolu qu'une » témérité heureuse mais folle enfermait dans le piége de » son ambition. Tel était aussi le secret de ses anxiétés, de » ses tergiversations, de ses lenteurs, de ses conseils sans » fin et de sa faiblesse pendant ces jours d'attente où il » s'usait lui-même en usant le temps. Les Tuileries ne le » reconnaissaient plus ; la France s'étonnait. On s'attendait » à des miracles de résolution, de force, d'activité. On n'a- » percevait que des hésitations, des temporisations, des » incertitudes. L'homme manquait aux circonstances, parce » que les circonstances manquaient à l'homme. Leçon ter-

» rible pour l'orgueil humain ! Les plus grands hommes se
» rapetissent quand ils se mesurent avec de fausses situa-
» tions!... »

Oui, la situation était fausse et elle ne comportait que de fausses mesures, des moyens misérables ou pervers, impuissants ou criminels. Et, par exemple, n'était-ce pas un crime que cet appel révolutionnaire aux fédérés de Paris et des grandes villes, à supposer que l'appel eût été sérieux? Pour l'honneur de Napoléon, il ne le fut pas. L'empereur eut beau faire, il eut beau dire, un matin, aux ouvriers des faubourgs rassemblés dans la cour de son palais : « .....
» Soldats fédérés, s'il est des hommes nés dans les hautes
» classes de la société qui aient déshonoré le nom français,
» l'amour de la patrie et le sentiment de l'honneur national
» se sont conservés tout entiers dans le peuple des villes,
» les habitants des campagnes et les soldats de l'armée. Je
» suis bien aise de vous voir ; j'ai confiance en vous. *Vive*
» *la nation !* » — quand Napoléon flattait ainsi ces masses indisciplinées qu'il avait détrônées le 18 brumaire, le cœur en lui protestait contre les paroles, les vœux secrets contre le style officiel, l'âme du héros contre le langage du démagogue. Et de même, quand l'empereur disait à M. Fleury de Chaboulon, après une mission avortée, dans un moment d'orageux dépit et d'amère déception ; quand Napoléon disait : « *Si je coiffais demain le bonnet rouge de 93, ils seraient tous anéantis,* » — Napoléon se calomniait ou se vantait. Non, César ne voulait pas descendre au rôle de Gracchus. Mais, l'eût-il voulu, c'est une erreur de croire qu'un pareil rôle lui eût réussi. En politique, chacun réussit par les facultés que Dieu lui a départies, et par les moyens dont il a l'expérience et l'habitude. Napoléon n'avait ni le sens ni le goût de la démocratie. Il ne savait ni manier les mas-

ses populaires, ni s'en servir, excepté peut-être un jour de scrutin ; partout ailleurs il ne savait que les comprimer. Et puis, l'homme qui avait porté l'épée d'Austerlitz ne pouvait prendre la pique du 10 août; le héros qui s'était fait mettre sur le front par le Pape la couronne de Charlemagne n'y pouvait mettre le hideux bonnet de Maillard. Et, l'eût-il fait, le peuple ne s'y serait pas trompé. Il y avait un mot qu'on prêtait à Napoléon à cette époque. Vrai ou faux, le mot résumait toute sa politique ; tout le monde le répétait et tout le monde y croyait; il était dans l'air. « *Une victoire seulement*, aurait dit Napoléon, *et je les fais tous rentrer sous terre !* » Oui, telle devait être en 1815, en présence de la fédération armée, de la Chambre des représentants malveillante et des partis conjurés, telle devait être la pensée secrète de Napoléon. En attendant, il fallait ruser, cacher la griffe du lion, flatter les faubourgs, amuser la Chambre, souffrir l'opposition jusque dans son palais et dans ses conseils. Et je ne m'étonnerais pas qu'à bout de concessions et de patience, le fier empereur eût dit en effet à M. Molé (comme M. de Lamartine le rapporte, j'ignore sur quel témoignage, à moins que ce ne soit celui de l'illustre homme d'Etat lui-même) : « Si j'avais su jusqu'où je serais obligé de descen- » dre, je serais resté à l'île d'Elbe. »

Quant à moi, plus j'y songe, plus je suis convaincu que l'empereur n'avait qu'une bonne chance en 1815, et même avant cette victoire qui lui manqua : c'était de garder la dictature que la défection de l'armée royale lui avait donnée, que les circonstances rendaient nécessaire, et qui convenait à la fois à sa situation et à son génie. On n'est pas né despote impunément. Dire à l'Europe : J'ai repris mon épée ! — dire à la France : J'ai relevé le trône de 1804 ! — c'était là son vrai rôle et la seule partie qu'il pût, sinon gagner, du moins

jouer avec honneur et sincérité. Au lieu de cela, lisez cette idylle pacifique qu'à peine rentré à Paris l'empereur adresse aux souverains de l'Europe, au moment même où le Congrès vient de le déclarer hors la loi des nations (1); lisez cette pièce :

« .... Le premier soin de mon cœur est de payer tant » d'affection par le maintien d'une honorable tranquillité.... » Assez de gloire a illustré tour à tour les drapeaux des di- » verses nations ; les vicissitudes du sort ont assez fait suc- » céder de grands revers à de grands succès. Une plus belle » arène est aujourd'hui ouverte aux souverains, et je suis le » premier à y descendre. Après avoir présenté au monde le » spectacle des grands combats, *il sera plus doux de ne con-* » *naître désormais d'autre rivalité que celle des avantages de la* » *paix, d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des peu-* » *ples*..... La justice, assise aux confins des divers États, » suffira seule pour en garder les frontières.... »

Telle est la première communication de l'empereur Napoléon aux cours étrangères. Louis XIV, au moment où, après le traité connu de la grande alliance (1701), il propose encore la paix à ses ennemis, quoiqu'il ne doute plus de la guerre, Louis XIV parle un tout autre langage (2). Quoi qu'il en soit, les courriers partent, porteurs de cette étrange lettre. Mais à peine expédiés, « l'un, écrit M. de Caulain- » court, alors ministre des affaires étrangères, n'a pu dé- » passer Strasbourg ; un autre, expédié en Italie, a été » obligé de revenir de Turin ; un troisième, destiné pour » Berlin et le Nord, a été arrêté à Mayence et maltraité par » le commandant prussien. Ses dépêches ont été saisies....»

(1) Déclaration du Congrès du 13 mars 1815.

(2) *Mémoires de Lamberty*, cités par M. Ernest Moret dans son histoire de Louis XIV (*Quinze ans de règne*). Tom. I, p. 139.

C'est ainsi que l'Europe répond aux avances de Napoléon. — A l'intérieur, même mécompte, plus cruel encore. Car du moins l'empereur pouvait répondre aux mépris de l'Europe à coups de canon; mais que faire, quand on n'osait plus se saisir de la dictature, comme si l'instrument en eût été usé et forcé par dix ans de règne; que faire contre la trahison de ses conseils, l'exigence et les ombrages de ses amis, l'audace de ses adversaires, les murmures de tous? Que faire contre les classes politiques dans l'opinion desquelles on se sentait déchu, contre les bourgeois désaffectionnés et effrayés, contre les masses populaires qu'on n'osait ni encourager dans la résistance révolutionnaire ni résolûment réprimer?... M. de Lamartine nous fait assister au supplice secret de ce grand cœur, — isolé, le lendemain même de ce retour prodigieux de sa fortune, dans son rêve de gloire et dans son triomphe. Il nous le montre étonné, impatient, bientôt effrayé de cette solitude. « Dans nos entre-» tiens, écrit à son tour Benjamin Constant, et dans les en-» tretiens avec ses conseillers et ses ministres, on s'aperce-» vait que cette nature, tranchante dans les formes, était » au fond alors vacillante et même irrésolue. Napoléon com-» mençait par commander, mais en homme qui craint d'être » désobéi : il avait besoin de convaincre. Ballotté dans ces » derniers temps par des incertitudes continuelles, *il n'était* » *pas nécessaire de le contredire pour l'ébranler; il suffisait de* » *garder le silence de la désapprobation...* » L'empereur ne commandait donc plus; il consultait. Il consultait Fouché... il écoutait Benjamin Constant. Tout au plus s'indignait-il quand, pour soulager le présent, ses conseillers semblaient oublier son glorieux passé : *Eh! que faites-vous de mes onze ans de règne?* leur dit-il un jour qu'ils lui proposaient de doter le nouvel empire d'un nouveau contrat avec la nation. C'était là un

mot très-sensé et très-fier. Les actes ne le furent pas.

Tout le monde connaît l'histoire de ce Champ de Mai où l'on vit Napoléon, couvert du manteau impérial, parader sur un échafaudage dans une stérile ostentation de majesté ; « cérémonie vaine et purement théâtrale, dit M. de Lamar- » tine,—que l'empereur avait fait attendre depuis deux mois » au peuple, comme un de ces événements mystérieux d'où » devaient sortir de nouvelles destinées pour la France... La » déception fut générale et le murmure universel. »

Tout le monde sait aussi l'origine de l'Acte additionnel et l'histoire de cette Chambre des Cent-Jours chez laquelle, comme le dit M. de Lamartine avec une franchise peu parlementaire, « un héroïsme d'attitude couvrait une lâcheté de résolution. » Ce défaut de la Chambre de 1815 était, au surplus, celui de l'époque elle-même. La Chambre était née des hésitations politiques de l'empereur et de cette irremédiable défiance que lui inspirait alors sa fortune. Elle conserva jusqu'à sa fin, qui fut pitoyable, ce vice de sa naissance. Elle ne fut politiquement ni dévouée ni courageuse. Mais qu'importe? Il est bien permis de croire, sans offenser la mémoire de Napoléon, que l'Assemblée comptait parmi ces machines de gouvernement qu'il se proposait « de faire rentrer sous terre » après la victoire. La Chambre des représentants faisait partie de son bagage d'aventure. Elle n'était pas une institution, mais un expédient.

Telle était la Chambre de 1815. Je ne prétends nullement raconter ici son histoire. Je la montre seulement par le côté où elle tient aux incertitudes et aux défaillances de Napoléon. Elle est bien, je le répète, la fille de ses irrésolutions. On sent qu'elle est née, comme le 20 mars lui-même, d'un coup de hasard et d'une aventure. On sent qu'elle est destinée à la subordination et à la faiblesse si

l'empereur gagne la bataille, — à la révolte s'il succombe. Triste destinée pour tous les deux! Mais c'est dans l'histoire même de M. de Lamartine qu'il faut chercher, pour ce qu'il a d'achevé et de saisissant, le tableau de cette lutte suprême entre l'empereur qui tombe et la Chambre qui finit ; — ou plutôt, après la bataille de Waterloo, l'empereur ne lutte plus contre l'Assemblée ; c'est l'Assemblée qui frappe sans pitié sur l'empereur. La patience de Napoléon pendant cette agonie de son pouvoir, son indifférence, qu'on pourrait taxer de pusillanimité si elle n'était, dans les hommes de cette trempe, une des formes de l'héroïsme; ce sacrifice de sa grandeur et cet abandon de son épée qu'il accomplit lentement, mais avec calme et presque avec douceur, tant la fortune a humilié son courage, plié sa nature altière et désespéré sa résistance, — tout cela peut prêter au commentaire injurieux et au dénigrement de l'esprit de parti. Quant à moi, je suis de l'avis de Senèque : je ne connais pas de plus émouvant spectacle que celui d'un grand homme aux prises avec une irréparable adversité.

M. de Lamartine fait peut-être trop bon marché de cet héroïsme que j'aime à relever, en dépit de ses conclusions historiques, dans cette grande aventure de Napoléon. Napoléon, en 1815, ne fut ni un homme d'Etat supérieur, ni même, au dire des gens du métier, le grand général d'autrefois. Il resta un héros. Son règne fut court, sa politique fut déplorable; sa campagne de Belgique fut, dit-on, médiocrement conduite ; sa retraite ressembla à une déroute. Malgré tout, le côté souverainement héroïque de sa nature s'y trahit en toute occasion, et j'ignore, pour l'honneur de notre époque et de notre pays, quel peut être aujourd'hui l'intérêt de le contester. L'homme du 20 mars, s'il n'était pas un héros, n'était plus rien. Et que dire alors de cette armée qui avait

abandonné pour lui son drapeau, de cette nation qui lui rouvrait les portes des Tuileries, si le prestige de cette héroïque figure ne leur sert pas aujourd'hui d'apologie ou d'excuse? Le départ de l'île d'Elbe, le débarquement à Antibes, la promenade triomphale de Grenoble à Paris, appartiennent, dans l'histoire de Napoléon, à la partie purement lyrique de sa destinée. Il a triomphé dans cette épreuve par cette sorte de merveilleux, composé d'audace, de sang-froid et d'inspiration, charme entraînant et contagieux attaché à la personne de quelques grands hommes, et qui l'avait fait accepter à vingt-sept ans pour général en chef de l'armée d'Italie, pour législateur chez les musulmans d'Egypte, pour dictateur au 18 brumaire, pour consul à vie après Marengo; — prestige qui l'avait soutenu en 1814 pendant une campagne désespérée et qui lui rendait le trône contre toute attente en 1815. Oui, c'était le héros qui disait, devant Grenoble, en découvrant sa poitrine, aux soldats du 5e de ligne : « Soldats, s'il en est un seul parmi » vous qui veuille tuer son empereur, il le peut! Me voilà! » — c'était ce héros qui revenait au palais des Tuileries, le 20 mars; ce n'était plus, nous l'avons trop montré, ni l'empereur, ni le politique, ni le grand négociateur, ni le général invincible. C'était le héros tout seul ; et aussi, après le premier éblouissement de ce fabuleux retour, le prestige n'avait pas duré.....

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Mais quand la France rouvrit les yeux, quand elle connut la vérité, quand elle vit clair dans ce sombre avenir, si menaçant et si prochain, il n'était plus temps; et elle suivit jusqu'au bout, dans sa destinée glorieuse et fatale, le héros

qui l'avait surprise et qui l'entraînait. La catastrophe de Waterloo est le résumé de cette étrange situation de la France, entraînée et mécontente, intrépide et désabusée, sans illusion mais sans découragement, donnant à son maître ses trésors, ses enfants, son sang, tout excepté son adhésion et sa confiance comme autrefois. « Le courage était » le même, dit M. de Lamartine en parlant de l'armée de » Waterloo. Le désespoir même le redoublait ; mais la con- » fiance, ce ciment des armées, était perdue. »

Et malgré tout, quand Napoléon arrive à l'armée, quand il a mis la frontière entre les périls du dehors et les intrigues du dedans, quand on le retrouve au bivouac, ou sur son cheval de bataille, au milieu de ses soldats ; — malgré tout, il semble que la poitrine se dilate et qu'on respire avec lui un air plus libre, plus fortifiant et plus vital. On sent que Napoléon est là sur son terrain. On s'attend à quelque grand coup; et en effet le dénoûment est tout près..... M. de Lamartine a fait de la bataille de Waterloo un récit qui a deux cents pages, récit épique et d'une grande beauté. Je suis hors d'état (surtout à la distance où je suis de Paris en ce moment) d'en vérifier l'exactitude militaire ; il y faudrait le témoignage des acteurs mêmes de ce grand drame. Quoi qu'il en soit, cette sorte de surexcitation dithyrambique que semble avoir éprouvée l'illustre écrivain en racontant la catastrophe du 18 juin ne peut être, à mon avis, attribuée qu'à une cause : le prestige même qu'exerçait sur son imagination et à son insu, pendant que sa main tenait la plume, le glorieux vaincu de cette mémorable journée. Napoléon, en effet, quoi que fasse l'historien pour le rabaisser par son commentaire, Napoléon paraît très-grand dans son récit. Le poëte est visiblement pour le héros qui combat, jusqu'au moment où l'écrivain libéral se tourne contre le despote

humilié. « *Disposition de génie !* » dit-il au début de sa narration, en parlant de la manière dont l'empereur avait massé ses troupes sur les pentes de Planchenoit, en face de la forêt de Soignes, devant l'immobile armée de Wellington. « *Une profonde méditation*, ajoute-t-il, *avait inspiré ce* » *plan à Napoléon devant des forces supérieures.* » C'est ainsi que M. de Lamartine juge l'empereur au début de l'action; mais, la bataille perdue : « *Ce fut une bataille follement aven-* » *turée*, dit le même écrivain, *mollement conduite*, *une mêlée* » *livrée à elle-même, une fortune cherchée à tâtons dans un* » *déluge de sang...*» Entre ces deux extrêmes, il y a le milieu, comme en toute chose. Tout le monde s'accorde à dire en effet que, du côté de Napoléon, la bataille de Waterloo fut très-bien conduite sur le terrain même et au moment où elle fut livrée, et cependant que la prévoyance du chef n'embrassa pas, avec le même génie qu'autrefois, l'espace et le temps. Parmi les auxiliaires indispensables de son action, les uns étaient trop loin, les autres arrivèrent trop tard. Mais ne recommençons pas cette interminable discussion. Relisons plutôt le magnifique récit de M. de Lamartine, et ne cherchons pas le motif qu'il peut avoir de rabaisser, après l'avoir élevé si haut, le héros qu'une involontaire émotion de son cœur et de sa plume a fait si grand.

« La veille de Waterloo, dit-il, son esprit, égal à son sort, » ne défaillit pas. Il eut le sang-froid, la liberté, la réflexion, » l'élan, l'activité de ses meilleures journées de guerre. » Tant qu'il put espérer, il fut fort et grand. Quoiqu'il n'eût » pris depuis dix-huit heures ni sommeil, ni repos, ni nour- » riture, il ne dormit pas pendant que ses troupes se » séchaient, se nourrissaient, dormaient autour des feux de leurs bivouacs, sans cesse éteints par les ondées de la

» nuit... » Tel était Napoléon la veille de Waterloo. Que sera-ce le jour même de la bataille ?

M. de Lamartine reproche à l'empereur de n'être pas mort, pour sa gloire, sur les redoutes du mont Saint-Jean, et il exprime, sur cette fin pindarique qui a manqué au héros de tant de victoires, les regrets d'un poëte plus que d'un historien.

> . . . . . *Mene Iliacis occumbere campis*
> *Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextrâ!!*

Oui, cette mort était belle; mais cherchée, elle ressemblait à un suicide; provoquée par le chef nécessaire de cette armée dont la défaite, si longtemps incertaine, pouvait ne pas sembler irréparable, elle ressemblait à une désertion. Et puis, la mort ne vient pas toujours à qui l'appelle. J'ai lu dans un curieux récit (1) qu'à la bataille de Novare le roi Charles-Albert, ne voulant pas survivre à sa défaite, poussa par trois fois son cheval au plus fort de la mêlée, appelant la mort, sans que la mort parût l'entendre. Quelques mois plus tard, l'héroïque et malheureux roi mourait dans son lit. Napoléon ne chercha pas la mort, à Waterloo, par désespoir d'être vaincu ; mais il ne l'évita pas *par obstination de vivre*, comme le laisse supposer M. de Lamartine.

«..... L'empereur passe devant le front de tout ce qui lui » reste de bataillons et d'escadrons, au centre et à gauche » de la plaine. Il les anime, il leur montre de la main la fu- » mée du mont Saint-Jean. Une nouvelle armée tout entière, » reste de son artillerie, de sa cavalerie, de sa garde, se » forme à la voix de ses lieutenants. Quand elle est formée, » il s'élance lui-même, l'épée à la main, aux premiers rangs

(1) Publié par le duc de Dino dans *la Revue des Deux-Mondes* (1850).

» de la colonne de tête de sa garde, et du geste, écartant à
» gauche et à droite les généraux, les officiers qui veulent
» le couvrir : « Tout le monde en arrière ! » s'écrie-t-il, et il
» marche, le premier, à l'assaut des pentes les plus escar-
» pées et les plus foudroyantes des plateaux. Un silence
» morne l'environne ; on sent qu'il va chercher son sort.
» On croit que, s'il ne lui donne pas le triomphe, il lui de-
» mandera du moins la mort. Ses traits, toujours calmes,
» paraissent néanmoins concentrer, dans leur immobilité et
» dans leur silence, cette gravité qui est la seule ardeur per-
» mise au commandement. Tout le monde se tait derrière
» lui ; on le laisse à ses pensées, on sent qu'il se mesure
» avec le destin. Il marche ainsi quelques moments sous la
» portée de deux cents pièces de canons de l'armée anglaise,
» qui ne tiraient pas encore de peur de perdre leur feu.
» Puis, se retournant vers son armée, *et se rangeant un peu*
» *sur la gauche, dans le pli d'un mamelon du terrain qui le cou-*
» *vre contre les boulets* : « En avant ! s'écrie-t-il, en avant !..... »

Ce récit est clair : Napoléon débute par une fanfaronnade et finit par une défaillance. Mais je le demande, ce rôle de bravache ridicule que M. de Lamartine prête ici au chef de l'armée française, ce rôle est-il conforme à ce que tout le monde sait aujourd'hui du caractère et des allures militaires de Napoléon ? On ne défigure pas impunément, après quarante ans, une physionomie historique. Elle reste, par de certains dehors d'une célébrité indestructible, ce que le sentiment public l'a une fois faite. Telle est la physionomie militaire de Napoléon. On peut discuter encore sur les causes de sa grandeur et de sa chute, sur les mérites et sur les vices de sa politique, et je ne m'en suis pas fait faute dans cette humble étude, pas plus que M. de Lamartine dans son éloquente histoire ; mais il n'est pas plus permis de contes-

ter aujourd'hui l'intrépidité de Napoléon que celle d'Alexandre, de César ou de Condé, quoiqu'aucun de ces grands hommes ne soit mort en bataille rangée. *Fortis Achilles !* Napoléon a son épithète homérique comme Achille lui-même. Il avait l'âme intrépide. Plût à Dieu que son ambition eût été plus timide que son courage !

J'ai là par hasard sous les yeux des pamphlets écrits en 1814, sous forme officielle, contre l'empereur détrôné. Ces pamphlets sont curieux à quelques égards, comme exemple des excès de plume que peut inspirer quelquefois la passion politique ou la rancune nationale à des hommes sérieux et respectables. Dans un de ces libelles, écrit par un des commissaires étrangers chargés d'accompagner Napoléon jusqu'à son embarquement à Fréjus, le héros de Wagram et de Montmirail joue le rôle de ce saltimbanque uniquement occupé *de sauver la caisse*, et aussi sa tête, et prêt pour tous les travestissements, toutes les gourmades et toutes les lâchetés. « Au bout du compte, je n'y perds rien, dit quelque » part l'empereur dans ce récit, car j'ai commencé la partie » avec un écu de six francs dans ma poche, et j'en sors fort » riche... » Ailleurs Napoléon, craignant d'être empoisonné pendant son voyage, jette sournoisement sous la table les mets qu'on lui sert, *pour faire croire qu'il les a mangés*. Arrivé à l'île d'Elbe, voici le discours qu'il adresse à son nouveau peuple : « ... La douceur de votre climat, les sites ro- » mantiques de votre île m'ont décidé à la choisir entre tous » mes vastes Etats pour mon séjour. J'espère que vous » saurez apprécier cette préférence... » Mais je n'insiste pas. J'ajoute même que ce dénigrement, si déplorable qu'il soit, se comprend, surtout de la part d'écrivains étrangers, en 1814 et en 1815. Les pamphlets complétaient alors l'œuvre du canon, et achevaient, avec des injures, celui que les

boulets avaient épargné pendant la bataille. Mais aujourd'hui ! contester à l'empereur Napoléon la plus historique de ses qualités militaires, refuser non pas seulement les témérités, mais les délicatesses de l'héroïsme au glorieux captif qui, au moment de monter sur le *Bellérophon*, et comme le général Becker, commissaire du gouvernement français, faisait mine de l'accompagner : « N'en faites rien, général, » dit l'empereur ; songeons à la France ! Si vous me suiviez, » on pourrait croire que vous m'avez livré aux Anglais.... » Je ne veux pas laisser peser sur la France le soupçon » d'une telle trahison ! » — oui, contester que le véritable héroïsme était encore là (1), en dépit du sort, ah ! cela n'était pas nécessaire au jugement rigoureux que l'illustre historien a dû porter sur la politique des Cent-Jours ; car tous les héros ne sont pas invariablement de bons politiques, quoique tous les mauvais politiques ne soient pas des héros.

(1) M. de Lamartine ne voit, dans cette belle réponse de Napoléon, que la *sollicitude d'un homme d'honneur pour la renommée de son gardien*. Il est permis d'y voir autre chose.

VIII

Les quinze dernières années de Louis XIV.

I

— 1er AOUT 1852. —

M. Ernest Moret, dans l'intéressant volume qu'il vient de publier (1), prend Louis XIV trois ans après la paix de Ryswick, au moment où sa fortune semble s'accroître par le testament de Charles II, tandis que sa puissance réelle s'abaisse dans ses généraux, dans ses soldats, dans ses négociateurs, dans ses ministres, comme par un juste retour de tant de prospérité et de tant de grandeur. L'auteur, on le voit bien, s'est proposé de remplir une lacune de l'histoire en prenant Louis XIV à son déclin : non que cette histoire ne soit très-connue de toute manière, mais elle n'aura jamais été si sérieusement recherchée ni si complétement racontée. Ce premier volume, qui commence par la mort de Charles II (1er novembre 1700), ne finit en réalité, et malgré le dramatique épisode des Cévennes qui se prolonge un peu

(1) *Quinze ans du règne de Louis XIV*, 1700-1715, le 1er volume. (Paris 1852).

plus tard, qu'avec la campagne de 1703. On peut juger par là des proportions que M. Moret veut donner à son récit.

Mais disons d'abord un mot de l'auteur lui-même : nous aborderons ensuite le sujet qu'il a traité. Je ne chercherai pas à quelle école historique, encore moins à quelle école de style M. Ernest Moret appartient. Je reconnais qu'il n'est ni servilement imitateur ni volontairement entraîné. Mais avoir le goût de l'indépendance, ce n'est être indépendant qu'à moitié. Il y faut aussi la force qui affranchit ; tant d'influences que nous n'apercevons pas nous maîtrisent ! tant de courants nous entraînent à notre insu ! tant de piéges, recouverts d'amorces décevantes, attirent les plus fermes et les plus sérieux ! M. Moret est de ceux qui luttent avec une vigueur naturelle contre ce facile attrait des imitations factices. Je montrerai tout à l'heure dans quelle mesure il y succombe, par entraînement de jeunesse, involontaire engouement, sans parler de cette foi un peu aveugle dans sa propre puissance qui est un des défauts et un des écueils de l'érudition.

« Je ne savais rien, nous dit M. Ernest Moret, et je me » suis mis à tout apprendre. » Il est vrai que cela répond à tout aujourd'hui. L'histoire a pourtant plus d'un secret ; et contre ces secrets la science est souvent impuissante, tandis que la sagacité de l'historien les découvre. Il y a, si je puis parler ainsi, une partie divinatoire de l'art de raconter que ce culte exclusif de l'érudition menace d'éteindre chez quelques-uns, et qu'il ne remplacera jamais. « Nous avons ap- » pliqué à notre travail la méthode de Descartes, écrit M. Mo- » ret : nous avons oublié pour apprendre. Nous avons » dépouillé le vieil homme, repoussé les notions préconçues » que reçoit chaque personne sur les événements accomplis, » laissé de côté les jugements faits, rejeté ce que l'on pour-

» rait appeler *les idées innées historiques*. Nous avons brûlé ce » demi-bagage que chacun traîne à sa suite après les sou- » venirs du collége et les lectures de chaque jour; et ayant » ainsi tout oublié, tout rejeté, fait table rase, *nous nous » sommes mis alors, ne sachant rien, à tout apprendre*, à étu- » dier nous-même les pièces, les documents, les livres, et à » rechercher la vérité..... » Certes, il est impossible de s'exécuter plus modestement que ne fait ici M. Moret. Il ne savait rien ou il savait mal. Il avait tout à réformer ou à rectifier dans son bagage d'historien ; mais en même temps que l'humilité est grande d'un pareil aveu, comme le disciple de l'érudition moderne, l'homme que la confiance du savant exalte, en dépit de sa modestie même, jusqu'à l'orgueil de l'inventeur, comme cet homme de notre époque se retrouve dans l'aveu qui suit : J'ai tout appris ! « Nous pouvons dire » par avance à ce propos, écrit M. Moret, que sur deux points » principaux, la guerre des Cévennes, la guerre de Ragoczi, » nous apportons des documents entièrement inédits, en- » tièrement inconnus aux lecteurs français. Nous avons » puisé les premiers aux archives du dépôt de la guerre, et » les seconds dans des ouvrages allemands et latins non » encore traduits dans notre langue..... » — Et sur la guerre des Cévennes, M. Moret a bien raison ; rien de plus curieux et à quelques égards de plus nouveau que les deux chapitres que, dans ce volume même, l'auteur y a consacrés. Quant à la guerre de Ragoczi, nous attendrons la suite de l'ouvrage. « Relativement à l'histoire diplomatique, ajoute » M. Moret, de même nous révélons un secret de la plus » haute importance, qui jette un jour tout nouveau sur la » grande question de la succession espagnole..... »

Arrêtons-nous ici un instant. Ce grand secret qui ressemble à une de « ces illuminations soudaines » dont parle

Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, nous le savions, nous très-humble ; et nous le trouvons, sans l'avoir tant cherché, dans un de ces écrivains qu'il est de mode de dédaigner aujourd'hui, parce qu'ils font très-peu montre d'érudition, bien qu'ils en aient beaucoup, et parce qu'ils ne chargent pas de renvois et de notes les pages de leurs écrits, quoiqu'ils en aient un immense amas sous la main. Les histoires de Voltaire font, je le sais, partie de ce *demi-bagage que chacun traîne à sa suite après les souvenirs du collége et les lectures de chaque jour*, et il n'est presque plus permis de prononcer ou d'écrire le nom de cet incomparable écrivain. Aussi est-ce en toute humilité que j'y renvoie M. Moret à propos de la succession d'Espagne. M. Moret établit, avec une sagacité d'autant plus rare qu'il a complétement mis de côté ce qui pouvait lui en tenir lieu, j'entends le souvenir de quelques pages très-concluantes de l'auteur du *Siècle de Louis XIV* sur le même sujet; — M. Moret, dis-je, établit que le testament de Charles II, qui disposait de son immense succession en faveur d'un petit-fils du roi de France, ne fut pas le résultat des intrigues de la diplomatie française à Madrid. Tout au contraire, « ce testament » fut une œuvre nationale, une œuvre espagnole. Ce furent, » non les ambassadeurs de Louis XIV, mais les grands du » royaume qui l'inspirèrent au fils mourant de Philippe IV. » Ces seigneurs, dont le nom mérite d'être attaché à cette » glorieuse page de leur histoire, étaient le duc de Medina-» Sidonia, les marquis de Villagarcia et de Villena, le comte » de San-Estevan, le cardinal Porto-Carrero et le secrétaire » d'Etat Ubilla. Pour sauver l'unité de leur pays, ils conseil-» lèrent à Charles II d'appeler au trône le petit-fils du plus » puissant prince de la chrétienté, du seul roi capable de » défendre l'unité, et ce fut dans l'intérêt de l'Espagne qu'ils

» dictèrent le testament. Les gentilshommes castillans » avaient calculé juste. C'était là un beau dessein, une » grande pensée ; et sans les armes de l'Europe, surtout sans » les fautes de Louis XIV, son petit-fils conservait l'unité » de la monarchie, et gardait sur sa tête toutes les couron- » nes de Philippe II. »

M. Ernest Moret ajoute à l'appui de cette assertion, avec laquelle il déchire, comme il le croit, tous les voiles du passé, — il ajoute le récit d'une délibération curieuse dont les Mémoires du duc de Saint-Simon nous avaient, si j'ai bon souvenir, donné un avant-goût, et dans laquelle Louis XIV soumit à son conseil, chez madame de Maintenon, en présence du grand dauphin, père du duc d'Anjou, les embarras de sa politique, les incertitudes de son esprit et les anxiétés de son âme ; mais ce n'est pas tout. M. Mignet a communiqué à l'auteur un fait important et qui est comme la preuve définitive de l'indépendance avec laquelle le roi Charles II s'était décidé à ce grand sacrifice de sa maison. Ce fait, qui doit figurer dans la suite des *Négociations relatives à la succession d'Espagne* que prépare en ce moment M. Mignet, c'est celui d'une première délibération qui aurait précédé celle dont nous venons de parler, et qui serait restée ignorée pendant plus de cent cinquante ans (1). Dans ce premier conseil, « Louis XIV aurait résolu, dit M. Moret, » de s'en tenir au traité de partage (du 25 mars 1700) *et de* » *refuser le testament de Charles II.* »

Nous n'avons, je l'espère, rien oublié.

Voici maintenant comment Voltaire rendait compte, il y a près d'un siècle, des mêmes circonstances, avec plus de

(1) Saint-Simon parle de deux conseils tenus par Louis XIV, chez madame de Maintenon, sur les dispositions de testament espagnol.

développement et de lumière, dans une histoire relativement très-concise, que ne l'a fait M. Ernest Moret lui-même dans le cours d'un récit habituellement plus détaillé (1). Je ne résiste pas au plaisir de remettre sous les yeux du lecteur ces pages d'un si grand sens historique et d'une netteté si lumineuse et si décisive :

« ..... Dans cette crise violente, le cardinal Porto-Carrero, » archevêque de Tolède, le comte de Monterey et d'autres » grands d'Espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réuni- » rent pour prévenir le démembrement de la monarchie. » Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans » leurs esprits la raison d'Etat, *et servit la cour de France* » *sans qu'elle le sût*. Ils persuadèrent à Charles II de préférer » un petit-fils de Louis XIV à un prince éloigné d'eux, hors » d'état de les défendre..... Le roi, scrupuleux, fit consulter » des théologiens qui furent de l'avis de son conseil ; en- » suite, tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au Pape » Innocent XII et lui fit la même consultation. Le Pape, qui » croyait voir dans l'affaiblissement de la maison d'Autriche » la liberté de l'Italie, écrivit au roi « que les lois d'Espagne » et le bien de la chrétienté exigeaient de lui qu'il donnât » la préférence à la maison de France. » La lettre du Pape » était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un » souverain comme une affaire d'Etat, tandis que le roi » d'Espagne faisait de cette grande affaire d'Etat un cas de » conscience.

(1) Voltaire, il est vrai, ne parle pas de ce premier conseil dans lequel fut d'abord refusé le testament de Charles II; mais si on suppose, comme le prétendent les historiens que M. Moret a si complétement réfutés, que le testament espagnol a été le fruit d'une longue suite d'intrigues françaises, — le prétendu refus de Louis XIV n'aurait été qu'une intrigue de plus.

« Louis XIV en fut informé par le cardinal de Janson,
» qui résidait alors à Rome : *c'est toute la part que le cabinet*
» *de Versailles eut à cet événement.* Six mois s'étaient écoulés
» depuis qu'on n'avait plus d'ambassadeur à Madrid (1).
» C'était peut-être une faute, et ce fut peut-être encore cette
» faute qui valut la monarchie espagnole à la maison de
» France. Le roi d'Espagne fit son troisième testament qu'on
» crut longtemps être le seul, et donna tous ses Etats au duc
» d'Anjou. On saisit un moment où sa femme n'était pas au-
» près de lui pour le faire signer. *C'est ainsi que toute cette*
» *intrigue fut terminée.*

» L'Europe a pensé que ce testament de Charles II avait
» été dicté à Versailles. *Le roi mourant n'avait consulté que*
» *l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets et même leurs*
» *craintes*; car le roi de France faisait avancer des troupes
» sur la frontière pour s'assurer une partie de l'héritage
» (conformément au traité de partage), tandis que le roi mo-
» ribond se résolvait *à lui tout donner. Rien n'est plus vrai*
» *que la réputation de Louis XIV et l'idée de sa puissance fu-*
» *rent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolu-*
» *tion...* »

Que conclure de ce rapprochement entre l'affirmation si peu équivoque de Voltaire et la révélation si confiante de M. Moret, si ce n'est que l'auteur de *Quinze Ans du règne de Louis XIV*, qui s'était imposé la tâche d'oublier pour mieux savoir, avait omis cette fois de rapprendre en oubliant? Non que je conteste la valeur très-respectable des informations de toute espèce où M. Moret a puisé; mais Voltaire, à quarante ans de distance des événements, avait jugé, avec les

(1) Le marquis d'Harcourt raconte dans ses dépêches qu'*il ne vit le roi qu'un moment, dans une chambre très-sombre, éclairée de deux bougies,* de peur qu'il ne s'aperçût que ce prince était moribond.

impressions récentes, les souvenirs vivants et les documents, à la vérité incomplets (1) mais certains, qui s'offraient à lui, ce que M. Moret juge à son tour, à grands frais de recherches et d'érudition, un siècle et demi plus tard. Voltaire méritait donc d'être compris, sur ce point, parmi les éléments d'une enquête si sérieuse. Il ne faut écrire l'histoire ni trop tôt ni trop tard. Voltaire, quoi qu'on en ait dit, écrivait à point celle de Louis XIV, assez près pour le bien connaître, assez loin pour le bien juger. Aussi ne flatte-t-il pas le grand roi, mais ne se laisse-t-il jamais aller à la manie de le régenter, comme c'est quelquefois le défaut des jeunes écrivains de notre pays, et M. Ernest Moret n'y a pas échappé. « Pour » avoir l'Espagne, dit M. Moret, il lui fallut ménager à la » fois les petites et les grandes puissances, éviter ces inter- » ventions apparentes de la politique française dans les af- » faires intérieures des États européens, cesser de se faire » Stuart en Angleterre, protestant en Allemagne, Français à » Madrid ; plus encore peut-être, répudier les traditions du- » res et despotiques de son cabinet depuis Louvois ; fuir ces » actes qui affichaient un orgueil asiatique, une suzeraineté » européenne, alors qu'il affectait de couvrir l'Europe de son » ombre, confondant dans sa superbe immense la grandeur » avec son image... » Voltaire, sans être au fond moins sévère, apprécie avec une tranquillité plus équitable les difficultés où se trouvait entraînée la politique de Louis XIV, et il fait mieux la part du temps. « Ceux qui pensent ,» dit-il à propos de cette paix de Ryswick qui rendit possible le testament de Charles II, « que les rois et leurs ministres sacri- » fient sans cesse et sans mesure à l'ambition, ne se trom-

(1) Et pourtant Voltaire disait déjà : « Autrefois les Mémoires manquaient à l'histoire, aujourd'hui la multiplicité des Mémoires lui nuit. »

» pent pas moins que celui qui penserait qu'ils sacrifient » toujours au bonheur du monde... » C'est avec cette mesure intelligente que Voltaire a jugé, dans le *Siècle de Louis XIV*, tout ce qui est question d'État, intérêt public, négociation, guerre ou traité ; et cette modération, quand elle ne dégénère pas en complaisance pour les personnes, est à coup sûr plus près de la vérité que ne le serait un dénigrement systématique. Madame de Maintenon, par exemple, a été l'objet de bien des satires injustes et aussi de beaucoup d'apologies impuissantes. Qui l'a jamais mieux caractérisée que Voltaire dans cette phrase d'une simplicité si énergique et si calme : « Madame de Maintenon, avec toutes les qualités » estimables qu'elle possédait, *n'avait ni la force, ni le cou-* » *rage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soutenir la* » *gloire d'un État.* »

Le dirai-je ? Je crains que M. Moret n'ait abordé cette histoire d'il y a cent cinquante ans avec cette sorte d'impétuosité un peu lyrique qui est le travers d'une certaine école historique fort accréditée de nos jours, et qui ne serait chez lui, en tout cas, que le tort presque enviable de sa jeunesse, de son inexpérience et de son ardeur. Mais les défauts que l'âge excuse chez M. Moret, une maturité trop incontestable les rend, chez les vrais adeptes de cette école, à peu près incorrigibles. L'imagination, quand elle a vieilli sans se calmer, est la plus opiniâtre de nos facultés. J'aurais eu beau jeu, par exemple, quand j'ai récemment jugé les derniers volumes de l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Lamartine, à relever toutes les excentricités de style dithyrambique dont cette œuvre fourmille ; mais, je l'avouerai, deux raisons m'empêchent de faire à l'illustre auteur des *Méditations* cette guerre de mots : d'abord la parfaite inutilité, quant à lui, d'une pareille critique ; et, quant au public, l'inconvénient

de diminuer dans son estime ce qui me paraît être le seul mérite historique du grand poëte, je veux dire le sens divinatoire et l'intuition lyrique. Comme poëte en effet, et en restant poëte sans jamais devenir historien, M. de Lamartine devine souvent ce que de simples historiens seraient condamnés à apprendre. Il a ce don rare et inexpliqué qui a fait la fortune des sorcières du paganisme. Il devine le passé, ce qui est presque plus difficile que de prédire l'avenir; et il répand, à travers beaucoup de brouillards, dans l'obscurité du temple et parmi la fumée du sacrifice, quelques-uns de ces rayons de vraie poésie qui parfois saisissent la vérité dans le passé et font revivre et palpiter la réalité.

M. Ernest Moret est, à beaucoup d'égards, comme historien, d'une école plus sérieuse que celle de M. de Lamartine. Il s'y rattache toutefois par instants et s'y compromet par une certaine intempérance métaphorique de l'expression, par le bruit de la phrase, la recherche de l'image, le fracas et le cliquetis des descriptions militaires, l'accumulation et la fantaisie des portraits, et, pour l'ensemble, par je ne sais quelle allure agitée, impétueuse et véhémente qui ne déplaît pas, qui même entraîne bien souvent, mais qui inquiète. On dirait que l'auteur marche à quelque chose d'inconnu, parmi toutes sortes de piéges, qu'il va courir lui-même les périls qu'il révèle et livrer les batailles qu'il s'apprête à décrire. « Cela manque de calme, » me disait un jour un classique, homme d'esprit, en me montrant un tableau célèbre de l'école romantique. Ainsi dirai-je de quelques pages de M. Moret. «..... D'un bout de l'Europe à l'autre (c'était quelques » mois avant la campagne de 1702), de l'Irlande à la Hon- » grie, de la Prusse au Tyrol, les puissances forgeaient des » épées, fondaient des canons, fabriquaient des cartouches. » C'était comme un immense bruit de chevaux, un retentis-

» sement d'armes, un cliquetis de fusils, un roulement sourd
» d'artillerie. C'était la guerre dans la paix, car la paix sub-
» sistait toujours, et elle couvrait encore de *son manteau*
» *trompeur* cette fausse situation, cet état de demi-hostilités,
» cette lutte sourde, dangereuse, mesquine, unique dans
» l'histoire et indigne de grands peuples *qui allaient se heur-*
» *ter si noblement au grand soleil des batailles!!!...* »

M. Moret, tout entier à de savantes recherches, n'a peut-être jamais lu un seul volume des histoires de M. de Lamartine. Qui peut contester pourtant qu'il n'y ait là comme un calque involontaire des défauts de son style et de sa manière? C'est que ce style, prenez-y garde, il est dans l'air. Depuis le succès des *Girondins*, ce style est épidémique. On ne s'en préserve tout à fait que par l'étude des maîtres et le culte des modèles. Ah! il ne faut jamais, en fait de littérature, trop « oublier. » Il y a une certaine tradition française à laquelle il est utile, même aux plus fermes esprits, de se rattacher et de s'appuyer ; et s'il y a quelque chose qui lui soit contraire, c'est ce tapage impuissant, cette phraséologie sonore, cette fougue stérile et cette niaiserie pindarique qui est aujourd'hui à la mode. Je ne veux pas poursuivre un rapprochement qui pourrait passer pour impitoyable ; mais que M. Moret, qui a fait un portrait démesuré et brillant, mêlé de vérité et d'exagération, de naturel et d'enluminures, du roi d'Angleterre Guillaume III; — qui tantôt (page 135) le compare à Agamemnon (M. de Lamartine en fait autant, en 1814, pour l'empereur de toutes les Russies), tantôt rappelle à propos de sa mort « les funérailles d'Alexandre » (page 141), tantôt nous montre son regard « étincelant comme celui d'Auguste » (page 143) ; — que M. Moret, qui a composé ce portrait de toutes pièces, essaie maintenant de se reporter à celui qu'a tracé Voltaire : —

« ... Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat... » Aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mé- » lancolique qui rebute plus qu'elle n'impose, etc., etc...» — que M. Moret, je le répète, fasse cette comparaison comme il peut la faire, et je m'en rapporte à son excellent esprit: il comprendra où est la vraie mesure du style dans l'histoire, où doit s'arrêter le trait, et si la couleur doit couvrir le tissu des chairs jusqu'à les animer ou les empâter, si le sang doit y pénétrer jusqu'à les faire vivre ou les faire éclater.

Il en est du style figuré dans l'histoire comme de « l'ornementation » dans l'architecture. Ce style n'y réussit que dans la mesure où il concourt à la conception principale sans la dénaturer, où il s'allie à la pensée de l'auteur sans l'affaiblir par la mignardise, sans l'outrer par la prétention. S'il ne sert qu'à couvrir le vide de l'idée première, il n'est que le jeu puéril ou l'illusion paresseuse de l'esprit. Et, par exemple, il n'est pas bien sûr que M. Ernest Moret ait beaucoup ajouté à l'idée (d'ailleurs excessive) qu'il a voulu donner du général des armées d'Autriche, l'intrépide prince Eugène de Savoie, quand il nous dit : « *Ses lauriers poussaient dans le sang, mais ils poussaient.* » Je voudrais bien savoir où les lauriers peuvent pousser, si ce n'est dans le sang, pour les gens de guerre ? Ailleurs M. Moret termine un très-bon portrait du maréchal de Montrevel, dans les Cévennes, par ce trait emprunté au langage des *Précieuses* : « *Il eût pu gagner des batailles, mais jamais des cœurs.....* » Ce sont là des jeux de mots. M. de Lamartine a quelquefois, parmi ce déluge de sa brillante improvisation, de ces phrases concises qui échappent en quelque sorte aux défauts de sa manière habituelle et où se révèle ce don de voir et de peindre dont j'ai parlé. « ..... *Il portait légèrement son âge, fièrement son*

nom, » dit-il quelque part du prince de Talleyrand au Congrès de Vienne. Cela est très-bien dit et très-juste. « . . . L'ar- » mée anglaise, écrit-il ailleurs, respirait à peine entre deux » assauts ; et Wellington, immobile sur son cheval blessé, » regardait avec un intrépide découragement de la victoire » cet élan de l'armée française, etc. » Ce *découragement intrépide*, c'est là un trait de poëte et d'historien, l'un aidant l'autre. Voilà, même dans cet artifice et cette élégance de la forme, la mesure de style permise à l'histoire, parce qu'ici l'art vient au secours de la pensée et l'élégance est au service de la force. J'aime mieux, je dois le dire, dans les histoires de Voltaire la tradition de ce grand style du XVIIe siècle, ce style sensé et sain, baissé d'un ton peut-être sous la plume du philosophe, non pas plus simple, mais pris de moins haut et dans une région plus accessible, sans faux coloris, sans entraînement lyrique, passionné parfois, mais d'une passion d'homme, non de corybante ; oui, j'aime mieux ce style de Voltaire. Je crois pourtant que l'histoire n'a rien à perdre à être racontée dans un langage aux proportions plus larges, aux formes plus amples, plus vif de couleur et de mouvement, ce style abondant et orné dont Tite-Live est le modèle le plus accompli chez les anciens et M. Augustin Thierry chez nous ; — modèle dont M. Macaulay reproduit, en Angleterre, jusqu'à l'excès peut-être, les qualités dominantes, et dont le regrettable M. Alexis de Saint-Priest cherchait la trace et plus d'une fois déjà l'avait rencontrée, quand il est mort. Ou je me trompe fort, ou M. Ernest Moret aspire aussi à réaliser cette alliance de l'imagination et de la couleur mises au service de l'érudition ; tentative brillante et périlleuse dont seulement j'ai voulu lui signaler les écueils, afin qu'au début d'une si longue course il ne prenne pas (elles sont fort voisines) la redon-

dance pour la plénitude, l'accumulation pour la vigueur, la fougue pour l'inspiration.

En effet, l'inconvénient de ces défauts ne se communique pas seulement au style de l'histoire. Il altère aussi la physionomie des personnages historiques, il exagère et amplifie la portée des événements. On pourrait croire qu'il n'est guère possible aujourd'hui d'exagérer l'importance des quinze dernières années publiques du grand règne, tout cet ensemble composé de gloire et d'humiliation, de décadence et de fierté, d'éclatants désastres et d'obscure misère par lequel débute le XVIIIe siècle. Je le crois pourtant. Je crois que l'histoire extérieure de Louis XIV, à partir de la paix de Ryswick, celle de ses guerres, de ses négociations, de ses malheurs même, n'est pour ainsi dire que l'accessoire de son histoire principale, cette histoire intérieure et domestique qui est à Versailles, et que par là s'explique peut-être comment la guerre fut si mal faite, comment la paix profita si peu, et comment la France ne se releva plus, que par une révolution radicale, de cette décadence de son grand roi.

II

— 29 AOUT 1852. —

Le sujet auquel M. Moret a voué son érudition et consacré sa plume facile et brillante, ne mérite pas moins en effet que son talent lui-même l'attention de la critique Dans une première étude j'ai relevé quelques défauts de la

manière et de la méthode de l'auteur. Je cherche, aujourd'hui, à apprécier le point de vue même où il s'est placé.

«..... L'auteur a voulu peindre une grande époque, nous » dit-il, et il l'a peinte avec orgueil; il a voulu réparer une » injustice. S'il a décroché les vieux tableaux noircis par le » temps, essuyé la poussière des années et contemplé ces » solennelles figures toutes glacées par la mort..... il l'a » fait à dessein. Absorbés par le présent ou préoccupés de » l'avenir, les hommes de notre génération oublient trop » peut-être les leçons et les conseils du passé. Il y aurait » cependant, dans les grandes questions extérieures surtout, » plus d'un grave enseignement à tirer de l'expérience » des morts. L'histoire du commencement de ce siècle, » l'histoire de l'Empire français semble calquée sur la fin » du règne de Louis XIV, sur les dernières années du règne » que nous allons raconter..... Mais Louis XIV résiste à la » lutte; il garde et sa couronne et ses conquêtes; il ne perd » pas une province, et il laisse à Louis XV toutes les acqui- » sitions de Richelieu et de Mazarin... Certes ce sont là de » grandes choses !... »

Oui, à ce moment de notre histoire, les choses sont quelquefois grandes; mais les hommes, j'en demande pardon à M. Moret et je n'en excepte pas même « cette tête royale » qui domine tout, les hommes sont trop souvent médiocres et insuffisants; ils sont au-dessous de leur fortune, bonne ou mauvaise.

Une fois vieilli, et Louis XIV fut vieux de bonne heure; — il l'était quand il révoqua l'édit de Nantes; — une fois vieilli, la vie du roi, comme je l'ai dit, n'est plus qu'à Versailles. Sa pensée s'y absorbe, son horizon s'y restreint, sa prévoyance s'y borne, son ambition s'y rapetisse, si ce n'est dans sa portée lointaine que rien n'arrêta jamais (témoin

cette expédition qu'il préparait contre l'Ecosse en 1708), du moins dans ses conseils, dans ses inspirations et dans ses moyens. « Il faut, dit La Bruyère, que le capital d'une affaire qui assemble dans une ville les plénipotentiaires ou les agents des couronnes et des républiques soit d'une longue et extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple règlement des rangs, des préséances et des autres cérémonies. » Ce que La Bruyère disait des congrès diplomatiques, on pouvait le dire alors des conseils de Louis XIV, de toutes les habitudes de sa cour et de sa vie. Calculez par exemple le temps qu'il fallut au roi pour accepter le testament de Charles II, et celui qu'il consacre à l'affaire du collier de perles de madame la duchesse de Berry. M. Moret relève justement la légèreté avec laquelle Louis XIV, au moment même de cette chaude alarme que cause en Angleterre l'acceptation du testament espagnol, se décide à saluer du titre de roi l'impuissant héritier de Jacques II. On sait quelle en fut la suite. «Louis XIV, écrit milord Bolingbroke, reconnut le prétendant *par des importunités de femmes.* » — « Il résista longtemps ,» écrit à son tour M. Moret. Louis XIV ne savait plus résister longtemps à ce genre d'obsession, et j'aime mieux croire ce que raconte Voltaire, que « Jacques III fut reconnu le jour même qu'il avait été arrêté dans le conseil qu'on ne le reconnaîtrait pas. »

Et voulez-vous savoir, au surplus, comment se traitent, à cet instant-là, les affaires d'Etat ? Cherchez dans Saint-Simon, qui est justement l'historien de ces quinze dernières années; cherchez la place qu'y occupent les grands événements de l'histoire extérieure au moment même des plus calamiteuses extrémités où la France est réduite, et puis mesurez l'immense espace qu'y remplissent tout à côté les

intrigues, les passions, les querelles, les vanités et les cabales de la cour. Cette disproportion est la juste mesure de l'importance relative des uns et des autres. «... La cabale » la plus étrange, la plus terrible, la plus profonde, la plus » unie, nonobstant ses subdivisions, qui ait existé depuis la » paix des Pyrénées qui a scellé la dernière fin des troubles » de la minorité du roi..... » Ainsi parle Saint-Simon. Nous sommes en 1710. De quoi s'agit-il? de la Grande-Alliance peut-être, de celle qui s'attaque à la France avec les forces réunies de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Hollande?... Pas du tout. La cabale qui occupe Saint-Simon, elle est à Meudon, non à La Haye. Il ne s'agit pas de Marlborough ou du prince Eugène, mais de mademoiselle Choin. Encore, si c'était là le travers particulier de Saint-Simon d'exagérer l'importance des événements de cour par insouciance de la politique véritable, et de faire marcher l'histoire après la chronique. Mais non; ce défaut est celui du temps, ce travers est celui de Louis XIV lui-même, *regis ad exemplar*... Saint-Simon, qu'on peut croire particulièrement infatué de cet esprit d'exclusion et de rapetissement, n'en est, bien qu'il le soit par goût, que l'interprète exact et infaillible ; et si nous avons peine à nous figurer qu'il ne s'est pas servi d'un verre grossissant, c'est que nous jugeons de son point de vue par le nôtre, aujourd'hui que les conditions réciproques des gouvernements et des sociétés sont si profondément changées. Ce qui caractérise ces dernières années du règne de Louis XIV (je ne parle pas de la majesté théâtrale de l'attitude et de cette dignité extérieure que l'adversité ne dérangea pas); mais ce qui caractérise la politique, c'est la légèreté avec laquelle tous ces grands ressorts du gouvernement, — la guerre, la diplomatie, l'administration, les finances, — sont maniés et conduits; et ce qui caracté-

rise la vie de cour, au contraire, c'est la gravité avec laquelle ses moindres incidents s'y produisent.

« ..... L'affaire enfin fut accordée immédiatement avant » d'aller à Marly ; et le lendemain que le roi y fut, qui était » un lundi 8 octobre (1711), il déclara qu'il faisait le vidame » d'Amiens duc et pair de Chaulnes par une nouvelle érec- » tion. La joie extrême de la famille ne fut pas pure ; *la* » *cour parut consternée* et ne se contraignit pas. Un troisième » duché dans la maison d'Albert, érigé pour un cadet de » l'âge du vidame, excita des propos mortifiants ; et ce qui » les dut toucher davantage et qui *causa une surprise générale,* » le dauphin s'en expliqua tout haut avec mesure, mais en » désapprouvant nettement la grâce et ne blâmant pas la » licence qu'elle rencontrait ; *ce qui lui fit beaucoup d'honneur* » *dans le monde*..... (1). »

Ai-je besoin de dire que ce dauphin, dont il est ici question, est le sage duc de Bourgogne, l'élève chéri de Fénélon, non-seulement le prince mais l'homme le plus sérieux de la cour de Louis XIV? Eh bien ! lisez encore, car le style en est exquis et le charme en est grand ; lisez, après la mort du premier dauphin, ces entretiens prolongés, profonds, secrets par le rendez-vous, presque religieux par l'accent, entre le duc de Bourgogne et le duc de Saint-Simon, deux grands esprits ; — ces entretiens après lesquels Saint-Simon s'écrie une fois, ne pouvant plus contenir l'ivresse de son âme : « Un magnifique et prochain avenir s'ouvrait devant moi !... » — De quoi s'agit-il encore ? Saint-Simon a confié au duc de Bourgogne, dans ce grand et dangereux trouble des affaires générales, les mécomptes et les douleurs de son orgueil ; il l'a interrogé et invoqué sur le fait *des préséances et sur le rang*

(1) *Mémoires de Saint-Simon,* tome XVIII, p. 115 (édition Delloye).

des ducs et pairs ; il l'a apitoyé sur ce titre de *monseigneur* qu'on donne aux ministres et qu'on refuse aux plus grands seigneurs du royaume, — et le duc de Bourgogne l'a pris au sérieux. « A ce récit, écrit Saint-Simon, l'indignation échappa » à sa retenue ; il s'échauffa sur le *monseigneur* qu'ils nous » refusent et qu'ils exigeaient de tout ce qui n'était point » titré, à l'exception de la robe (1) .... » Ainsi du reste. Pendant ce temps-là, ou bien peu de temps auparavant, la France se fait battre à Malplaquet et à Saragosse, et milord Marlborough investit Bouchain, sur l'Escaut.

Aussi voyez comme la guerre est conduite. Louis XIV la joue, comme une partie d'échecs à distance, sur la table de travail de madame de Maintenon, du fond de son cabinet. « On ne concevait pas, écrit le maréchal de Villars, dans les appartements bien chauffés du château, comment une armée qui venait de prendre Kehl ne pouvait pas, à la fin de février, franchir les montagnes de la Forêt-Noire et joindre l'électeur de Bavière... » Je le crois bien ; on ignorait bien d'autres choses; et c'est ainsi, pour avoir voulu tracer des plans de campagne comme une distraction des après-dînées, qu'on faisait manquer à Villars l'occasion de conduire l'électeur à Vienne, que La Feuillade se faisait battre à Turin, et que Villeroi se laissait prendre dans Crémone, qui ne fut pas pris. Après cela, la cour tournait en chansons les disgrâces de ses généraux :

Français, rendez grâce à Bellone.
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone
Et perdu votre général.

Le mot était joli. Une fois le mot lancé, on ne songeait plus à la défaite, et les malheurs recommençaient.

(1) Saint-Simon, chapitre CCCVI, *passim*.

M. Moret, qui a étudié toute cette période militaire de la décadence de Louis XIV avec un soin infini, raconte que lorsque Catinat vint prendre le commandement de l'armée sur le Rhin (26 avril 1702), « il trouva des troupes qui man-
» quaient de tout : les caisses militaires étaient vides, les
» magasins épuisés, les armes défectueuses ; ni argent, ni
» vivres ; au lieu de soixante-huit escadrons que le roi lui
» avait annoncés, à peine cinquante-huit ; *au lieu de cin-*
» *quante-deux bataillons, vingt-deux, moins de la moitié;*
» — et devant lui les ennemis qui avaient passé le Rhin à
» Spire et à Germershein, envahi la basse Alsace, franchi
» la Lauter, occupé Weissembourg et Lauterbourg, en lais-
» sant derrière eux Landau, qui appartenait alors à la Fran-
» ce, et en le séparant de l'Alsace..... » Il en était de même à peu près partout. Louis XIV, après avoir eu de grands ministres à l'époque de ses grands succès, ou peut-être de grands succès pour avoir eu de grands ministres,—Louis XIV, à la fin de sa vie, ne comptait plus, comme le remarque si justement Voltaire, « que sur sa propre expérience, » et il se croyait bien capable de faire l'éducation de ses conseillers. « J'ai formé votre père, disait-il à Barbézieux ; je vous
» formerai de même. » On prenait Chamillart pour ses vertus privées. On lui donnait la guerre et les finances, parce qu'il était modeste et que ses manières plaisaient. On sait les suites de cette confiance. Plus tard, Chamillart tombé, la guerre ne fut pas mieux conduite. Saint-Simon, qui ne s'occupe que très-incidemment des plus grosses affaires, Saint-Simon pourtant s'en plaint sans cesse. Ce sont quelques mots jetés en passant, mais qui laissent trace : «.. La faiblesse et les manquements de quantité de choses tinrent toute cette campagne (en Catalogne) les armées oisives, » dit-il quelque part. — « La campagne n'avait été rien

en Espagne, dit-il ailleurs ; il n'y avait eu que des bagatelles... M. de Vendôme manquait d'argent... L'été et l'automne s'écoulèrent de la sorte, » etc., etc. — Tout le monde connaît l'aventure de ce Beringhem, qui était le premier écuyer du roi, et qui fut enlevé un soir, par un partisan de l'armée ennemie, sur la route même de Versailles à Paris. M. le Premier fut repris ; et Guétem (c'était le nom de l'audacieux ravisseur) fut reçu par Louis XIV, « qui le loua, dit Saint-Simon, d'avoir si bien traité M. le Premier, et ajouta *qu'il fallait toujours faire la guerre honnêtement.* » Guétem partit après avoir été régalé, voituré, conduit à l'Opéra et à la Comédie, comblé de cadeaux et bourré d'argent aux frais de son prisonnier, et il s'en retourna à la frontière, non sans avoir bien ri, je le suppose, de cette étrange aventure. Saint-Simon, qui la rapporte, l'appelle « ridicule. » Elle était bien quelque chose de plus.

Et aussi bien, disons-le : quelles que fussent les extrémités du présent, personne ne songeait à la fin prochaine, si ce n'est du monarque, du moins de la monarchie. On s'en aperçoit assez à ces longues perspectives que chacun des privilégiés de cette vie de cour s'ouvre à l'envi sur l'avenir. On sent, en dépit des complications de la guerre et de ses périls les plus menaçants, que le temps appartient encore, en France, à l'institution royale, et que ce n'est pas l'épée de Marlborough qui la détruira. Saint-Simon a un chapitre curieux qu'il intitule : *Splendeur du duc de Beauvillier.* C'est au moment où, après la mort du premier dauphin, le duc de Beauvillier, dans une incroyable confiance de sa faveur auprès du nouveau, discute avec Saint-Simon, dans un entretien secret, le fort et le faible de la cour, des courtisans et des ministres, renvoie les uns, maintient les autres, pèse les mérites et les services, escomptant cet avenir qu'il croit

certain, et disposant de tout en maître... Mais le maître, c'était Dieu. Quelques mois après, le nouveau dauphin meurt à son tour, comme si Dieu eût voulu, non-seulement tromper, mais châtier ces confiances à longue portée. Beauvillier lui-même meurt avant Louis XIV.

Ajoutons que si la royauté française est encore en droit inébranlable, aucun des ennemis de Louis XIV ne songe non plus, en fait, à le renverser. On tend à le diminuer, non à le détruire. La guerre se fait du côté des alliés avec suite, avec une certaine correction habile et persévérante, sans entraînement ni furie. La paix se fait avec une certaine équité et sans trop d'exigence de la part du vainqueur. Le maréchal de Villars se trouvant avec le prince Eugène à Rastadt pour y conclure cette paix nécessaire, le premier mot que dit le maréchal au prince est celui-ci : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis. Vos ennemis sont à Vienne, les miens à Versailles. » Tout le monde sait aussi ce que le futur vainqueur de Denain avait dit à Louis XIV avant de le quitter : « Sire, je vais combattre vos ennemis, et je vous laisse au milieu des miens. » Villars, en effet, avait bien plus à craindre ses rivaux de Versailles que ses ennemis d'Hochstet ou de Friedlingen. Pour un tel homme, la bataille était moins à redouter que l'intrigue. Marly avait pour lui plus d'embûches que la Forêt-Noire.

M. Moret le fait d'ailleurs très-justement remarquer. Même pendant ces campagnes de la Succession, où les rivalités internationales sont si vivement en jeu sur tous les champs de bataille de l'Europe, on n'avait rien changé aux habitudes de la grande guerre : « ..... Ainsi finissaient les cam-
» pagnes; elles commençaient au printemps et se termi-
» naient à l'automne. Quand venait la mauvaise saison, les
» troupes prenaient leurs quartiers d'hiver, et les maréchaux

» allaient à Versailles. Au mois de mai, le roi distribuait » les armées ; les maréchaux repartaient, rassemblaient les » régiments disséminés dans les cantonnements, et la » guerre recommençait. Les généraux ennemis agissaient » de même. Marlborough et Eugène quittaient à l'automne » leurs soldats, se rendaient à La Haye pour échauffer le » zèle des Hollandais, puis, de là, allaient à Londres et à » Vienne afin d'y faire les préparatifs de la campagne sui- » vante... » M. Moret aurait pu dire que si Marlborough allait à Londres et que si le prince Eugène allait à Vienne, c'est qu'ils ne laissaient pas moins d'ennemis derrière eux, l'un à la cour, l'autre au Parlement, que Villars lui-même quand il s'éloignait de Versailles. « Marlborough était pressé » de passer la mer pour soutenir son parti fort abandonné » et une fortune chancelante, écrit Saint-Simon. Le prince » Eugène n'était pas lui-même sans inquiétude... Il avait à » soutenir à La Haye la bonne volonté d'Heinsius et de leur » cabale, et la perspective d'un voyage en Allemagne vers » un nouveau maître et une cour nouvelle avec qui il était » mal. » Je sais bien que c'est là l'histoire des choses humaines, mais j'y trouve aussi l'explication de cette mollesse relative avec laquelle la guerre est conduite. On rencontre sans cesse dans les Mémoires du temps des phrases telles que celle-ci, et nul ne s'en étonne : « — Villars revint à la cour jusqu'au temps de l'ouverture de la campagne... — M. d'Harcourt (chargé d'un grand commandement) partit le premier jour de mai pour les eaux de Bourbonne... — Villeroi fut assez bien reçu à Versailles... — Montesquiou fut assez peu content d'une course qu'il vint faire à la cour... » etc., etc. Ainsi on allait à Bourbonne au printemps, au moment d'entrer en campagne : aller à Bourbonne, ce n'était pas trop s'éloigner de Versailles ; et une fois à l'armée,

même dans cette ruine des finances et dans cette pente dangereuse de la misère publique, les généraux retrouvaient leur fastueuse existence des villes. Louis XIV vendait sa vaisselle d'argent pour payer ses soldats ; les généraux continuaient à étaler le luxe le plus extravagant.

« ..... A propos de table, le luxe de la cour et de la ville était passé avec tant d'excès dans les armées, qu'on y portait toutes les délicatesses inconnues autrefois dans les lieux du plus grand repos. Il ne se parlait plus que de haltes chaudes dans les marches et dans les détachements, et les repas qu'on portait à la tranchée pendant les siéges étaient non-seulement abondants dans tous leurs services, mais les fruits et les glaces qu'on y servait avaient l'air des fêtes, avec une profusion de toutes sortes de liqueurs. La dépense ruinait les officiers, qui, les uns pour les autres, s'efforçaient à l'envi de paraître magnifiques ; et les choses nécessaires à porter et à faire quadruplaient leurs domestiques et les équipages de l'armée, et *l'affamaient souvent*. Il y avait longtemps qu'on s'en plaignait, ceux même qui faisaient ces dépenses qui les ruinaient, sans qu'aucun osât les diminuer. A la fin, le roi fit ce printemps un règlement qui défendit aux lieutenants généraux d'avoir *plus de quarante chevaux d'équipage* ; aux maréchaux de camp *plus de trente* ; aux brigadiers *plus de vingt-cinq* ; et aux colonels *plus de vingt*. Il eut le sort de tant d'autres, faits sur le même sujet. Il n'y a pays en Europe où il y ait tant de si belles lois et de si bons règlements, ni où l'observation en soit de si courte durée. On ne tient la main à aucun, et il arrive que souvent, même dès la première année, tout est enfreint, et qu'on n'y pense plus dès la seconde... (1). »

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, tome X, pag. 73.

Complétons cette peinture des mœurs du temps en rappelant que ce pauvre électeur de Bavière, à la veille de perdre ses États, entretenait douze cents chevaux et quatre mille chiens. Quatre mille chiens! Calculez les frais du chenil, valets, piqueurs, fanfares et le reste..... Quatre mille hommes de bonnes troupes n'auraient pas coûté davantage.

Telle était la décadence des habitudes et des vertus militaires. Ajoutons qu'il fallait plaire. Villeroi plaisait, La Feuillade plaisait; ceux qui sauvaient la France et l'Espagne, Villars, Vendôme, ne plaisaient guère, du moins à la cour. L'héroïque défenseur de Lille, Boufflers, mourait de chagrin de n'être pas connétable. « Le roi se dégoûta de lui, » écrit Saint-Simon. Vauban mourait de douleur d'avoir déplu. M. Moret cite une lettre du ministre Chamillart à l'illustre Catinat, lettre qu'il a trouvée avec beaucoup d'autres, non moins curieuses, dans les archives de la guerre. L'ancien conseiller au Parlement donne une leçon de stratégie au vainqueur de la Marsaille. La lettre, comme le dit très-bien M. Moret, *est blessante d'un bout à l'autre.* Quelque temps après, Catinat meurt, mais celui-là en philosophe, non en courtisan. Et pourtant c'étaient là les derniers grands hommes du règne, Villars surtout, qui, relativement jeune au moment où commence la guerre de la Succession, devait la terminer par un coup d'éclat. Villars écrivait : « Peut-être » valait-il mieux lui plaire que le bien servir (il s'agit cette » fois de l'électeur de Bavière). Ses gens en usent ainsi. Les » Bavarois, les étrangers, tous ceux qui l'ont volé, friponné » au jeu, livré à l'empereur, ont fait avec lui leur for- » tune... » On connaît aussi ce mot de la reine d'Espagne, la femme de Philippe V, parlant du vainqueur d'Almanza, l'énergique et sérieux Berwick. « Que voulez-vous, » répon-

dait-elle au maréchal de Tessé qui s'étonnait devant elle de la disgrâce de Berwick; « que voulez-vous que je vous dise? » C'est un grand diable d'Anglais, sec, qui va toujours droit » devant lui..... » Et rien ne peint mieux non plus, à mon sens, cette résignation pleine d'insouciance et je dirai presque d'étourderie avec laquelle la royauté supporte les maux qui s'accumulent, faute d'en comprendre la portée ou le remède,—que cette réponse moitié triste, moitié moqueuse que fit un jour Louis XIV à son ministre Chamillart. Chamillart, accablé sous le poids de son double ministère, près de succomber à la fatigue, à l'anxiété et à la souffrance, sollicitait du roi d'en être déchargé. Sa supplique finissait par ces mots : « Tout va périr si le roi n'avise. » Le roi renvoya la lettre et mit en marge : *Eh bien! nous périrons ensemble.* Le mot n'était pas sérieux, s'adressant à Chamillart. Et ainsi, c'est avec cette légèreté que se jouait cette terrible partie dont la succession d'Espagne et la grandeur de Louis XIV étaient l'enjeu.

Et pourtant la succession d'Espagne fut sauvée; la France, comme le dit M. Moret, « conserva les acquisitions de Richelieu et de Mazarin, » et Louis XIV est resté grand dans l'histoire.

Oui, Louis XIV est resté grand, et il n'a été donné à personne, pas même au duc de Saint-Simon, de le faire descendre de ce piédestal où l'admiration du monde l'a placé. Louis XIV est resté grand; et sa grandeur d'autrefois, dans ces dernières années si remplies d'événements et si vides de génie, si agitées et si stériles, sa grandeur couvre la médiocrité de son rôle, l'impuissance de son action, l'imprévoyance de ses conseils, l'absorption de sa pensée dans l'idolâtrie personnelle et dans les soucis domestiques. Cette grandeur acquise par quarante ans d'une suprématie incon-

testée, elle lui sert jusqu'au bout, même pour en descendre. Cette force d'impulsion que la fortune lui a donnée, elle le porte jusqu'au terme de cette longue et majestueuse existence.

Mais Louis XIV, après la paix de Ryswick, ne vit plus, pour ainsi dire, que des provisions de sa gloire passée. Il n'y met plus rien, ni sa fortune non plus, dans le présent. Et même, tel est l'épuisement de cette grandeur au moment où le règne s'achève, que quand Louis XIV meurt, on dirait que c'est moins sa vie qui finit que son influence qui s'éteint. On pourrait croire, aux graves symptômes que recueillent les esprits sérieux, que sa vie a trop duré. En poussant à bout la fortune, sa longévité a perdu la France. « Catinat, écrit Saint-Simon, déplorait les fautes signa-
» lées qu'il voyait se succéder sans cesse : l'extinction sui-
» vie de toute émulation, le luxe, le vide, l'ignorance, la
» confusion des états, l'inquisition mise à la place de la
» police ; il voyait tous les signes de destruction, et il disait
» qu'il n'y avait *qu'un comble très-dangereux de désordre*
» *qui pût enfin rappeler l'ordre dans ce royaume.* » Voilà ce que disait un des hommes les plus vertueux, les plus désintéressés, les plus modestes et aussi les plus éclairés qui eussent jamais servi Louis XIV ; voilà comment il signalait, au moment de mourir, les périls de la monarchie. Et nous, qui avons vu cette monarchie aboutir, un demi-siècle plus tard, par une révolution radicale, « à ce comble dangereux de désordre » que prédisait Catinat, nous n'aurions pas le droit de dire aujourd'hui que cette décadence de la royauté commence aux dernières années du grand roi ! Peu de gens le croyaient dans cette cour frivole et affairée, toute pleine de petites passions et de grandes imprévoyances, de rivalités mesquines et de convoitises insatiables, bien souvent féro-

ces (1) ; — peu de gens le croyaient ; mais il suffisait qu'un homme tel que Catinat eût fait la prédiction et qu'un écrivain tel que Saint-Simon l'eût recueillie.

La grandeur de Louis XIV s'était répandue et reflétée sur ses dernières années ; elle n'en avait tiré aucun éclat nouveau ; — elle s'y était épuisée à couvrir les fautes, à racheter les humiliations, à balancer les défaites, à compenser le déchet de la considération royale dans ses ministres, dans ses diplomates, dans ses courtisans, dans ses généraux ; et c'est pourquoi j'ai cru pouvoir contredire dès le début cette préoccupation un peu lyrique qui, du style de M. Moret, se communique parfois à son jugement. « On » est trop porté à croire aujourd'hui, nous dit M. Moret, » que l'histoire de France commence avec 1789. Notre his- » toire est plus vieille de mille ans, et elle renferme par » delà 89 bien des dévouements, bien des gloires, bien des » trophées ! Si les hommes de la République et de l'Empire » ont rempli le monde de leur nom, les hommes du siècle » de Louis XIV ont aussi noblement rempli leur tâche et » payé de tout leur sang la dette à la patrie..... Il ne faut » rien oublier, rien rejeter. Nos grands-pères valaient nos » pères..... » Tout cela est vrai, qui le nie? C'est la mesure seule de cette vérité qui est contestable. Bien avant M. Moret, un vif et sérieux esprit, Bolingbroke, qui avait quarante ans à l'époque de la paix d'Utrecht, et qui semble donner raison à notre jeune auteur sur ce point, Bolingbroke disait : « Les batailles, les siéges, les révolutions surprenantes

(1) Le mot est de La Bruyère. Voyez le chapitre VIII des *Caractères*. Voyez aussi le portrait du duc de Noailles dans Saint-Simon : « ..... Tant » d'appas, d'esprit de société, de commerce; tant de piéges d'amitié, » d'estime, de confiance, *cachent presque tous les monstres que les poëtes » ont feints dans le Tartare,* » etc. (Chap. CCCXVII).

qui arrivèrent dans le cours de cette guerre sont d'un genre à ne point trouver leurs semblables dans aucune période de la même étendue. » On pouvait croire, en effet, après la guerre de la Succession, à l'incomparable supériorité de cette période de notre histoire, quoique, de l'avis des vrais juges en cette matière, les campagnes de Turenne soient plus savantes, les campagnes de Condé plus brillantes, et la guerre de Trente-Ans, sans parler de sa durée, une bien plus rude épreuve de ces jeux de la force, de la passion et du hasard. Mais enfin l'illusion était permise alors; elle ne l'est plus aujourd'hui.

Aujourd'hui, est-il permis sérieusement de comparer à ces guerres d'échiquier, à ces campagnes d'été qui n'empêchent pas les gens d'aller à Bourbonne, et qui leur laissent le loisir de faire leur cour, — ces terribles guerres d'opinion que nous avons vues, ces expéditions lointaines qui semblent défier les rigueurs de la nature autant que l'art meurtrier des batailles, ces coalitions qui mettent tout un continent sur pied, ces armées qui ressemblent à des peuples soulevés? Les hommes ne sont pas plus grands, — ce n'est pas cela que je veux dire;—les événements même n'ont pas plus d'éclat; il n'y a aucune raison, en effet, de rabaisser Villars au profit de Kléber, ou Denain pour la plus grande gloire d'Austerlitz. Mais si les hommes sont, à quelques exceptions près, les mêmes, les événements les soutiennent mieux de nos jours; le souffle de la guerre porte plus loin. Les cœurs sont plus ardents, les esprits plus ouverts; le prix de la victoire est plus en vue, plus accessible à tous; il est mieux compris, plus populaire. Saint-Simon dit quelque part, en parlant du siége de Bouchain, où la nouvelle répandue de l'approche des ennemis avait inspiré une ardeur qui éclata par des cris, que « cette ardeur fit souvenir avec joie *de l'ancien courage français.* » Ce courage d'autrefois, certes le XVIIIe siècle l'a vu

plus d'une fois à l'œuvre après Louis XIV, et Fontenoy est un nom immortel. Mais c'est la révolution qui a rendu à « l'ancien courage français » tout son éclat, ou plutôt c'est elle qui l'a renouvelé et rajeuni, en ouvrant à la guerre de plus vastes perspectives, en y intéressant les nations elles-mêmes, en y mettant le cœur du peuple. C'est par là, si M. Ernest Moret me permet de le dire, que les guerres de la révolution sont supérieures à celles de la Succession. Je sais bien qu'aujourd'hui, quoi qu'on fasse, le mouvement est épuisé. Qu'importe, s'il a duré? La révolution a fait le tour du monde. Qu'importe qu'elle ne soit pas formulée partout de la même manière; que, sur quelques points même, elle soit en passe de rétrograder? Vous ne rétablirez jamais, sachez-le, l'inégalité devant la loi, la prééminence des nobles, la dîme du seigneur, la vénalité des offices, le huis clos des juges, l'intolérance des cultes et la sujétion des dissidents ; non, jamais ! Vous ne rétablirez ni l'Eglise politique, ni les colonels par droit de naissance, ni le privilége devant l'impôt. Vous ne ferez plus baisser la moyenne de la vie humaine; vous ne rebâtirez plus les rues insalubres, ni les prisons corruptrices ; vous ne rétablirez pas l'échafaud politique. Non, la révolution vous le défend ! Ces conquêtes nous assurent les autres dans un temps donné ; et c'est pour les avoir faites que la révolution fut grande, que la guerre fut héroïque, que la paix fut sérieuse et que nos pères ont amassé sur la France plus de gloire militaire que n'en a recueilli même le grand siècle. C'est pour cela que Kléber, Jourdan, Soult, Masséna sont, non pas de plus grands noms, mais des noms d'un retentissement plus populaire que ceux de Turenne et de Condé lui-même; et c'est pour cela que Napoléon occupera toujours, sinon dans le jugement des politiques sérieux, du moins

dans l'imagination du peuple, une plus grande place que Louis XIV.

M. Moret nous promet, avec cette histoire des campagnes de la Succession, une étude de la cour de Louis XIV. J'espère qu'il ira hardiment jusqu'au fond, et qu'il saura trouver, sans sortir de Versailles, les causes de cette décadence, dont l'histoire est précisément celle des quinze années que M. Moret a entrepris de raconter. « Ce qui frappe, quand on » se reporte aux belles années du XVIIe siècle, » disait récemment M. Charles Louandre, en rendant compte du *Journal de Barbier*, avocat au Parlement de Paris (1); — « ce » qui frappe, c'est de voir avec quelle rapidité, chez une » nation mobile comme la nôtre, les mœurs et les institu- » tions se dégradent et s'énervent. On tombe brusquement, » et pour ainsi dire sans transition, de la politesse et de la » galanterie délicate et retenue, au cynisme et à la dépra- » vation éhontée, de Versailles aux petites maisons, des » ballets de Molière et de Lulli aux bals masqués de l'Opéra, » des solitaires de Port-Royal aux convulsionnaires de » Saint-Médard, de Pascal à M. de Montgeron. On a souvent » rendu les gens de lettres et les philosophes responsables » de cette dégradation ; leur action sur la décadence morale » de la société française s'est assez fâcheusement signalée » pour qu'il soit inutile d'en exagérer l'importance ; l'intérêt » du *Journal de Barbier* est précisément de faire à la magis- » trature, à l'armée, à la bourgeoisie la part qui leur re- » vient dans les préludes de la crise que les philosophes et » les gens de lettres ont eu plus tard le triste honneur de » faire éclater !... » M. Charles Louandre croit trouver dans le *Journal de l'avocat Barbier* l'explication de ce mystère

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 15 *août*.

d'une décadence si rapide et en apparence si soudaine. Elle est bien plutôt dans les Mémoires de Saint-Simon. Elle est bien plus à Versailles qu'à Paris, bien plus à la cour qu'au Parlement. C'est la corruption, l'égoïsme et l'ignorance de la cour qui sont les véritables préludes de cette décadence dont la magistrature et la bourgeoisie sont relativement innocentes. La corruption était au fond des âmes, contenue, tant que vécut Louis XIV, par une certaine correction extérieure dans les habitudes ; — le roi mort, elle a éclaté. Il n'est pas besoin d'en accuser les philosophes, il n'est pas besoin non plus d'en demander la cause au *Journal de Barbier* ; la cause est là où nous la montrons, avec Saint-Simon, Fénélon, La Bruyère et Catinat.

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit...

IX

De quelques poésies nouvelles.

I

POÉSIES SENSUALISTES.

— 19 SEPTEMBRE 1852. —

Il faut bien parler des poëtes, puisque personne n'en parle. Il y a des gens qui vous disent tranquillement qu'il n'existe plus de poëtes, parce qu'ils ne lisent plus de vers. Les critiques sont bien obligés d'avoir une autre opinion de la poésie. Elle est vivante, très-vivante. Si elle ne fait pas plus de bruit, c'est probablement la faute des machines à vapeur, qui en font plus qu'elle. Aussi les poëtes ont-ils en horreur l'industrie et les industriels :

Partout la main de l'homme, ô nature spendide !
Ose effacer la tienne, et sur ton front sacré
Creuse brutalement une précoce ride,
Stigmate de l'esprit de ce peuple affairé.
Où trouver, où trouver aux champs de la Floride
Le bois de romarin où Chactas a pleuré ?

Où trouver, au milieu du fracas des machines,
Acier, flamme, vapeur, grincement colossal
Des *railways* éventrant forêts, vallons, collines,
Dans ces peuples rivés à l'amour du métal;
Où trouver, où trouver quelques âmes divines
Ne se désaltérant qu'au lait de l'Idéal?

Peu de gens, il est vrai, ont adopté aujourd'hui ce genre de nourriture, et l'Idéal n'est plus de ce monde. Il est retourné au ciel, sa patrie, où la Justice, s'il faut en croire le témoignage de Virgile, l'avait depuis longtemps précédé. Mais si l'Idéal n'habite plus la terre, n'est-ce pas un peu la faute des poëtes eux-mêmes, eux qui sont par nature et par vocation les prêtres de ce culte, les gardiens de ce feu sacré? Madame Louise Colet, par exemple, se plaint très-poétiquement, dans les vers que je viens de citer, de cette usurpation de la matière sur l'esprit dans nos sociétés modernes. Et elle-même, que fait-elle? Elle publie, quelques jours après avoir été couronnée par l'Académie Française pour avoir « spiritualisé » la colonie de Mettray, — elle publie un recueil (1) de vers sensualistes sous un titre qui n'engage pas seulement sa personne, mais son sexe tout entier. *Ce qui est dans le cœur des femmes*, nous dit madame Louise Colet.... Si madame Colet le sait, elle est bien simple de nous l'apprendre. Mais le sait-elle? Socrate disait que toute la sagesse humaine se réduisait à ces deux mots : Γνῶθι σεαυτὸν : « Connais-toi toi-même. » Se connaître, c'est donc avoir atteint tout ce que comporte la raison de l'homme sur la terre. Nous apprendre ce qu'il y a « dans le cœur des femmes, » c'est donc une prétention sans égale. Personne ne le sait, et c'est justement pour cela que les femmes sont fortes

(1) *Ce qui est dans le cœur des femmes*, poésies nouvelles par madame Louise Colet (Paris, 1852).

contre tout le monde. Il y a, dans le mystère de leurs affections, de leurs sentiments, de leurs pensées, le prestige de cette puissance infaillible et inévitable : l'inconnu. Ah ! ne trahissez pas tous leurs secrets, si vous les savez. Laissez-nous quelque chose à deviner, à espérer et à craindre !

Madame Louise Colet s'est peinte elle-même dans son nouveau recueil ; c'est l'originalité de son livre. L'auteur de *la Colonie de Mettray*, avec toutes les palmes académiques qui ornent son front, est bien assez célèbre en effet pour que son portrait mérite d'être recherché du public. Nous le prenons, quant à nous, tel que son pinceau nous le donne.

Madame Colet est une fille du Midi. Elle en a l'ardeur et l'éclat, la chaleur et l'entraînement, toutes les qualités vives et spontanées. Elle pourrait bien en avoir aussi les défauts. Elle a tracé, dans une pièce de son recueil intitulée *Ressouvenir païen*, toute une poétique et sensuelle histoire de son âme, qui ressemble fort à la vérité :

. . . . . .
Mes aïeux ont baigné leurs flancs dans l'Ilissus.
Du sang des Phocéens mes pères sont conçus,
Et mon cœur a gardé de la race première
Le triple amour de l'art, du beau, de la lumière.....
. . . . . .
. . . . . .
Dans la lutte et les pleurs vous m'avez rencontrée,
Inconsolable enfant d'une ardente contrée,
Et vous vous êtes dit, détournant le regard :
En elle la souffrance a fait grimacer l'art.
Oui, la fleur du lotos meurt en changeant de zone...
Mais il fallait me voir dans mon delta du Rhône,
Sous la pourpre et l'azur d'un ciel incandescent,
Altière et libre enfant, en plein soleil croissant,
Riant parmi mes sœurs, les belles filles d'Arles.....

. . . . . .

Dans le théâtre, assise entre les deux colonnes
Où la ronce et le lierre enlacent leurs couronnes,
Je voyais, du vieux sol qu'on fouillait à mes pieds,
Remonter des autels, des urnes, des trépieds.
Si du béant sillon quelque blanche statue,
Ou Minerve, ou Phébé, se levait chaste et nue,
Tout mon sang tressaillait ; l'âme de mes aïeux
Dans ces marbres brisés me révélait mes dieux !

Ces derniers vers sont d'une touche exquise. Mais cette aspiration païenne, cette réminiscence mythologique, ce ressouvenir sensuel et panthéiste, cette adoration de la forme et ce culte de la nudité même chaste, est-ce là « ce qui est dans le cœur des femmes ? » Je ne demande pas mieux ; mais passons.

De ces immortels débris de la statuaire phocéenne, madame Louise Colet passe un soir à un spectacle moins platonique, et elle appelle cela *l'art et l'amour, après avoir vu les tableaux vivants*. Or nous avons tous vu, plus ou moins, les tableaux vivants. Nous avons tous vu (je parle un moment la langue du genre), nous avons vu, enveloppés dans leurs maillots, sous le feu trompeur de la rampe, sur leur piédestal de carton, ces beautés problématiques, ces formes conjecturales, ces visages enluminés, ces faux charmes et ces faux cheveux, en un mot *tout ce poëme du corps humain,* comme dit M. Théophile Gautier, qu'on nous donnait alors pour des statues d'après l'antique. Nous avons vu défiler ainsi, sans nous convertir, toute l'ancienne mythologie, les dieux et les déesses, les naïades et les hamadryades, tout l'Olympe en pantalons roses, tout le paganisme court-vêtu, toutes les nudités sacrées et profanes. Une seule chose, suivant nous, manquait à ces exhibitions seusualistes, non pas peut-être la décence, — la police y avait mis bon ordre ; — non pas

même l'art, j'entends l'art du costumier et du coiffeur ; — il y manquait le naturel, c'est-à-dire, sans que je veuille calomnier personne, la chose que tout le monde y cherchait le plus. Aussi ne puis-je attribuer qu'à une surexcitation toute méridionale l'illusion qui a trompé madame Louise Colet. Elle qui reconnaît « ses dieux » quand une fouille archéologique vient à exhumer quelque débris de l'ancien culte, elle s'est crue sans doute, en voyant les tableaux vivants, dans une de ces voluptueuses palestres de la Grèce antique où de jeunes vierges préludaient à la vie de famille par les exercices publics de la gymnastique la moins discrète. Puissance de l'imagination ! madame Colet rêvait de l'Eurotas et des lauriers-roses, d'Atalante et d'Epicharis, de Céphale et d'Endymion dans une avant-scène de la Porte-Saint-Martin...

. . . . . Aimer, c'est vivre ;
C'est incarner le rêve, et sentir les transports
Dont l'art ne peut donner que des emblèmes morts.
. . . . . .
Mais hier quand, soudain, à nos regards charmés
Ces tableaux immortels (1) se trouvaient animés ;
Lorsqu'au lieu de la chair que la couleur imite,
Nous avons admiré cette chair qui palpite,
Où le sang, à travers l'épiderme soyeux,
Circule en répandant des reflets lumineux ;
Lorsque nous avons vu d'exquises créatures
Dont les beaux torses nus, les bras aux lignes pures,
Le sein ferme et mouvant, le visage inspiré
Faisaient vivre à nos yeux quelque groupe sacré,
Oh ! n'as-tu pas senti combien sont imparfaites
Toutes ces œuvres d'art que les hommes ont faites,
Et ne t'es-tu pas dit, de réel t'enivrant :
La beauté seule est belle, et l'amour seul est grand ?

(1) Ceux du Corrége et du Poussin, du Titien, de Raphaël, de Rubens (page 6).

Comme je fais ici simplement de la critique littéraire, je n'ai pas à faire le procès au sensualisme de madame Colet. Il faudrait être d'ailleurs bien mal appris pour ne pas discerner, dans l'œuvre d'une femme aussi distinguée de toute manière, son imagination et son cœur, sa poétique et sa morale, ce que son pinceau sacrifie et ce que sa vie respecte, les entraînements de sa plume et l'honorable sévérité de ses principes. Mais si je fais la guerre au matérialisme comme école de style, ce n'est pas seulement parce que le genre est dangereux, c'est parce qu'il est faux. Le culte de la matière, la glorification des sens, —

> O nature! je sens ton souffle et ton esprit!
> En toi la séve court; en moi monte la flamme!
> Mes bras cherchent des bras, mon âme appelle une âme...

—cette exaltation toute matérialiste, ce poëme du corps humain, tout cela est faux en poésie, quand l'esprit de système y pousse, quand l'affectation y domine, quand l'imagination s'y montre moins que le parti pris. C'est parce que la langue a été matérialisée depuis trente ans par une certaine école, que le matérialisme s'est introduit dans la pensée, dans l'inspiration et jusqu'au cœur du poëte; et j'en ai là, sans aller plus loin et sans récrimination rétrospective, j'en ai là sous la main, dans quatre ou cinq recueils que le courant m'apporte, des preuves bien tristes et bien manifestes. Je lisais, il y a quelques jours, dans le règlement des études classiques récemment promulgué, que le législateur, quand il s'agit de Virgile, s'arrête court après le IIIe livre de l'*Énéide*. *Anna soror* lui a fait peur. Et cependant je me souviens du temps (c'était en 1818, en pleine Restauration, et j'invoque sur ce point le souvenir des plus religieux parmi mes camarades de cette époque),—je me souviens du temps

où un ancien oratorien, le pieux abbé Lemarchand, nous faisait expliquer jusqu'au bout le IVe livre de ce grand poëme. Et qui donc, parmi nous, trouvait matière à équivoque, sujet de plaisanterie, occasion de scandale dans ces admirables leçons de notre savant maître? Qui ne comprenait, au contraire, que l'idée de l'amour, si dangereuse au premier âge, — après avoir passé par ce style du poëte et ce commentaire du professeur, — nous restait dans l'âme comme purifiée et parfumée, s'il est permis de le dire, par cette double et infaillible épreuve? Non, ce n'est pas le IVe livre de l'*Énéide* qui a corrompu nos mœurs! Ni Virgile, malgré Didon, la suicide, ni Racine, malgré Phèdre, l'incestueuse, n'ont jamais poussé au matérialisme. Ce qui y conduit encore plus, s'il est possible, que les mauvais principes, c'est le mauvais style, c'est la fausse rhétorique, l'idolâtrie de l'image matérielle, le *réalisme* appliqué sans mesure et sans pudeur à tous les sentiments du cœur et à toutes les émotions de l'âme; c'est cette transformation sensualiste de la pensée humaine qui est *le ver rongeur* des mœurs publiques et privées. Voilà pourquoi j'attaque dans madame Louise Colet, malgré mon respect pour sa personne et mon estime pour son talent, un entraînement qui la met, dix ans après la mort du romantisme, sur la pente où le romantisme s'est perdu, non sans avoir laissé bien des ruines après lui dans le domaine dévasté de la langue, de l'imagination et du goût!

Madame Louise Colet, après avoir assisté au spectacle des tableaux vivants, va visiter les *résidences royales*. Tel est le titre d'une de ses pièces les plus étudiées. Il n'y a guère de transition d'un visite à l'autre. Mais un même sentiment l'y conduit, le même sensualisme l'y accompagne et l'y inspire. Ah! je ne triompherai pas, contre la sensibilité de ma-

dame Colet, de ce qu'elle n'a trouvé sous ces majestueux ombrages, dans ces vastes forêts, aujourd'hui désertes, sous ces lambris abandonnés, dans ces solitudes, peuplées des seuls souvenirs du passé, — mais ces souvenirs sont si grands, si héroïques et si charmants ! — je ne triompherai pas contre elle de ce qu'elle n'a reçu de ces beaux et tristes lieux d'autres inspirations que celles-ci :

. . . . . .
Ils sont pour nous, ces vieux palais !
Ils sont pour nous : habitons-les !

Sur le banc des orangeries,
Dans l'étable des métairies
Où les reines buvaient du lait ;
Dans le kiosque et dans le chalet,
Aux terrasses des galeries,
Allons asseoir nos causeries.
Ils sont pour nous, ces vieux palais !
Ils sont pour nous : habitons-les !

. . . . . .
Dans les ravins aux pentes douces,
Sur les pervenches, sur les mousses,
Doux lit où se voile le jour,
A la lèvre monte l'amour;
L'ombre enivre, l'air a des flammes ;
En une âme Dieu fond deux âmes...
Ils sont pour nous, ces vieux palais !
Ils sont pour nous : habitons-les !

. . . . . .
Chantilly dort sous ses grands chênes ;
Rosny, Chambord n'ont plus de reines ;
Leurs maîtres, ce sont les amants
Savourant leurs enchantements.
Où les royautés disparaissent,
Les riantes amours renaissent...
Ils sont pour nous, ces vieux palais !
Ils sont pour nous : habitons-les !

La pièce est datée de 1852. La date est bien choisie ! Elle finit bien ce chant de triomphe, d'égoïsme et de volupté entonné sur des ruines!

Je n'ai relevé dans les *Poésies nouvelles* de madame Louise Colet que le défaut général de l'œuvre. C'était le devoir du critique. Quant aux détails, j'ai cité un assez grand nombre de ses vers pour donner une idée suffisante de son talent. Ceux qui en voudraient une plus complète peuvent rechercher dans l'œuvre même quelques pièces d'un ton meilleur, d'une inspiration plus pure et d'un accent plus vraiment lyrique. *Le Deuil* est une élégie presque tendre. *L'Ouvrière* a quelques strophes bien senties. *Margarita Fuller* touche au spiritualisme sans s'y arrêter. *Le Legs* est un petit poëme d'une mélancolie douce et d'une simplicité agréable. *La Mort de Pradier* est rendue avec beaucoup d'accent et de vérité :

. . . . . .
Puis ils diront ta mort, si douce et si rapide
Qu'elle a glacé ton front sans y creuser de ride :
— Dans un frais paysage, au bord du fleuve assis,
Sous un ciel chaud et bleu comme un ciel de l'Attique,
Tu tombas foudroyé comme un génie antique, etc., etc.
. . . . . .

Parlons maintenant de M. Théophile Gautier (1). M. Gautier n'est pas seulement un poëte sensualiste : il est le sensualisme en chair et en os. Tout a été dit sur ce point. Moi-même, à l'époque de ses premiers essais, j'avais cru pouvoir signaler, dans les œuvres du spirituel écrivain, les défauts et les écueils de sa manière. Mais chassez le naturel!..... Ce n'est pas la critique qui a jamais fait ce miracle-là.

(1) *Emaux et Camées*, par M. Théophile Gautier. (Paris 1852).

M. Gautier a donc suivi sa voie ; il a fini par s'y faire un nom, il y est devenu maître ; il a une école, des disciples, des imitateurs. Il peut aller au bout du monde, son siége est fait, son poste est rempli. Il est de ceux qu'on ne remplace qu'en les imitant.

Il faut rendre justice à M. Théophile Gautier : il n'a jamais cherché l'originalité ; il l'avait en lui. Il avait le romantisme dans le sang. Il était prédestiné à l'image et à la métaphore. Il était né hardi, prime-sautier, oseur plus qu'inventeur, peintre avant d'être écrivain, amant de la forme, passionné pour la couleur, ne comprenant d'autre expression de la pensée que celle qui saute aux yeux, d'autre traduction de l'idéal que le pittoresque. M. Gautier n'a pas érigé en système ou en poétique toutes ces préférences de son goût : il en a fait des ouvrages. Il n'a pas disserté : il s'est mis à l'œuvre. Au lieu de disputer sur le mouvement, il a marché. Je ne connais pas de novateur qui ait moins fait montre de sa nouveauté, pas de chef d'école qui ait fait moins de leçons. C'est par cette réserve doctrinale que M. Théophile Gautier, malgré la hardiesse de ses tentatives et la fougue effrénée de son allure, s'est concilié en tout temps la faveur du public et l'indulgence de ses juges. Critique lui-même, il s'est sauvé par le tour singulier, l'originalité inoffensive et l'amusante hyperbole de ses mercuriales.

Aujourd'hui, je suppose que c'est par antiphrase que M. Gautier nous donne, sous le titre d'*Emaux et Camées*, une collection de verroteries d'un scintillement si étrange, d'un éclat si faux, d'une enluminure si chargée, d'un mauvais goût si franc et si lâché. *Emaux et Camées,* cela donne l'idée de quelque chose d'achevé et de contenu tout ensemble, un dessin pur, une exécution correcte, la supériorité du travail dans l'exquise distinction de la matière, la beauté dans la

rareté. Au lieu de cela, M. Théophile Gautier nous donne, sans doute en dérision de son titre, un recueil de fantaisies sans nom, sans date, sans choix, sans précédents, une espèce de défi très-cavalier à la langue, à la poésie et à la pruderie. Pour relever ce défi, il faudrait que la critique fût ou moins sérieuse ou plus rigoriste qu'il ne lui est permis de l'être. Discuter les excentricités de M. Théophile Gautier; à quoi bon? S'en fâcher; pourquoi? Voyons, est-ce sérieusement que l'auteur des *Camées* nous donne pour *le sourire du printemps*, comme il l'appelle, les mignardises et les gentillesses que voici :

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert,
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert...

Mais passons sur ces folies. Je ne les ai citées que comme un exemple de l'extravagance où peut conduire l'abus persistant du style figuré, quand il s'obstine à tout peindre par impuissance de décrire, et qu'il tombe dans le barbouillage par goût pour le pittoresque.

La poésie matérialiste a une manière de déguiser son impuissance : c'est d'aborder l'impossible. Cela semble, au premier abord, impliquer contradiction, et pourtant rien n'est plus vrai. Quand vous voyez une littérature tourner à l'effort, à l'enflure, au grandiose sans la grandeur, au burlesque sans la gaîté, à la manière sans la finesse ; — quand vous la voyez se tourmenter pour produire et se gonfler au lieu de s'étendre, c'est qu'elle décline. Dans les grands siècles (certes, je ne dis rien là de nouveau, mais la critique n'est que le bon sens d'un esprit ordinaire appuyé sur la tradition), dans les grands siècles, par où brillent les œuvres du génie? Par le naturel et la simplicité, qui sont les deux caractères inimitables auxquels le génie se reconnaît, quand pour le reste la vigueur s'y joint à l'éclat. De toutes ces qualités, les littératures vieillies n'en prennent qu'une, et encore elles la travestissent : elles ont le clinquant, n'ayant plus ni le goût qui rapproche de la nature, ni la vigueur qui relève la simplicité. La plupart de nos poëtes en sont là, jeunes et vieux. En prose, la langue française s'est mieux défendue, par une certaine vitalité qui est en elle. Dans la poésie, l'école novatrice s'est donné carrière ; et tandis que M. de Lamartine, dans ses premier chefs-d'œuvre, donnait l'exemple et le modèle des plus grands effets de style obtenus avec les sujets les plus simples; tandis qu'il lui suffisait d'un soupir à Dieu, d'un « crucifix » sur les lèvres d'un mourant, d'une promenade parmi des ruines ou d'une barque voguant sur un beau lac pour atteindre au sublime, — les novateurs fouillaient le pays des chimères, et, faute de rencontrer le vrai, se passionnaient pour l'impossible. Presque tous les poëtes aujourd'hui, semblables à cet audacieux gymnaste de l'Hippodrome, se font suspendre au trapèze sous le ballon que la brise emporte.

Parmi ces fils aventureux de la poésie, M. Gautier est le plus brave, et aussi celui qui s'attache le plus volontiers, avec le plus de confiance et de crânerie souriante, à la corde périlleuse. Il est de tous celui qui aborde le plus résolûment l'impossible, et qui se jette du haut de son donjon, comme le héros de *Monte-Cristo*, de l'air le plus convaincu. Etrange destinée de l'art, quand l'audace y a plus de part que la raison, et quand le poëte s'adresse plus à l'étonnement de la foule qu'à l'émotion des gens de goût ! Horace le disait, même de son temps :

> . . . . . *Media inter carmina poscunt*
> *Aut ursum, aut pugiles*. . . . . .

M. Théophile Gautier consacre un de ses *camées* à reproduire, savez-vous quoi ? La main du meurtrier Lacenaire, ce misérable qui assassina une femme pour lui voler 15 francs. Cette fantaisie s'appelle *étude de mains*. Le poëte, pour ménager notre sensibilité, commence par nous faire étudier la main d'une courtisane :

> . . . . . .
> Elle a dû, nerveuse et mignonne,
> Souvent s'appuyer sur le col
> Et sur la croupe de lionne
> De sa chimère prise au vol.
>
> Impériales fantaisies,
> Amour des somptuosités,
> Voluptueuses frénésies,
> Rêves d'impossibilités ;
> Romans extravagants, poëmes
> De haschich et de vin du Rhin,
> Courses folles dans les Bohêmes
> Sur le dos des coursiers sans frein,
>
> *On voit tout cela* dans les lignes
> De cette paume, livre blanc

Où Vénus a tracé des signes
Que l'Amour ne lit qu'en tremblant.....

Nous voilà bien préparés; maintenant, continuons :

Pour contraste, la main coupée
De Lacenaire l'assassin,
Dans des baumes puissants trempée
Posait, auprès, sur un coussin.

Curiosité dépravée!
J'ai touché, malgré mes dégoûts,
Du supplice encor mal lavée
Cette chair froide au duvet roux.

. . . . . .

. . . . . .

En même temps molle et féroce,
Sa forme a, pour l'observateur,
Je ne sais quelle grâce atroce,
La grâce du gladiateur.

. . . . . .

. . . . . .

Saints calus du travail honnête,
On y cherche en vain votre sceau!
Vrai meurtrier et faux poëte,
Il fut le Manfred du ruisseau.

Cette fantaisie de M. Théophile Gautier se compose de dix strophes. J'en ai cité quatre, les meilleures assurément, celles qui ont le plus de précision et d'accent. On peut juger du reste. Le reste, c'est tout ce que le matérialisme du style et de la pensée peut accumuler d'images incohérentes, de comparaisons hideuses, d'abstractions tourmentées, d'énormités prétentieuses.

On y voit (sur cette main) les œuvres mauvaises
Ecrites en fauves sillons,
Et les brûlures des fournaises
Où bouillent les corruptions....

Les écrivains de l'école romantique se sont beaucoup moqués jadis, on s'en souvient, de la périphrase classique. Ils ont pourtant reculé les limites du genre. Quand la main de Lacenaire est *trempée dans des baumes puissants*, je suppose qu'il s'agit de l'esprit-de-vin. Mais quand l'auteur nous parle *des fournaises où bouillent les corruptions*, je n'y comprends plus rien... Comprenne qui voudra. M. Gautier nous parle de *la grâce* de cette main « rousse, jaune et momifiée, immobile et convulsive, » comme si l'idée de grâce pouvait s'allier à de pareilles images. Mais n'insistons pas. Les citations suffisent. Vous sacrifiez exclusivement à la forme, au pittoresque, à la couleur, à l'effet extérieur et physique ; et ces citations prouvent qu'à ce point de vue même toutes vos images se contredisent, toutes vos couleurs se confondent, « que votre art grimace ,» comme dit madame Louise Colet. Vos *camées* ne sont que des assemblages de pierres fausses, des mosaïques non *réussies*.

II

POÉSIES SPIRITUALISTES.

— 19 DÉCEMBRE 1852. —

Je ne suis point, malgré tout, un ennemi systématique de la matière, et je sais la part que Dieu lui a faite dans ce monde, sur cette terre et sous ces cieux tour à tour sombres ou étoilés, orageux ou sereins, qui ne sont à tout prendre que l'enveloppe matérielle de son esprit. Oui, je sais cela; et si j'ai cherché, dans une récente étude, à relever les défauts de

l'école poétique qui a substitué partout le culte de l'image sensible à celui de la pensée, et une sorte de fétichisme métaphorique à un sentiment plus délicat du monde extérieur, ce n'est pas que je condamne la poésie à un régime exclusivement platonique.

Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,

cela n'est pas plus sérieux dans la poésie que dans le mariage. Les Philaminte du spiritualisme ne sont pas plus vraies que celles de la comédie, et elles sont plus ennuyeuses.

Mais la matière n'est pas le matérialisme. Avant que les idées chrétiennes eussent mis l'idéal sur le trône de Dieu où les païens mettaient l'inceste, il y avait eu des poëtes. Et pourquoi donc ces poëtes, nés sous un climat corrupteur, enchaînés à une religion toute sensuelle, asservis et charmés par une admirable nature qui étalait à leurs yeux ses irrésistibles amorces, pourquoi ces poëtes étaient-ils moins matérialistes, il y a vingt ou trente siècles, que ne le sont aujourd'hui la plupart des desservants chrétiens de notre Parnasse moderne? Pourquoi cherchaient-ils, eux, les disciples d'Epicure et les fidèles de la Bonne Déesse, l'esprit sous l'enveloppe, la pensée sous la forme, l'or pur mêlé à l'argile grossière, l'étincelle cachée dans les cailloux des sentiers profanes, la clarté vivifiante sous l'épais brouillard? Pourquoi! — si ce n'est qu'une certaine domination de l'âme sur le monde matériel, quelles que soient les formes de la société, est l'essence même et la condition de la poésie. *Spiritus intus alit,* disait Virgile, et ces mots par lesquels il explique tout le divin organisme du monde physique, pourraient s'appliquer aussi à cette condition essentielle de la poésie chez les anciens. Un esprit intérieur la fait vivre,

la fait durer, la tempère en l'agitant, l'excite et la contient. Toute la poésie antique est animée de ce souffle puissant. Si esclave qu'elle soit d'une théologie absurde, elle porte les couleurs du paganisme, elle n'en a pas l'esprit : presque tous les poëtes anciens sont des penseurs; et il faut descendre jusqu'au temps de la décadence romaine pour y trouver les précurseurs de ces écoles, prétentieusement stériles, qui ont mis, de nos jours, toute la poésie dans le rhythme, sacrifié l'idée à l'image, disséqué la nature au lieu de la peindre et fait de l'esprit humain une machine à métaphores. Tout au contraire, les ancêtres littéraires de notre XVIIe siècle, de celui qui a le plus donné au culte épuré de l'esprit, sont tous des écrivains des meilleurs temps de l'antiquité. Le siècle de Louis XIV procède, dans une certaine mesure, de ceux d'Auguste et de Périclès. Racine, Virgile, Euripide, Fénelon, n'adorent pas le même Dieu; on dirait qu'ils ont la même âme; ils sont frères par l'esprit. La poésie spiritualiste n'est donc pas d'hier. Elle n'est pas le privilége d'une seule croyance ou le domaine exclusif d'une école. Elle est née avec l'âme humaine.

Parmi les poëtes qui se sont voués avec le plus de constance à ce mystérieux culte de l'idéal, et qui ont le plus répandu leur âme dans leurs œuvres, j'aime à citer ici, comme un des meilleurs et comme un des plus sincères, M. Victor de la Laprade, qui vient de nous donner un nouveau recueil de poésies, inspirées par une pensée toute chrétienne. L'auteur des *Poëmes évangéliques* (1) est un poëte exclusivement spiritualiste. Il l'est sans affiche de système, sans fanfares philosophiques, sans étalage de sentimentalité. Il l'est (qu'on me passe le mot) parce qu'il l'est, et parce qu'il lui

(1) Paris, 1852.

serait parfaitement impossible d'être autre chose : ses œuvres précédentes l'ont bien prouvé.

. . . . . .

Ah ! l'inspiration n'appartient à personne,
Pas plus qu'à ce rameau, dont la feuille résonne,
Le vent qui la caresse et qui la fait chanter ;
Et le Dieu qui la donne est libre de l'ôter.
Nul ne peut devancer l'heure par vous choisie,
O Grâces, pour verser en lui la poésie !
Mais l'artiste pieux, au cœur pur et sans fiel,
Peut, à force d'amour, vous arracher au ciel.
Venez donc ! Vous savez si l'art m'est chose sainte,
Si j'ai touché jamais à la lyre sans crainte,
Si j'attends rien de moi, si l'orgueil me nourrit,
Et dans quel tremblement j'invoque ici l'esprit.
O Grâces, descendez, belles vierges antiques !
Formez autour de moi vos cadences mystiques,
Et qu'en un même accord, sur trois modes divers,
La douceur de vos voix coule à flots dans mes vers.....

Quand M. Victor de Laprade, au début de sa *Psyché* (1), invoquait ainsi les Grâces profanes ; quand, pressant sous ses doigts, comme il le dit lui-même aujourd'hui, les fruits savoureux de l'antique sagesse, il cherchait à en exprimer les sucs fortifiants et le sens caché sous d'ingénieuses fictions ; — quand il préludait ainsi à ses chants évangéliques, il était déjà, bien que sur un sol moins ferme et avec des guides moins sûrs, le poëte éminemment religieux d'aujourd'hui. *Psyché* est le poëme de l'âme. Le poëte est encore plein d'illusions mythologiques, il est déjà croyant. Sa lyre est païenne, son cœur est chrétien. Il interroge quelquefois, il ne doute jamais.

Quel sentier, unissant les sphères l'une à l'autre,
Jusqu'au monde idéal même au sortir du nôtre ?

(1) Paris 1841.

Quel vent souffle sur nous pour aider notre essor
Sur les degrés divers de cette échelle d'or ?
Comment, sans se confondre, atteignant jusqu'au maître,
Se touchent les anneaux de la chaîne de l'être ?....

Ce que l'auteur de *Psyché* demandait, il y a dix ans, au sortir de la première jeunesse, dans ce premier doute et dans ce chaste enivrement de poésie mystique, il le sait aujourd'hui. Son dernier recueil répond à tous les problèmes posés dans son premier ouvrage. Ses vers d'aujourd'hui sont la conclusion austère de ses chants d'autrefois. L'Evangile traduit, c'est-à-dire transporté de la sphère sacrée dans la langue profane, échangeant la robe du lévite contre le manteau brodé du poëte, et passant (c'est le point délicat du livre) des leçons de l'apôtre aux caresses de la muse, — l'Evangile ainsi transformé dans une lyrique extase, tel est le poétique et religieux commentaire que M. de Laprade a donné de ses œuvres précédentes ; et il est impossible (j'ai sous les yeux d'autres essais du même genre) d'y avoir mieux réussi.

Les difficultés de l'œuvre de M. de Laprade et les défauts de son livre ressortiront, je crois, pour ceux qui savent comprendre, et sans que j'y insiste, de l'éloge même que je viens d'en faire. Il est des sujets, dira-t-on, qui ne comportent pas ces transformations ingénieuses. Le génie du christianisme résiste à ces poétiques paraphrases. Si pure que soit l'intention, si prudent que soit le zèle, la main n'est jamais assez sûre pour toucher à ces chefs-d'œuvre de l'esprit de Dieu qui ont atteint à la perfection sans la chercher et comme à la forme naturelle d'une pensée infaillible. Retoucher Phidias, corriger Raphaël, amender Virgile, remanier Bossuet, personne ne l'a jamais tenté. Et on oserait toucher à l'Evangile ! Amplifier, c'est refaire ; poétiser, c'est cor-

rompre. On affaiblit ce qu'on transforme. Dieu n'a que faire qu'on enjolive sa parole et qu'on raffine ses dogmes souverains. Ainsi raisonne une foi sévère. Et cependant le monde est rempli de ces traductions du génie chrétien. Tous les arts y ont contribué, la statuaire, l'architecture. Combien de peintres qui n'ont qu'une célébrité chrétienne! Combien d'orateurs qui ne sont que de sublimes scoliastes de la parole divine! Pourquoi la poésie serait-elle exclue de ce concours ? Serait-ce parce qu'elle s'appelle la poésie ? Appelez-la l'idéal, qui est son vrai nom, et laissez-la entrer dans le sanctuaire. Platon chassait les poëtes de sa république. Mais Platon en aurait-il exclu la Bible ?

Je ne fais que poser ces questions que soulève le livre de M. de Laprade. Je ne les tranche pas. Elles sont de celles que leur délicatesse même dérobe à toute solution positive. Laissons-les donc flotter dans ce vague religieux et inspirateur où le livre de M. de Laprade nous conduit, mystérieux demi-jour rempli de charme, d'émotion et de gravité.

M. Victor de Laprade a pourtant un mérite qui est assez rare chez les poëtes voués au culte de l'idéal. Il a le sentiment de la réalité. Il la voit de haut, mais il la voit. Il la méprise quelquefois, trop peut-être, mais il sait la peindre. Il n'en a pas le goût, peut-être parce qu'il en a l'expérience douloureuse et le souvenir amer, — mais il en a l'instinct toujours vif et toujours présent. Je ne sais rien de la vie ni de la personne de M. de Laprade qui doit être aujourd'hui, si j'en crois la préface de ses *Odes*, publiées en 1844, un esprit d'une maturité vigoureuse ; — mais sa vie est dans ses livres. Sa vie est sa pensée. Jamais personne (les livres trompent quelquefois) ne m'a donné l'idée d'un détachement plus absolu de la vie mondaine, d'une vocation de poëte plus désintéressée, d'une mission de croyant plus ins-

piré. Si quelques pages (et j'y reviendrai), empreintes d'une amertume regrettable, n'accusaient en lui l'écho de quelques passions humaines, si chez lui, mais rarement, l'homélie spiritualiste ne tournait à la déclamation satirique, — je croirais volontiers que M. Victor de Laprade a toujours vécu seul, j'entends dans cette solitude intime de la famille dont il nous donne aussi, dans quelques pages touchantes, le secret poétique et respecté. On le dirait né, dans ce siècle d'égoïsme et de convoitise, uniquement pour prier et pour chanter.

. . . . . .
Seigneur, dans le troupeau des robustes humains,
Il est de beaux enfants, frêles et blanches mains,
Trop faibles pour lutter durant la vie entière
Et se voir obéir par la lourde matière.
Ils ne savent pas faire, avec les socs tranchants,
Jaillir les blonds épis des veines de vos champs,
Aider les nations à construire leurs tentes,
Tisser de pourpre et d'or les robes éclatantes,
Et charger les vaisseaux, sous un ciel reculé,
Des tapis d'Ecbatane ou du fer de Thulé.
Est-ce donc, ô mon Dieu! que leur grâce inféconde
Est livrée en opprobre aux puissants de ce monde,
Et qu'à votre soleil chacun leur peut ôter
L'humble coin qu'il leur faut pour prier et chanter?
Est-ce qu'au jour marqué par la grande justice,
Afin qu'aux yeux de tous votre enfer accomplisse
L'anathème porté sur les rameaux oisifs,
Vous frapperez ces fronts amoureux et pensifs?
. . . . . .
Préférez-vous au lac les grands flots des rivières,
Et la roche inflexible aux tremblantes bruyères?

Ce sentiment de la réalité, qui, malgré tout et en dépit de cet isolement volontaire, éclate si vivement dans les vers de M. de Laprade ; cette faculté d'entrevoir le vrai et le vif de nos défauts et de nos passions à travers les extases de sa foi

religieuse ; ce soin de mêler une sorte d'histoire de nos corruptions et de nos misères à cette succession de tableaux divins : — *le Précurseur*, *la Tentation*, *Lazare*, la *Madeleine*, qui sont la vie du Christ elle-même ; — ce don de croire, de sentir et de peindre tout ensemble est assurément le côté le plus original et le plus attachant du talent poétique de M. de Laprade, et nulle part ce talent ne brille avec plus d'éclat que dans ses *Poëmes évangéliques*. Un très-petit nombre des pièces qui le composent étaient connues déjà du public, et elles avaient frappé par ce mélange d'observation et d'inspiration. Dans une de ces pièces surtout, dans celle qui est intitulée *la Tempête*, et qui parut en mars 1849, l'auteur qualifiait avec énergie ce sensualisme grossier qui, déchaîné par une révolution démagogique, menaçait alors (on ne s'en souvient que trop et on ne l'a que trop expié) la société tout entière :

. . . . . .
L'esprit dort : c'est la chair qui gronde et qui réclame,
La chair qui veut aussi son jour de plein pouvoir,
Et tient son bon plaisir pour règle du devoir.
L'austère liberté n'est plus le bien qu'on prise.
Aujourd'hui ce qu'un peuple envie aux rois qu'il brise,
Ah ! ce n'est pas leur droit, leur honneur, hochet vain !
C'est leur verre plus grand et plein d'un meilleur vin ;
C'est la table et le lit, dans sa molle parure,
Où se vautre à loisir l'opulente luxure ;
Ce qu'il veut, c'est jouir, avec ses reins de fer,
Des vices somptueux qu'il abhorrait hier.....

Dans la *Cité des hommes*, l'auteur enchérit sur cette pieuse colère que lui inspire ce spectacle de la dégradation sociale ; et quoique cette pièce soit d'un style très-remarquable, qu'elle touche à la satire par la vigueur du ton, et à l'ode par l'accent lyrique,

— Non, la mort ne tient pas vos promesses infâmes;
Le néant désiré n'engloutit pas vos âmes ;
Vous le saurez trop tard, ô prophètes pervers !
Non, tout ne finit pas avec l'œuvre des vers.
La tombe, où vous rêvez un éternel refuge,
Nous livrera vivants au bras de notre juge !...

— quoique cette pièce, dis-je, renferme beaucoup de vers marqués de cette énergique empreinte, je n'en aime pas le ton général. Il est trop déclamatoire. L'auteur y tombe trop visiblement dans l'excès du zèle. Il a trop l'air de grossir sa voix pour faire peur. Il y a là comme un souffle mortel de malédiction et d'anathème..... M. Victor de Laprade n'est point propre à ce métier de sinistre avertisseur; et pour ma part je ne m'habitue pas à trouver, sous le couvert du Dieu de la charité chrétienne, si je puis le dire, les accents furieux de la menace, de la colère et du mépris. L'humanité vaut mieux que cela. Alceste n'est pas un personnage vraiment chrétien. Qu'importe, s'il convient à la comédie ? Mais dans un poëme évangélique, Alceste me gêne et me déplaît. La misanthropie ne sera jamais ni un moyen d'éducation sociale ni un sujet d'édification religieuse. M. Victor de Laprade a, comme poëte, — je ne l'en blâme pas, — il a, pour l'opinion du vulgaire, ce dédain plein de sérénité fière et douce qui est le cachet des esprits d'élite et la secrète vengeance des natures timides. Ce n'est plus là un travers d'orgueil : c'est la qualité d'un noble esprit ; c'est presque la condition de la poésie elle-même aux époques troublées, matérialistes et insouciantes;

. . . . . *Cupidus silvarum aptusque bibendis*
Fontibus Aonidum. . . . . . .

Mais ce mépris de la foule profane, le dédain de ces suffrages éphémères que prodigue aux idoles du jour, tribuns

ou satrapes, la vile multitude ameutée dans le désordre ou dans l'engouement, — tout cela n'est pas de la misanthropie. La haine des hommes n'est bonne à rien. Elle est malsaine à qui l'éprouve, stérile pour ceux qu'elle atteint. Ah ! que vous êtes mieux inspiré, ô poëte, par cette douce et tendre Madeleine qui verse ses parfums avec ses larmes et son repentir sur les pieds de Jésus-Christ !

. . . . . .
Oh ! que tout soit pour lui ! Donnez, ô Madeleine !
Versez sur ses pieds nus votre âme *humide* et pleine ;
Versez le fond du vase et les parfums cachés,
Les regrets, les espoirs, tout, jusqu'à vos péchés ;
Versez les chastes jours et les nuits profanées,
Et l'asphodèle vierge et les roses fanées ;
Versez votre douleur, versez votre beauté.
Tout en vous est parfum, et tout sera compté !
Brisez aux pieds du Christ ce cœur doux et fragile.
Ce que la loi rejette est pris par l'Evangile :
Des épis oubliés sa moisson s'enrichit ;
A lui tout ce qui pleure et tout ce qui fléchit,
A lui la pénitence obscure et méprisée,
A lui le nid sans mère et la branche brisée ;
. . . . . .
. . . . . .
A lui la beauté frêle et l'enfance touchante,
Et ces hommes rêveurs qui sont toujours enfants,
Tous ceux sur qui le fort met ses pieds triomphants.
Les faibles sont les siens, sa force les relève.
Il porte dans ses mains la grâce et non le glaive.....

Voilà, je ne cesserai de le répéter aux poëtes, ainsi que je le disais récemment encore à une sœur-professe de la foi protestante (1), — voilà le vrai langage de la religion. Devant la mansuétude divine, les faibles ce ne sont pas seulement les malheureux, ce sont les coupables ; c'est pour eux que le repentir, uni à la grâce, engendre le pardon.

(1) Voir plus loin l'Etude intitulée : *le livre des femmes mariées.*

Dans sa *Cité de Dieu*, M. de Laprade a une scène très-remarquable qui résume avec une singulière douceur de ton, dans une effrayante peinture, ce dogme consolateur et vivifiant du rachat des âmes. Cette scène, c'est *la mort du soldat.* Un soldat a été atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille. Il meurt sur la neige, abandonné des siens, trop épuisé par son sang, qui coule à flots sur la terre, pour se défendre de l'approche des animaux sauvages. Dans cette affreuse situation, son âme chante une sorte de cantique de délivrance. Il meurt, consolé par le sentiment d'un devoir accompli, et racheté de ses fautes passées par son repentir. C'est la victoire sublime de l'esprit sur la matière. Mais il ne suffit pas d'analyser ces beaux vers, il faut les lire :

O mort ! délivre-moi ; ta lenteur est cruelle :
Toi seule peux guérir le blessé qui t'appelle ;
Cadavre encor vivant, j'étouffe sous les morts.
L'ardeur de la bataille emporte au loin mes frères ;
Nul, hormis toi, n'entend mes sanglantes prières.....
Viens arracher mon âme aux débris de mon corps.

Que d'heures à souffrir ! Et la neige qui tombe
Me vient ensevelir dans le froid de la tombe...
J'ai vu planant sur moi les vautours, les corbeaux.
La nuit ouvre *sa porte* aux oiseaux des ténèbres,
Les loups rôdent ; j'entends leurs hurlements funèbres ;
De ma chair palpitante ils auront les lambeaux !

Horrible fin ! Au bout de l'existence austère
Faite aux hommes voués à l'œuvre militaire,
Mourir seul, longuement, sans secours, sans adieu !
Seul... Mais non, je vous ai présent dans ma pensée,
O Christ, vous assistez à ma mort délaissée.
Par le sang du soldat, soyez béni, mon Dieu !

Soyez béni !... J'ai soif, la fièvre me dévore...
Je sens crier mes os.... Je vous bénis encore !

Mon nom sans gloire, ô Christ! est au moins su de vous;
Unie à votre mort, oh! que ma mort est grande!
Louange à vous, Seigneur, qui prenez en offrande
Le sang de quelques-uns pour le salut de tous!

Je meurs seul, déchiré par les bêtes sauvages....
Mais j'éloigne des miens la guerre et ses ravages;
Sous le chaume natal mes sœurs dorment en paix;
Rien ne trouble à l'autel la parole du prêtre;
Tout sillon, tout foyer demeure à son vrai maître;
Celui qui les sema cueille ses blés épais....

Soldat, je meurs heureux! . . . . . .
. . . . . .
Je meurs pour le saint nom du pays des aïeux,
Pour que mon drapeau, fier en rentrant dans nos villes,
Brille, et chassant la nuit des discordes civiles,
Rapporte la vertu dans ses plis glorieux!

Que le sang dont j'ai teint cet héroïque emblème
Serve aux miens de rachat et me soit un baptême!
Ah! le cœur du soldat a besoin de pardon.
Il a suivi sans frein les passions humaines,
Mon Dieu! mais pour le peuple ouvrant toutes ses veines,
Aujourd'hui qu'il se brise, acceptez-en le don!...

J'aime à finir, par la citation de cette pièce remarquable, ce que je voulais dire du nouveau recueil de M. Victor de Laprade. Toute sa manière est là. On le connaît maintenant, si peu que j'en aie dit, et si par malheur, dans cette indifférence de notre âge pour toute poésie, ses œuvres n'étaient pas aussi connues qu'elles le méritent. On le connaît : sincère esprit sans prétention, croyant sans fiel, poëte sans fanfares. L'accent est pénétrant, le langage est pur, la touche est vraie. Je n'y voudrais reprendre qu'un défaut de précision et par instant de mesure dans l'effusion spiritualiste, trop d'abandon peut-être à sa propre pensée, trop d'enivrement religieux, j'allais presque dire trop de spontanéité,

de franchise et de naturel; rare et honnête défaut après tout, et qui, dans ce siècle fardé où nous sommes, est le commencement d'une vertu.

III

POÈMES ANTIQUES, PAR M. LECONTE DE LISLE (1).

— 6 MARS 1853. —

J'ignore si M. Leconte de Lisle a eu d'autres introducteurs dans la critique que l'humble écrivain qui présente aujourd'hui son livre au public, et s'il a été question des *Poëmes antiques* ailleurs qu'ici (2). Quant à moi, je ne connaissais pas même son nom ; et son livre est tombé un matin, et par un grand hasard, sur ma table. Ajoutez que pour arriver jusqu'aux vers de M. de Lisle, il m'a fallu traverser une préface toute hérissée de théories étranges et imprévues, une véritable poétique de l'exclusion universelle en matière de poésie. M. Leconte de Lisle est donc bien de son temps. Il a eu un goût, un goût très-louable; — il a eu la passion de la poésie antique, et de cette passion il a fait aussitôt un système.

. . . . . *Sua cuique deus fit dira libido !*

Qui ne connaît là l'esprit de notre époque, à la fois exclusif et immodéré, ambitieux et étroit, sophiste et spontané,

(1) Paris 1852.

(2) Depuis que cette étude sur M. Leconte de Lisle a été publiée, le jeune poëte a reçu non-seulement de la critique la plus autorisée, mais de l'Académie française elle-même, les encouragements les plus flatteurs.

exalté et systématique? M. de Lisle a eu, je le crois, une heureuse inspiration : il a voulu se plonger aux sources vives de la poésie homérique. Sorti de là, tout parfumé d'essences divines, le poëte, au lieu de s'abandonner librement à ce génie de l'imitation antique qui était en lui, se pose en réformateur de l'esprit humain en général et de la poésie en particulier. Il remonte à Homère pour s'y arrêter. Il se reprend aux temps fabuleux pour en faire tout à la fois le point de départ et la borne de l'intelligence humaine : *non amplius ibis?* Si de la science du centaure Chiron et de la conquête de la Toison-d'Or M. de Lisle consent à descendre jusqu'à Sophocle, la tentative lui paraît périlleuse. Pour lui, la décadence de la poésie commence à Euripide. La sculpture s'est arrêtée à Phidias. « ... Que reste-t-il donc des » siècles écoulés depuis la Grèce?... Depuis Homère, Eschyle » et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, » dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la dé- » cadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En » fait d'art original, le monde romain est au niveau des » Daces et des Sarmates; le cycle chrétien tout entier est » barbare. Dante, Shakspeare et Milton n'ont prouvé que la » force et la hauteur de leur génie individuel; leur lan- » gage et leurs conceptions sont barbares, etc., etc. »

Je n'insiste pas. Je n'ai pas à discuter le système historique de M. Leconte de Lisle en fait de poésie. Tout poëte a le sien qui n'est en général qu'une satisfaction donnée à sa fantaisie, une démonstration indulgente de ses préférences. On s'amnistie dans ses idées pour se glorifier dans ses œuvres. La personnalité y trouve son compte et la modestie n'en souffre pas. La philosophie de l'art, comme celle de l'histoire, est remplie de ces piéges complaisants que notre égoïsme se dresse à lui-même, et où il tombe avec prémé-

ditation. Eh bien, soit! Il n'y a eu qu'un pays dans le monde, — la Grèce, et il n'y a qu'une époque dans l'histoire de la Grèce, — l'époque fabuleuse; il n'y a aussi qu'une poésie, — la poésie homérique et tout ce qui gravite dans cette éblouissante atmosphère de primitive originalité ; soit! Voyons maintenant comment M. de Lisle, après avoir posé la règle et la limite, a réussi dans l'exécution, soit qu'elle ait précédé la théorie, comme je le soupçonne, ou qu'elle en procède, comme M. de Lisle le croit peut-être. Les poëtes sont sujets à ces illusions...

M. de Lisle, tout compte fait, est un érudit élégant et vif qui a étudié avec beaucoup de goût, de curiosité, de patience, et de prédilection passionnée une époque de l'âge mythologique de l'ancienne Grèce et une série d'œuvres poétiques, inspiration ou reflet de cette époque. Il s'en est pénétré, il y a vécu, il s'y est transformé, en quelque sorte; — il y a puisé cette sorte de talent qui se concilie, sans trop s'altérer par le mélange, avec une imitation habile, — cette sorte d'originalité de seconde main, mais vive, hardie, suffisamment libre et dégagée, qui porte avec aisance tout un bagage de sérieuse érudition, ne laissant voir aux profanes que l'écharpe légère, la ceinture d'or et les plis gracieux de la muse. Telle est l'antiquité dans les *Poëmes* de M. de Lisle :

. . . . . .

O vierge, qui d'un pan de ta robe pieuse
Couvris la tombe auguste où s'endormaient tes dieux,
De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,
Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux!

Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime!
Quand l'orage ébranla le monde paternel,
Tu suivis dans l'exil cet Œdipe sublime,
Et tu l'enveloppas d'un amour éternel.

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
Que des peuples ingrats abandonnait l'*essaim*,
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
Les immortels trahis palpitaient dans ton sein.

Tu les voyais passer dans la nue enflammée!
De science et d'amour ils t'abreuvaient encor;
Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,
Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or...

C'est ainsi que l'antiquité se personnifie, avec une sorte d'émotion irritée, dans les chants de M. de Lisle. L'antiquité, pour lui, c'est cette vierge païenne, martyre de sa foi, qui fut massacrée par les chrétiens d'Alexandrie pour n'avoir pas voulu renier ses dieux. Hypatie, la fille de Théon le savant, est la muse de ces *Poëmes antiques*, muse chaste et passionnée, énergique et tendre ; et c'est sous cette invocation, placée en quelque sorte à la limite de deux religions et de deux mondes, que l'œuvre du poëte commence.

Mais pénétrons plus avant. Hypatie, c'est la muse expirant sur les débris du temple et jetant un dernier adieu à l'Olympe qui s'écroule et à ses dieux qui s'en vont. Pour juger de la manière du poëte, prenons-le au cœur même de l'inspiration antique, au foyer de ces croyances primitives et dans toute l'éclatante naïveté de ces fables enchanteresses... Prenons au hasard une de ses fictions, et voyons le parti que l'auteur en a tiré. — Hélène attend, dans son palais de Sparte, le retour de Ménélas, qu'une expédition en Crète éloigne pour un temps de son royaume. La jeune reine est entourée de ses femmes. Démodoce, son poëte et son devin, lui chante le passé et l'avenir. Hélène s'ennuie, de cet ennui voluptueux qui ouvre le cœur des femmes à toutes les séductions de l'amour, du caprice et de la fortune... Cependant le fils de Priam, le beau Pâris, arrive à La-

cédémone; pourquoi est-il venu? C'est lui qui va nous le dire :

. . . . . .
Aux cimes de l'Ida, dans les forêts profondes
Où paissaient à loisir mes chèvres vagabondes,
A l'ombre des grands pins je reposais *songeur*...
L'Aurore aux belles mains répandait *sa rougeur*
Sur la montagne humide et sur les mers lointaines;
Les naïades riaient dans les claires fontaines,
Et la biche craintive et le cerf bondissant
Humaient l'air embaumé du matin renaissant.

Une vapeur soudaine, éblouissante et douce,
De l'Olympe sacré descendit sur la mousse....
Les grands troncs, respectés de l'orage et des vents,
Courbèrent de terreur leurs feuillages mouvants;
La source s'arrêta sur les pentes voisines,
Et l'Ida frémissant ébranla ses racines;
Et de sueurs baigné, plein de frissons pieux,
Pâle, je pressentis la présence des dieux.

De ce nuage d'or trois formes éclatantes,
Sous les plis transparents de leurs robes flottantes,
Apparurent debout sur le mont écarté.
L'une, fière et superbe, avec sérénité
Dressa son front divin tout rayonnant de gloire,
Et croisant ses bras blancs sur *son grand sein d'ivoire :*
« Fils heureux de Priam, tu contemples Héré, »
Dit-elle, et je frémis à ce nom vénéré.
Mais d'une voix plus douce et pleine de caresses :
« O pasteur de l'Ida, juge entre trois déesses.
Si le prix de beauté m'est accordé par toi,
Des cités de l'Asie un jour tu seras roi. »

L'autre, sévère et calme, et pourtant non moins belle,
Me promit le courage et la gloire immortelle,
Et la force qui dompte et conduit les humains.....

Mais la dernière alors leva ses blanches mains,
Déroula sur son cou de neige, en tresses blondes,
De ses cheveux dorés les ruisselantes ondes;

Dénoua sa ceinture, et sur ses pieds d'*argent*
Laissa tomber d'en haut le tissu *négligent;*
Et muette toujours, du triomphe assurée,
Elle sourit d'orgueil dans sa beauté sacrée.
Un nuage, à sa vue, appesantit mes yeux,
Car la sainte beauté dompte l'homme et les dieux!
Et le cœur palpitant, l'âme encor interdite
Je dis : Sois la plus belle, ô divine Aphrodite!
La grande Héré, Pallas, plus promptes que l'éclair,
Comme un songe brillant disparurent dans l'air;
Et Cypris : « O pasteur, *que tout mortel envie*,
De plaisirs *renaissants* je charmerai ta vie.
Va! sur l'onde propice à ton heureux vaisseau,
Fuis ton père Priam, Ilion, ton berceau;
Cherche Hellas et les bords où l'Eurotas rapide
Coule ses flots divins sous le sceptre d'Atride;
Et la fille de Zeus, Hélène aux blonds cheveux,
J'en atteste le Styx, accomplira tes vœux.... »

J'ai cité ces vers, non pas pour leur perfection, les taches n'y manquent pas, — mais pour le mouvement général, la distinction, l'allure antique, je ne sais quelle grâce altière et douce, — mérites qui ne sont, je crois, ni très-vulgaires, ni très-faciles. Et toutefois, il faut bien le dire : M. de Lisle a voulu faire de l'antique; il y réussit presque trop pour nous. La vraie perfection dans la langue française, c'est la sobriété forte, la mesure précise, l'exactitude minutieuse et invariable du mot propre, l'inflexible rigueur du goût. Oh! je le sais, la lutte est inégale entre ces deux génies : — le génie grec avec son intarissable fécondité, — le génie français avec son imperturbable pruderie. M. Leconte de Lisle veut sans cesse, comme le chantre de l'*Iliade*, mêler l'idée de grandeur à l'idée de grâce dans la représentation de ses déesses : il y échoue souvent comme dans la peinture de *ce grand sein d'ivoire* qu'il donne à Junon; il y réussit quelquefois, comme dans ces vers où la divine coquetterie de

Vénus, son triomphant silence, son orgueilleux sourire (Anacréon dit : *son sourire immortel*) ont été si remarquablement rendus. Que M. de Lisle ne l'oublie pas d'ailleurs, puisqu'il semble se vouer à la culture exclusive de l'art grec : la meilleure méthode de paraître grec en langue française c'est de parler français. On ne lutte avec avantage contre le génie d'une langue étrangère qu'avec les ressources de la sienne. On ne s'assure pas de l'une en désertant l'autre. L'*Andromaque* de Racine est plus antique que l'*Hélène de M. de Lisle*. L'Orphée de Virgile est aussi, dans le même sens, plus grec que le sien; il est plus simple. J'ignore où l'auteur a étudié ce célèbre type de l'antique fatalité. Pour moi, le triste époux d'Eurydice (*miserabilis Orpheus*) me semble plus vrai dans le IVe chant des *Géorgiques* que ce personnage d'une importance si singulière que M. de Lisle fait figurer dans son poëme du centaure Khiron (comme il l'appelle):

. . . . . .
Il marche avec fierté. Sur ses membres nerveux
Flotte le lin d'Egypte aux longs plis. Ses cheveux
Couvrent sa vaste épaule, et dans sa main guerrière
Brille aux yeux des pasteurs la lance meurtrière.
Silencieux, il passe, et les *adolescents*
Ecoutent résonner au loin ses pas puissants.
C'est un dieu ! pensent-ils. . . . . .

Cet Orphée-là tient plus de place et fait plus de bruit que celui de Virgile. Qui oserait dire qu'il est plus grec?

Quoi qu'il en soit de ces remarques, il y aurait beaucoup à louer et à extraire, çà et là, dans le recueil de M. de Lisle. J'ai cité le *Jugement de Pâris* : d'autres pages sont peut-être supérieures, d'une touche plus ferme, plus châtiée, plus près de cette perfection relative qui est le but de l'art. Je signale surtout, dans le poëme d'*Hélène*, toute la fin de ce drame

lyrique qui est d'une vivacité entraînante ;— dans le poëme du centaure *Chiron*, le récit de la renaissance du monde après le déluge, qui unit la vigueur à la suavité :

. . . . . .
Sur l'écume des mers, Aphrodite en riant,
Comme un rêve enchanté, voguait vers l'Orient.. ..
De sa conque, flottant sur l'onde qui l'arrose,
La nacre aux doux rayons reflétait son corps rose;
Et l'Euros caressait ses cheveux déroulés,
Et l'Océan baisait ses pieds immaculés.....

Mêmes qualités dans le poëme indien du *Bhagavat*; l'auteur y déploie, dans la description d'une nature qui lui est moins familière, les mêmes ressources de forme et de coloris. En général, ces petits poëmes ont ce que j'appellerai de l'élan et du souffle. La jeunesse du poëte s'y révèle par l'ardeur du style, son érudition sérieuse par le fini et l'exactitude des détails archéologiques, son talent par une certaine originalité à tout risque. Un autre mérite de ce recueil, du moins pour moi, c'est que je n'y retrouve plus vestige des laborieux prolégomènes de sa préface. Le symbolisme est resté à la porte. L'esprit de système s'est dissipé comme un brouillard ; et quoique l'auteur se soit abstenu, avec un scrupule exagéré peut-être, de toute émotion personnelle étrangère à l'art lui-même et de tout emprunt à la réalité contemporaine, — même dans ce lointain sacré où il est resté parmi les mystères de l'antique mythologie et sous les rayons de son ciel métaphorique, — un certain intérêt passionné s'attache à son œuvre, et je ne fais pas difficulté pour ma part de lui donner rang parmi les productions les plus estimables de ces derniers temps, l'estimant du reste encore plus pour ce qu'elle promet que pour ce qu'elle donne. Que M. Leconte de Lisle continue donc à cultiver l'antique; il

en a le droit; — qu'il s'y renferme, personne ne s'en plaindra, pourvu qu'il n'ait pas la prétention égoïste d'y emprisonner, pour lui faire compagnie, l'esprit humain tout entier. Qu'il poursuive son œuvre; mais puisqu'il a de hautes visées et de grandes aptitudes, qu'il se défende des petits défauts, qu'il se garde du néologisme, cet écueil de l'érudition. Il tient encore plus qu'il ne croit à « cet art de seconde » main, hybride et incohérent, archaïsme de la veille, » qu'il a si vivement stigmatisé; il y tient par les mots qu'il invente (*inconscient*, *irradier*, *autolâtrie* et tant d'autres!); il y tient par les alliances qu'il affecte, par les personnifications arbitraires, par les métaphores sans vérité, par les rapprochements sans naturel :

Le grand fleuve Océan apaise ses poumons.....

Qu'est-ce que cela veut dire?

..... Le ciel luit, le Pélion s'éveille
Et secoue la rosée attachée à ses flancs.
Au souffle du matin *les pins étincelants*
S'entretiennent au front de la montagne immense.....

Où l'auteur a-t-il vu cela? S'il y a quelque chose qui ne soit pas grec, c'est le mauvais goût; mais le mauvais goût est encore moins français, s'il est possible.

IV

POÈMES DE LA MER, PAR M. AUTRAN (1).

M. Autran ne doit pas être jugé comme M. de Lisle, bien qu'il ait débuté comme lui par un essai de poésie antique,

(1) Paris 1852.

cette touchante *Fille d'Eschyle*, que l'Académie française a couronnée. M. Autran est un libre enfant de la Provence, très-peu faiseur de systèmes, très-peu amoureux de symbolisme, —un Marseillais sans peur et sans reproche, qui jette à la brise des mers sa passion et sa fantaisie, qui ne donne son encens qu'à Dieu, et qui croit à la jeunesse, à l'amour, à la poésie dans ce monde, — et peut-être dans l'autre. Bien qu'il soit un homme instruit et d'un goût d'érudition excellent (témoin ce beau drame couronné), M. Autran n'a pas apporté à l'étude de l'antiquité cette préméditation opiniâtre, exclusive et jalouse d'où l'œuvre de M. de Lisle est sortie. Le génie est une longue patience, a-t-on dit. M. Autran n'aura jamais cette sorte de génie. Il est un poëte naturel, improvisateur et prime-sautier. S'il est antique, c'est à la façon de ces rapsodes qui jetaient au vent de la plage et au souffle des multitudes leurs chants faciles et harmonieux. Il est un vrai descendant de cette colonie de Phocéens qui exploitent la mer de Provence depuis plus de deux mille ans, et dont les neveux (le Parnasse était dans la Phocide) ont gardé le privilége de la chanter.

M. Autran chante donc la mer. Il la chante, Dieu me pardonne! comme s'il l'avait inventée et comme si personne ne l'avait chantée avant lui. Saint Augustin parle d'un enfant qui avait entrepris de mettre l'Océan à sec, en le puisant goutte à goutte dans une coquille ramassée sur le rivage. M. Autran se compare à cet enfant. Et en effet, toutes les œuvres de l'homme qui ont trait à la mer,— vers ou prose, poëme ou roman, histoire ou chronique,—toutes ces œuvres rapprochées de cette image redoutable de l'éternel et de l'infini, ressemblent à des jeux d'enfants. M. Autran se plaint que la mer n'ait pas eu son poëte. C'est que, prise en elle-même, abstraction faite de toutes les scènes où l'humanité

est mêlée à sa tragique histoire, — la mer est une de ces grandeurs monotones et indescriptibles qui désespèrent toute imitation. Le véritable poëme de la mer, c'est le cœur de l'homme, l'homme aux prises avec les tristesses, les angoisses, les regrets, les espérances, les ravissements que fait naître tour à tour ce sublime spectacle ; — et aussi, tous les grands poëtes qui ont parlé de la mer avec émotion et qui en ont tracé des tableaux durables, — Homère, Virgile, Camoëns, lord Byron, Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, — tous y ont mêlé l'homme comme le véritable acteur de cette scène imposante, celui qui communique l'intérêt au drame et la curiosité au spectateur. Et au contraire, la mer toute seule, vue dans son immensité et sa solitude, est un de ces spectacles qui mettent à bout la faiblesse humaine. L'homme y est trop peu, Dieu y est trop. C'est pourquoi les poëtes font sans cesse la mer à leur image ; ils la peuplent de leurs souvenirs, ils la passionnent de leurs émotions, ils la couvrent de leurs métaphores, ils l'enjolivent pour la mettre en quelque sorte à la portée de l'homme que sa rudesse effraie.

. . . . . .

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau !

Que je t'aime, quand le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir, dans ton sein qu'il admire,
Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime, quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs,

Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté!....

C'est ainsi que M. de Lamartine nous montrait la Méditerranée à Naples, en 1822; — et M. Autran, que nous dit-il aujourd'hui de la Méditerranée, à Marseille? à peu près la même chose.

Qu'elle est belle, cette eau qui scintille et qui tremble,
Cette nappe d'azur où pénètre le jour,
Cette mer qui te voit, qui te parle, qui semble
Un immense sourire étincelant d'amour!

Qu'elle est belle! Aux rochers plus verts que l'émeraude,
Aux sables frémissants de son golfe arrondi,
Quand rejaillit sa neige, éblouissante et chaude,
Quoi de plus *flamboyant* que la mer à midi!

Midi! Viens dans la grotte aux murs verdis de lierre;
Allons nous reposer sur nos tapis de joncs;
Enfant, tu chanteras de ta voix familière
L'hymne du jour heureux qu'ici nous abrégeons...

Ou bien, couple rêveur, dans l'ombre fraîche et *dense*,
Nous nous contenterons d'entendre, ô ma beauté!
Ce cantique éternel que la vague cadence,
Ce chant de l'infini que Dieu même a noté...

Ainsi c'est dans une grotte tapissée de lierre ou sous l'ombre des grands arbres, c'est dans les bras de *la beauté* que l'homme, quand il veut chanter la mer, va chercher ses inspirations..... Est-ce que le poëte ressemblerait à ce roi que sa grandeur attachait au rivage? M. Autran se moque beau-

coup de cette littérature du gaillard d'avant, très-peu maritime, à ce qu'il paraît, car elle ne se compose guère que des souvenirs de la terre natale. Il signale ces bateliers napolitains qui ne prennent, dans l'épopée du Tasse, pour les chanter aux voyageurs, que les stances qui célèbrent les douceurs de la vie champêtre. Enfin il rapporte cette anecdote d'un spirituel touriste qui avait fait quatre cents lieues pour venir entendre à Venise une barcarolle vénitienne, et à peine a-t-il mis le pied sur le rivage que la brise du Lido apporte à son oreille ce refrain désespérant :

Grenadier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ.....

Tous les poëtes de la mer, pour être plus sérieux, ressemblent pourtant plus ou moins à ces gondoliers de Venise. C'est le sol natal, c'est le foyer paternel, c'est leur vie terrestre qu'ils célèbrent sur leur vaisseau (quand par hasard ils sont en mer). Ce sont tous ces sentiments qui inspirent admirablement M. Autran. Son poëme de la mer est le chant de son cœur. Un jour, il arrive de Paris ; et quel est son premier cri, à la vue de sa chère Méditerranée, quand il la découvre du haut de cette montagne qu'on appelle la *Viste*, et qui est le point culminant de la route d'Avignon aux approches de Marseille ?... — *C'est elle ! c'est la mer !* Et le poëte se rappelle toutes les angoisses d'une longue absence :

. . . . . .
Souvent d'un pied tardif regagnant ma demeure,
Je me suis demandé : Que fait-elle à cette heure ?
Quelle couleur a-t-elle, et quels sont ses accords ?
Et comme une mouette à tes rives fidèle,
Aussitôt ma pensée allait à tire-d'aile
Voltiger sur tes eaux, se poser à tes bords.

Quelles illusions berçaient alors mon âme!
Peut-être que sa voix, disais-je, me réclame,
Que sa vague en pleurant appelle mon retour;
Car pour qui maintenant se ferait-elle entendre?
Quelqu'un sur son rivage est-il pour la comprendre?
Qui pourrait, après moi, l'aimer de tant d'amour?
. . . . . .

Il y a peut-être bien un peu de puérile idolâtrie dans ce ressouvenir marseillais ; mais l'égoïsme du cœur est là, et c'est le seul bon. Nous sommes loin, en tout cas, de cette « impersonnalité » altière et dédaigneuse qui a inspiré la poétique de M. Leconte de Lisle. Aimer son rivage, c'est aimer son clocher. Eh bien ! j'en demande pardon à M. de Lisle qui dit, « de la poésie intime, » qu'elle n'est que *vanité et profanation*; — j'aime la poésie familière, la poésie personnelle; et je l'aime surtout quand ce retour aux affections humaines est inspiré par quelque grande scène de la nature ou de l'histoire; *moriens reminiscitur*... Cela est vrai dans tous les temps, et à Marseille comme à Argos.

. . . . . .
Je suis né sur ces bords : au refrain de la vague
Ma mère entremêlait quelque romance *vague*,
Alors qu'elle appelait le sommeil sur mes yeux.
Je n'avais qu'un berceau formé d'algues flétries,
Et je dormais, pendant que ces deux voix chéries
Fondaient en un seul chant deux chants mélodieux!

Enfant, que de beaux jours j'ai passés sur les plages!
. . . . . .
Et quand tu reparais à ma vue attendrie,
Comment ne pas chanter? Comment, rade chéries
Ne pas te saluer du cœur et de la main?
. . . . . .

Tous les vers de M. Joseph Autran (je suis loin d'avoir donné une idée suffisante de leur diversité), mais tous ses

vers ont ce naturel, cette fluidité, cet accent, cette facilité intarissable qui est le privilége de cet heureux ciel, et à laquelle on n'a pas le courage, — tant elle vous entraîne doucement, — de demander la vigueur qui parfois lui manque et la précision dont nos habitudes du Nord nous font une loi. M. Autran est de cette race d'écrivains chanteurs à qui le vers est naturel, comme la prose au vulgaire, et pour lesquels le monde entier, l'Océan compris, semble chanter à l'unisson de leur voix harmonieuse et bienveillante. Les *Poëmes de la mer* ont ce mérite d'une agréable musique, pleine d'enchantements et de douceur. M. Autran, en dépit des défauts où l'entraîne sa facilité, est du petit nombre des écrivains faciles qu'on aime à lire et dont on peut conseiller la lecture. Sa poésie ne fait guère penser, mais elle remue doucement. Elle ne provoque pas la réflexion, mais elle entretient la rêverie. Elle passe comme un écho rapide, mais le cœur le répète. Elle glisse comme ces brises de terre qui caressent le rivage dans un beau jour, chargées des senteurs vivifiantes de la plage et des parfums de la prairie.

X

De la critique expérimentale dans les œuvres de M. Sainte-Beuve (1).

— 26 SEPTEMBRE 1852. —

Il peut paraître superflu de relever dans le volumineux recueil des œuvres de M. Sainte-Beuve, j'entends ses études critiques de toute nature, celles d'autrefois et celles d'aujourd'hui, — d'y relever, dis-je, la veine féconde, la sagacité chercheuse et inventive, la dialectique familière et pénétrante, le talent de raconter, le charme et l'imprévu de l'érudition, la vivacité sérieuse et la gravité attrayante. Oui, cette recherche des qualités qui distinguent l'éminent auteur

(1) Cette étude parut dans le *Journal des Débats* après la publication, dans le *Constitutionnel*, d'un article de M. Sainte-Beuve intitulé : *Les Regrets*, et qui fit grand bruit.

Le soin qu'a eu M. Sainte-Beuve de reproduire son article dans ses *Causeries du Lundi* (Tome VI, p. 325), et la peine qu'il a prise d'y mentionner ce qu'il veut bien appeler un peu ironiquement ma *réfutation*, me dispensent d'expliquer pourquoi je reproduis moi-même, dans un recueil presque exclusivement littéraire, cette étude qui touche par quelques côtés très-vifs à la polémique. M. Sainte-Beuve, en la signalant à ses nombreux lecteurs, m'a fait une loi de la donner aux miens sans y rien changer.

des *Portraits littéraires* peut sembler superflue, aujourd'hui que ces Portraits de toute date sont entre les mains de tout le monde et semblent chaque jour ravivés et rajeunis dans ses intarissables *Causeries* (1).

J'y tiens cependant pour ma part; car s'il m'arrive, dans le cours de cette étude, de différer avec le spirituel écrivain sur un point de délicate analyse où sa finesse se serait récemment fourvoyée, — je veux que mon jugement paraisse bien libre de toute prévention étrangère à ce dissentiment même; je veux qu'on ne puisse soupçonner ni le confrère dans le juge, ni une jalousie de métier dans une objection de conscience, ni le dénigrement systématique dans le désaccord d'un moment.

C'est donc sans réserve que j'exprime sur ce grand et harmonieux ensemble des travaux critiques de M. Sainte-Beuve la vive estime et le sympathique attrait qu'ils m'inspirent, — et que je vais essayer de les caractériser en tout honneur, quoiqu'en peu de mots.

J'entends dire quelquefois : La critique littéraire n'existe plus en France. — On est donc, en France, bien difficile ! Je ne veux nommer ni louer personne, à côté de M. Sainte-Beuve. Il y a trop de gens qui ont toujours à la bouche cet inexorable mot de Molière : *Vous êtes orfévre!* — Mais comptons : voici sept ou huit volumes qu'on réimprime presque tous les ans et à bon droit. Sous le titre de *Portraits littéraires et contemporains*, que fait l'habile écrivain, si ce n'est de la critique? A l'Académie, il y a presque plus de critiques que de poëtes. Dans les journaux, la critique dramatique a des noms célèbres. La critique remplit les Revues; et voici

(1) *Portraits littéraires et contemporains. — Derniers portraits littéraires. — Causeries du Lundi,* — en tout quatorze volumes. Paris, 1852-1853.

un recueil né d'hier (1) qui, consacré spécialement à la critique littéraire et scientifique, commence à son tour par la phrase sacramentelle : *Le besoin s'en faisait généralement sentir*... Cela est plus vrai qu'on ne le croit. En France, un critique n'est jamais de trop ; et M. Sainte-Beuve nous en donne une raison, un peu bien personnelle peut-être, mais aussi judicieuse qu'originale : « Le critique, dit-il, est un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres. » J'ajoute que le critique est bien souvent un lecteur charitable, ou même héroïque, qui lit pour le prochain. Chez nous, tout le monde juge ce que quelques-uns lisent. Nous sommes le pays où on aime le plus à tout savoir sans rien apprendre ; aussi faisons-nous une ou deux fois par siècle la fortune des encyclopédies. Les encyclopédies sont le charlatanisme de l'esprit français. Le renom d'esprit est celui que nous prisons le plus en apparence, et auquel nous donnons le moins en réalité. Nous y donnons moins de temps, d'argent, d'attention qu'à nos plus frivoles plaisirs. N'importe, nulle part on n'a plus le goût de juger avec moins de souci d'examiner. Les critiques sont des pourvoyeurs d'idées, d'axiomes, d'opinions toutes faites, de formules toutes préparées. On les aime peu, on les admire tout juste ; on les garde comme des fournisseurs complaisants de l'ignorance commune, comme des confidents commodes de la vanité nationale.

Le succès de M. Sainte-Beuve, qui a été en tout temps incontestable, pourrait bien tenir, par quelque côté, à cette disposition générale du caractère français. Mais ce serait juger bien rigoureusement un si rare esprit que de n'y pas chercher d'autres causes, plus sérieuses et plus profondes.

Il ne faut flatter personne, pas même les critiques ; et il

(1) *L'Athenæum français.*

est bien vrai que M. Sainte-Beuve a toujours mis une certaine habileté, à la fois empressée et timide, ardente et cauteleuse, à naviguer sans s'y perdre, mais sans y résister, entre tous les grands courants d'idées et d'opinions qui ont rempli les trente dernières années de notre histoire. Un critique de ses amis disait de lui, il y a déjà longtemps (1) : « ..... Si la tac-
» tique consiste en une certaine délicatesse d'organisation
» privilégiée, spontanément prévoyante, oui, sans doute,
» M. Sainte-Beuve *est un grand tacticien.* » — Et en effet, si on voulait le suivre, avec un peu d'attention, dans ces volontaires entraînements de sa destinée, on le trouverait, à peu près à jour fixe, dans le camp des vainqueurs, j'entends de ceux qui, pour un temps, triomphent par l'opinion, par le bruit, par la nouveauté, par l'étrangeté, par toutes les causes qui agissent sur notre caractère mobile et qui lui communiquent une impulsion passagère. On voit que je ne parle pas politique. Avec M. Sainte-Beuve, nous sommes en plein terrain littéraire; les vainqueurs qu'il aime sont ceux de l'esprit et de la pensée. Mais sur ce terrain même, M. Sainte-Beuve préfère les causes qui triomphent et les bannières qui flottent, ne fût-ce qu'un jour, au vent de la popularité. Il reprochait récemment à quelques partisans du passé d'avoir arrêté leur montre « à tel ou tel jour de secousse violente. » La sienne, depuis trente ans, a toujours été régulièrement montée et tenue à l'heure, comme il dit. « Excellente habitude pour l'esprit, » ajoute-t-il. Excellent calcul, dirai-je à mon tour, quand c'en est un.

J'ai l'air de commencer déjà, par le côté même où je trouve M. Sainte-Beuve si supérieurement distingué, le côté littéraire, — le dissentiment que j'ai annoncé au début de cet

(1) M. Hippolyte Babou dans la *Revue nouvelle*, du 1er mai 1847.

article entre lui et nous. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : quand je parle de la souplesse intelligente et de la mobilité circonspecte qui caractérisent le spirituel écrivain, je prétends ne rien dire de lui qu'il n'ait déjà dit lui-même, et certes mieux que moi. Ma critique, si c'en était une, ne serait, en tout cas, qu'une redite affaiblie de sa confession.

Et en effet M. Sainte-Beuve a jeté incidemment, à la fin d'un de ses volumes, avec ce soin raffiné qu'on donne parfois à un *post-scriptum*, — quelques « pensées » qui ont un grand mérite à mes yeux : la sincérité. L'auteur a voulu se peindre lui-même, sans illusion, sans flatterie. Ce sont quelques pages, une simple miniature, mais la vie est là. « Je m'étonne, disait Ménage, qu'on n'ait pas encore fait le portrait de M. de La Bruyère, qui se fait une occupation de faire celui des autres... » M. Sainte-Beuve a prévu l'objection en faisant le sien. Quant à moi, après avoir lu ces curieuses pages dont je citerai, chemin faisant, quelques lignes, je ne sais pas un trait qui y manque :

« ..... Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux » métamorphoses, écrit M. Sainte-Beuve. J'ai commencé » franchement et crûment, par le XVIIIe siècle le plus avancé, » par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est » mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctri- » naire et psychologique du *Globe, mais en faisant mes réser-* » *ves* et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poé- » tique et par le monde de Victor Hugo, et *j'ai eu l'air* de » m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt *côtoyé* le saint- » simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais, » encore très-catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai *côtoyé* » le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à » l'intéresser. Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais » aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment,

» dans le monde de Hugo, et par l'effet d'un charme); je
» n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si
» bien les choses et les gens que *je donnais les plus grandes*
» *espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui
» me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout
» voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trou-
» ver *le vrai relatif* de chaque chose et de chaque organisa-
» tion m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont
» été pour moi qu'un long cours de *physiologie morale...* »

M. Sainte-Beuve nous donne ici, dirai-je l'apologie ou l'excuse de cette mobilité d'esprit que je signalais tout à l'heure. Il nous tend le fil avec lequel nous pourrons sortir sans trop d'encombre des inextricables détours de son éclectisme. Relevons pourtant ce qu'il y a de parfaitement désagréable pour toutes les écoles par lesquelles M. Sainte-Beuve *a eu l'air* de passer, pour tous les systèmes qu'il a *côtoyés*, pour tous les novateurs auxquels il a donné *les plus grandes espérances*; — ce qu'il y a, disons-nous, de désobligeant pour ces écoles et pour ces maîtres d'avoir été ainsi pris à l'essai par un de leurs plus célèbres disciples, et d'avoir joué dans l'éducation de M. Sainte-Beuve le rôle de ces malheureux qui défraient l'expérience des cliniques et des amphithéâtres. Le désagrément sera complet si nous rapprochons de cet aveu ce que le malicieux critique ajoute quelques lignes plus loin : « ..... Je n'ai plus qu'un plaisir, j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. Ce que je voudrais constituer, c'est *l'Histoire naturelle littéraire.* » M. Sainte-Beuve n'a donc pas fait comme ces crédules amants de la nouveauté qui abordent les systèmes ou les écoles avec la pensée de les servir, l'espoir de les glorifier et le cœur sur la main, comme on dit. Il y est entré pour s'en servir et pour en gloser, pour les disséquer et les

décrire, en amateur, en insouciant, en sceptique, comme ce personnage de la comédie :

> Je suis venu chercher des simples dans ce lieu...

Et s'il a parfois donné des espérances, il n'a jamais laissé de gages. Il a fait comme madame de R*** dans *Volupté;* madame de R*** on la connaît, cette coquette spirituelle et sensée, moitié tendre, moitié moqueuse. Elle supporte un lien, mais brise une chaîne ; elle traite assez légèrement ses amis, mais ne voudrait pas se brouiller avec eux. M. Sainte-Beuve a bien fait, lui aussi, quand il en était temps, d'écarter doucement les sophistes qui l'auraient perdu. C'est à cela surtout, à cette insouciance résolue avec laquelle il brisait ses liens, à ce bon sens avec lequel il jugeait, le lendemain, ses enthousiasmes de la veille, à cette exactitude avec laquelle il réglait sa montre (« excellente habitude ») sur la durée de ces succès éphémères; c'est, en un mot, à cette sûreté avec laquelle il trouvait le *vrai relatif* dans l'absurdité absolue, — que se reconnaît la véritable valeur de cet esprit tout français par la vigueur dans la mobilité, par la clairvoyance dans l'illusion, par le raisonnement dans la passion. J'ajoute qu'il était bon qu'un tel esprit témoignât, par une confession aussi publique, ce détachement final pour les idées et les systèmes littéraires (j'excepte le *Globe*) qui ont le plus agité et troublé notre époque. Il était bon qu'un témoin aussi autorisé nous fît connaître à quel prix les novateurs enrôlaient leurs adeptes sous tous les drapeaux. M. Sainte-Beuve a pris leur cocarde sans jamais leur donner son cœur. Il *côtoyait* le régiment, quelquefois en éclaireur, jamais en soldat. Ce trait de mœurs n'appartient pas seulement à la physionomie littéraire de

M. Sainte-Beuve ; il se rattache par tout un côté, désormais éclairci, au tableau général de notre époque.

Ces réserves une fois faites, n'est-il pas permis de dire que l'originalité de M. Sainte-Beuve, comme écrivain, tient précisément à cette première incertitude de sa vie littéraire, à cette sorte d'odyssée psychologique par laquelle il a débuté, en vrai juif errant de la critique :

..... Mores multorum vidit et urbes.

Toutes les écoles lui ont dit leur secret, tous les systèmes ont secoué sur lui leur poussière ; tous les grands hommes lui ont montré leur petitesse, tous les vaillants leur couardise, tous les riches leur misère. Il a vu les novateurs à l'œuvre, et il a fondé, en dehors de ces ruines où il les a vus trôner, les bases de sa critique expérimentale. Il y a mis « le charme, » comme il le dit lui-même, par ce talent naturel qui était en lui, — « la réalité, » par l'expérience qu'il avait acquise. M. Sainte-Beuve, après avoir passé par tous les genres et avoir laissé dans tous quelque trace durable, — poésie, roman, histoire, — a finalement transporté à la critique les trésors amassés et la sagesse accumulée de sa vie entière. Il en est à la fois « le poëte » par une certaine efflorescence de style, et « le physiologiste » par ce don de pénétration morale qui lui livre tous les secrets de l'âme humaine. Je crois que je n'oublie rien dans l'énumération des qualités et des défauts que M. Sainte-Beuve s'attribue ; mais j'y donne la main de tout mon cœur.

Encore un mot pourtant. Il y a du moine dans M. Sainte-Beuve, mais du moine à la façon du comte de Comminge. « ..... Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire ; tout

cela, dit l'auteur, me pénètre, m'attendrit et m'incline insensiblement à croire... » Je n'y contredis pas. Mais avant d'arriver à cet ermitage, combien d'épreuves, et de quelle nature! Tandis que l'esprit court les aventures à la suite de toutes les écoles en renom, le cœur, de son côté, se fourvoie, la sensibilité s'égare, l'âme souffre, elle hésite, elle côtoie les abîmes, elle aboutit au désenchantement. Ainsi, M. Sainte-Beuve, très-jeune encore, écrit un roman, ce roman de *Volupté* qui fut un moment célèbre. Vous croyez qu'il y mettra le désintéressement du poëte, de l'artiste et du penseur? Non, certes. « ..... L'imagination pour moi, » nous dit-il aujourd'hui, n'a jamais été qu'*au service de ma* » *sensibilité propre*. Ecrire un roman, pour moi, ce n'était » qu'une manière indirecte d'aimer et de le dire. » Descendons de quelques années : « Mon âme est pareille à ces » plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué ; la mer » et la foi se sont depuis longtemps, hélas! retirées, et » c'est tout si parfois, à travers les sables, sous l'aride cha- » leur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir » à l'ombre d'un rare tamarin. »

Nous sommes, vous le voyez, encore loin de l'ermitage d'aujourd'hui ; avançons toujours : « Comme Salomon et » comme Epicure, *j'ai pénétré dans la philosophie par le plai-* » *sir*..... » Et enfin : « Je suis arrivé, dans la vie, à l'indif- » férence complète. Que m'importe, ajoute-t-il, pourvu que » je fasse *quelque chose* le matin, et que je sois *quelque part* le » soir..... — Mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se » renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui » s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en » moi! »

M. Sainte-Beuve nous dit que cette histoire qu'il raconte de lui-même est celle de tout le monde. Peut-être ; mais

distinguons : chez le commun des hommes, cette histoire des métamorphoses successives de la pensée et de la passion est celle de la nature elle-même. Chez M. Sainte-Beuve, c'est l'histoire d'une sorte de science personnelle et d'esthétique à son usage. Les autres hommes changent de passions au gré d'une irrésistible inconstance, M. Sainte-Beuve par une sorte d'effet mécanique de sa volonté. Il les choisit pour les étudier. Il les prend à l'essai, comme les systèmes philosophiques dont il nous parlait tout à l'heure. Il est comme ces médecins courageux qui s'inoculent la peste pour la guérir chez les autres. M. Sainte-Beuve ne prétend guérir personne ; il veut connaître. Il est né chercheur ; la curiosité de l'esprit lui tient lieu de passion. Il a l'âme curieuse comme d'autres ont les yeux.

C'est ainsi que M. Sainte-Beuve est arrivé, par deux voies parallèles — la mobilité de l'esprit et celle du cœur, — à la critique expérimentale où il est passé maître aujourd'hui. Je ne sais rien de plus complet dans ce genre, de plus agréable et de plus sérieux, de moins émouvant et de plus charmant que les infatigables *causeries* qu'il prodigue chaque semaine à son public, et qu'il a eu l'heureuse idée de recueillir en plusieurs volumes. C'est là ce qu'il nomme sa nouvelle manière. Presque toutes ses œuvres d'autrefois, quoiqu'elles participent sur plus d'un point aux qualités de ces dernières, s'en distinguent pourtant, — les unes, comme la plupart de ses *Portraits contemporains* et de ses *Portraits littéraires*, parce qu'elles ont encore l'attache des admirations éphémères par lesquelles le célèbre critique a passé, — les autres, comme l'*Essai sur le* XVIe *siècle* et *Port-Royal*, parce qu'elles sont, celle-ci le début vigoureux d'un très-jeune esprit, celle-là son travail le plus suivi et le plus désintéressé. Je ne parle pas de *Joseph Delorme*. *Joseph De-*

lorme commence par l'incertitude du trait, le vague nébuleux de la pensée, l'obscurité du but, ce vaste apprentissage en tout genre qui aboutit à cette triomphante expérience d'aujourd'hui. La poésie, dans *Joseph Delorme*, ce sont les brouillards qui sortent de terre à l'aube du jour.

« J'avais *une manière*, dit M. Sainte-Beuve ; je m'étais fait » à écrire dans un certain tour, *à caresser et à raffiner ma* » *pensée*; je m'y complaisais. La Nécessité, cette grande » muse, m'a forcé brusquement d'en changer ; cette Néces- » sité qui, dans les grands moments, fait que le muet parle » et que le bègue articule, m'a forcé en un instant d'en ve- » nir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout » le monde et la langue de tout le monde : je l'en remer- » cie... »

Et nous aussi nous remercions la Nécessité, qui nous a donné *les Causeries* de M. Sainte-Beuve. Mais peut-être, dans l'excès de sa reconnaissance pour l'inspiration présente, l'auteur des *Portraits* tient-il trop peu de compte du passé. Faut-il que nous défendions le sien contre lui-même ? Avant la Nécessité, M. Sainte-Beuve avait la Fantaisie qui l'inspirait quelquefois très-bien, témoin ce chef-d'œuvre de son dernier recueil : *Madame de Krüdner et ce qu'en aurait dit Saint-Evremond*. Il y a là plus qu'une causerie. Il y a l'alliance de la finesse la plus exquise et de l'art le plus délicat, la perfection d'un genre créé. J'en pourrais citer bien d'autres, et je n'aurais que l'embarras du choix. Mais, aussi bien, ce n'est pas sérieusement que M. Sainte-Beuve sacrifie ainsi trente ans de sa vie au succès d'un matin. Quand un auteur fait le procès à ses œuvres, ce n'est que du bout des lèvres. « Tout père frappe à côté. »

J'aborde le point délicat de cette étude.

Je ne sais comment dire à M. Sainte-Beuve, je l'avoue,

après avoir fait un si minutieux recensement de toutes les qualités qui abondent dans ce rare esprit, — je ne sais comment dire qu'il lui manque quelque chose, et il le faut bien, quoiqu'il m'en coûte : on ne fait pas de la critique uniquement pour son plaisir. M. Sainte-Beuve a donc un défaut : il s'est trop étendu, il a trop « expérimenté, » il a trop vécu en quelque sorte. Il a perdu peut-être en élévation ce qu'il a gagné en surface. Il a exagéré l'analyse. On dirait que la hauteur lui manque.

Est-ce là un grand défaut dans un critique ? Non sans doute. Mais c'est un défaut qui borne pour lui certains horizons, qui arrête sa vue, si perçante dans le détail, à de certaines limites que la pénétration seule ne franchit pas. C'est ainsi, le dirai-je ? que M. Sainte-Beuve n'a jamais parlé de Bossuet ni d'Homère avec supériorité. Il a timidement jugé Frédéric et Napoléon. Il a tracé de Louis XIV une silhouette plus qu'un portrait. La même plume qui excelle à peindre Mazarin échouera devant Richelieu.

Les esprits privés de cette clairvoyance qui leur fait prendre de haut ce qui est grand (nous en sommes tous là ; les clairvoyants sont l'exception), ces esprits sont, à l'égard de quelques noms d'une certaine hauteur, dans la position des gens qui regardent d'en bas. Il se mêle à l'admiration que la grandeur leur inspire je ne sais quelle involontaire envie qui en rapetisse et en raffine l'expression.

Cette imperfection du point de vue et ce raffinement jaloux, en présence de certaines supériorités, sont surtout manifestes quand il s'agit de juger les vivants.

M. Sainte-Beuve n'a jamais ni exercé, ni approché, ni conseillé, ni peut-être ambitionné le pouvoir : exemple de désintéressement assez rare de nos jours dans un homme de lettres. « Il faut en France, dit La Bruyère, beaucoup

» de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer » des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer » chez soi... » M. Sainte-Beuve a eu jusqu'à présent cette fermeté-là. Mais ce qui est sa force contre un reproche d'ambition personnelle, est sa faiblesse quand il prétend, armé de sa seule férule de critique, se constituer juge des ambitieux supérieurs.

M. Sainte-Beuve ne se fait une juste idée ni de la puissance, ni du gouvernement, ni de la grandeur, j'entends la grandeur des gouvernements libres. Il prend le pouvoir par ses côtés les plus humbles; il l'observe dans ses convoitises les plus vulgaires, il le surprend dans ses satisfactions les plus obscures; il exhume l'histoire de quelques disgrâces célèbres d'une date ancienne et d'un régime à jamais détruit, et il appelle cela *la maladie du pouvoir perdu* (1). Qui sont les malades? Naturellement tous ceux que le 24 février et le 2 décembre ont jetés hors des affaires : — ambitieux éconduits, gouvernants déçus, *voltigeurs du libéralisme*, gens que le dépit ronge, que la dépossession désole, que l'inaction désespère, que le repos torture; — gens qui regrettent, savez-vous quoi? l'inamovible huissier qui faisait faction devant leur porte..... « ..... Considéré au point de vue mo- » ral et sous sa forme la plus générale, le pouvoir, dit » M. Sainte-Beuve, consiste à ne pas s'appartenir un seul » instant, à faire de grandes choses peut-être, mais à être

(1) Voir notamment cet article *des Regrets*. Ailleurs, dans les *Pensées* qui terminent les *Derniers Portraits*, M. Sainte-Beuve a une manière non moins bizarre de juger les hommes politiques; il les prend à déjeuner : « Les gens d'esprit, dit-il, qui à table mangent au hasard et *engloutissent* » *pêle-mêle*, avec une sorte de dédain, ce qui est nécessaire à la nourri- » ture du corps (*et j'ai vu la plupart des doctrinaires faire ainsi*), peu- » vent être de grands raisonneurs et de hautes intelligences, mais ils ne » sont pas des gens de goût. »

» envahi aussi par les petites, à n'avoir pas une minute à
» soi dès le réveil ; *tel est le plaisir*... Une fois tombé, on at-
» tend machinalement, habitué qu'on est à recevoir son oc-
» cupation du dehors. Il semble *que l'huissier soit en défaut.* »
— Si le pouvoir, tel que nous l'avons vu pratiquer trente ans chez nous avec tant d'éclat, ne consistait pourtant qu'à jouer ce ridicule proverbe d'antichambre que M. Sainte-Beuve arrange si habilement, M. Sainte-Beuve a raison contre les *regrets*. Mais qui croit cela, excepté ceux qui ont intérêt à le dire? Qui s'imagine que la France a été gouvernée trente ans, au milieu de difficultés et avec des succès de toute nature, par les comparses que M. Sainte-Beuve nous représente, grotesquement occupés à pleurer la perte des honneurs vulgaires et des ennuis traditionnels qui réalisent à ses yeux l'idée du pouvoir politique ? Montaigne disait, dans un chapitre intitulé : *l'Incommodité de la grandeur* : « Puisque nous
» ne la pouvons aveindre, vengeons-nous à en médire.....
» Bien me semble-t-il que nous la faisons trop valoir, *et*
» *trop valoir aussi la résolution de ceulx que nous avons ou*
» *veu ou ouï dire l'avoir mesprisée*, ou s'en estre desmis de
» leur propre desseing. Son essence n'est pas si évidem-
» ment commode qu'on ne la puisse refuser sans miracle.
» Je treuve l'effort bien difficile à la souffrance des maulx ;
» mais au contentement d'une médiocre mesure de fortune
» et fuyte de la grandeur, *j'y treuve fort peu d'affaires*. C'est
» une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oy-
» son, arriverois sans beaucoup de contention (1)... »

Montaigne a bien raison. Oui sans doute, à mener une existence tranquille, studieuse et solitaire, à vivre dans une

(1) *Essais*, liv. III, chap. VII (Tome IV, page 423, édition Lefèvre).

fortune médiocre et honorée, et « à filer lentement, comme le dit M. Sainte-Beuve, l'idée et le sentiment, » — à agir ainsi il y a peu d'affaires; — j'entends que l'entreprise en est d'une ambition modeste, même si le succès, comme dans M. Sainte-Beuve, en est d'un esprit supérieur; — tandis qu'aux fortes épreuves de la politique, de la haute administration et de la grande guerre, le succès fût-il douteux, l'entreprise en signale toujours quelque élévation de l'âme ou quelque audace de l'esprit. Et aussi, de ces sommets orageux où l'ambition nous fait monter, si profonde que soit la chute, il faut le dire encore avec Montaigne : « On ne tumbe pas de toute haulteur, il en est plus desquelles on peult descendre sans tumber. » Il est des hommes en effet qui descendent quelquefois, qui ne tombent jamais. Les fous sont précipités comme Icare. Les médiocres retombent par leur propre poids. Les pervers ont le sort de Salmonée ou de Séjan ; l'abîme qui les a vomis les rappelle. Le limon d'où ils sont sortis les reprend. Et c'est bien de ceux-là que Bossuet s'écrie : « Est-ce là que devaient aboutir toute cette pompe » et cette grandeur formidable ? Est-ce là ce grand fleuve » qui devait inonder toute la terre ? Je ne vois plus qu'un » peu d'écume... » Mais ceux qu'une distinction véritable a portés aux affaires, — même déchus, calomniés et impuissants, une certaine équité publique les laisse au rang que leur élévation naturelle avait atteint. Ils restent, même dans la retraite et dans la disgrâce, des hommes d'État.

Ambitieux, si vous le voulez ! j'accepte pour eux l'accusation. Maladie du pouvoir ! soit. Vous croyez avoir inventé le mot ; il est plus vieux que vous. « .... *Vetus ac jampridem insita mortalibus potentiæ cupido cum imperii magnitudine adolevit* (1). » Oui, ce sont les grands États qui font les gran-

(1) Tacite, *Hist.*, liv. II, chap. XXXVIII.

des ambitions ; Tacite le dit, vous le savez mieux que moi. Mais qui vous a dit que ces hommes, dont vous dénoncez *les regrets*, regrettent véritablement le pouvoir, qu'ils voudraient le reprendre aux conditions que la Constitution impériale y met aujourd'hui ? Nous ne la jugeons pas ; elle est la loi du pays, nous la respectons, eux comme nous. Mais pourquoi parler de regrets ? Le principe le plus élémentaire du regret, quand il s'agit du pouvoir, c'est le désir de le reprendre. Ces hommes ne demandent rien.

Ce qu'ils regrettent, vous le savez bien. C'est peut-être leur erreur ; on dit que le pays veut autre chose, — mais enfin ils regrettent l'honneur et l'émotion des sérieuses luttes, les nobles combats de la parole politique où la destinée du pays était engagée, cet illustre champ clos des discussions parlementaires où pendant trente ans les affaires de la France ont été réglées avec prudence, éclat, liberté et dignité. Ce n'était qu'un essai, si vous le voulez ; l'essai n'a pas réussi, mais l'entreprise en était noble et belle. Voilà ce qu'ils regrettent. Je sais que c'est là une de ces douleurs dont vous dites : « ... Je ne puis, pour mon compte, avoir grande pitié des gens auxquels il n'est arrivé d'autre malheur inconsolable *que celui de ne me plus gouverner*. » Mais c'est la France qu'ils gouvernaient ; et l'honneur d'avoir présidé à ses destinées vaut bien qu'on en garde le souvenir. Il y a une grandeur « qui attache au rivage, » et il y en a une autre qui fait traverser le Rhin à la nage sous le canon ennemi ; c'est celle de Condé. L'ambition oblige comme la noblesse. « Il y a pour arriver aux dignités, dit La Bruyère, ce qu'on appelle la grande voie... Il y a le chemin détourné ou de traverse. » Quand des ambitieux regrettent la grande voie, leurs *regrets*, quels qu'ils soient, méritent plus de respect que de pitié !

Passe pour le regret, dites-vous ! mais l'irritation, le dépit ?...

Marquez donc le point où doit s'arrêter, dans une organisation douée de quelque ressort, le coup qui la frappe dans ses convictions et dans ses croyances ! Comptez donc les fibres du cœur que le regret doit atteindre et celles qu'il doit épargner ! Faites donc la part du caractère et des circonstances ! Calculez donc cette force de pression de la fortune sur tout ce qui est cher à l'orgueil humain ! « La servitude, dit Vauvenargues, abaisse les hommes au point de s'en faire aimer. » Jugez de l'amour que gardent quelques âmes d'élite à la liberté qui les relève ! Et puis vous accusez l'irritation de ces hommes ? Qu'en savez-vous ? Qui vous a dit le secret de ces cœurs que vous condamnez ?

. . . . . *Quisnam*
Delator? quibus indiciis? quo teste probavit?

Vous croyez savoir que « le danger aujourd'hui, pour » quantité d'esprits distingués atteints dans leurs habitudes, » dans leur symbole politique, et qui ont à se plaindre des » choses, serait de se fixer dans une disposition habituelle » de rancune, d'hostilité sans grandeur, de jugement ironi- » que et satirique... » Si cette disposition existe, où avez-vous recueilli les symptômes qui la trahissent ? Où prendre cette insaisissable « ironie » que vous dénoncez ? L'Empereur disait : « Je vous laisse la république des lettres. » Nous vous disons : Laissez-nous, dans la mesure où elle est compatible avec le bon ordre, la république des salons !

Vous dites quelque part : « Puisqu'il faut avoir des ennemis, tâchons d'en avoir qui nous fassent honneur. » Pour que vos ennemis vous fassent honneur, commencez donc par honorer vos ennemis. Mais, croyez-moi : l'hostilité, même celle des vaincus, ne sert à personne. « La vie est une partie qu'il faut savoir jouer. » C'est là une de vos

maximes. Soit! L'inimitié est malsaine aux nobles esprits. L'indignation a quelquefois inspiré les poëtes ; la haine, jamais. On disait au président Montesquieu que Fontenelle n'aimait personne : « C'est ce qui fait, répondit le président, qu'il est si aimable. » Et vous aussi, l'ingénieux critique, l'érudit agréable et profond, l'écrivain sérieux et charmant, car je veux finir avec vous comme j'ai commencé ; — vous aussi, né pour philosopher, non pour combattre, ne serez-vous donc aimable qu'à la condition de n'aimer que vous ?

XI

De la Simplicité homérique (1).

— 10 octobre 1852. —

M. Ponsard vient de publier sa poétique. A-t-il bien fait? Publier sa poétique quand on est poëte, c'est donner sa mesure. On est bien obligé de laisser prendre quelquefois sa mesure quand on écrit pour le public; il ne faut jamais la donner.

Il est d'une prudence médiocre en effet (j'excepte quelques écrivains consacrés) de tracer des poétiques quand on fait des livres; car, de deux choses l'une : ou la règle est bonne, et elle réagit contre le livre, pour peu qu'il soit défectueux; ou la règle est mauvaise, et elle établit un préjugé contre le livre, même s'il est bon.

Et puis, les gens d'esprit ne doivent jamais donner tout leur secret au public. « Mon exemple vous apprend, dit Agamemnon à Ulysse pendant sa visite aux enfers, à ne pas montrer trop de complaisance à une femme. Il est des choses que vous pouvez lui dire, d'autres qu'il faut taire...» Le public est un peu femme en ce point; il est curieux, et

(1) *Homère*, poëme par M. Ponsard; — *Ulysse*, tragédie en trois actes, avec prologue et épilogue, par M. Ponsard. — (Paris 1852).

le conseil d'Agamemnon est bon à suivre. Un auteur doit toujours se réserver quelque chose. Et par exemple, vous créez une règle : la malignité publique vous l'inflige. Vous faites confidence, du bout des lèvres, d'un défaut que vous avez : on généralise la confidence, on voit votre défaut partout. Vous dites les conditions du beau dans les arts : le public, qui est malin, les cherche dans vos œuvres en tournant contre elles cette lanterne du cynique qui cherchait un homme. Danger de trop dire ! Inconvénient de parler de soi ! M. Sainte-Beuve nous disait récemment : « J'avais une manière et j'en ai changé (en 1848). » Voyez le parti qu'une critique malveillante aurait pu tirer, contre vingt ans de succès mérité, d'un pareil aveu ! Jean-Jacques Rousseau nous apprend qu'il passait des nuits entières à limer une phrase. Comme cette confession, appliquée aux œuvres d'une philosophie qui avait la prétention d'être neuve, lui donne un air de sophisme et une odeur d'école ! Alfiéri nous livre aussi, dans *ses Mémoires*, le secret de sa manière, sans faire les affaires de sa renommée. Vous qui faites des livres et qui avez la prétention d'inventer quelque chose, laissez donc aux critiques à chercher la règle. Si vous faites des chefs-d'œuvre, la règle en sortira d'elle-même, sans que vous y preniez tant de peine, comme elle est sortie des poëmes d'Homère et de Virgile. Si vous faites de mauvais ouvrages, ils ne serviront qu'à déconsidérer vos poétiques. Laissez les critiques vous juger, c'est leur mission. A chacun la sienne.

M. Ponsard, comme justiciable de la critique, a un trépied d'or pour sellette; il est poëte, il est célèbre ; de quoi se plaint-il ? L'auteur de *Lucrèce* avait une originalité : ayant publié cinq tragédies, il n'avait pas écrit une seule préface. Ses œuvres étaient comme ces victoires d'Epami-

nondas, de glorieuses filles qui parlaient pour lui. Pour ma part, j'aimais cette réserve du jeune écrivain; je trouvais dans son attitude quelque chose de la modestie et de la pudeur de sa Lucrèce, et ce n'était pas le moindre trait par où se distinguait, dans cette grande mêlée des prétentions littéraires, ce poëte « arrivé par le coche, » comme on eût dit autrefois, pour devenir du premier coup un des maîtres modernes de la scène française.

Aujourd'hui M. Ponsard, renonçant à être simple, fait la théorie de la simplicité; et le dirai-je? depuis que M. Ponsard a fait sa théorie, — moi, qui ne demandais, en lisant ses œuvres, qu'à me laisser descendre au courant de ses vers faciles, transparents et harmonieux, — je me révolte et me redresse contre sa poétique.

M. Ponsard, en effet, a deux manières de définir la simplicité : il la prend d'abord en elle-même, tant bien que mal, et pour ce qu'elle vaut; — puis, après l'avoir étudiée dans le monument où il lui semble qu'elle a laissé la trace la plus durable de ses qualités essentielles, dans les poëmes d'Homère, — il en donne une sorte de *specimen* dans une traduction qui est comme la démonstration finale et pratique de sa théorie; — en sorte que, cette fois, les vers de M. Ponsard ne sont qu'une poétique en action, un modèle qu'il propose après une leçon qu'il a faite, — ce que, dans nos classes, nous appelions *un corrigé,* et qui faisait loi jusqu'à preuve contraire.

Examinons donc et la théorie de M. Ponsard, et son procédé.

Si Homère est un poëte, comme je le crois, même après avoir lu la traduction de M. Ponsard, il me semble que l'auteur d'*Ulysse* réduit singulièrement la somme des perfections qu'on s'est accordé, de tout temps, à reconnaître dans

ses vers, en les résumant dans une seule : la simplicité. Il est bien vrai que l'idée de simplicité s'applique à tout, dans ce sens qu'il n'y a ni vraie grandeur, ni beauté réelle, ni solide éclat, ni durable élégance sans simplicité véritable. Mais si la simplicité ne s'entend, comme cela semble résulter de la doctrine de M. Ponsard, que d'une certaine absence d'ornement quand il s'agit de peindre, d'une certaine bonhomie quand il faut parler, d'une certaine familiarité quand on veut exprimer les sentiments du cœur humain; — en un mot, si la simplicité n'est que le privilége de *parler tout bonnement parce qu'on a quelque chose à dire*; si elle ne consiste que dans cette singulière faculté qu'auraient *les expressions de la pensée de s'arranger d'elles-mêmes*; si elle n'est que l'horreur systématique de la *périphrase* et la réhabilitation de *certains animaux* que la poésie française aurait mal à propos retranchés *comme indignes d'exister dans les vers*; si la simplicité est tout cela, et si Virgile, Racine, André Chénier ne sont que des raffinés, si Homère est simple sous la forme et dans la proportion où son dernier traducteur le produit, — je dis que la simplicité, ainsi pratiquée, s'appellera du nom qu'on voudra, tantôt négligence, tantôt platitude; mais à mes yeux, elle ne sera jamais bonne qu'à remplacer l'art par le sans-façon, la poésie par la bonne humeur, l'élégance par le négligé, l'éloquence par la causerie, la nature elle-même par le calque grossier et le dessin sans relief et sans vigueur de sa beauté infinie. « On peut remarquer en passant, au sujet de la forme, nous dit M. Ponsard, *que moins on la cherche, mieux elle vient.* » Où M. Ponsard a-t-il vu cela? Il ne se doute donc pas qu'il supprime ainsi, d'un trait de plume, savez-vous quoi? Il supprime le travail, c'est-à-dire l'effort sérieux, patient, obstiné de la pensée humaine, cet effort souvent douloureux, toujours fécond dans les

grands esprits, sans lequel la véritable inspiration ne vient pas. Mais je n'ai rien à apprendre à M. Ponsard sur ce point; car il n'est pas un homme, si peu qu'il ait tenu une plume, qui ne sache que l'intelligence est comme ce Protée de la fable, qu'il faut dompter et charger de liens pour le forcer à dire son secret:

Et quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla...

J'insiste sur ces préliminaires, parce qu'après avoir débuté autrefois avec éclat dans cette réhabilitation de l'antiquité dont l'étude sérieuse et approfondie lui inspira *Lucrèce,* M. Ponsard semble avoir perdu aujourd'hui, dans l'ivresse même de cette fortune soudaine, le sentiment et le souci de la limite où toute réaction de ce genre doit s'arrêter. Nous étions arrivés jusqu'à Tite-Live. Nous voici remontés jusqu'à Homère. Eh bien, soit! Nous irons avec vous, si nous pouvons, jusqu'à Homère; nous vous suivrons avec lui sur la scène. Platon n'a-t-il pas dit que l'auteur de l'*Iliade* était « le plus dramatique » des poëtes? Mais pourquoi jeter aujourd'hui presque le dédain à ces dieux que vous encensiez hier? Pourquoi dire, dans ce paroxysme de simplicité primitive qui vous possède : « ... Virgile appartient plus particulièrement, comme Racine, à » la classe des grands écrivains, hommes de goût et d'art, » *chez qui la science du style n'a pas étouffé le génie,* mais qui » *se plaisent surtout* à l'expression châtiée, à l'ornement du » langage, habiles aussi à toucher ce point imperceptible » entre le *trop* et le *trop peu,* où l'on dit assez pour satisfaire le lecteur, et pas assez pour le lasser; ils connaissent les bornes de sa patience et n'épuisent jamais toute » son attention. *La muse d'Homère ne connaît pas ces habile-*

» *tés....* » Qui ne comprend que cela veut dire que Racine et Virgile ne sont pas simples? Et voulez-vous la preuve que telle est en effet la pensée de M. Ponsard : « Il est gra-
» cieux, il est doux, poétique, sonore, dit-il d'André Ché-
» nier; *il n'est pas simple.* On entend, dans le bruit de ses
» cadences, *un écho harmonieux de Virgile : l'élégance latine*
» *a passé par là...* »

Je n'ajoute rien. Ces mots-là disent tout. Là « où l'élégance latine a passé, » où Virgile a laissé sa trace, où l'habileté de l'écrivain (je parle d'une façon générale) a prodigué les délicatesses de la forme, les ressources du style, l'éclat des périphrases, l'harmonieuse cadence, les prévoyances et les labeurs d'un goût éprouvé ;—là où tout ce travail de l'esprit a existé, la simplicité n'existe plus. Nous nous entendons bien maintenant. Il faut que le génie bavarde. « Le vieil Homère a mon estime » disait Voltaire avant M. Ponsard :

> Il est, comme tous ses héros,
> Babillard outré, mais sublime.

Il faut que le génie prenne ses aises, qu'il soit rude, au besoin rustique, qu'il soit ingénu, par moment grossier ; — et à ceux qui ne pourraient lire Homère dans la pureté du texte original, ou même dans quelques-unes de ces versions (comme celles de Samuel Clarke ou de Dübner) *par où l'élégance latine a passé*, — à ceux-là M. Ponsard donne une preuve sans réplique de la vérité de sa théorie ; il traduit un chant d'Homère qu'il encadre dans une fiction plus ou moins homérique : « Herbier desséché, reste de ce butin cueilli au penchant du vieux Parnasse, » nous dit-il d'abord avec la modestie d'un homme de goût.—« A tort ou à raison, dit-il ensuite, j'ai cru qu'Homère était *plus simple et plus*

franc qu'on ne le suppose généralement ; je n'ai pas reconnu sa simplicité et sa franchise dans ses imitateurs, *et j'ai essayé de le montrer tel que je le comprenais.* » La traduction de l'*Odyssée* par M. Ponsard, c'est donc à la fois et la simplicité homérique telle que M. Ponsard la comprend, et la poésie d'Homère donnée comme type général et comme modèle absolu de la simplicité. Ne perdons pas de vue, dans la suite de cette étude, cette double tendance de la théorie du jeune poëte.

M. Ponsard commence par se placer, comme traducteur d'Homère, sous la protection de madame Dacier. « ..... Selon » moi, dit-il, la traduction de madame Dacier *est un chef-* » *d'œuvre.* Ses phrases ont *l'ampleur et la facilité du* » *style grec ;* ses négligences même ne sont pas sans charme; » *enfin l'esprit d'Homère y revit dans sa grâce ingénue.....* Ma- » dame Dacier a très-bien compris Homère ; aussi mon tra- » vail ne s'excuse que par les différences de la prose et des » vers.....» J'ai fait comme M. Ponsard, j'ai lu la traduction de madame Dacier, et je conviens d'une chose : c'est la plus amusante des traductions d'Homère que je connaisse. Madame Dacier nous amuse avec l'*Odyssée* comme Perrault nous amuse avec *Peau-d'âne,* ni plus ni moins, et le style à part. Mais est-ce là traduire Homère? J'avoue encore que madame Dacier a une fluidité de style, un entraînement de babillage, une incontinence de plume et une façon de commérage tour à tour guindé et trivial, précieux et familier, qui passe de la vulgarité la plus bourgeoise à la dignité la plus tendue et de l'excès du naturel au ridicule de la prétention, avec une inconséquence fort divertissante. Mais est-ce là traduire Homère? Madame Dacier a un autre travers non moins plaisant : elle traduisait l'*Odyssée* en 1708, et la mode était passée depuis longtemps (si elle passe ja-

mais) des *bourgeois gentilshommes* (1). On dirait cependant que, tout en traduisant Homère, madame Dacier se sent humiliée de la condition, après tout assez médiocre, que son poëte a donnée forcément à ses héros. C'était la faute du temps, non celle du poëte. Madame Dacier corrige ce défaut le plus qu'elle peut, et on croirait que c'est pour elle une question de dignité personnelle, que son honneur y est intéressé. « Le roi nous a parlé, » disait ce valet de la comédie, dont le maître avait eu une audience à Versailles. Madame Dacier a besoin d'avoir aussi ses grandes entrées dans la personne de ses héros. Télémaque dit : « *Mes peuples.* » Quand on s'adresse à Pénélope, on lui dit : « *Grande reine.* » Tous les domestiques du palais sont « des officiers, » et tous les offices sont de grandes charges. « On ne voit point autour des rois, » disait Lamotte, parlant des héros de l'*Iliade* et dans un accès de gentilhommerie tout semblable ; « on ne » voit point autour des rois une foule d'officiers ni de gar- » des... Les palais ne sont pas superbes, les tables ne sont » pas somptueuses. Agamemnon s'habille lui-même... » Madame Dacier y a mis bon ordre. « Ah ! plût aux dieux » qu'Hélène fût périe avec toute sa race, ou qu'elle n'eût » jamais vu la lumière du jour ; car elle a été la cause de » la mort *d'une infinité de grands personnages...* » C'est ainsi qu'Eumée, le gardien des troupeaux, parle à son maître Ulysse, le croyant mort.

> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages...

Madame Dacier, si on la laissait faire, ferait des héros de l'*Iliade* autant de marquis, et donnerait le cordon bleu aux vainqueurs de Troie. Mais est-ce là traduire Homère ?

(1) La pièce de Molière est de 1670.

En même temps, singulière contradiction d'un sérieux esprit ! ces personnages qu'elle surfait si étrangement par la condition, madame Dacier les rabaisse par le langage, quand elle ne les rend pas ridicules par la prétention et la périphrase. Personne n'abuse au même point que madame Dacier du *flambeau de l'Hyménée*, des *torches de la Discorde* et des *lauriers de la Victoire*. Personne aussi ne descend plus volontiers dans la trivialité du langage usuel. Madame Dacier, qui avait cinquante-huit ans quand elle traduisit l'*Odyssée*, reculera de pudeur devant cette image de Neptune « qui délie, dans une rencontre amoureuse, la ceinture virginale de la nymphe Tyro » (λυσε δε παρθενιην ζωνην), et elle dira : « Il eut d'elle les dernières faveurs. » Et puis, dans la querelle entre le roi d'Ithaque et le mendiant qui vient l'assaillir devant sa porte, madame Dacier fera dire à Ulysse : « ..... Ne m'échauffe pas la bile !..... » Et Irus répondra : « Voilà un gueux qui a la langue bien pendue (1). » — « Ventre affamé n'a point d'oreilles, » dit ailleurs Ulysse, dans une tirade pathétique où le dicton populaire fait tache. Dans un autre passage : « *Garçons*, dit Eu- » rymaque en s'adressant aux domestiques qui servaient la » table, menez promptement ce fou hors de la salle, » etc.

C'est ainsi que madame Dacier entend la simplicité homérique. Tantôt elle la dépasse pour grandir ses héros outre mesure, beaucoup moins dans leurs sentiments que dans leur équipage ; tantôt elle l'abaisse en leur prêtant le langage du quai des Lunettes, quand ce n'est pas celui du carré des halles. Malgré tout, la traduction de madame Dacier se laisse lire. Elle est commode à la paresse de l'esprit ; elle a

(1) M. Dugas-Montbel traduit avec plus d'exactitude à la fois et de convenance : *Avec quelle volubilité parle ce glouton !*

un certain entrain français. Sa fluidité même emporte et trompe le lecteur. Elle a trompé M. Ponsard lui-même. Mais, encore une fois, est-ce là traduire Homère ?

Madame Dacier n'est qu'une radoteuse érudite. Homère est un poëte. Tout le monde sait cela ; mais je suis bien obligé de le répéter ici, puisqu'on voudrait nous faire croire que l'auteur de l'*Iliade* n'est qu'un bonhomme, un radoteur de génie, qui fait tout bêtement des vers sublimes, une espèce de M. Jourdain de la poésie héroïque (*ses expressions s'arrangent d'elles-mêmes,* dit M. Ponsard), qui fait de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose. Je sais qu'on nous oppose un mot d'Horace qui, après avoir célébré dans Homère l'immortel précepteur du genre humain, nous dit que « le bonhomme s'endort quelquefois. » Mais n'est-ce pas le cas de répéter avec Longin que, si son sommeil est d'un homme, « ses rêves sont d'un dieu. » Madame Dacier fait de lui un débitant de sornettes mythologiques, de fadaises sentimentales et de banalités bourgeoises. Du Scamandre, elle fait un affluent du fleuve de Tendre ou un bras de la Seine. On parle à Ithaque le jargon des *Précieuses* ou le patois des *Porcherons*. Mais la grandeur et la majesté, l'élégance et l'éclat, — la finesse dans la bonhomie, l'effusion du cœur dans la familiarité; — mais cette suprême distinction, cette justesse infaillible du trait, cette précision abondante, cette pureté splendide, ce relief immortel; — tout cela, qui est le poëte même, a disparu dans la traduction de madame Dacier.

M. Ponsard, quand il appelle la traduction de madame Dacier « un chef-d'œuvre, » confond donc deux choses, la facilité et la simplicité. La traduction de madame Dacier n'est pas simple : mais le fût-elle, elle ne le serait que par les côtés médiocres et vulgaires de la simplicité. Etre simple

quand on est commun, le beau mérite! Ce qui est difficile, c'est d'être simple quand on est original et grand, simple dans l'effort, dans l'émotion et dans le péril de la pensée, simple quand la carrière est semée d'écueils et quand le fossé est au bout, simple en un mot quand on a su mesurer de l'œil cette faible barrière qui sépare, comme on l'a dit, le sublime du ridicule. J'en dirai autant de la fécondité. Il n'est rien qui s'en éloigne plus qu'une certaine intempérance productive des esprits faciles. Le style de madame Dacier est coulant, son esprit n'est pas vraiment fécond. Elle a peu de ressources, elle n'a pas d'idées. Elle ne suffit ni aux créations, ni aux délicatesses, ni à la diversité infinie de son modèle. Elle lui inflige sa monotonie, sa sécheresse et son commérage.

M. Ponsard, dans ce grand poëme qu'a manqué madame Dacier, a choisi le sixième chant, un des plus courts, et l'épisode de Nausicaa, un des plus charmants, pour reprendre, à la suite d'Homère, la trace un peu effacée de sa vénérable devancière. M. Ponsard a bien fait : cet épisode de Nausicaa est tout un chef-d'œuvre. Homère (la remarque en a été déjà faite par La Harpe, et, avant lui, par Fénelon), n'a jamais déployé plus de grâce, montré plus de finesse et de mesure, plus de naturel et de vérité que dans les scènes rapides qui remplissent cet épisode agréable. Nausicaa, bien qu'elle lave son linge à la fontaine, est bien la fille d'un roi ; — elle est bien la chaste vierge qui n'ose prononcer, même devant son père, le doux nom de mariage (θαλερον γαμον), bien qu'elle accueille avec une pitié charmante, dans tout le déshabillé d'un récent désastre, un inconnu naufragé ; — elle a bien la réserve de son sexe, quoiqu'elle joue à la paume avec ses compagnes ; — elle a bien la gravité de son rang quoiqu'elle fasse un dîner sur l'herbe tout

près du fleuve, avec les provisions qu'elle a apportées. Je remarque ici, en passant, que ce dîner sur l'herbe a offensé la gentilhommerie de madame Dacier. Homère dit : « Elles prirent leur repas sur la rive du fleuve. » Madame Dacier commente : « elles *se mirent à table* pour dîner. » Il n'y manque que le maître d'hôtel.

Je dirai une autre fois, quand j'aborderai la question de ces mœurs soi-disant primitives où se retranche la théorie de la simplicité homérique dans le système de M. Ponsard, — je dirai ce que je pense de la barbarie et de la grossièreté de ces temps où les héros tournaient la broche, et où les filles de roi lavaient, comme dirait madame Dacier, leur linge sale à la fontaine. Mais à prendre Nausicaa dans ce milieu où le poëte l'a placée, dans ces sentiments d'une si exquise et si naturelle délicatesse, dans ce langage plein de candeur, de tact et de convenance, dans cette assurance modeste et noble qui est à la fois d'une femme de haut rang et d'une fille bien élevée; — à la prendre même dans cet entourage matériel où sa douce figure se produit, sur cette couche élégante (θαλαμον πολυδαιδαλον) où Minerve vient la visiter, dans ce brillant palais qu'elle quitte un instant, sur ce char qui la conduit et au milieu de ces jeunes femmes qui lui font cortége; — en résumant tous ces détails, on peut croire que l'île de Shérie où vivent les Phéaciens, sujets d'Alcinoüs, n'est pas absolument habitée par des sauvages. On pourrait prétendre, au contraire, qu'il y a là tous les éléments d'une civilisation suffisamment active et avancée, et qu'il n'y manque guère qu'une sorte d'industrie, celle des blanchisseuses. Mais j'y reviendrai.

Tel est cet épisode de Nausicaa.

Voulez-vous savoir maintenant ce que madame Dacier en a fait ? Prenons quelques passages de sa traduction; joi-

gnons-y quelques extraits de l'imitation respectueuse que M. Ponsard en a donnée; nous aurons ainsi une idée complète de ce qu'on nous présente comme une reproduction de la simplicité homérique.

Pendant qu'Ulysse, qui vient de faire naufrage sur la côte de l'île de Shérie, s'endort tranquillement sous la protection de Minerve, madame Dacier nous montre la déesse qui se glisse *comme un vent léger* dans la chambre de Nausicaa..... « Nausicaa, pourquoi êtes-vous si paresseuse et si négligente? lui dit-elle. Vous laissez là *vos belles robes* sans en prendre aucun soin. Cependant le jour de votre mariage approche.... »

Et M. Ponsard :

Nausicaa, *c'est mal* d'avoir si peu de soin.
Vos habits négligés sont gisants dans un coin.
Pourtant le jour approche où, pour le mariage,
Il faudra revêtir *les parures* d'usage;
Outre *le bel habit* que vous aurez sur vous,
Il en faudra donner un autre à votre époux.....

. . . . . Nausicaa se réveille. Elle traverse le palais. « ... Mais ne voulez-vous pas bien, mon père, lui fait dire madame Dacier, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars, afin que je porte au fleuve les robes et les habits qui ont besoin d'être lavés? Il est de la dignité d'un prince comme vous de paraître aux assemblées *avec des habits propres*... et vous savez que ce soin-là me regarde. »

Et M. Ponsard :

Nausicaa l'aborde et lui tient ce langage :
Cher père, prêtez-moi votre char de bagage.
Je veux porter au fleuve et, dans les eaux plongés,
Blanchir *vos beaux habits* trop longtemps négligés :
Pour siéger au conseil, selon votre coutume,
Il faut que rien ne manque *à l'éclat du costume*.

En outre, vous avez cinq fils dans vos maisons,
Deux déjà mariés, *mais trois encor garçons ;*
Ceux-ci veu'ent toujours, *pour aller à la danse,*
Des habits bien lavés, *et j'en ai l'intendance...*

..... Le roi consent. Nausicaa prend le chemin du fleuve. « La reine, dit madame Dacier, avait eu soin de faire mettre dans le char tout ce qui *était nécessaire pour le dîner.* » Et M. Ponsard :

. . . . . Et cependant la reine
Prépare pour son fils une outre de vin pleine,
Puis remplit un panier de vivres ; puis encor
Lui donne des parfums dans une fiole d'or,
Afin qu'après le bain la vierge et ses esclaves
Répandent sur leur corps *les essences suaves...*

. . . . . Une fois arrivées, les suivantes, tirant les habits du char, les *portèrent à brassées* dans l'eau et se mirent à les laver et à les nettoyer avec une sorte d'émulation, et en se défiant les unes les autres, etc., etc.

Cependant Ulysse s'était réveillé, et, *se mettant sur son séant* (c'est toujours madame Dacier qui parle), il s'était dit à lui-même : « En quel pays suis-je venu ?.... *Des voix de jeunes filles* viennent de frapper mes oreilles. Sont-ce des nymphes de montagnes ? ... *ou serait-ce des hommes* que j'aurais entendus ? Il faut que je le voie et que je m'éclaircisse. »

Et M. Ponsard :

. . . . . Au *féminin tumulte,*
Ulysse réveillé se lève et se consulte....
. . . . . J'entends des voix de femmes :
Qui pousse ces clameurs ? Les nymphes des forêts,
Ou la nymphe du fleuve, *ou celle des marais ?*
Seraient-ce pas plutôt quelques simples mortelles ?

En même temps, dit madame Dacier, il se glisse dans le plus épais du buisson, et rompant des branches pour couvrir sa nudité sous les feuilles, *il sort de son fort* comme un lion, etc., etc.

> Il dit et sort du bois, et de rameaux touffus
> Couvre sa nudité *dont il était confus....*

Les nymphes prennent toutes la fuite. La seule fille d'Alcinoüs attend *sans s'étonner* (version de madame Dacier). M. Ponsard ne dit ni beaucoup mieux ni plus exactement :

> Seule, Nausicaa l'attend ; car dans son cœur
> Minerve a mis *l'audace et dissipé la peur....*

Ulysse est en ce moment fort embarrassé. Car, dit justement M. Ponsard :

> Ira-t-il embrasser les genoux de la reine ?
> Ou, lui parlant de loin, prîra-t-il humblement
> *Qu'on lui montre la ville et prête un vêtement?*

Ulysse se décide pour ce dernier parti : « Princesse, dit-il en s'adressant à Nausicaa (c'est madame Dacier qui parle), vous voyez à vos genoux un suppliant... Si vous êtes une des mortelles qui habitent la terre, heureux votre père et votre mère! heureux vos frères! Quelle source continuelle de plaisir pour eux de voir tous les jours *une jeune personne si admirable faire l'ornement des fêtes !* mais mille fois plus heureux encore celui qui, après vous avoir comblée de présents, *aura l'avantage* de vous mener dans son palais.

» ..... Mais, grande princesse, ayez pitié de moi ! Enseignez-moi le chemin de la ville et donnez-moi quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il *vous reste quelque enveloppe de vos paquets...* »

Indiquez-moi la ville, et, pour m'en faire un voile,
Prêtez-moi, s'il se peut, quelque méchante toile...

La princesse appelle ses femmes..... « Arrêtez, leur dit-elle; où fuyez-vous *pour avoir vu un seul homme?*.... Il faut en avoir soin, car tous les étrangers et tous les pauvres viennent de Jupiter; le peu qu'on leur donne *leur fait beaucoup de bien*, et ils en ont de la reconnaissance..... »

M. Ponsard dit beaucoup mieux, ce me semble :

Cet homme a fait naufrage et sa misère est grande;
Il faut le secourir, Jupiter le commande;
Au nom de Jupiter viennent les malheureux,
Et le peu qu'on leur donne est d'un grand prix pour eux...

. . . . . Mais Ulysse reprend la parole, et madame Dacier lui fait dire : « Belles nymphes, éloignez-vous un peu, je vous prie, afin que je nettoie moi-même toute l'écume *et l'ordure de la marine dont je suis couvert*, et que je me parfume avec cette essence... Mais je n'oserai me baigner en votre présence; la pudeur et le respect me défendent de paraître devant vous *dans un état si indécent*...

Et M. Ponsard :

. . . . . Retirez-vous un peu plus en arrière,
Jeunes filles, pendant que je me baignerai,
Et nettoîrai l'écume et me parfumerai.
L'huile délassera mon corps *battu des lames.*
Mais je n'ose tout nu me montrer à des femmes...

Puis Ulysse, suffisamment baigné, parfumé et rajeuni par les soins de Minerve, reparaît devant la fille d'Alcinoüs. La princesse ne peut se lasser de l'admirer...

« Plût à Dieu, lui fait dire madame Dacier, que le mari qu'on me destine *fût fait* comme lui! » etc.

Plût aux dieux immortels que tel fût mon époux,
Et que cet étranger voulût rester *chez nous!*
Mais apportez les mets, afin qu'il se nourrisse.
Les femmes aussitôt placent devant Ulysse
L'outre et les mets; *il mange et boit* avidement,
N'ayant depuis deux jours pris aucun aliment.

Cependant la belle Nausicaa pense à son retour; elle attèle son char, *met dedans ses paquets*, dit madame Dacier, et y monte. Puis, s'adressant à Ulysse : « .... Vous n'avez qu'à suivre doucement mon char avec mes femmes, dit-elle; je vous montrerai le chemin.... Quand nous approcherons des murailles, alors il faut nous séparer, car je crains la *langue des Phéaciens*. Il y a beaucoup d'insolents et de médisants parmi ce peuple; je craindrais *qu'on ne glosât* sur ma conduite si l'on me voyait avec vous, car quelqu'un qui me rencontrerait ne manquerait pas de dire : Quel est cet étranger si beau *et si bien fait* qui suit Nausicaa? Où l'a-t-elle trouvé? Est-ce un mari qu'elle amène?... »

Et M. Ponsard :

Voilà ce qu'on dirait, et j'aurais à rougir;
Car je réprouve aussi cette façon d'agir,
Et trouverais mauvais qu'une fille, peu sage,
Vécût avec un homme avant le mariage.....

Cela dit, la princesse fouette ses mules et retourne au palais.

Là, comme un immortel, son père, calme et grave,
Est assis sur un trône, *et boit du vin suave*, etc., etc.

Et maintenant, qui faut-il croire? J'ai abrégé la version de madame Dacier; mais j'y ai laissé soigneusement tout ce qui donne le ton au reste, l'assaisonnement du récit, tous les traits saillants, tout le relief. Le reste n'est que vulgaire,

si ce n'est plat. Mais qui faut-il croire? Est-ce Fenelon, que cet épisode de Nausicaa touchait jusqu'à l'attendrissement? Est-ce La Harpe, qui l'exceptait de la condamnation très-sommaire dont il a frappé l'*Odyssée* tout entière? Est-ce M. Sainte-Beuve, qui a dit spirituellement : — *Il n'y a pas un grain de Rabelais dans Homère?* N'est-ce pas plutôt le célèbre critique Geoffroy, qui a soutenu autrefois, dans une série d'études agréables, que les poëmes héroïques d'Homère étaient en grande partie plaisants et même burlesques (1)? Après avoir lu madame Dacier, n'est-on pas entraîné à donner raison à Geoffroy contre Fénelon? telle est la question qui reste à juger.

II

— 24 OCTOBRE 1852. —

Cette question du burlesque dans les poëmes d'Homère fut posée et débattue, il y a trente ans, par ce hardi critique dont j'ai parlé, le célèbre Geoffroy, et elle n'est pas en effet aussi impertinente qu'elle le paraît au premier abord. « Je me souviens qu'un jour, écrit La Motte, je demandais raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de l'indécence des dieux d'Homère. Il dédaigna de les justifier par le secours trivial des allégories, *et il voulut bien me faire confidence* d'un sentiment qui lui était propre, quoique, tout persuadé qu'il en était, il n'ait pas voulu le rendre public : c'est qu'Homère avait craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet; que, n'ayant de la part des hommes que des combats et des

(1) *Voir* Dussault, *Annales littéraires* (tome IV, page 474).

passions funestes à peindre, il avait voulu *égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes, et qu'il leur avait fait jouer la comédie dans les entr'actes de son action* pour délasser le lecteur, que la continuité des combats aurait rebuté sans ces intermèdes... (1) » Faire jouer la comédie, et la faire jouer par les dieux mêmes, au milieu d'une action héroïque, nous voilà, si La Motte disait vrai, en plein burlesque. Mais La Motte disait-il la vérité? « M. Despréaux est bien heureux, » écrit à son tour madame Dacier, de ce ton aigre-doux qu'on lui connaît ; — « M. Despréaux est bien heureux d'avoir eu un ami si fidèle qui, après sa mort, révèle les secrets qu'il lui avait confiés et qu'il n'avait pas voulu rendre publics. Mais moi, qui connaissais M. Despréaux mieux que lui, qui ai plus souvent parlé d'Homère avec lui, qui savais toute l'indignation que cette entreprise de M. de La M... lui inspirait et qui est connue de tous ses amis, — j'ose dire que jamais M. Despréaux n'a pensé une chose si insensée... C'est une imagination monstrueuse qu'Homère était incapable d'avoir, et que M. Despréaux était incapable de lui prêter. Mais M. de La M... accommode tout à ses vues, *aux dépens de qui il appartiendra* (2)... »

Quoi qu'il en soit de cette querelle, il faut bien le dire : si le burlesque est quelque part dans les poëmes d'Homère, c'est le fait de sa religion ; s'il y a une porte par où passe le ridicule, c'est celle du ciel ; si *le grain de Rabelais* s'y montre, c'est dans l'Olympe ; si le drame homérique a ses comparses, comme La Motte le fait dire à Boileau, ce sont ses dieux.

(1) *Discours sur Homère*, par M. de La Motte, de l'Académie française, page 40 (Paris, 1714).

(2) *Des causes de la corruption du goût*, par madame Dacier, page 72 (Amsterdam, 1715).

Homère ne se moque pas de ses dieux, non sans doute; mais ses dieux sont ridicules de leur propre fonds; et ce fonds est inépuisable, parce qu'il tient au principe même de la théologie grecque, qui met dans le ciel des païens les passions, les faiblesses, les travers, toutes les hontes grandes et petites de l'humanité. Les passions de l'homme sont quelquefois tragiques sur la terre, elles sont comiques dans le ciel. La colère d'Achille est sublime; la rancune de Junon m'a toujours paru pitoyable, même dans Virgile. Au contraire, cette retraite du héros dans sa tente, cette inaction meurtrière qui est tout le nœud du poëme d'Homère,— ce sont là des inventions d'un génie excellent et des ressorts d'une beauté suprême. Et de même, dans l'Odyssée, rien de plus attachant que cette résolution calme, religieuse et résignée, avec laquelle un homme, tout seul, mais confiant dans son droit, poursuit, à travers toute sorte de périls et d'outrages, la vengeance de son injure. « Cette sagesse d'Ulysse est la prudence, nous dit-on, c'est le talent de se tirer des aventures périlleuses et *de faire son chemin* (1). » Soit! l'Odyssée n'en est pas moins un drame plein d'émotions, de gravité et d'imprévu. Mais tout ce mouvement que se donnent les dieux, leurs jalousies, leurs cabales, leurs combats, leurs blessures, leurs frayeurs mêmes, — leur complicité sans cesse invoquée, leur activité toujours prête dans les querelles des hommes, — tout cela, même dans Homère, touche en effet à la comédie et frise même le burlesque; et je suis bien de l'avis de La Motte : « Il fallait que » les Grecs fussent encore dans l'imbécillité de l'enfance » pour s'être contentés des dieux de l'Iliade... » Seulement

(1) *Essais de littérature*, par M. Saint-Marc Girardin, tome II, page 117.

les dieux dont se contentait l'enfance de la Grèce suffisaient plus tard à son âge mûr. La Grèce de Platon les adorait comme celle d'Homère. Et on peut lire dans Tacite, au moment où le Capitole est brûlé pendant les combats qui précèdent la chute de Vitellius, l'indignation qu'excite encore dans cette âme vertueuse le crime (ce n'était qu'un fait de guerre) qui a détruit le temple de Jupiter : « ... *Sedem Jovis optimi maximi, auspicato a majoribus, pignus imperii, conditam..... furore principum exscindi* (1)! » Le dieu de Tacite est, à plus de huit siècles de distance, le même que celui d'Homère. La superstition est de tous les temps.

Je ne fais pas le procès aux divinités homériques; et à Dieu ne plaise que je serve jamais d'auxiliaire à M. l'abbé Gaume! Je montre seulement par où a pu se glisser, dans ces poésies d'une tenue si ferme, d'un ton si sérieux, d'une grâce si austère, « ce grain de Rabelais » que nous cherchons. « Jupiter, Neptune, Apollon, Minerve, dit M. Sainte-Beuve, ne sont pas peints à faire sourire. » Cela est vrai : les dieux d'Homère ne sont doués d'aucune jovialité; mais ils sont souvent comiques par leur gravité même. Tout vrai comique est sérieux. Je prends par exemple, dans l'Odyssée, le moment où Ulysse vient de quitter cette île des Phéaciens où M. Ponsard, si nos lecteurs s'en souviennent, nous a récemment introduits. Ulysse est comblé des bienfaits d'Alcinoüs; il voyage sur un beau navire, et le pont du bâtiment est encombré de *ces trépieds et de ces cuvettes* (je suppose qu'elles étaient d'or) qui causent un si grand souci à madame Dacier. Une fois au large, Neptune intervient, non pas pour protéger le vaisseau, comme c'est le devoir d'un dieu qui a le gouvernement de la mer, quand d'honnê-

(1) *Historiarum* lib. III, cap. LXXII.

tes gens y naviguent sans penser à mal... Le dieu veut les perdre pour les punir d'avoir accueilli le roi d'Ithaque. Mais il y faut le consentement de Jupiter. Neptune va le trouver, et il expose son grief; Jupiter répond. — Lisons ces discours. Je les donne dans la traduction de madame Dacier, parce que madame Dacier, précisément à cause des défauts que j'ai récemment signalés dans sa manière, est très-propre à faire parler les dieux homériques ; elle leur prête volontiers ce mélange de vulgarité et d'orgueil, d'emphase et de petitesse qui est le fond même de cette religion extravagante.

« Grand Jupiter, je ne serai donc plus honoré parmi les » dieux immortels, dit Neptune, puisque des mortels comme » les Phéaciens, qui même sont descendus de moi, me méprisent. Je me persuadais qu'Ulysse ne retournerait dans sa » patrie qu'après avoir souffert encore bien des peines..... Bien » loin qu'il ait souffert à ce retour le moindre travail, les » Phéaciens l'ont conduit sur la vaste mer, l'ont posé tout » endormi sur les côtes d'Ithaque, et l'ont comblé de présents; » *car ils lui ont donné tant d'airain, tant d'or et une si grande* » *quantité d'habits* (le dieu n'oublie rien), *qu'il n'en aurait* » *jamais tant emporté de Troie*, s'il était arrivé heureusement » dans son palais avec tout son butin.....

» Le maître du tonnerre lui répond : Dieu puissant, quel » discours venez-vous de tenir ? Les dieux immortels ne » cesseront jamais de vous honorer..... Que s'il y a quelque mortel qui ait l'insolence de vous refuser l'honneur » qui vous est dû, *les voies de la vengeance ne vous sont-elles* » *pas toujours ouvertes ?* Faites donc tout ce que vous trouverez à propos ; *satisfaites-vous*, et que rien ne vous retienne...

» *Je me satisferai très-promptement*, repartit Neptune,

» comme vous m'en donnez la permission... Je veux faire
» périr ce beau vaisseau des Phéaciens au milieu de la mer,
» pendant qu'il s'en retourne, afin qu'instruits par cet exem-
» ple, *ils renoncent à ramener désormais les hommes qui abor-*
» *dent chez eux...*

» Eh bien ! répondit le maître des dieux, voici de quelle
» manière je crois que vous devez exécuter cette vengeance :
» quand tout le peuple sera sorti de la ville pour voir arri-
» ver ce beau vaisseau et qu'on le verra voguer à pleines
» voiles, changez-le tout à coup en un grand rocher près de
» la terre... Ensuite couvrez leur ville d'une haute monta-
» gne qui ne cessera jamais de les effrayer (1)... »

Ainsi voilà les deux plus puissants dieux de l'Olympe qui se concertent, dans un tête-à-tête sournois, et pourquoi faire ? Pour punir, sur quelques matelots qui rentrent au port, l'hospitalité que leur roi a généreusement donnée à un malheureux naufragé, — et quand cette punition n'est plus qu'une vengeance impuissante ; car Ulysse a été débarqué sur la côte d'Ithaque, et il est à l'abri : « Il fait, dit madame Dacier, une revue exacte de ses trépieds, de ses cuvettes, de ses barres d'or et de ses habits, et il y trouve qu'il n'y manque rien. » Quant à Jupiter, après avoir fait mine de donner une leçon de patience à Neptune, il entre tout à coup, sans dire pourquoi, dans sa querelle, et il enchérit mesquinement sur sa vengeance... Quels sentiments ! quelle moralité ! quelle dignité ! quel langage !

Je sais bien ce qu'on dit : que ces dieux, après tout, livrés à une guerre intestine dont les pauvres mortels ne sont que les instruments sur la terre, — que ces dieux, théologiquement parlant, ne sont ni plus ridicules ni plus méchants que

(1) Odyssée, ch. XIII.

ne l'étaient ceux de l'Egypte et de l'Inde, et qu'ils sont par moments plus poétiques. Cela est vrai. Toutes les religions ont mis la discorde dans le ciel. Dans la religion des brahmanes, ce sont les anges eux-mêmes qui se combattent. Chez les Egyptiens, la querelle d'Osiris et de Typhon est célèbre. « Chez les Juifs, ne voit-on pas, dit Voltaire, le Dieu » de Juda vainqueur dans les montagnes et repoussé dans » la vallée? Quant aux hommes qui luttent contre les im- » mortels, c'est encore une idée reçue. Jacob lutte une nuit » entière contre un ange de Dieu. Si Jupiter envoie un » songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un » esprit trompeur au roi Achab (1). » Toutes les religions ont commencé par faire ainsi les dieux à l'image de l'homme. Elles débutent toutes par le matérialisme. L'idéal est chrétien. « ..... Toute l'antiquité profane a tenu, dit madame Dacier, que les dieux inférieurs étaient corporels; que par conséquent ils pouvaient être assujettis à toutes les infirmités et à toutes les misères auxquelles les corps sont sujets. *Homère*, ajoute-t-elle naïvement, *pouvait même les faire mortels, mais il ne l'a jamais fait*... Jamais on ne voit mourir un Dieu dans Homère ; ils sont blessés, ils souffrent, mais ils ne meurent point. Jupiter pourrait les anéantir, mais il ne le fait pas. Jamais il ne les menace de les faire mourir, mais seulement de les précipiter dans le Tartare... » C'était bien assez. Homère, s'il faut en croire madame Dacier, a donc usé d'indulgence envers ses dieux. Il n'est pas allé, avec eux, jusqu'aux dernières rigueurs, et les dieux en sont quittes pour quelques contusions. Tel est le résumé de la théologie homérique. Madame Dacier abuse du commentaire quelquefois, presque autant que de la traduction.

(1) *Dictionnaire philosophique*, article EPOPÉE.

M. Ponsard a fait un usage plus discret de la théogonie grecque. Il ne dit pas un mot des dieux d'Homère dans sa poétique. Il n'introduit non plus dans son poëme aucune apparition surnaturelle, à l'exception de Minerve qui prend les traits de la fille de Dymas pour réveiller Nausicaa, sa compagne, et lui tenir le discours que nous avons cité :

. . . . . .
Ayant ainsi parlé, la déesse retourne
Dans l'Olympe, où la troupe immortelle séjourne ;
Les vents n'ébranlent point ces radieux climats,
Inconnus à la pluie et vierges des frimas.
Une blanche clarté toujours les environne,
Et la sérénité sans voile les couronne.
Là, toujours de plaisirs les plaisirs sont suivis ;
Là s'envole Minerve, après ses bons avis.....

J'ai cité ces vers de M. Ponsard parce que je me figure que sa mythologie se bornerait volontiers à cette intervention placide et à cette existence toute contemplative des dieux de l'Olympe ; et au fait, Homère se laisse aller cette fois à une description de la vie céleste qui ressemble fort à la béatitude, μακαρες θεοι ηματα παντα... Les plaisirs dont parle M. Ponsard sont de trop. Les dieux se réjouissent (τερπονται), dit Homère; cela ne veut pas dire qu'ils s'amusent.

Dans sa tragédie d'*Ulysse*, c'est encore Minerve que M. Ponsard introduit; mais une Minerve remaniée et refaite. Ce n'est plus là, à beaucoup près, ce sage Mentor avec lequel Fénelon a familiarisé notre enfance, et qui ne laisse pas, sous son costume grec, d'être un peu Gaulois ; — ni cette fine, souriante et bavarde conseillère du roi d'Ithaque dans l'Odyssée, sa providence un peu moqueuse et son aide infatigable. Elle est plutôt, dans la pièce de M. Ponsard, comme un ressort du drame, ressort un peu

machinal, que comme une vraie païenne du ciel d'Homère, et elle a de ces mots auxquels Homère n'eût pas songé :

MINERVE.

Je te comprends, Ulysse, et je lis dans ton âme :
Tu veux m'interroger sur ton fils et ta femme...

ULYSSE.

Oui, déesse.

MINERVE.

Va-t'en, par delà ces rochers
Dans l'enclos où se tient le chef de tes porchers...
C'est lui qui te dira ce que tu veux apprendre.

ULYSSE.

Pourquoi pas vous, déesse? — Il est cruel d'attendre.

MINERVE.

Près d'un simple mortel et dans un autre lieu
Tu peux t'en enquérir sans le secours d'un dieu.
Je n'interviens jamais, dans l'humaine fortune,
Aux choses où suffit la prudence commune...

Ainsi parle Minerve dans la tragédie. Dans le poëme d'Homère, la déesse est plus près de l'homme : « .... Toujours la même défiance ! lui dit-elle ; mais tu es malheureux, tu es sage ; je ne t'abandonnerai pas. Tout autre, au retour d'un si long voyage, irait droit à sa maison ; pour toi, tu veux d'abord éprouver ta femme. Hélas ! elle vit tristement dans sa demeure, et passe ses jours et ses nuits à pleurer.... » J'abrége, en le traduisant, ce discours de Minerve qui est plein de douceur et de familiarité ; mais, on le voit, Minerve n'est pas là sur son nuage comme dans la pièce de M. Ponsard. Elle tend plutôt à s'humaniser, — et aussi l'homme tend à se rapprocher de la déesse, jusqu'à ce point que lorsque Minerve lui apprend que son fils Télémaque est allé le chercher à Lacédémone : « Ah ! pourquoi ne l'avez-vous pas informé (de mon retour), reprend-il brusquement,

vous qui savez tout? » Madame Dacier traduit : « Mais, sage Minerve, *permettez-moi de vous demander* pourquoi vous ne l'avez pas informé de ce qui me regarde, vous qui savez toutes choses?... » Il est impossible d'être plus poli, mais Homère est plus vrai.

M. Ponsard a fait ici pour sa Minerve, à l'exemple de madame Dacier, le contraire de ce qu'il fait en général pour les héros d'Homère : il a haussé la déesse, il abaisse volontiers les héros. Le contraire eût été plus près de la vérité. Dans la pièce et dans le poëme de M. Ponsard, presque tous les personnages de l'Odyssée sont baissés de quelques degrés. C'est moins le tort de son système ou l'erreur de sa poétique que le défaut de son point de vue. M. Ponsard voit l'époque homérique par le petit bout de sa lorgnette pour ainsi dire; il la voit à travers le préjugé des mœurs primitives, tournées en rusticité et en rudesse : « On doit être in-
» dulgent, dit-il, envers les Grecs, qui étaient des païens,
» et qui n'avaient pas eu le bonheur de passer comme nous
» par la chevalerie et le moyen âge. Comme ils ne rougis-
» saient pas d'avoir un corps, ils parlaient sans façon des
» choses matérielles, et nous voyons qu'on mange beau-
» coup dans l'Odyssée et dans l'Iliade. En ces temps recu-
» lés, on avait faim et soif; on était très-las et très-pou-
» dreux, quand on avait longtemps marché. Aussi les bonnes
» gens de ce temps-là, à qui manquait le côté rêveur et
» mélancolique, mais qui en revanche étaient fort hospita-
» liers, croyaient faire plaisir aux voyageurs en leur offrant
» à boire et à manger; les dames elles-mêmes ordonnaient
» qu'on leur lavât les pieds et ne s'évanouissaient pas pen-
» dant l'opération. Les femmes mariées osaient parler du
» lit nuptial : et, je ne sais comment, cela était plus chaste
» que certaines pudeurs promptes à saisir d'étranges équi-

» voques. Enfin, ces héros grecs avaient grand soin de
» leurs habits..... *La simplicité nue* d'Homère, suivant l'ex-
» pression de M. Patin, la naïveté des discours, la rusticité
» des mœurs, voilà ce que j'ai tâché de reproduire, comme
» une pâle gravure peut reproduire un magnifique ta-
» bleau..... » Tel est le système de M. Ponsard, appliqué à la reproduction de la période homérique. Ce n'est défaut ni d'esprit ni de pénétration ; à Dieu ne plaise que je hasarde une pareille critique sur le compte du poëte érudit qui a vu si clair dans ces ténèbres de la période romaine où il est allé chercher sa *Lucrèce*. Mais ici M. Ponsard a été trompé par l'éloignement, par ces trois mille ans qui nous séparent des temps de l'Iliade. Il a été trompé, on le dirait, par le préjugé commun qui a si souvent défiguré le caractère et le génie de cette époque.

Il est permis de n'être pas de l'avis de M. Ponsard sur ce point. Homère (je prends la chronique des *Marbres de Paros*), d'après les calculs les plus vraisemblables, vivait deux ou trois siècles à peine après la prise et la destruction de Troie, qui eut lieu, suivant cette chronique, douze cent neuf ans avant Jésus-Christ. J'ignore sur quelle autorité s'appuie Voltaire, pour placer la naissance de l'auteur de l'Iliade deux ou trois générations seulement après cette grande guerre, de telle sorte qu'il aurait pu en apprendre les détails par les récits mêmes de quelques rares survivants. Quoi qu'il en soit, et en prenant pour vrai un autre calcul du savant Larcher, à peu près semblable à celui des *Marbres*, — M. Amar, qui a écrit sur la vie d'Homère, en conclut que « cette époque de la naissance du grand poëte est *plus conciliable avec les détails des arts brillants et somptueux d'un luxe très-raffiné* qu'il nous retrace quelquefois, et qui semblent peu compatibles avec la grossièreté d'un siècle plus rappro-

ché du temps de la guerre de Troie. » Mais pourquoi donc Homère, qui est certainement un esprit juste en même temps qu'un génie fécond, lui qui répand partout à profusion, dans ses peintures, ce que nous avons appelé, trois mille ans après lui, « la couleur locale ; » — pourquoi Homère aurait-il transporté dans le siècle qui vit la prise de Troie les mœurs qui florissaient dans le sien ? Pourquoi se serait-il obstiné à ce rapprochement impossible entre la rudesse des instincts et le culte des arts, entre la rusticité et l'élégance, entre des coutumes sauvages et des habitudes raffinées? Pourquoi ? La guerre de Troie, l'époque héroïque qui avait été remplie par cette mémorable émigration de la Grèce armée, n'avait-elle laissé aucun souvenir sur cette terre d'une étendue restreinte et relativement si peuplée, habitée par une race si intelligente, si expansive et si forte? L'Iliade a immortalisé la guerre de Troie : qui peut dire dans quelle mesure la guerre de Troie a contribué à la popularité de l'Iliade? La Motte, voulant expliquer le plaisir que dut causer aux contemporains d'Homère la publication (quelle qu'elle fût) des grands poëmes homériques, met au nombre des causes de cette impression si universelle « les fic- » tions prodigieuses, *si séduisantes*, dit-il, *pour des hommes* » *grossiers comme ils l'étaient*, et une beauté d'expression » inconnue peut-être jusqu'alors (1) ; » comme si des hommes grossiers étaient sensibles à la beauté de l'expression, et comme si les hommes les plus civilisés étaient insensibles à l'attrait des fictions séduisantes. Quoi qu'il en soit, ces souvenirs vivaient; et ce qu'on appelle les mœurs homériques, les mœurs des Grecs à l'époque de la guerre de Troie, était le secret de tout le monde.

(1) *Discours sur Homère*, page 127.

Qu'on y songe d'ailleurs : le siècle présumé de la guerre de Troie, c'est, à une ou deux générations près, celui où Dédale construit son labyrinthe, fait un essai de navigation aérienne et perfectionne l'art de la sculpture. C'est celui de la première bibliothèque fondée en Egypte dans le temple de Sérapis, celui de l'institution de la danse sacrée dans les funérailles des Grecs, celui de l'expédition des Argonautes à laquelle une partie de la Grèce contribue, qui lui ouvre le commerce de la mer Noire et étend ses relations dans toute la Méditerranée. Ce siècle est celui d'Orphée, de Palamède, de Podalyre et de Machaon, les célèbres médecins, celui d'Eole l'astronome et d'Euphorbe le géomètre. C'est l'époque de la grande prospérité des arts étrusques dont Chorabus apporte en Grèce la connaissance et les procédés; c'est celle de la fondation (si ce n'est de l'achèvement; Pline rapporte qu'il y fallut deux siècles) du temple de Diane à Ephèse (1)... Tel est le mouvement qui se fait dans le monde des arts, de la civilisation et de l'esprit au moment où éclate la guerre de Troie.

Pour moi, sans y insister davantage, et à ne regarder qu'aux poésies d'Homère, il me semble que la civilisation grecque y éclate déjà de toutes parts, qu'elle jaillit non-seulement de tous ces détails de mœurs, de tout ce luxe d'habillement, d'armures, de meubles, d'instruments de toute espèce, de métiers et de perfectionnements de toute sorte qui s'y produisent sous toutes les formes, — mais de ces simples épithètes où se gravent, dans un relief si saisissant, les moindres usages de la vie civile. Virgile, quand il parle de l'humanité, dit presque toujours : les pauvres mortels, *mor-*

(1) *Voir l'Histoire chronologique des inventions et découvertes*, par Lenglet-Dufresnoy. Tome II, page 286 et suiv.

talibus ægris ; Homère appelle les hommes : industrieux, inventeurs (αλφεσται ανθρωποι). Et qui donc en effet a fabriqué ces chaussures commodes et bien ajustées (ευκνημιδες αχαϊοι)? qui a bouclé ces longs cheveux (ευπλοκαμιδες αχαϊαι)? qui a tissé ces ceintures flottantes? qui a doré la proue des navires? qui a poli ces meubles somptueux? qui a ciselé ces fioles d'or, ces trépieds massifs, ces vases élégants, ces portes de bois sculpté où l'art le dispute à la matière? Dans Homère, un mot y suffit. Retiré à Pylos, Nestor fait boire à ses hôtes un vin de quinze ans. Dans l'Iliade, Homère parle d'un mors qui est fait d'ivoire ciselé, teint en pourpre par les femmes de Méonie, ornement du cheval, orgueil du chevalier. Dans l'Odyssée, Eumée raconte qu'un homme vint, un jour, dans la demeure de son père pour y vendre un collier d'or avec de beaux grains d'ambre. Ulysse fait une description brillante de son habitation, qui est en même temps une forteresse et un palais, et dont les portes, dit-il, sont de force à soutenir un siége. Le chambranle en était de bois de cyprès et d'un travail exquis. Au XXIe chant, Pénélope va chercher l'arc du roi son époux dans un réduit qui est fermé par une serrure. Elle relève la courroie, introduit la clef, pousse les leviers, et l'immense porte s'ouvre en mugissant... Pénélope, étendant le bras, détache de la cheville l'arc et le splendide étui qui le renferme; puis elle s'assied, le pose sur ses genoux et elle pleure... Nous reviendrons plus tard sur ces nobles larmes.

Que dirai-je de plus? Cherchez le métier utile qui manque à la civilisation homérique : le palais de Pénélope a des serrures, le vieux Laërte porte des gants (1). Hélène sort de sa chambre toute parfumée d'essences; une de ses femmes

(1) Odyss., ch. XXIV, vers 230 (χειριδας επι χερσι).

roule auprès d'elle un siége élégant; une autre y place un moelleux tapis; une troisième apporte une corbeille d'argent et une quenouille d'or. Le palais de Ménélas, quand le fils d'Ulysse y arrive, est brillant comme le soleil, dit le poëte. Télémaque se plonge dans des baignoires de marbre, et des femmes l'enveloppent, après le bain, dans de riches manteaux. Puis on sert la table. Des serviteurs présentent des coupes d'or. Un rôti magnifique (*pinguia terga bovis*) est placé devant Ménélas, comme le plat d'honneur, et le roi en offre à ses hôtes. « Quelle richesse! Partout l'or, l'argent, » l'ambre, l'ivoire! » s'écrie Télémaque, qui oublie de louer le dîner.

Je pourrais multiplier ces citations, recueillies presqu'au hasard dans les poëmes d'Homère. Mais à quoi bon? tout le monde les connaît; et combien de lecteurs pourtant qui s'obstinent à ne voir, dans les héros d'Homère, que des gens qui lavent leur linge sale et qui savent rôtir des moutons! Madame Dacier fait à ce propos une remarque très-juste : « Agamemnon et les autres princes tuent eux-mêmes les victimes, dit-elle, parce que c'était l'acte le plus auguste et le plus solennel de leur religion ; » — et Voltaire rappelle plus justement encore « que Charles XII, roi de Suède, a fait six mois la cuisine à Demer-Tocca, sans perdre rien de son héroïsme. » Le dîner que Ménélas donne à Télémaque prouve d'ailleurs autre chose : c'est que les héros, quand ils étaient rois ou fils de rois, sans parler des autres, savaient parfaitement se faire servir. Outre les femmes qui assistent le jeune prince d'Ithaque dans son bain, — ce qui est une coutume par trop païenne, — nous trouvons dans cette hospitalité de Lacédémone toute une hiérarchie de domestiques attachés au service du palais. Il y a les serviteurs qui détèlent les chevaux de Télémaque et les mènent à l'écurie;

les servantes qui apportent l'eau dans des aiguières d'or; « l'intendant du palais, » suivant M. Dugas-Montbel, « la maîtresse de l'office, » d'après madame Dacier, qui met les plats sur la table. Il y a l'officier tranchant (δαιτρος) qui sert les viandes. Au chant XV de l'Odyssée, Eumée voulant donner à Ulysse une idée sérieuse de l'importance de ses rivaux : « Vraiment, dit-il, les hommes qui les servent ne » sont pas faits comme vous (il prend Ulysse pour un men- » diant). Ce sont tous jeunes gens, de mine distinguée, » richement vêtus, les cheveux parfumés d'essences... » Dans ce même chant, Ulysse, voulant se ménager un moyen d'entrer dans la demeure de sa femme, dit qu'il sait tout faire, allumer le feu, fendre le bois, rôtir la viande ou la découper, verser le vin, et il ajoute : « Tout ce que les puissants peuvent attendre du service des pauvres gens, je le sais faire... » Cette distinction entre les puissants et les inférieurs, entre les riches et les pauvres, entre les oisifs et ceux qui travaillent, — cette distinction nécessaire et tant exploitée, qui est le grand péril des civilisations avancées, — elle se retrouve parfois dans Homère. « Profitons de cette bonne chance, » dit quelque part Eumée, le gardien des troupeaux, à ses compagnons; « profitons-en, nous qui travaillons tous les jours pendant que d'autres consomment sans travailler » (d'autres mangent impunément notre travail; ημετερον καματον εδουσιν...).

Mais ce n'est pas tout; et j'arrive à ces scènes touchantes où Pénélope pleure en retrouvant l'arc dont Ulysse s'est servi, — où Ménélas fait un si douloureux retour sur les malheurs de sa famille au milieu des joies d'un festin, — où Hélène adresse à Télémaque, en le renvoyant à son père, de si pathétiques adieux; j'arrive à ces scènes où ce n'est plus la richesse matérielle qui donne l'idée de la civilisation

homérique, mais où c'est le cœur même qui parle et qui marque le niveau que cette civilisation a atteint. En un mot, je voudrais donner une idée de ces passages d'Homère où le progrès de la sociabilité se prouve en quelque sorte par la délicatesse des sentiments. Ce sera l'objet d'une dernière étude.

III

— 21 NOVEMBRE 1852. —

Je n'ai eu, comme je l'ai dit précédemment, qu'à ouvrir les poëmes homériques pour y trouver presque à chaque vers, pour ainsi dire, des traces d'une civilisation matérielle incontestable, et j'ai dit les raisons qui me portent à croire que cette civilisation n'est pas seulement celle du temps où *écrivit* Homère (nous reviendrons sur ce mot), mais qu'elle est bien contemporaine de la guerre de Troie. A ces premiers vestiges que j'en ai recueillis, j'en veux ajouter d'autres. Et que nos lecteurs ne croient pas que je cours après un paradoxe, ou que j'attache une importance puérile à soutenir une thèse à la suite de tel ou tel faiseur de scolies. Ce n'est pas ici le lieu de disserter. L'espace y manque non moins que le temps. C'est mon impression toute seule que j'exprime ; et comme il m'a paru que, soit en produisant le génie d'Homère sur la scène, soit en s'essayant à le traduire ou à le juger, l'estimable et spirituel auteur d'*Ulysse* avait affaibli, tout à la fois par son œuvre et son commentaire, ce que la simplicité homérique me semble comporter d'élégance, de noblesse et de grandeur, — j'ai seulement

cherché à en recueillir quelques traces et à en indiquer le caractère dans cette incomplète étude. Et maintenant je continue.

M. Dugas-Montbel, dans une élégante *Histoire des poésies homériques* (1), où il a soutenu, avec la froide résolution d'un adepte, l'inacceptable paradoxe du trop ingénieux Wolf sur l'origine multiple et complexe des poëmes d'Homère, — M. Dugas-Montbel partage les commentateurs du vieux poëte en deux camps, suivant qu'ils le jugent par l'érudition toute nue ou par le sentiment tout seul. Quant à moi, je ne comprends pas trop pourquoi l'*école historique* et l'*école esthétique*, si inconciliables qu'elles soient par nature, ne s'accorderaient pas quand il s'agit d'Homère. Quand on invoque l'histoire et la tradition toute seule pour remonter avec elles jusqu'au berceau même de l'épopée homérique, on risque fort de rester en route ou de ne toucher qu'à des écueils. Quand, au contraire, on y mèle la lumière qui jaillit de l'œuvre elle-même, c'est un flambeau qui vous éclaire dans ces ténèbres de l'érudition conjecturale, et qui vous fait entrevoir la vérité à distance, s'il ne vous mène pas droit sur elle. Entrevoir la vérité, dans ces questions qu'enveloppe une obscurité immémoriale, c'est à quoi seulement les bornes de l'esprit humain permettent à l'observation de prétendre. Aller plus loin, et affirmer ce que le monde savant cherche en vain depuis Aristote et Aristarque, l'orgueil ou l'illusion de la science peut caresser une solution si commode. Mais il en est des commentateurs comme des grammairiens : ils peuvent se disputer, le juge remet la cause et le procès dure encore... *Sub judice lis est.*

La civilisation homérique résulte pour moi, je l'ai dit, de l'examen même des poésies d'Homère. Elle y vit, elle s'y

(1) Paris, 1831.

manifeste par des traits d'une évidence irrécusable. Il faut les retrancher de l'histoire du genre humain ou en tenir grand compte. Homère n'a fait que charmer son temps, ou il l'a instruit en le charmant. Il n'a été qu'un amuseur public (on sait que c'était l'avis de Pascal), ou il a été un historien épique et inspiré, la seule lumière véritable de ces temps ensevelis dans l'obscurité « du monde naissant. » Quand je rappelle ces mots de Fénelon qui, à propos de la guerre de Troie, nous parle de *l'aimable simplicité du monde naissant*, — je me sers d'une expression consacrée, et je montre bien peu de respect pour la chronologie qui place la guerre de Troie au XIIe siècle avant Jésus-Christ, tandis que les plus anciens fragments de l'histoire d'Egypte remontent jusqu'au XXIXe ; à quoi il faudrait ajouter les seize cents ans écoulés avant le déluge (1). Il y a là, ce semble, en deçà même de cette grande guerre, — il y a place pour quelques rudiments de civilisation, et aussi bien l'histoire en est pleine. L'Egypte, l'Assyrie, la Judée, l'Asie mineure étaient, bien avant qu'il fût question de Priam et d'Agamemnon, des Etats florissants. Sésostris, Bélus, Sémiramis, Moïse étaient de grands noms. Le savant bibliographe Fabricius comptait même soixante et dix poëtes qui avaient écrit, disait-il, avant Homère, dans le genre héroïque. Et la Grèce ! n'est-ce pas le cas de rappeler cette belle et savante page de M. Villemain ? « La Grèce ! c'est la poésie, c'est l'éloquence, ce sont les » lettres vivantes et personnifiées..... La Grèce, depuis » l'Attique jusqu'à l'Ionie, depuis Syracuse jusqu'à Stagyre, » elle avait dans un étroit espace tous les degrés et pour » ainsi dire toutes les températures du génie ; il n'était pas

(1) *Abrégé chronologique de l'Histoire universelle*, par Lenglet-Dufresnoy.

» une de ces petites îles qui ne produisît quelque grand
» poëte. Aussi sa littérature n'eut pas de courtes existences
» comme les littératures modernes, des deux ou trois
» siècles de gloire, comme la France, l'Italie, l'Angleterre;
» — *elle a duré des milliers d'années. Quand a-t-elle com-*
» *mencé? Etait-ce avec Homère* (1)?..... »

Oui, qui sait quand la littérature de la Grèce a commencé? Qui sait davantage le point juste où est placé le berceau de la civilisation grecque? Mais comment en nier la trace dans ces grandes œuvres de l'esprit humain qui en sont, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'expression et le reflet! C'était là sans doute une forme de société qui ne ressemblait en rien à la nôtre, une civilisation *sui generis*, où les mœurs, les usages, les arts, tout différait; mais quelle qu'elle fût, elle existait; et dans Homère tout la trahit, même les arguments de ses contradicteurs. «... La civilisation, dit M. Dugas-Montbel, *qui reçut un grand mouvement de l'expédition asiatique*, dut faire de sensibles progrès pendant les soixante ans écoulés depuis la guerre de Troie jusqu'à cette époque (le second avénement des Héraclides dans le Péloponèse)... » Je vais beaucoup plus loin que M. Dugas-Montbel, et je crois que l'expédition grecque dirigée contre l'Asie n'était pas seulement une cause de civilisation, mais qu'elle était une preuve non douteuse de son existence et son incontestable effet.

Quelle fut la cause de cette guerre? Il ne faut pas la chercher loin : ce fut une question d'honneur. Ici presque tout le monde s'accorde. M. Dugas-Montbel nous dit, il est vrai, que le véritable motif de la guerre de Troie était « de s'assurer la navigation de la mer Egée ; » — motif qui, aussi

(1) *Cours de Littérature française* (1829), page 112.

bien, eût indiqué une civilisation déjà avancée; car si les Grecs, douze cent ans avant Jésus-Christ, convoitaient la navigation de l'Archipel, c'est donc qu'ils étaient déjà navigateurs, commerçants et politiques. Mais M. Dugas-Montbel ne conteste pas d'ailleurs que *la Grèce entière* se leva pour venger l'injure de Ménélas. La Grèce entière ! Il y avait donc un peuple qui s'appelait la Grèce; — qui, si divisé qu'il fût en principautés indépendantes, se réunissait dans un effort commun pour une cause nationale. La Grèce avait donc sa nationalité. *Le monde naissant* avait donc ses armées, sa marine, des codes, un droit des gens! Et quel était le vrai motif de la guerre? Horace a dit dans un vers expressif :

Græcia Barbariæ lento collisa duello !

On poursuivait sur des étrangers l'outrage fait à un indigène. Ce n'est pas que les Troyens fussent plus Barbares que les Grecs; mais, pour les habitants de la fière Hellade, les Barbares étaient ceux qui étaient venus, au mépris de toutes les lois humaines, enlever, au milieu de son palais, la femme d'un de leurs princes. « C'est toute la Grèce armée ,» dit excellemment La Motte (dans ce *Discours* où il fait pourtant le procès aux poëmes d'Homère), — « c'est toute la Grèce armée qui traverse les mers pour » détruire un royaume florissant. Il est vrai qu'en remontant » plus haut il ne s'agit que d'une femme, et qu'à considérer » son caractère, les Grecs sont presque aussi fous d'épuiser » leurs Etats pour la ravoir que les Troyens de périr pour » ne pas la rendre; mais cette cause, toute légère qu'elle est, » n'en est pas moins vraisemblable. Il n'en faut pas davan- » tage pour renverser les empires, et dès que l'enlèvement » d'Hélène s'est tourné en point d'honneur de part et d'au- » tre, voilà nécessairement les deux peuples aux mains.

» L'intérêt est suffisamment établi, et il n'était guère pos-
» sible d'en imaginer un plus considérable..... » La Motte a raison. C'est le point d'honneur qui a mis les armes aux mains de ces deux peuples. Mais cela même est l'indice d'une civilisation qui a déjà, ce semble, quelques racines et qui dispose de quelques ressources. Des peuplades sauvages se disputent à main armée la possession des femmes et des troupeaux. Mais ce n'est pas une simple altercation qui éclate entre la Grèce et l'Asie. C'est toute une guerre, une guerre longue, précédée de tous les préliminaires qui sont d'usage entre les nations civilisées; car Homère lui-même nous atteste, avec exagération peut-être, par l'âge que se donne Hélène au moment des funérailles d'Hector (1), quelle fut la lenteur de ces tentatives d'accommodement et aussi celle qui présida aux préparatifs de la lutte. Malgré tout, un jour arrive où la Grèce entière est sur pied et où elle peut descendre, avec une armée de plus de cent mille hommes, sur la plage arrosée par les poétiques eaux du Scamandre ; et M. Clavier remarque très-bien que l'armée rassemblée cinq ou six siècles plus tard à Platée n'était guère plus considérable. « Mais les Grecs, ajoute-t-il, avaient (au temps de la guerre Persique) à défendre leur liberté et leur existence politique. Ils firent donc les derniers efforts, et personne ne fut dispensé de marcher, tandis que la guerre de Troie étant une expédition lointaine, ... on avait dû laisser dans chaque Etat des forces suffisantes pour le défendre contre une invasion quelconque (2). »

On sait le reste. Mais que conclure de ce qui précède? Comment expliquer qu'une querelle d'honneur soulève une

(1) *Iliade*, ch. XXIV, v. 765.
(2) *Histoire des premiers temps de la Grèce* (tome Ier, page 349).

nation tout entière, si cette nation n'est pas déjà dans les voies d'une civilisation délicate et perfectionnée? Comment admettre que tous ces peuples se concertent, s'entendent et se réunissent, s'ils n'ont pas de gouvernement? Comment cette confédération a-t-elle une marine? Comment vit-elle sur cette plage ennemie où une récente et curieuse publication (1) nous apprend qu'un amiral français avait eu tant de peine à nourrir, en 1840, une escadre de quelques vaisseaux? Oui, comment tout cela se serait-il fait, si cette nation qu'on dit si rustique n'avait été qu'une réunion de pasteurs plus ou moins primitifs, « mangeant beaucoup, » comme on nous dit, et beaucoup plus porchers que soldats?

Je n'ajoute rien, j'effleure ces questions; je n'y plonge pas. J'ai entrevu, avant d'aborder ce travail, le gouffre sans fond de l'érudition hypothétique. Je n'ai qu'une prétention, c'est de n'y pas tomber. Voyons pourtant, essayons de faire encore un pas, et appliquons à cette étude le précepte même de Voltaire : « Glissez, mortels ! n'appuyez pas... »

J'ai montré, dans un précédent article, ce que les poésies homériques révèlent de perfection, d'élégance, quelquefois de luxe, dans ce qui est le fait de la civilisation matérielle chez les contemporains de la guerre de Troie. Je viens d'indiquer aussi comment cette guerre, par sa nationalité, se rattache au point d'honneur et à une certaine délicatesse publique. Mais est-ce tout?

Le champ est bien plus vaste, le terrain est bien plus sûr, les preuves bien plus abondantes, si nous pénétrons dans le domaine des sentiments privés, si nous cherchons le rôle que joue, dans le drame homérique, cet éternel et infailli-

(1) *Revue des Deux-Mondes*. Juillet 1852 ; article du prince de Joinville.

ble acteur, — le cœur humain. Ici il n'y a guère à contester sur les poëmes d'Homère. Sa théogonie est souvent burlesque, les mœurs de ses héros sont par instant féroces; la passion les emporte dans maint excès de conduite et de langage; mais le niveau général des sentiments atteint plutôt à cette mesure entre le raffinement des sociétés corrompues et la grossièreté des peuples primitifs qui atteste une sociabilité véritable. Je sais bien ce qu'on dit : Que le cœur humain est vieux comme le monde, que les sentiments naturels sont de tous les temps, que la civilisation n'y ajoute rien, et que ce sont des sauvages qui ont fait cette réponse célèbre : « ..... Dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous, et suivez-nous sur la terre étrangère? » — Oui, cela est vrai : il n'est pas nécessaire d'avoir l'esprit d'Helvidius-Priscus ou de Thraséas pour trouver un sentiment énergique au fond de son cœur, ni d'avoir étudié sous Platon pour l'exprimer avec éloquence et avec effet. Le cœur humain, quand les circonstances le sollicitent vivement, peut se passer de cet apprentissage. Mais une élévation habituelle dans les sentiments ; une certaine noblesse dans la fidélité, dans le regret, dans la douleur; une certaine décence dans l'exaltation ; — chez les femmes, la dignité jointe à la douceur ; — chez les hommes, même à travers cette crudité de mœurs incomprises, quelque chose de sérieux, de fier, de bienséant et d'humain tout ensemble qui inspire la sympathie et le respect, — tout cela suppose une certaine éducation du cœur que la sociabilité seule peut donner. Et, en effet, qu'une femme pleure son mari mort, ou le regrette absent, et qu'elle résiste en l'attendant aux séductions qui assiégent sa vertu, — toute femme sait faire cela plus ou moins. Mais qu'elle pleure son mari comme Andromaque, ou son fils comme Hécube, ou qu'elle résiste comme Pénélope, —

voilà, je ne dirai pas seulement le triomphe de l'art, mais de la perfection même du cœur humain, et la vraie grandeur dans le sentiment!

Hécube, Andromaque, Pénélope, les angoisses de leur vie, les souffrances de leur veuvage, les périls de leur abandon, on dirait qu'Homère n'a rien inventé en traçant cette histoire, tant il semble que la nature seule ait fait les frais de ces admirables portraits! Mais le chantre d'Achille n'est pas un peintre moins parfait du cœur humain, quand le cours de son récit lui amène un de ces noms tristement célèbres, une de ces destinées équivoques qui réclament toute l'habileté de son pinceau. Rapprochez, par exemple, dans le XXIVe chant de l'*Iliade*, les lamentations d'Hélène des adieux d'Andromaque, au moment des funérailles d'Hector. Comme le désespoir égoïste et timoré de l'aventurière y fait contraste avec la douleur si maternelle et si humaine de la noble veuve! ... « Hector, tu n'es plus, dit Andromaque, toi qui défendais notre ville, toi qui protégeais les femmes et les enfants!... » — « Je pleure ta mort, dit à son tour Hélène, et je pleure aussi mon infortune; car toi seul, dans cette immense ville, tu te montrais bienveillant et affectueux pour moi... Tous les autres Troyens me détestent... » Ailleurs, dans l'*Odyssée*, au moment où Télémaque va quitter Lacédémone, nous retrouvons Hélène. Elle a repris sa place au foyer de Ménélas. Son langage est bien dans les conditions de son nouveau rôle. « Prends ce voile,» dit-elle au jeune prince, en lui remettant un magnifique tissu; « prends, mon cher enfant, je te le donne comme un souvenir du travail de mes mains, pour que ton épouse le porte à l'heure si douce du mariage. Jusque-là, conserve-le chez toi, sous la garde de ta mère chérie, et puisses-tu rentrer bientôt dans la demeure paternelle, sous le ciel de

ta patrie !... » Cherchez maintenant, dans ces tristes adieux, et à part la bienveillance courtoise que la circonstance comportait, — cherchez s'il y manque une seule des délicatesses de la femme et de la princesse. Hélène n'est plus jeune : elle appelle Télémaque « son cher enfant. » Epouse infidèle et repentie, elle fait l'éloge du mariage. Elle rend hommage à l'innocence par le don de ce voile, qui est destiné à couvrir le front d'une vierge, et qu'une chaste mère doit garder. On me dira qu'Hélène joue ici une petite comédie de vertu domestique dont le bon Ménélas lui-même, présent à l'entretien, n'est pas dupe. Quoi qu'il en soit, relisez ces vers, et essayez d'en rire. Dans le troisième livre de l'*Enéide*, quand Andromaque est au moment de se séparer du fils d'Enée, le charmant Ascagne, elle lui adresse aussi de touchants adieux : avec plus de noblesse, car c'est Andromaque ; — avec plus de douleur, car Ascagne lui rappelle son fils. On connaît cet admirable épisode. C'est dans Virgile qu'il faut bien souvent étudier Homère ; non qu'il le copie, mais il lui ressemble. Il est, sous ce rapport, un de ces esprits (de la race des Fénelon) dont on a dit qu'eux seuls pouvaient traduire les poésies homériques. Et en effet j'ai besoin que Virgile, même en y laissant son empreinte, me donne quelquefois le sens moral de certains passages du poëte grec. C'est en passant par lui pour ainsi dire que, de cette hauteur et de ce lointain où le chantre de l'*Iliade* est placé, le sentiment arrive, non pas épuré ni agrandi, mais humanisé, jusqu'à nous. Dans Virgile, Andromaque dit : « Souviens-toi de la femme d'Hector, *conjugis Hectoreæ !...* » Ce sentiment d'une élévation si naturelle et si délicate, qui fait que la femme se place en quelque sorte sous la protection du nom de son mari, est ici incomparablement rendu. C'est le même, quand Pénélope va chercher, dans une cham-

bre de son palais, l'arc formidable du roi son époux, et que, l'ayant détaché de la muraille, elle le met sur ses genoux, le regarde et pleure ;... — c'est le même sentiment qui lui fait verser ces brûlantes larmes, au souvenir du héros.

Homère est donc, par cette expression supérieure des sentiments naturels, le poëte d'une civilisation certaine. Si l'histoire est à peu près muette sur ce point, Homère y supplée, ses œuvres parlent. Et ce n'est pas seulement de son génie qu'on peut dire, comme l'a judicieusement remarqué M. Guigniaut, que « ses œuvres le révèlent. » Elles révèlent tout ce qu'elles racontent, car lui seul l'a raconté, et dans un si beau langage, avec un art de composition si séduisant et si savant, que l'art tout seul y serait encore l'indice du plus remarquable perfectionnement de l'esprit humain. Chose singulière! Homère, depuis trois mille ans, est le type de la perfection épique. Toutes les littératures ont puisé à cette source intarissable sans jamais en trouver le fond. Les plus grands génies l'ont imité, commenté et célébré. Les siècles les plus délicats ont reproduit ses types les plus vifs; — et transportés au sein de la civilisation la plus raffinée, ses personnages n'ont paru ni étranges ni dépaysés. « Quelle gloire, » disait Montaigne, se peult comparer à la sienne? Il n'est » rien qui vive en la bouche des hommes comme son nom » et ses ouvrages; rien si cogneu et si receu que Troye, Hé- » lène, et ses guerres qui ne furent à l'adventure jamais; » nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il y » a plus de trois mille ans; qui ne cognoist Hector et » Achille (1)?...» Et malgré tout, on dispute encore aujourd'hui sur l'authenticité des poésies homériques; et des livres, comme celui du savant Dugas-Montbel, imprimé il y a

(1) *Essais*, livre II, chapitre XXXVI.

moins de vingt ans, contestent encore à ces poëmes immortels leur plus indisputable caractère : l'unité, — comme s'ils n'étaient, suivant le mot de Charles Perrault, qu'une collection de quelques *chansons d'aveugles et de mendiants !* Et ceux qui font ce procès bizarre et acharné à l'unité des poésies homériques ont là, sous la main, un poëme (je ne parle que de l'*Iliade*) de seize mille vers d'une tenue, d'un enchaînement et d'un souffle admirable ; ils ont sous les yeux le tissu simple et splendide de cette magnifique langue, si unie dans sa diversité, si contenue dans sa richesse, si hardie dans sa naïveté, si librement entraînée dans un cours si régulier et si rapide ! Ils ont tout cela, et ils disputent... — L'écriture n'était pas connue, nous dit-on. A défaut d'Homère qui n'a pas existé, les Homérides chantaient, qui au nord, qui au midi, qui à Sparte, qui à Mitylène. On a chanté après eux, sous toutes sortes de noms poétiques, *rhapsodes*, *diaskévastes*, *diorthontes*, grammairiens, et on est arrivé ainsi jusqu'à Pisistrate qui a fait recueillir, par une commission, les chants épars dans la mémoire de tous. — Tel est le système ; et on ne voit pas que l'œuvre de Pisistrate, ou de sa commission, aurait été, dans les conditions où on les place, beaucoup plus extraordinaire et plus inexplicable que l'œuvre d'Homère lui-même. Car il faut supposer d'abord « qu'un poëme épique d'environ quinze mille vers (je cite les expressions mêmes de M. Dugas-Montbel,) avec une exposition, un nœud, un dénoûment, et présentant une suite non interrompue, » que ce poëme aurait pu être composé par ce qu'on appelle des rhapsodes, c'est-à-dire des chanteurs nomades, n'ayant entre eux aucun lien et vivant à des époques et dans des pays différents. Il faut admettre ensuite que, de cette immense quantité de vers, aucun, trois ou quatre siècles plus tard, ne serait sorti de la mé-

moire du peuple ; et enfin qu'il aurait été donné à un seul homme ou à une commission de les recueillir dans un ordre si rigoureux et avec une telle perfection dans l'enchaînement de toutes les parties, que Quintilien pouvait dire (1) : « Homère n'a pas eu à appliquer les règles du poëme épique, c'est lui qui les a faites (*legem non dico servavit, sed constituit*).» Plus tard Macrobe disait aussi, dans un moment d'enthousiasme : « il y a trois choses impossibles : arracher la foudre à Jupiter, à Hercule sa massue, un vers à Homère!...» Ah! ce n'est plus Homère qu'il faut admirer, si l'*Histoire des Poésies homériques* a raison, — c'est Pisistrate.

Reste l'objection de l'écriture qui n'était pas connue, dit-on, bien qu'elle le fût en Egypte et en Phénicie de toute antiquité, et bien que Cadmus l'eût apportée en Grèce plus de trois siècles avant la guerre de Troie. Et il est d'autant plus difficile de croire que, de cette féconde et contagieuse invention, il n'était rien arrivé jusqu'aux Grecs et aux Troyens du XIIe siècle, qu'Homère lui-même se sert à plusieurs reprises d'un mot qui est le corrélatif exact de notre mot *écrire*. Une fois, dans l'*Iliade* (chant VI, v. 168), c'est Glaucus, dans cette pathétique rencontre avec Diomède, qui raconte comment son aïeul Bellérophon fut envoyé en Lycie, porteur d'un message secret et funeste, « écrit sur » des tablettes (γραψας εν πινακι) soigneusement fermées. » Ailleurs (ch. VII, v. 175 et 186), ce sont les chefs de l'armée grecque qui tirent au sort le périlleux honneur de combattre Hector. C'est le signe d'Ajax qui sort du casque d'Agamemnon. Ajax le reconnaît « pour l'avoir tracé, dit Homère (ος μιν επιγραψας.....) » Mais passons; j'ai lu sur cette question de l'écriture homérique, question que je ne

(1) *De Inst. Orat.*, lib. X, 1.

veux ici ni discuter ni surtout trancher, — j'ai lu de très-savantes et ingénieuses dissertations, notamment celle de M. Séguier, que M. Eugène Bareste a jointe à une des scolies de sa traduction de l'*Iliade*; je n'y contredis pas. Mais reste une chose inexplicable, le prodige de la recomposition « administrative » des poésies d'Homère, sur la foi des réminiscences populaires; et c'est là justement un des miracles auxquels je ne crois pas.

Une langue formée, un poëme complet, un art supérieur, telle est donc, en dernier lieu, la preuve de cette civilisation homérique dont j'ai essayé de recueillir quelques autres indices. A quelle époque, en effet, a-t-on vu dans l'histoire une langue formée et qui semble définitive, une langue pourvue de tous ses ornements et de toutes ses ressources, — qui fût contemporaine d'un temps grossier et d'un peuple barbare? Il nous faut donc renoncer, tout bien compté, à cet Homère, bonhomme et poëte sans le savoir, trouvant la poésie sous ses pas comme les fleurs du matin dans la prairie; — il faut renoncer à ces héros bonnes gens et grands mangeurs, à ces femmes si rustiquement hospitalières, qui ne savent que laver les pieds de leurs hôtes, — à ces gardiens de pourceaux qui apportent l'odeur de l'étable où le poëte a répandu le parfum de la muse. Oui, il faut renoncer à tout cela et chercher la simplicité homérique où elle est véritablement, entre la rudesse de l'inspiration primitive et l'enflure de l'émotion raffinée, entre la naiveté sans nerfs et la vigueur sans naturel ; il faut la chercher dans le milieu où ces admirables poëmes nous la montrent, aussi loin du vagissement des peuplades naissantes que du radotage prétentieux des nations vieillies; et c'est pour cela que j'ai attaché tant de prix à signaler et à définir ce milieu. On l'a dit : « Homère est simple avec grandeur, il est grand avec

simplicité. » Tout ce qui n'est pas cela, n'est pas Homère.

Et maintenant dois-je répondre, avant de terminer cette esquisse, à un reproche qui me vient de plusieurs côtés, et auquel de toute manière je suis fort sensible? Voyons ; est-ce que l'auteur de *Lucrèce*, parce qu'il a obtenu de grands et légitimes succès ; parce qu'au milieu de la dépravation du goût public il a préservé le sien; parce que, dans le dévergondage de la scène, il s'est distingué par la tempérance, le calme et le bon sens ; — est-ce que, pour toutes ces raisons, M. Ponsard serait devenu littérairement inviolable ? « A votre place, m'écrit-on, j'aurais su plus de » gré à M. Ponsard de ses efforts et de sa fidélité aux lettres » antiques dans de pareils moments. (1) » Mais qu'ai-je fait autre chose ? J'ai pris une des fantaisies versifiées de M. Ponsard, une de ces œuvres qui tombent parfois, dans une heure de loisir, de la plume facile des poëtes, — et j'y ai consacré une longue étude. Est-ce que la critique, quand elle est sérieuse et loyale, n'est pas le plus grand hommage qui se puisse rendre au talent ? Ah ! les jugements sérieux honorent plus ceux qui les subissent, même s'ils déplaisent, que les dithyrambes entonnés par les camarades! *Vellem equidem vobis placere, Quirites !*..... M. Ponsard, est un de ces justiciables qu'on respecte, je le sais bien ; car ils honorent le juge. Mais pourquoi ne se respecterait-on pas soi-même en les jugeant? Il y a longtemps qu'on ne dit plus la vérité aux grands de la terre. Mais ici, dans ce domaine des lettres, nous sommes toujours en république...

M. Ponsard a échoué, je l'ai dit, en essayant de traduire,

(1) Ceci est extrait d'une lettre que m'écrivait, de Séville, mon cher et spirituel collègue, M. Antoine de Latour, secrétaire des commandements de Mgr le duc de Montpensier. Son cœur ni son esprit n'avaient quitté la France.

conformément à une théorie qu'il s'est faite, l'épisode de Nausicaa. Il a échoué. En est-il moins l'auteur si justement applaudi de *Lucrèce ?* « Je me suis efforcé, dit-il, de ramener » les vers du drame (d'*Ulysse*) à une simplicité extrême, et » je me suis donné, pour arriver à ce résultat, autant de » peine que d'autres pour entasser les images éclatantes et » les idées ambitieuses.... »

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

M. Ponsard s'est donné beaucoup de peine pour tomber dans l'exagération de la simplicité : il fallait plutôt prendre cette peine pour s'élever jusqu'à la hauteur de son modèle. L'auteur d'*Ulysse* triomphe d'avoir échappé « à cette fausse élégance qui proscrit le mot propre et enveloppe un détail dans une périphrase ; » — mais Homère n'appelle-t-il pas les navires « *les coursiers de la mer ?* » et M. Ponsard n'a-t-il pas fait lui-même, tantôt un excellent emploi de la périphrase, quand il dit, par exemple, avec le solide éclat de ses meilleurs vers :

. . . . . .
C'est pourquoi Jupiter voit, d'un œil indigné,
Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
Et que sous les affronts soit courbée et fléchie
L'auguste majesté d'une tête blanchie.....

tantôt un fâcheux abus de cette forme de style, quand il dit ailleurs :

. . . . . .
L'argent des échalas y soutient l'or des treilles.
. . . . . .
Je ne peux pas t'offrir *le filet gras des porcs.*
. . . . . .
Comme un vaisseau courbé *fend la vaste amertume!* etc.

M. Ponsard a donc raison quelquefois contre lui-même.

Il est de bonnes périphrases et il en est de mauvaises. La langue d'Homère ne s'accommode que des bonnes. C'est une langue, si riche et si brillante qu'elle soit, — précise, ferme, d'un tissu serré ; aussi est-elle le désespoir de ses traducteurs.

La Motte disait de ces traducteurs qui serrent de trop près leur modèle : « qu'ils n'ont que le mérite de ces artisans » qui ne savent qu'étendre du plâtre sur un visage pour » en tirer une ressemblance exacte, mais toujours insi- » pide (1). » Cela est vrai ; mais l'excès contraire n'est pas moins fâcheux, et La Motte qui ajoute : « *J'ai changé sans* » *scrupule toutes ces circonstances pour rétablir la gloire des* » *deux héros de l'*Iliade, » — La Motte, qui appelle l'*Iliade* « un poëme qui a réussi, » est encore une pire espèce de traducteur. Mais combien de degrés entre la méthode de M. Ponsard appliquée à la traduction des poésies homériques et celle de La Motte ! Les uns, comme madame Dacier, infligent à Homère la platitude ; les autres, comme Bitaubé, l'enflure et la prétention ; ici on l'essouffle à force de véhémence, comme l'a fait Le Brun ; là, on l'étouffe à force de concision, comme le fait quelquefois le meilleur de tous, M. Dugas-Montbel. Je ne connais pas la plus récente des traductions de l'*Iliade*, celle de M. Giguet, dont on dit grand bien ; mais tous ceux qui ont touché à cette langue d'Homère, si résistante et si ferme, s'y sont usés, comme le serpent à la lime. Et il y a un *concetto* italien qui résume admirablement toute cette discussion, et qui n'offensera personne : *Traduttore traditor !*

(1) *Discours* sur Homère, page 142.

XII

Le livre des femmes mariées.

— 5 DÉCEMBRE 1852. —

Madame Agénor de Gasparin se donne aujourd'hui le plaisir de marier quatre jeunes filles (1); de ces quatre mariages, un seul réussit. Les trois autres sont le résumé de toutes les misères et de tous les dégoûts, de tous les mécomptes et de tous les désordres qu'engendrent d'ordinaire les unions mal assorties.

Je ne dis rien encore du mariage qui réussit. C'est l'histoire de tous les gens qui, dans une position très-humble, se conviennent, — mêmes goûts, même condition, même croyance ; un travail honnête, une vie facile, des vertus sans éclat, un bonheur sans bruit, — et, pour finir, une scène de Philémon et Baucis que madame de Gasparin arrange très-coquettement *sous un grand platane, entouré d'un banc circulaire* : « ... Vers une heure de l'après-midi en hiver, vers six heures du soir en été, un vieillard et sa femme sortaient de la maison appuyés l'un sur l'autre: l'homme

(1) *Un Livre pour les femmes mariées*, ouvrage populaire, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*.

presque aveugle et voûté, la femme encore droite. Tous deux venaient s'asseoir sur le banc : la bonne vieille mettait ses lunettes, tricotait et lisait de temps en temps à haute voix *dans un gros livre*..... Ces vieillards, c'était monsieur et madame Latour..... Soit qu'ils regardassent dans le passé, soit qu'ils regardassent dans l'avenir, les gratuités de l'Eternel étaient là pour les enseigner et pour les réjouir. Ils étaient arrivés comme dans le vestibule des cieux. Ils secouaient la poussière terrestre attachée à leurs habits, avant d'entrer dans la salle des noces... »

Ce mariage qui réussit, et qui finit si tard et si bien, devrait être la moralité du livre de madame de Gasparin ; mais Louise Latour a beau être heureuse en ménage, elle n'attire pas ; et Rose Maillard, au contraire (je prends la moins chanceuse des trois autres), a beau mériter son malheur, elle se laisse aimer et plaindre par instants. Pourquoi cela? Pourquoi, dans un livre qui est adressé au peuple et qui a pour but la moralisation des classes inférieures, — pourquoi est-ce la vertu qui nous laisse froids, et le vice, je ne dirai pas qui nous attire, mais qui trouve en nous cette pitié si voisine de l'intérêt et du pardon ? Pourquoi ? Ceci est peut-être plus la faute de l'auteur que celle du sujet ; mais il y faut quelques mots d'explication.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que madame de Gasparin met au service de la foi protestante beaucoup d'esprit, de cœur, d'instruction et de bienfaisance ; mais je ne serai coupable non plus d'aucune indiscrétion en ajoutant qu'à toutes les nobles inspirations du zèle religieux, elle joint quelques-uns des défauts que l'exagération du bien comporte.

Et toutefois, si nous n'étions pas le pays de la liberté de conscience et de la liberté des cultes par excellence, je ne

toucherais pas, même avec le respect que je lui dois, à ce défaut de madame de Gasparin. Je craindrais, même avec cette arme inoffensive de la critique, de servir d'auxiliaire à quelque suppôt officiel d'une religion d'État. Mais madame de Gasparin, si intolérante qu'elle soit elle-même envers ses adversaires religieux, n'emploie pour les combattre que les armes spirituelles de son érudition, de son enthousiasme et de sa foi. Elle écrit, dans un pays de liberté religieuse, en vertu du même droit qui nous permet de la discuter et de lui répondre. Nous ne sommes pas à Florence, mais à Paris. Le vent de persécution qui souffle de l'Apennin s'arrête à nos Alpes françaises. Ma critique ne lui fait donc courir aucun risque. J'ajoute que je ne me donne pas le ridicule de discuter théologiquement le livre d'une si sérieuse croyante. L'auteur distingué du *Voyage dans le Levant* et du *Mariage au point de vue chrétien* a beau être une des colonnes du temple, elle n'est ici pour moi qu'une femme d'esprit qui aime beaucoup à écrire et un peu à être lue. C'est donc son livre et non sa propagande que je veux juger.

Mais l'intolérance ne compromet pas seulement les saintes œuvres : elle gâte aussi les bons livres. Si elle est une imperfection morale, elle est un défaut littéraire. J'y veux reprendre, quant à moi, non pas le côté par où elle s'attaque aux dissidences religieuses, — je n'ai aucun goût à cette controverse, mais celui par où elle touche aux défauts de l'écrivain ; ce qui est ici notre mission à tous.

L'intolérance n'a pas beaucoup de frais à faire pour être un défaut littéraire : il lui suffit de suivre sa loi et d'obéir à sa nature. Une sorte de volontaire impuissance s'attache à ses œuvres. Ailleurs, l'esprit se modère en se limitant ; l'intolérance le borne pour l'exalter. Non qu'elle soit toujours

le fait d'une intelligence étroite, — madame de Gasparin prouve le contraire ; — mais il n'y a pas de bornes plus infranchissables que celles que pose l'orgueil humain dans les matières religieuses. Contraste étrange ! l'humilité chrétienne se donne plus carrière que l'orgueil ; elle est plus expansive, plus pratique, plus vraiment féconde, avec des prétentions plus timides ; et puisque nous en sommes à juger les livres destinés, comme celui-ci, à l'éducation du peuple, il me semble que l'humble dévouement d'un savoir modeste y réussit mieux que l'étalage de l'érudition biblique ; que la bonté du cœur y peut plus que l'intolérance de la foi. « ... Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile, écrit Fénelon ; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente ; accoutumez-la à se réjouir en deçà du péché... »

Je n'ai pas besoin de dire que je n'applique à madame de Gasparin que sous toute réserve les réflexions qui précèdent ; mais je veux faire remarquer pourtant que cette stérilité volontaire que l'orgueil humain se crée parfois à lui-même, madame de Gasparin l'accepte pour elle, dans une certaine mesure, sans qu'il soit bien certain que ce soit pour faire pénitence. « ..... Au château comme au village, écrit-elle, on ne reprochait qu'une chose à madame Dubois, *c'était d'exagérer sa religion, de prendre trop au pied de la lettre les enseignements de la Parole de Dieu et de ne pas s'accorder assez de jouissance.....* » Cette madame Dubois dont parle ici madame de Gasparin est un peu sa parente par l'esprit, j'en ai peur ; et aussi bien, madame Dubois, c'est tout l'esprit, toute la science, toute la morale, c'est l'âme entière de son livre.

Il n'est pas difficile de se rendre compte de cette science de madame Dubois : c'est la Bible. La Bible n'est pas seule-

ment son esprit, elle est sa bonté. Madame Dubois a besoin d'avoir deux ou trois versets de l'Ancien ou du Nouveau-Testament au bout de ses bonnes actions pour croire au bien qu'elle fait. « ..... Elle leur portait, raconte madame de Gasparin, tantôt une bouteille de vin, tantôt un peu de bouillon, et, lorsqu'elle les y trouvait disposés, elle leur lisait deux ou trois versets de la Bible..... » Rien de mieux ; mais parfois les versets de madame Dubois me gâtent ses bouillons ; elle y mêle trop de roideur et de parti pris. Toute sa vie est notée comme un *oratorio*; tous les mouvements de son cœur sont réglés sur ce diapason invariable ; tout son libre arbitre aboutit à ce *criterium* infaillible. Tant de pulsations du cœur, — tant de versets. Madame Dubois est une Bible vivante... Mais cette rude discipline qui soumet en tout l'esprit à la lettre et qui éteint la personnalité dans l'abstraction de la règle écrite, — cette sainte érudition qui subordonne le cœur de l'homme à une sorte d'infaillibilité machinale de la mémoire est peut-être un refuge commode de l'imperfection individuelle : — elle est un médiocre instrument de direction spirituelle et de pédagogie populaire, et c'est sans doute pour cela que les mariages que madame-Dubois a faits ou ceux qu'elle patronne ont si mal réussi.

Le cœur humain, il faut bien le dire, a besoin d'être abordé avec une allure de domination moins décidée, avec un prosélytisme moins officiel et moins apparent. Les malheureux n'aiment pas trop à être pris pour des thèmes d'édification, ni les pauvres pour des sujets d'expériences bibliques, ni les jeunes filles qu'on veut marier pour des machines à propagande religieuse ; et s'il est utile quelquefois de frotter de miel les bords du verre pour tromper la défiance de l'enfant malade,

Succhi amari, ingannato, in tanto ei beve
E dall' inganno suo vita riceve,

cela n'est pas moins vrai des remèdes qui sont doux que de ceux qui sont amers. L'homme n'aime pas qu'on lui montre, avec une rigueur trop littérale, l'instrument de son salut. Le cœur humain, surtout parmi ces classes auxquelles madame de Gasparin s'adresse, a besoin de plus d'air et de plus d'espace. Faute de perspective, il étouffe. Plus le cercle de la condition sociale est limité, plus ce besoin d'expansion religieuse est grand. Si, à la gêne de ces existences bornées par un labeur quotidien, vous ajoutez les contraintes d'un pointilleux ascétisme ; si vous enfermez dans la lettre le peuple qui ne veut vivre que par l'esprit (car le temps lui manque moins pour sentir que pour savoir), ah ! soyez sûr, — je parle de nos populations françaises, puisque c'est pour elles qu'on écrit, — soyez sûr que votre prédication aura beau se dire populaire : elle manquera son but, et le moins qui vous puisse arriver, c'est ce qui arrive à madame Dubois dans cette *introduction* du *Livre pour les femmes mariées*, « qu'il faut lire, écrit madame de Gasparin, *bien qu'elle soit ennuyeuse* ; » — dans cette introduction : « Rose, nous dit-on, se rendait avec assez de régularité aux entretiens du dimanche, *mais elle y bâillait démesurément.....* »

Ce n'est rien de bâiller ; mais aux gens qui bâillent la prédication ne profite guère : témoin Rose Maillard qui a fait un triste mariage. Rose a épousé un cabaretier. Madame Dubois lui en veut beaucoup de cette mésalliance. Je crois que Rose, en effet, aurait mieux aimé épouser un sénateur. Mais elle est une pauvre fille, qui n'avait guère à choisir ; et, le mariage fait, il y avait peut-être à en tirer un

meilleur parti. Madame Dubois se presse un peu trop, comme on dit, « de jeter le manche après la cognée, » et elle n'est pas aussi patiente que savante. Elle entre un jour chez Rose Maillard, après une absence de quelques mois, et qu'y trouve-t-elle ? Hélas ! ce qu'avec un peu plus de pratique de la vie populaire madame Dubois aurait trouvé à peu près partout, — ce qu'avec un peu plus de tolérance elle aurait d'abord excusé, puis adouci, puis corrigé peut-être un jour, comme le mal se corrige dans ces existences que l'infériorité même de leur condition livre à une impénitence si fatale. On peut les incliner doucement au bien ; on les fait cabrer si on les y pousse. Mais que fait madame Dubois ? Entrons un peu avec elle chez Rose Maillard, et étudions sa méthode sur le terrain :

« ..... Madame Dubois rentra dans le village. Elle n'eut » pas de peine à trouver la demeure de Rose Maillard. C'é- » tait un cabaret..... Une grande femme, la tête couverte » d'un bonnet garni de rubans rouges, un tablier d'une » blancheur douteuse devant elle, l'air joyeux, mais d'une » joie hardie, s'avança à la rencontre de madame Dubois. » Il faisait un peu obscur. — Rose, dit madame Dubois, c'est » moi, c'est madame Dubois. Je viens vous voir. — Ah ! s'é- » cria Rose ; enchantée de recevoir votre visite, Madame ! » Veuillez passer ici. Elle l'introduisit dans un petit salon » où se querellaient un garçon de sept ans et sa sœur de » six ans à peu près. — « Allons, taisez-vous, enfants ! » » Les enfants crièrent de plus belle. — « Je prends la verge ! » » Les enfants se turent. On s'assit. — Madame, dit Rose » d'un ton familier, vous me voyez aussi heureuse que je » puis le désirer : bon mari, bon établissement, enfants » biens portants.... de vrais petits démons par exemple ! » — Je vois, Rose, interrompit madame Dubois avec douceur,

» je vois que vous avez un peu oublié nos conversations
» du dimanche. — Oh ! quant à cela, Madame, la vie ne va
» pas comme on veut ; on fait aussi bien qu'on peut ; à la
» garde de Dieu pour le reste ! On est dans le monde, il
» faut se plier au monde !.... (Ici la petite fille, qui jouait
» avec un verre oublié sur la table, le laissa tomber ; le
» verre se brisa. Rose s'élança sur l'enfant et lui appliqua
» un soufflet.) — C'est un accident, dit madame Dubois ;
» la volonté de la petite n'y entre pour rien. — Voilà deux
» sous qu'elle me perd ! s'écria Rose en faisant mine de
» redoubler la correction. — Elle vous en aurait fait perdre
» dix, reprit madame Dubois, que la faute n'en serait pas
» plus grave.... La châtier pour une maladresse, c'est
» fausser, il me semble, ses idées et sa conscience. — Bon !
» reprit Rose ; qu'est-ce que cela lui fait à cette petite
» commère ? Elle n'y pense plus. Quoi qu'il en soit, tout
» va bien, notre commerce réussit, mon mari est un bon
» enfant, nous nous convenons ; nous nous entendons avec
» nos voisins ; nous ne donnons pas dans la *bigoterie*, c'est
» vrai ; mais nous ne vivons pas comme des païens non
» plus ; enfin, on suit sa religion..... — Lisez-vous la Bible
» avec votre mari ? demanda simplement madame Dubois.
» — Ah ! pour cela non ! Charles, voyez-vous, Madame, croit
» qu'il y a un Dieu, et puis c'est tout. Je lui ai un peu parlé
» d'autre chose au commencement ; mais il riait ; cela ne
» l'amusait guère, et je l'ai laissé tranquille. — Et vous,
» Rose, lisez-vous la Parole de Dieu ? — Oui, c'est-à-dire...
» quand je peux... On a de l'ouvrage. — Prie-t-il ? Priez-
» vous ? — Oh ! Madame, *qui travaille prie* ; voilà notre de-
» vise à nous. — Vous ne l'avez pas prise dans la Bible,
» Rose ! La Bible nous dit : « Priez en tout temps (*Saint
» Luc*, XXI, 36). Priez sans cesse (*Thessalon.*, V, 17). Je

» veux que les hommes prient en tout lieu (*Tim.*, II, 8). » Soyez persévérants dans la prière (*Rom.*, XII, 12). » Nous » n'y voyons nulle part que *travailler soit prier*... Encore » une question, Rose : allez-vous au temple ? — Si le ser- » vice n'avait pas lieu le dimanche, reprit Rose avec une » aisance affectée, je m'y rendrais avec régularité ; mais le » dimanche est justement le jour où j'ai le plus d'ouvrage... » — Et ce seul fait ne vous éclaire pas ?... Ce fait seul, ma » pauvre enfant, ne vous montre pas que vous êtes en » contradiction avec Dieu ? — Oh ! Dieu, reprit vivement » Rose, Dieu sait bien de quoi nous sommes faits ! — Oui, » et ce Dieu qui sait de quoi nous sommes faits, a dit : » Recherchez la sanctification, *sans laquelle personne ne verra* » *le Seigneur* (*Héb.*, XII, 14). »

» Ici les cris des enfants redoublèrent. — Victor, emmène » ta sœur, dit Rose, qui n'était pas fâchée d'interrompre » ces citations désagréables.....

» ..... Un gros homme, le visage enflammé, entra dans » ce moment. — « Allons, femme, allons et les bouteilles » donc ! on manque de vin là-bas ! — Charles, madame » Dubois...» Ce nom réveilla dans l'esprit obscurci de Char- » les un vague souvenir de religion. — « Madame Dubois, » votre serviteur. Madame Dubois, je ne suis pas un cagot, » mais je crois en *l'Être suprême* ; je ne fais de tort à personne » et je n'ai peur de rien..... »

» Madame Dubois se leva : sa timidité l'eût portée à garder » le silence, mais une irrésistible force poussa ces paroles » sur ses lèvres : « Craignez celui qui a la puissance d'en- » voyer dans la géhenne... oui, craignez celui-là !... » » (*Saint Luc*, XII, 5). Madame Dubois sortit. »

Voilà certes une petite scène d'intérieur supérieurement observée et très-bien rendue ; et je suis bien aise de faire

remarquer en passant que madame de Gasparin excelle à peindre, et sans trop les surfaire, les vices et les désordres qu'elle veut châtier. Quand il s'agit de les corriger, c'est autre chose. Elle fait abus des grands mots, et elle use sa puissance de conversion dans une vaine escrime de propagande. La médecine héroïque est bonne pour les cas désespérés ; si elle n'est pas indispensable, elle est funeste. On peut dire aussi que, dans la morale comme dans l'art, le ridicule est près du sublime. Madame Dubois abuse de la parole de Dieu dans ce trivial intermède ; elle compromet l'Eternel dans cette arrière-boutique. Horace nous dit bien que la Comédie peut prendre par moments un ton élevé, et qu'il n'est pas défendu à Chrémès, quand son fils le pousse à bout, de le gourmander avec colère. Le père peut gronder, le prédicant doit convaincre. Au père le châtiment, au prêtre la persuasion. « Dieu sait bien de quoi nous sommes faits, » dit justement Rose Maillard. Dieu nous sait faibles, et c'est pourquoi il n'a pas voulu que son joug fût trop lourd sur notre faiblesse. *Jugum meum est leve...* Madame Dubois, avec sa « géhenne, » n'effraie personne et elle décourage tout le monde. « Ah ! dit encore Fénelon, tâchez de lui faire *goûter Dieu* ; ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, a pitié de nos faiblesses ; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant... (1) »

Madame Dubois a mieux dirigé Louise Latour que Rose Maillard. Il est vrai que Louise est heureuse, et son bonheur la dispose naturellement à écouter madame Dubois.

(1) Fénelon, tome IV des *Œuvres choisies*, page 156.

Le bonheur rend patient. Louise a d'ailleurs un de ces caractères médiocrement romanesques (je l'en félicite) et une de ces froides natures qui tournent volontiers en résignation facile la rigidité des préceptes religieux, et qui ne s'exaltent pour ainsi dire que dans l'indifférence des choses humaines. Et par exemple, Louise est à la veille de perdre son enfant. Il y a là une vieille grand'mère qui s'abandonne à un désespoir violent. «..... Quand nous nous efforçons de l'apaiser, écrit Louise à madame Dubois, de lui montrer le Christ, sauveur de notre enfant, se tenant près de lui, près de nous, près d'elle, elle nous accuse de ne pas aimer notre fils. *Les fruits de l'idolâtrie sont les mêmes dans tous les cœurs....* » Louise Latour n'est que trop habile à se défendre de cette idolâtrie « qui se glisse insensiblement dans nos affections, » dit-elle. Aussi l'enfant meurt, le regard tourné vers sa grand'mère, un adieu pour elle, et pour elle seule, sur ses lèvres défaillantes. Quant aux parents, ils entonnent le chant de triomphe de l'éternité sur le cadavre encore chaud du pauvre petit : « Christ a détruit la mort ! Où est, « ô Mort, ton aiguillon ? Où est, ô Sépulcre, ta victoire ? » — Héroïques parents !!!

Louise Latour, pour achever son portrait, est cette même élève de madame Dubois qui fait commencer à huit mois l'éducation morale des enfants : « ... La petite criait-elle par dépit ou par entêtement, je me contentais de la poser doucement à terre ; *je la laissais là sans la regarder, sans lui sourire...* bientôt elle se calmait, et, dès l'âge de huit mois, *son caractère s'était considérablement adouci...* » C'est encore Louise Latour, dix-huit ans plus tard, qui, à cette enfant, mariée à son tour et voulant continuer à sa mère cette portion de douce confiance dont une fille garde si lontemps l'habitude, — c'est elle qui lui dit avec un peu de séche-

resse et beaucoup de raison cette fois : « ... Je ne te refuse » pas mes conseils, je prie pour toi ; toutefois, mon enfant, » dans le mariage il ne doit y avoir que deux personnes : » l'époux et l'épouse. Il te serait doux de t'ouvrir à ta mère, » qui te connaît, dont tu n'as pas peur, qui mettrait, elle » aussi, sa joie à t'entendre ; mais ce que tu me dirais, » vois-tu, Marthe, tu n'éprouverais plus le besoin de le dire » à ton mari ; tu lui ôterais ce qu'il a droit de recevoir, tu » me donnerais ce que je n'ai pas le droit d'accepter ; tu » ravirais à votre union ce qui, après la foi chrétienne, en » fait la force : l'intimité... » Louise Latour a raison ; et combien de mères qui se croient plus tendres parce qu'elles sont moins sages !

Après ces deux mariages de Rose Maillard et de Louise Latour, nous avons celui de Clémence Giraud, un mariage mixte. Clémence, dans ce *Livre des femmes mariées*, représente l'orgueil, comme Louise la soumission, « un peu endormie sur l'oreiller de la grâce, » — comme Rose l'insouciance et la légèreté. L'orgueil de Clémence sera du reste rudement châtié. Madame Dubois a beau lui donner les meilleurs conseils ; la fausseté de sa situation l'emporte, et il n'est que trop visible que, si bonne que soit la direction, la tentative de conciliation religieuse échouera. C'est la perfidie du livre. Madame Dubois joue là un jeu double, prodigue de bons conseils, et triomphant au fond de leur impuissance. La conciliation est dans le langage et l'intolérance dans la pensée, la douceur dans les prémisses et l'anathème dans la conclusion. Je crois que c'est là une fâcheuse équivoque, surtout dans un livre destiné au peuple. Il est sans doute très-utile que le peuple apprenne à quelles conditions se peuvent concilier, dans la vie domestique, les dissidences de la religion et de la foi ; — il vaudrait encore mieux

lui montrer d'honnêtes gens capables de s'aimer, de s'estimer et de s'entr'aider dans la vie, en dépit de cet antagonisme. Il n'y a pas de meilleur commentaire de la liberté de conscience que celui-là.

Clémence est protestante, son mari est catholique. Puisque madame de Gasparin, en réservant le beau rôle à la jeune femme, voulait faire l'époux ridicule, — puisqu'elle lui donnait soixante ans, qu'elle le faisait riche et avare, sournois et brutal, mauvais père, mari insouciant, voisin incommode, fermier cupide, égoïste endurci, — puisqu'elle accumulait ainsi sur un des deux adversaires, dans ce duel religieux auquel son livre nous fait assister, toutes sortes de défauts désagréables et odieux, — madame de Gasparin aurait été plus juste en ne compromettant aucune croyance respectable entre les mains d'un pareil champion. Mais non ; Giraud est catholique, il est croyant, il est dévot. Que dis-je ? Giraud, c'est le catholicisme lui-même, c'est le contraire religieux, le contraste moral de Clémence; et Clémence, qui a commencé par l'orgueil, finira, comme nous le verrons, par la sainteté. Quant au mari «... le père Giraud, écrit madame de Gasparin, avait tous les dehors d'un catholique romain fidèle à son Eglise ; il récitait régulièrement ses prières, il jeûnait et manquait rarement la messe... Toute la maison revêtit bientôt l'apparence de ce bigotisme superstitieux. Une petite statue de Marie fut placée dans une niche à côté de la porte ; les appartements se tapissèrent d'images de Saints et de Saintes; on suspendit des branches de buis partout ; les prêtres vinrent répandre l'eau bénite sur les terres et sur les récoltes..... L'heure de la mort arriva pour le fermier..... Il la vit s'approcher avec épouvante; sa tête s'embarrassa vite..... on accomplit sur lui, plutôt qu'avec lui, les cérémonies du culte romain; il fut reconnu pour le fils

fidèle et soumis de l'Eglise : comme tel, on l'enterra en terre sainte..... »

Ainsi meurt Giraud, bien confessé, mais en poltron. Clémence, quelques mois auparavant, était morte comme une sainte, après une sorte d'agonie de l'âme pire que celle du corps, délaissée sur son lit de douleur par son mari insouciant et par son fils « *au cœur cuirassé*, » et laissant échapper à sa résignation de martyre et à son désespoir de mère ce cri d'angoisse : « Personne !... » au moment où ses derniers regards se promènent dans sa chambre vide ; — mot cruel, en effet, et qui semble jeté là comme un reproche d'insensibilité à toute une croyance !

Justine Jacquemin est la quatrième des expériences de madame Dubois. Elle est loin d'être la plus heureuse. Justine épouse ou plutôt n'épouse pas un ouvrier menuisier avec lequel madame Dubois est obligée de la marier chrétiennement au bout de quelques années. Elle fait aussi baptiser les enfants. Mais une fois rentrés dans la vie régulière (« cela dura trois semaines, » dit madame de Gasparin), les deux époux reprennent insensiblement leurs habitudes des mauvais jours. Justine est médiocrement patiente, et peu résignée à l'abandon de son mari ; Victor est un franc vaurien. L'une cherche, en dehors du ménage, des distractions à ses chagrins domestiques ; l'autre les trouve au cabaret. A ce moment, le ménage Jacquemin semble entraîné sur une pente de perdition irrésistible ; et on gémit de voir madame Dubois perdre tant de paroles (et tant de versets) à combattre les progrès d'une dégradation qu'on peut croire insurmontable. L'ennui, ce terrible ennui, qui faisait bâiller si démesurément Rose Maillard au début de cette histoire, — l'ennui se glisse entre madame Dubois et ses tristes catéchumènes, et détruit tout l'effet de ses

conseils: « ... Prenez votre grosse Bible, monsieur Jacque-
» min ; ouvrez-la au vingtième chapitre de l'Exode ; lisez du
» verset 8 au verset 11. Victor lut à demi-voix..... — Mainte-
» nant, prenez le cinquième chapitre de saint Mathieu, les
» versets 17, 18 et 19. — Oui, c'est assez clair, dit Victor,
» comme se parlant à lui-même. — Un dernier mot, mes
» amis... Dieu nous a donné le dimanche pour qu'il nous
» soit un jour saint. Ce jour-là, si vous m'en croyez, vous
» ne rechercherez pas les plaisirs bruyants; vous irez au
» temple, etc., etc... En hiver, les soirées sont longues ;
» vous lirez ensemble les ouvrages intéressants que renfer-
» ment les bibliothèques protestantes, et vous terminerez
» la journée en méditant un beau chapitre de la Bible...
» Cela vaudra mieux que de rester seul, n'est-ce pas, Jus-
» tine ? que d'aller jouer et boire aux barrières, n'est-ce pas,
» monsieur Victor?... » Ce langage de madame Dubois est certainement plein de sagesse ; sa morale est, comme sa mémoire, exacte et se croit infaillible ; il y manque quelque chose qui est l'onction. « Aussi, écrit madame de Gasparin, Justine et Victor, qui, dans les premiers jours de leur union, soupiraient après les visites de madame Dubois.... ne la voyaient plus revenir qu'avec ennui.... et bientôt tous deux en vinrent à ne supporter leur amie *qu'en raison des secours matériels qu'elle leur remettait,* etc., etc. »

Je ne raconterai pas les aventures des époux Jacquemin. Il y a un moment où cette triviale histoire devient hideuse ; nous touchons au bagne, presque à l'échafaud; et il y a un moment aussi où madame Dubois les sauve, avec plus de bonheur et de soudaineté que de logique ; car on ne comprend pas, au milieu d'une pareille dépravation du sens moral, cette subite influence d'une exhortation religieuse. Mais n'importe! les époux Jacquemin reprennent, un jour,

dans un moment de résipiscence fort respectable, le chemin de leur village. Ils traversent la France à pied, du nord au midi, et ils vont finir saintement leurs jours en famille, objet d'édification pour quelques-uns, de surprise pour tous. C'est encore là peut-être un des défauts du livre populaire de madame Agénor de Gasparin. Il ne faut pas en effet présenter au peuple, si on veut l'édifier, des péripéties trop étourdissantes. Le peuple est beaucoup plus exigeant qu'on ne croit en fait de vraisemblance, et il n'est pas si insensible qu'on l'imagine à l'art des transitions. Si vous écrivez une histoire, prise en quelque sorte dans le milieu où sa vie s'écoule, n'y mêlez pas le romanesque à trop forte dose, sous prétexte de religion, ni les impossibilités trop évidentes, ni les contrastes trop peu préparés. Et, par exemple, entre cette vie de vaurien que mène Victor Jacquemin et cette mort de bienheureux qui la couronne, — il y a tout un vide qu'il fallait remplir.

J'ai relevé, chemin faisant, les défauts du livre de madame de Gasparin. Mais il y aurait trop d'injustice à ne pas reconnaître, en finissant, l'intention respectable qui l'a dicté et le talent de style et d'observation qui parfois s'y montre, comme dans cette scène de l'intérieur de Rose Maillard que nous avons citée. Il y faudrait ajouter celle de la mort de l'ouvrier Jacquemin, quand sa femme est obligée de conquérir, sur la résistance d'un Hippocrate un peu brutal, le droit de sauver l'âme de son mari. Quelques lettres de madame Dubois, notamment une à Louise sur les missions, et une autre à Clémence Giraud sur la vie conjugale, mériteraient aussi d'être remarquées. Madame Dubois est volontiers éloquente avec sa plume. Elle n'est désagréable que de sa personne. Mais j'ai tout dit sur elle. Certes, je ne puis pas être compté parmi les adversaires passionnés

de sa foi religieuse, mais je n'aime pas son caractère; son prosélytisme m'inquiète, son intolérance m'attriste. — Cette foi savante et pédante, cette sainteté ponctuelle et vétilleuse, cette impitoyable érudition, ce déluge de versets et cette intempérance de mémoire, toute cette allure de Philaminte réformiste, tout ce « biblisme » inquisiteur et convertisseur, — tout cela me semble accuser, sinon un esprit faux (c'est de madame Dubois que je parle), du moins une mauvaise méthode. « Une femme curieuse, dit Fénelon, et qui » se pique de savoir beaucoup, se flatte d'être un génie » supérieur dans son sexe... Elle est plus éblouie qu'éclai- » rée par ce qu'elle sait... Elle se passionne pour un parti » contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, » même en matière de religion... Les vanités grossières des » femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre » que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent » vers le bel esprit pour briller par une apparence de mé- » rite solide... » Ainsi parle Fénelon. Et tenez, pour remplacer toutes les mercuriales raffinées de madame Dubois, je ne voudrais que deux mots : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, » dirais-je avec l'apôtre. — « Il faut bien regarder au mari qu'on prend, » dirais-je aussi avec Louise Latour. — Regarder au mari qu'on prend, et se soumettre à son mari quand on l'a librement pris, — trouvez-moi mieux que cela dans toute la morale de madame Dubois?

XIII

De la Supériorité des Femmes

AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET HUMANITAIRE, PROUVÉE PAR L'ÉTUDE DE L'ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE (1).

— 13 FÉVRIER 1853. —

..... *Farrago libelli.* (Juvénal.)

Il n'est plus permis d'attaquer le Phalanstère comme doctrine socialiste : il n'est pas défendu de le discuter comme théorie littéraire. Politiquement le Phalanstère est fermé; peut-être est-il mort. Littérairement il vit, et, ce qui est certain, il produit. Il n'est plus une secte d'illuminés bruyants et menaçants. Il est encore une école d'écrivains. Il n'est plus un parti : il est un genre.

Il était inévitable qu'après avoir produit la doctrine sociale qui passe à bon droit pour la plus extravagante parmi toutes

(1) *Le Monde des Oiseaux*, ornithologie passionnelle, par M. A. Toussenel, auteur de *l'Esprit des Bêtes* (Paris, 1853).

celles qui se sont, dans ces derniers temps, disputé l'avenir de la société française, — le phalanstérianisme produisît à son tour une école de style non moins excentrique. Et comme il arrive toujours, la doctrine a passé, — le style est resté. Qui peut dire ce que l'école démagogique de 93 a introduit de vulgarité et de prétention, de violence et de faux goût dans cette belle langue de nos deux grands siècles, si noble, si simple, si lucide, et qui était encore si française sous la plume de Camille Desmoulins, malgré les vices de l'homme et les défauts de l'écrivain ! *Delicta majorum immeritus lues*..... Nous portons, jusque dans notre langage, la peine des fautes de nos pères. Comment donc s'étonner, quand la violence révolutionnaire a laissé de telles empreintes dans la langue de notre pays, que l'extravagance socialiste n'y ait pas laissé moins de traces, et qu'après avoir été une doctrine, comme je le disais, elle soit devenue une manière? En France, on disait autrefois : Tout finit par des chansons. Tout finit aujourd'hui par de gros volumes, échos attardés des doctrines qui ne sont plus. Les opinions et les sentiments qui n'osaient se montrer sous un costume plus sévère, on les déguisait alors en madrigaux. Aujourd'hui, les théories qui n'ont plus cours dans le monde politique, on les habille en dissertations romanesques, en romans scientifiques, voire même en traités d'histoire naturelle. L'*Ornithologie passionnelle* de M. Toussenel n'est pas autre chose. Le *monde des oiseaux*, c'est celui des hommes.

M. Toussenel est un de ces théoriciens dépassés par l'époque actuelle qui essaient de rallier, dans d'inoffensives publications, celles de leurs idées que la politique a mises en déroute, et de faire, à force d'esprit, d'invention et de malice, une retraite honorable pour eux et amusante pour la galerie. Il y réussit quelquefois, trop peut-être. Je ne

connais pas beaucoup de volumes de 500 pages, dans le genre facétieux, qui se lisent aussi vite que ce livre de M. Toussenel, ni beaucoup d'extravagances qui retiennent aussi longtemps la patience et la curiosité du lecteur. Ceci est le mérite de l'écrivain. Nous verrons tout à l'heure d'où viennent ses défauts.

L'auteur de l'*Ornithologie passionnelle* est en effet, si j'ai bon souvenir, à peu près le seul parmi les disciples du Phalanstère qui ait montré le souci, l'instinct et parfois le talent du style. Le père du Phalanstérianisme, Fourier lui-même, n'est qu'un dissertateur fastidieux. M. Victor Considérant, qui ne manquait pas, comme philosophe, d'une certaine vigueur exécutive, ne se donnait pas la peine d'écrire. M. Toussenel, lui, ne fait guère que du style. C'est là, il est vrai, une manière comme une autre de manquer la véritable vocation de l'écrivain. Quoi qu'il en soit, il y réussit. En cherchant des effets de style à tout prix, M. Toussenel les trouve ; c'est bien quelque chose ; et il faudrait être un peu plus ennemi du Fouriérisme que je ne le veux paraître, surtout aujourd'hui, c'est-à-dire ennemi jusqu'à l'injustice, pour ne pas reconnaître que l'extravagance a eu rarement un interprète de plus libre allure, de caractère plus décidé, plus fécond en ressources, plus sérieusement fou et plus drôlement sérieux que l'auteur de l'*Esprit des Bêtes*. L'esprit des bêtes! M. Toussenel est de l'école de cette femme respectable qui disait : « Plus j'ai connu les hommes, plus j'ai aimé les chiens ! » M. Toussenel aime, avec une passion peu déguisée, toutes les bêtes de la création, les femmes comprises ; — c'est lui qui le dit. Il n'a d'exclusion, d'antipathie, de colère et d'anathèmes que pour les hommes.

Mais M. Toussenel s'abuse beaucoup, selon moi, sur la

véritable portée de son livre, quand il en proclame le but, à son de trompe, dans cette préface ambitieuse : « L'histoire » de tous les oiseaux de France n'est que le prétexte et le » but apparent de ce livre. Le but réel et secret de l'auteur » a été de tirer parti de l'étude approfondie qu'il a faite des » mœurs et des institutions de ces créatures privilégiées » pour en faire surgir les deux propositions révolutionnai- » res ci-après : 1° le règne de l'homme, créature inférieure, » est le règne de la force brutale, de la contrainte, de l'im- » posture et des vieux, le règne de Satan. Il coïncide fata- » lement, dans l'histoire de l'humanité, avec la phase » d'enfance, âge des folles terreurs et des superstitions. » 2° Le règne de la femme, créature supérieure, est le rè- » gne du droit et de la liberté, le règne de la vérité et des » jeunes, le règne de Dieu dont les bons cœurs implorent » la venue chaque jour. Il coïncide avec la phase d'apogée » ou de plein développement de l'espèce humaine ; » oui, M. Toussenel se trompe quand il nous dit cela ; il se croit l'organe d'une théorie socialiste; il n'est que l'exécutant aventureux d'un caprice d'esprit. Il joue avec sa chimère sur le dos de son parti. Il a foi à l'effet de son style plus qu'à la puissance de son idée. Ce n'est pas l'ornithologie qui est le masque du phalanstérien. C'est le phalanstérien qui sert à cacher le fantaisiste. Les siècles usés et les littératures vieillies ont de ces ruses-là. On veut les rajeunir à tout prix. On croit leur rendre la fraîcheur en leur communiquant l'extravagance. On a l'air d'ignorer que pour ces littératures à bout de moyens, moins usées par le temps que par leurs excès, la seule fontaine de Jouvence est l'observation du vrai. Le vrai n'est pas seulement « aimable, » comme dit Boileau ; seul aussi il a le secret de la force et le mérite de la fécondité.

M. Toussenel a emprunté au Phalanstère sa technologie prétentieuse et sa doctrine hasardée. Il lui a pris, sauf à les tourner en originalité, s'il le pouvait, son affirmation intrépide, sa manie prophétique, cette attitude divinatoire et cet air profond, cet absurde dédain des opinions reçues, des idées éternelles et des sentiments primitifs, qui est l'arme ordinaire des novateurs en quête de réformation. Mais le dirai-je ? tous ces défauts qui me choquaient autrefois dans l'école phalanstérienne, quand ils se produisaient comme auxiliaires de sa théorie désorganisatrice, — ne me touchent plus, dans l'ouvrage de M. Toussenel, que comme des procédés de langage, des artifices de style, des tropes plus ou moins neufs, en un mot comme une manière plus ou moins risquée et qu'il faut juger innocemment, comme elle s'est produite. J'ignore si c'est là le compte de M. Toussenel, et s'il n'aimerait pas mieux que la critique se mît un peu en colère. Mais qu'importe? M. Toussenel est un révolutionnaire trop joyeux et un prophète de trop belle humeur pour nous condamner à un régime plus sévère. Et d'ailleurs, qu'il soit tranquille : nous connaissons les droits de la critique, mais nous ne savons pas manquer à sa bienséance, et nous ne nous moquerons jamais de M. Toussenel autant que M. Toussenel s'est moqué de tout le monde.

Nous savons le but réel de l'auteur de l'*Ornithologie passionnelle*, qui est d'écrire ; — son but accessoire est de faire servir les doctrines du Phalanstère au développement d'une thèse paradoxale. Le paradoxe de M. Toussenel consiste à faire ressortir de l'histoire des oiseaux la glorification de cette classe tout entière de mammifères à deux pieds, sans plumes, qui n'occupent aujourd'hui, dans l'organisation sociale, administrative et politique du genre humain, que le second rang ; — s'il faut en croire M. Toussenel, c'est le

premier qui leur appartient. M. Toussenel conclut des vertus de la poule, des perfections de la bécasse et des talents distingués de l'hirondelle à la démonstration de la supériorité des femmes, et il a même à ce propos un genre d'argument qui lui paraît sans réplique ; il a l'opinion des pigeons ramiers (*palumbus*), qui tout près de nous, sous nos yeux, et tout au haut des grands marronniers des Tuileries, ont prononcé souverainement sur la matière. Que des savants prononcent sur de pareilles questions, s'ils sont jeunes, ils sont justement suspects ; — s'ils sont vieux (*le vieux est l'ennemi du bien*, écrit M. Toussenel), s'ils sont vieux, l'auteur les récuse. Mais les pigeons !

« ..... Tous les jolis oiseaux ont au cœur une passion » malheureuse pour la femme ; tous désirent ardemment » être appelés à orner et à habiter sa demeure. L'exemple de » l'apprivoisement des ramiers des Tuileries en dit plus » sur ce point que les plus longs discours.

» Les ramiers, à l'état naturel, sont les oiseaux des bois » les plus défiants, les plus farouches, les plus inabordables; » cependant leur humeur sauvage a fondu comme neige à » la douce chaleur du foyer d'attraction qui s'appelle, dans » toutes les langues européennes, *la femme de Paris*. Je » suis peut-être le premier historien qui n'ait pas craint de » révéler aux jeunes beautés de ma patrie cette preuve » merveilleuse de la toute-puissance de leurs charmes.

» Les ramiers sont les oiseaux chéris de la Vénus Aphro- » dite, de nobles et élégantes créatures qui admettent, avec » les socialistes de la meilleure école, que *le bonheur est la* » *destinée des êtres, et que le bonheur est d'aimer*. Un beau » jour de printemps, il y a de cela un siècle ou deux, le » hasard en amena quelques-uns sous les ombrages du » château royal des Tuileries ; ils virent et entendirent, et

» se fixèrent pour toujours dans ces lieux sympathiques à
» leurs secrètes attractions.

» L'influence magique qui retint, ce jour-là, sous les mar-
» ronniers des Tuileries les oiseaux de Vénus, et qui les y
» fixa depuis, ne fut pas seulement le charme personnel
» des hôtesses de céans; mais encore et surtout l'écho des
» paroles d'amour qui se croisaient sous ces voûtes mysté-
» rieuses, et le parfum de jeunesse et de bonheur qui s'ex-
» halait de ce milieu de jolies femmes et de jolis enfants qui
» viennent là pour aimer, sautiller et jouer. Si l'oiseau
» voyageur, *qui avait le droit de choisir entre vingt capitales*,
» a choisi pour sa résidence de prédilection le jardin de
» Paris, c'est parce que la beauté *qui l'honore par ses pas*
» était douée d'un attrait de séduction suprême; c'est parce
» que la grande allée des Tuileries a été de tout temps la
» véritable cour d'amour du monde européen. Je sais bien
» que je tombe dans les redites, et qu'il y a bel âge que
» tous les hommes de goût de la France et d'ailleurs ont ac-
» cepté la suzeraineté de la beauté parisienne ; — *mais il*
» *manquait à cette opinion unanime de l'homme la sanction*
» *de l'opinion du ramier, juge souverain en matière d'amour.*

» ..... Les ramiers affectionnent les Tuileries, parce que
» les cœurs aimants, dont la colombe est l'emblème, y sont
» en majorité, et parce qu'il s'exhale de cet ardent milieu
» un parfum d'amoureux bonheur qui correspond à leurs
» intimes sympathies, les attache et les charme ; — et ils
» abandonneraient les ombrages du grand bassin, si ces al-
» lées privilégiées cessaient d'être le rendez-vous habituel
» d'une société élégante et choisie et s'occupant exclusive-
» ment d'aimer..... »

Je n'ai pas besoin de dire, après cette citation, que l'au-
teur a d'autres arguments (pris de moins haut) sur la ques-

tion qui nous occupe. Nous y reviendrons. Etablissons seulement ce point-ci : le but du livre, c'est la revendication de la suprématie au profit de la femme en général et de la Parisienne en particulier, avec tous les avantages qui en résultent dans ce monde et dans l'autre.

Est-ce à dire que l'auteur du *Monde des Oiseaux* ne s'occupe que des femmes, et que son livre néglige absolument ces autres créatures privilégiées et légères dont il a donné le nom à son ouvrage? Il y aurait trop d'injustice à le laisser croire. M. Toussenel est un naturaliste peu sévère, si vous le voulez, mais au fond très-instruit, qui a beaucoup observé, qui sait beaucoup, qui a le tort seulement de ne tenir compte que de son expérience propre et de bouleverser complétement toutes les autres données de la science traditionnelle. Mais ne craignez pas, malgré tout, qu'il oublie les oiseaux pour parler des femmes ; au contraire, dans ce livre, le gynécée a son colombier et sa volière. Ce traité de galanterie phalanstérienne est agréablement mélangé d'une série de chapitres très-curieux de nidification passionnelle. La cour d'amour confine à la galerie ornithologique. L'Opéra, ce théâtre d'institution divine, selon la théorie de M. Toussenel, l'Opéra dont il dit : « Qu'est-ce qu'un » acteur auprès d'une actrice ? Rien, ou fort peu de chose. » Dieu, en faisant la poitrine plate à l'homme, lui a évi- » demment interdit les plus beaux mouvements oratoi- » res.... » — l'Opéra, quel qu'il soit dans l'estime de M. Toussenel, ne lui fait pas oublier la basse-cour. Après les bayadères et les sylphides, il y a place encore pour les gallinacées, les grimpeurs et les échassiers ; car, dit encore l'auteur, « les grues sont des oiseaux très-amis de la danse : » on a donné le nom de *demoiselle* à l'espèce de ce genre la » plus forte en chorégraphie. Le plaisir excessif que les

» hommes éprouvent à regarder *travailler* une jolie danseuse » provient de ce que Dieu, qui tira l'homme du limon et la » femme de l'homme, prit soin de corriger sur sa seconde » épreuve les vices de la première... »

D'autres, plus compétents que moi, pourront discuter les nomenclatures tout à fait neuves que l'auteur propose à la science. M. Toussenel, qui dit quelque part : « Je ne connais pour les peuples que deux moyens d'être heureux : le premier, d'être gouvernés par des *analogistes* ; — le second, et le plus sûr, de *n'être pas gouvernés du tout* ; » M. Toussenel, qui a posé cette théorie (après bien d'autres), trouve sans doute que l'histoire naturelle des rapaces et des curvirostres n'a pas plus besoin d'être gouvernée que la société des hommes. Quoi qu'il en soit, et sans contester la très-amusante variété des observations que contient son livre, je n'y veux, en ce qui me regarde, reprendre qu'une chose : c'est cet emploi continuel et souvent exagéré jusqu'au burlesque, du langage des relations humaines appliqué à l'existence des animaux, à leurs habitudes et à leurs mœurs, comme, par exemple, quand M. Toussenel nous montre la cigogne, qui regagne, au printemps, le foyer paternel, « munie de fortes études géographiques ; » — ou bien le chien de chasse prudent, qui n'oublie jamais, même en chassant, « de prendre des notes ; » — ou l'oiseau « que son exquise sensibilité expose à des désagréments nombreux, notamment au rhume de cerveau ; » — ou enfin, quand l'auteur nous fait assister à une sorte d'assemblée délibérante des oiseaux voyageurs au moment où ils vont partir pour une émigration lointaine : « ..... On s'assem- » ble sur les combles de quelque haut édifice, sur la cime » dépouillée d'un vieil arbre, quelquefois au sein des prai- » ries ; on discute la route à suivre, les inconvénients et les

» avantages de telle ligne, les filets, les chiens, les oiseaux
» de proie; on écoute les communications des estafettes
» apportant les nouvelles de l'approche et de la direction
» des convois du Nord qui ont pris l'initiative du mouve-
» ment..... Aux plus vieux, qui ont déjà fait la route, et
» qui ont d'ailleurs subi la mue de meilleure heure que les
» jeunes, l'honneur de marcher les premiers et de serrer
» les pôles de plus près..... » M. Toussenel, qui aime si peu le gouvernement des hommes mûrs, qui exprime tant de dégoût pour les institutions parlementaires et qui a une si folle passion des *analogies*, nous avouera qu'il y aurait là, si ses observations ornithologiques sont aussi justes que son style descriptif l'est peu, plus d'un bon exemple à suivre. Mais passons : nous avons du livre, j'entends du traité d'ornithologie, une idée générale, un peu confuse peut-être (ce n'est pas ma faute), mais suffisante à notre édification scientifique. Abordons enfin ce que l'auteur appelle, je ne sais pourquoi, le *but secret* de son ouvrage, dans le temps même où il l'apprend à tout le monde et le fait tirer, pour commencer, à mille exemplaires.

Je suis obligé de reconnaître d'abord que cette thèse de la supériorité de la femme, où M. Toussenel s'est engagé, est une des plus séduisantes qui puissent solliciter un esprit jeune et ardent , et l'auteur de l'*Esprit des Bêtes* n'est certainement pas le premier qui ait fourvoyé, dans ces galanteries du paradoxe, sa plume et son imagination déjà mûres. Nous avons tous passé par là. Quelques-uns y ont excellé, et si l'homme aime à donner un nom, qui semble justifier cette prétention de supériorité, aux premières *maîtresses* de son cœur et de sa pensée, n'est-ce pas reconnaître du moins que les femmes ont toujours, quoi qu'on fasse, leur instant de domination et d'ascendant ?

Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Ce quart d'heure de pouvoir absolu et de règne illimité, toutes les femmes l'ont eu, toutes celles du moins dont La Bruyère a dit : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle qu'on aime. » Au son de cette harmonie toutes les volontés cèdent; les plus rebelles fléchissent, les plus violents se calment, les plus endurcis s'adoucissent. Quand le reste du jour est à Zaïre, Dieu sait comment va le gouvernement des califes! Et n'est-ce pas milord Bolingbroke qui a dit, — c'était au temps de Louis XV : — « L'Angleterre a permis le règne des femmes, parce qu'avec des reines on a le gouvernement des hommes, et celui des maîtresses avec des rois. » Quoi qu'il en soit, cette supériorité de la femme qui se compose des roses de son teint, des perles de sa voix, de l'éclat de sa beauté, de tout ce qui brille, de tout ce qui passe, — cette suprématie éphémère ne résiste pas longtemps à la volonté de l'homme qui, elle, se fortifie par l'âge et s'accroît par la durée ; et il est absurde d'en conclure la supériorité primordiale et permanente des filles d'Eve sur ce mâle compagnon de leur faute, de leur chute et de leur faiblesse.

Au contraire, les raisons de la supériorité naturelle de l'homme sur la femme sont faciles à trouver : dans l'état sauvage, c'est la force du corps, — dans l'état de société, celle de l'esprit. Les femmes, il est vrai, ont reçu du ciel tous les dons de l'âme qui leur servent à accomplir le mieux possible leur destinée sur la terre ; elles ont ce qu'on appelle l'intelligence du cœur, la tendresse vigilante, la résignation courageuse, la fermeté passive dans les grandes épreuves,

la fécondité de ressources dans les petites. Elles ont la finesse et la grâce de l'esprit. Elles n'en ont pas la vigueur. Elles n'ont rien inventé, si ce n'est leurs modes. Je ne dirai pas qu'elles n'ont presque pas de noms à citer dans la guerre, dans l'administration, dans la politique, on y a mis bon ordre; mais dans l'épopée, dans la philosophie, dans la peinture, dans toutes les œuvres difficiles et de longue haleine, quelles traces ont-elles laissées de leur passage? C'est leur mérite, à mon avis, d'avoir fait si peu parler d'elles dans toutes ces grandes occasions de célébrité et de génie ; mais c'est le mérite d'une vocation sagement comprise et prudemment subie, et il n'y a pas là le signe de cette supériorité que M. Toussenel revendique pour les femmes avec tant d'éclat. Elles ont eu leurs poëtes, leurs artistes, leurs héroïnes, leurs ambitieuses, je le sais ; elles ont parfois l'inspiration sans la persévérance, le souffle sans la durée. Telle est, au vrai, la limite de l'influence que les femmes sont appelées à exercer de temps à autre dans la société publique, et Voltaire plaisante quand il nous dit : « Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, et sont plus propres aux travaux de la tête et du bras. *Mais quand une femme a le poignet et l'esprit plus forts que son mari,* elle en est partout la maîtresse..... » L'esprit et le poignet ! Je soupçonne qu'il y faudrait encore autre chose, et aussi surtout l'intention. Voltaire oublie que les femmes d'esprit sont volontiers humbles de cœur, et la supériorité musculaire n'est pas non plus, dans un état civilisé, un argument sans réplique contre la subordination conjugale. On a beau faire : la femme sera toujours complice, complice volontaire de son infériorité, s'il faut appeler de ce nom (qui rend si mal la chose) cet acquiescement traditionnel et spontané, — moitié

insouciance et moitié raison, — qui la livre à l'entraînement de sa destinée sur la terre; et on dirait vraiment que cette sujétion est le résultat de quelque noir complot de la part des hommes ! « ..... Mais pourquoi s'en prendre aux hommes, dit La Bruyère, de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leurs conversations ou dans leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais, à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins... » C'est ainsi que La Bruyère peignait au vrai, dans un siècle de pruderie officielle et de galanterie privée, le rôle des femmes dans la société française. Cette juste mesure de subordination consentie et d'influence naturelle et acquise, qui était la vérité sur les femmes au temps de Louis XIV , a-t-elle complétement cessé d'être la réalité dans le nôtre ? Je n'en crois rien. Le costume et l'équipage sont changés: le cœur humain ne l'est pas.

M. Toussenel ne l'entend pas ainsi. Selon lui, le bonheur

des individus, l'honneur des sociétés et la durée des empires sont en raison directe de la suprématie et de l'autorité féminines. Cela s'appelle, dans le style de l'école, et je ne comprends pas trop pourquoi, *la formule du gerfaut*. Le gerfaut est un magnifique oiseau blanc aux yeux d'or. C'est le plus beau, le plus fort et le plus brave des faucons. « Nous admirons l'oiseau, dit ailleurs M. Toussenel, parce que chez l'oiseau, comme dans toute politique bien organisée, comme dans la ruche et dans la fourmilière, *c'est la galanterie qui distribue les rangs*. Nous l'admirons pour la pureté de ses mœurs, pour la sagesse de sa législation, qui a investi de la direction suprême du mouvement social la femelle, l'être producteur et travailleur par excellence... » Va donc pour la formule du gerfaut ! Cette formule répond à tout, au passé (Tacite lui rend hommage dans son livre *des Germains*), au présent, à l'avenir ; « elle contient de plus la solution immédiate et radicale de toutes les questions épineuses auxquelles cette pauvre humanité se déchire depuis six mille ans, religion, politique, beaux-arts, littérature... » Et, au surplus, nous allons voir. Quant au passé :

« Simplistes, s'écrie l'auteur du *Monde des Oiseaux* (il ap-
» pelle *simplistes* tous les adversaires de l'*analogie passion-*
» *nelle*), simplistes qui accusez les auteurs latins de créer
» des générations de rhéteurs et de révolutionnaires, com-
» ment ne voyez-vous pas qu'il n'en saurait être autrement
» de l'étude d'un idiome qui a décrété en principe que *le*
» *masculin était plus noble que le féminin?* Et le moyen,
» s'il vous plaît, qu'une langue qui commence par se met-
» tre en insurrection contre Dieu et la femme soit plus
» respectueuse à l'endroit des institutions des hommes ?
» La honte et le malheur sont l'apanage naturel du fils qui
» outrage sa mère.... Je parle sérieusement et je suis de

» bonne foi quand j'accuse M. Lhomond d'hérésie.... — Ce
» Lhomond, dit-il ailleurs, fut un cuistre, particulièrement
» répulsif aux jeunes gens de huit à quinze ans, qui, après
» avoir eu l'imprudence d'écrire, dans un affreux bouquin,
» que le masculin était plus *noble* que le féminin, crut atté-
» nuer sa sottise en ajoutant que le féminin était plus *noble*
» que le neutre! *Risum teneatis !* Il sera fait enfin justice de
» cette théorie scandaleuse qui a perdu tant de jeunes âmes,
» occasionné tant de *pensums,* et couvert d'une cataracte si
» épaisse tant de magnifiques entendements.... »

Ainsi Lhomond (où la scélératesse va-t-elle se nicher ?) l'inoffensif Lhomond a été cause que le règne de la femme a été retardé de cent ans peut-être, contrairement à l'intérêt du genre humain et au vœu de la nature. « La nature en effet ne partage pas, dit M. Toussenel, la stupide opinion d'Euripide le mysogyne : *elle ne tolère le mâle qu'en raison du besoin que la femelle peut avoir de lui*... Les femelles d'araignées croquent leurs amoureux sans scrupule, pour peu que les déclarations d'amour de ceux-ci leur semblent mal rédigées... » Voilà pour le passé. Quant au présent, cherchons dans l'*Ornithologie passionnelle* quels sont en réalité les éléments de cette supériorité féminine, si fatalement compromise par le rudiment des petits garçons. Nous aurons ainsi dans la main, car tout se suit et s'enchaîne dans un livre bien fait, la clef de tout l'avenir.

« On rencontre tous les jours dans le monde, écrit l'au-
» teur, des blondes et des brunes adorables qui, pour n'être
» pas des Jeanne d'Arc et des Geneviève de Brabant, n'en
» possèdent pas moins le don de fascination à un degré très-
» redoutable, et qui, du premier regard (sans respect pour
» la métaphore), mettent le pied sur vous... »

Comment s'opère ce prodige ?

« ..... On avait quelquefois observé, à Genève, que cer-
» taines jeunes personnes jouissaient de la propriété d'irra-
» diation magnétique au point d'aimanter tous les instru-
» ments d'horlogerie qu'elles touchaient: ce qui était on ne
» peut plus désagréable pour elles. Un recensement opéré
» naguère par les soins de la science pour établir le chiffre et
» la puissance de ces piles voltaïques de chair vive, a cons-
» taté que cette désastreuse faculté *d'aimantation* était l'apa-
» nage exclusif de l'âge heureux de *quinze à dix-huit ans*, orné
» d'une sagesse exemplaire. J'ajoute que Cléopâtre et Aspa-
» sie, qui n'ont jamais été citées ni l'une ni l'autre comme des
» modèles de bonne conduite, mais qui n'en exercèrent pas
» moins une influence magnétique sur les plus puissants
» personnages de leur temps, étaient de mignonnes créatu-
» res. La reine d'Egypte tenait dans un panier à bras..... »

Ce n'est pas tout: à cette puissance d'*aimantation* la femme joint, malgré sa légèreté traditionnelle, une qualité non moins décisive, la pesanteur de son cerveau: «... Il a été constaté en effet, par des millions d'expériences, de pesées et de contre-pesées, que le poids des os du crâne de la femme est au poids de son squelette total comme *un* est à *six*, tandis que cette proportion n'est chez l'homme que de *un* à *huit!* La portion centrale de l'encéphale et la glande pinéale, où quelques savants logent l'âme, sont proportionnellement aussi plus volumineuses chez la femme que chez l'homme. » A cet élément de supériorité incontestable s'en ajoute un autre, « lequel se lit à première vue sur ces joues veloutées et roses, sur cette peau satinée et fine qui n'offre plus de vestiges de la pilosité animale, tandis que la peau velue de l'homme offre encore tous les caractères des téguments de la bête. *C'est pourquoi la femme seule porte sur sa figure le caractère de l'humanité...* »

La femme a pourtant une autre faculté encore, celle que M. Toussenel appelle la *puissance du déniaisement* : « L'entrée d'une seule femme d'esprit dans une famille suffit, dit-il, *pour déniaiser plusieurs générations*. Si les gouvernements civilisés avaient songé à utiliser cette magnifique puissance départie à la femme, s'ils avaient seulement dépensé en frais d'amélioration de la race humaine la moitié de ce qu'ils ont dépensé pour l'amélioration de la race bovine ou chevaline, l'humanité n'en serait pas où elle en est à cette heure... On a remarqué que les mariages d'inclination, c'est-à-dire les mariages les plus heureux et les plus naturels, donnaient plus de filles que de garçons..... De là, suivant de profonds physiologistes, *la supériorité de bon sens et de lucidité* dévolue à la femme..... »

De la lucidité au somnambulisme je n'ai pas de transition à chercher. Or, M. Toussenel ouvre une petite brochure rose toute neuve, intitulée : *De la Prééminence de la Femme* (1), par le docteur Guilmot de Lille, ancien chirurgien-major de la garde impériale, « et qui n'est plus, comme lui-même l'affirme, dans l'âge du madrigal et des tendres illusions ; » — il ouvre cette brochure rose et il y trouve ce qui suit : « . . . On voit plus de femmes que d'hommes at-
» teindre les hauts degrés du somnambulisme, plus de
» femmes aussi passer *à l'extase*. (En cet état, tandis que
» les cinq sens sont engourdis d'un sommeil de mort, la
» perceptivité prend une si extraordinaire transcendance,
» cet état est tellement supérieur aux autres degrés du
» somnambulisme, il ouvre de si brillantes percées sur les
» régions lumineuses de la vie *ultra-mondaine*, qu'être té-
» moin, dit le savant Deleuze, d'un pareil spectacle, est le

(1) Paris, Chamerot et Masson, libraires.

» plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme en
» toute sa vie). Donc la femme, reprend le docteur Guil-
» mot, est plus *éthérée* que l'homme, plus voisine, pour
» ainsi parler, *des intelligences célestes et plus en rapport avec*
» *elles*... » Ainsi soit-il.

Voulez-vous d'autres preuves?

Savez-vous pourquoi l'Angleterre et la Russie sont les deux plus puissantes nations du monde?... « Rapprochement singulier et qui n'a peut-être frappé que moi encore, dit l'auteur de l'*Esprit des Bêtes*, parmi tous ceux qui recherchent les causes de la grandeur et de la décadence des empires! La nation anglaise et la Russie, les deux nations les plus puissantes du globe, sont précisément celles où l'homme fait le plus d'efforts pour ressembler à la femme... l'Anglais *en se rasant* sans cesse, le Russe *en se bombant* la poitrine... »

Cette explication a un mérite : elle nous met sur le chemin de l'avenir. « La France, dit l'auteur, ne peut remonter au premier rang qu'en remettant les soins de sa destinée à ses femmes, qui sont aussi supérieures à celles de Russie et d'Angleterre que ses hommes politiques sont inférieurs à ceux de ces derniers pays... » En attendant, plus les hommes politiques de France se raseront la face, plus ces obstinés *barbigères* se rapprocheront des formes, des habitudes et de la toilette des femmes, — et plus ils seront près de toucher au mot de cette énigme, fatale dans sa mystérieuse obscurité, que les révolutions ont posée et qui ne peut être découverte, au fond de l'abîme où elle se cache, que par une main délicate et bien gantée ou par les doigts de rose de quelque aurore phalanstérienne..... Et en effet, où est le salut du peuple français?

« Le salut de la société n'est pas dans la conservation des

» anciens abus, comme le prétendent les vieux, ni dans la
» banque d'échange, comme Proudhon l'a rêvé longtemps ;
» il est encore moins dans le *circulus* de Pierre Leroux,
» attendu d'abord qu'une société, quelle qu'elle soit, ne
» peut pas être sauvée par un mot latin, et ensuite parce
» que ce salut est ailleurs..... Le salut de la société gît
» exclusivement *dans la restauration du droit divin de la*
» *femme*, à laquelle il a été réservé de mettre fin au régime
» de l'imposture et d'écraser la tête du serpent... »

Je finis. Ceux qui seront curieux de connaître plus à fond l'indéfinissable paradoxe auquel s'est livré M. Toussenel, et de suivre tous les incidents de cette lutte étrange de la fantaisie avec le sens commun, ceux-là liront *le Monde des Oiseaux*. Quant à moi, je n'ajoute plus rien. M. Toussenel ne se méprendra pas, je l'espère, personne ne se méprendra sur l'esprit qui a inspiré à ma critique cette récapitulation laborieuse. Si ce n'est pas un esprit d'injustice, de malveillance et de dénigrement (*nec injuriâ nec beneficio cognitus*), ce n'est pas non plus un esprit complétement dégagé de scepticisme et de railleuse humeur à l'endroit de ces incroyables découvertes. Il est impossible de prendre son parti froidement de certaines extravagances de plume; il peut être utile de les signaler. « Le plaisir, dit quelque part M. Toussenel, est la seule chose sérieuse de l'existence! » M. Toussenel ne se plaindra donc pas que j'aie cherché quelquefois, dans son livre, autre chose qu'un prétexte aux graves réflexions qu'il aurait pu me suggérer, si j'avais voulu compter parmi ces malencontreux lecteurs dont il dit : « J'aurais droit de répondre à l'économiste moral et politique qui hausse les épaules de pitié en me lisant : — que je n'écris pas pour lui. » J'ai la prétention que M. Toussenel, puisqu'il m'a fait l'honneur, lui ou son éditeur, de

m'envoyer son livre, a écrit pour moi, et je l'en remercie. Mais sa confiance autorise la mienne et j'y veux répondre par un dernier mot.

« Le peu de sagesse que possède ce monde lui a été donné par des fous ,» disait Mirabeau. M. Toussenel n'est pas un fou ; il est un rhéteur. Il joue avec la langue ; il fait des tours de force avec le style. Il est, j'entends comme écrivain et comme artiste, un lutteur habile et vigoureux, adroit et leste, qui jamais ne perd ni l'équilibre, ni le sang-froid, ni le balancier. Il essaie sur la langue française ce qu'elle peut porter, sur l'opinion ce qu'elle peut souffrir, sur la bienséance ce qu'elle pardonne au talent, sur le goût ce qu'il peut céder à la manière. Un ingénieur prudent charge un pont ou une chaussée pour savoir si la chaussée est bien construite et si le pont est solide. Il y a des réformateurs (nous avons vu cela) qui, par entêtement, passion ou perversité, chargent une société jusqu'à ce que l'édifice craque et les engloutisse dans sa ruine. Il y a aussi des écrivains qui chargent une langue jusqu'à ce qu'elle éclate. Le Phalanstérianisme essaie, dans la littérature française, ce qui ne lui a pas réussi dans la société. C'est toujours le même empirisme avec le même aveuglement, la même confiance dans la même témérité. Mais la langue française est plus forte que les empiriques ; elle a résisté à bien d'autres folies. Elle résistera à celle-ci. Sa trame est ferme et tissée pour durer. Elle s'est montrée, dans plus d'une rencontre, facile à la fantaisie. Elle n'a pas toujours été, à beaucoup près, depuis un siècle, la langue de Bossuet, de Pascal et de Fénelon; elle a su descendre, se familiariser, se commettre. Elle n'a jamais volontairement subi l'extravagance. Ce qui la choque le plus, c'est ce qui la met en dehors du sens commun. Avec le sens commun, elle acceptera tout, même les

farces de la foire. Mettez-lui, même si vous n'êtes pas Molière, la souquenille de Scapin et le bonnet de Pierrot; enfarinez-la, bafouez-la avec la batte d'Arlequin, elle s'accommode à tous les genres, même au genre ennuyeux, quoi qu'on en ait dit. Il n'en est qu'un qui ne sera jamais populaire parmi les lecteurs français, fussent-ils encore *plus rasés* qu'ils ne le sont aujourd'hui : c'est le genre extravagant.

Et quant à M. Toussenel, qui a employé tant d'imagination et tant de style à raffiner les mammifères, à humaniser les cigognes, à pindariser les baleines et à sentimentaliser les pintades, — je veux finir avec lui par l'éloge qui lui plaira sans doute le plus : il a de l'esprit comme ses bêtes. Mais il est capable, le jour où il voudra prendre l'histoire naturelle au sérieux, de suivre de loin la trace de ses devanciers les plus illustres, — de simples mortels, à la vérité, qui ne portaient pas de jupons et qui ne perchaient pas.

XIV

Un épisode de l'histoire de Russie.

— 20 FÉVRIER 1853. —

M. Mérimée est allé chercher, sur la fin du XVIe siècle, en pleine Barbarie, dans les steppes de l'Ukraine, aux bords du Dniéper et du Volga, une de ces histoires qu'il raconte si bien (1). Faisons comme lui, livrons-nous sans résister à l'intérêt et à l'entraînement de son récit; suivons-le pied à pied : il est un bon guide. Il ne s'amuse pas aux divagations, celui-là; il n'abuse pas de la philosophie dans l'histoire, pas plus qu'il n'exagère la sentimentalité dans le roman. Quand on croit qu'il imagine, il raconte ce qu'il a observé; quand on croit qu'il écrit l'histoire, il met simplement dans un certain ordre des matériaux excellents, qu'il a bien choisis. Il juge peu, il ne disserte pas du tout, il se passionne encore moins. Il est, dans l'histoire, le rapporteur un peu froid de la certitude, comme il est, dans le roman, le peintre un peu rude de la vérité. Je me souviens du temps où, simple conteur, M. Mérimée nous donnait le *Vase étrus-*

(1) *Les Faux Démétrius*, par M. P. Mérimée, membre de l'Académie Française (Paris, 1853).

que, *Matteo Falcone*, la *Chronique de Charles IX*, et tant d'autres récits d'un trait si ferme, si vrai, si impitoyable. C'était d'une vérité à faire crier. L'auteur de *Clara Gazul* ne s'est jamais posé en moraliste : il ne compte pas moins, avec son léger bagage, parmi les écrivains qui ont le mieux connu et le plus profondément pénétré le cœur humain. Combien d'autres ont fait le roman du cœur pendant ce demi-siècle ! Combien la caricature ou le pastiche ! M. Mérimée, presque seul, en a fait l'histoire.

Est-ce encore un roman que M. Mérimée nous raconte aujourd'hui ? On le croirait. L'histoire est étrange, extraordinaire, pleine de terreur et de folie, d'incidents horribles ou burlesques, et on pourrait appliquer à ce livre ce que disait Rulhière racontant, lui aussi, *un épisode de l'histoire de Russie*, quoique postérieur de près de deux siècles à celui que M. Mérimée a choisi ; « Rulhière disait : L'importance des différents » intérêts, puisqu'il s'agit ici d'un empire, la singularité de » l'action, l'horreur de la catastrophe, donnent, il est vrai, » à cette révolution (celle de 1762) de la grandeur et de la » célébrité ; — mais la frivolité des intrigues qui en ont été » le ressort, la licence des mœurs russes, et les puérilités » qui ont perdu le malheureux empereur (Pierre III), ne » pouvaient être racontées d'un style sérieux et soutenu (1)... » Quoi qu'il en soit, M. Mérimée reste toujours fort sérieux, comme nous le verrons, même quand son sujet ne l'est pas.

Nous sommes, comme je l'ai dit, sur les confins de deux siècles, entre 1598, date de l'avénement de l'usurpateur Boris Godounof, et 1605, l'année du règne de Démétrius.

(1) *Petits chefs-d'œuvre historiques*, recueillis par M. Antoine de Latour. — Paris, 1846 (Tome I, page 196).

Dans cet intervalle, Philippe II meurt à l'Escurial, Henri IV épouse Marie de Médicis. En Angleterre, le comte d'Essex, favori d'Elisabeth, est décapité. En France, le maréchal de Biron est mis à mort (lisez dans les *Lettres d'Estienne Pasquier*, publiées par M. Feugère, le récit émouvant de son supplice). Elisabeth meurt à son tour, mais dans son lit. Les états de Suède déposent le roi Sigismond comme catholique. Les Hollandais s'établissent aux Indes. La conspiration des poudres est découverte. Voilà pour l'époque.

Voici pour le pays : Nous sommes en pleine Russie, non pas la Russie d'aujourd'hui, centralisée par une main puissante, placée en observation contre l'Europe à Saint-Pétersbourg, contre la Turquie à Odessa. La Russie du XVIe siècle, malgré les conquêtes d'Ivan le Terrible (Jean IV), est obligée de se défendre contre la Suède du côté de la Finlande, à l'est contre les Cosaques, au midi contre la Pologne. Elle ne paie plus tribut aux Tatares et aux Zaporogues, mais elle compte encore avec eux. Elle n'est plus vassale des grands-ducs de Lithuanie ; mais nous la verrons tout à l'heure envahie à la fois par les armes et les intrigues de Sigismond. Cherchez Moscou sur la carte de l'Europe, à la fin du XVIe siècle (1). Tracez autour de cette ville un cercle indiqué par le cours du Volga et par les affluents du Dniéper, — vous avez la Moscovie telle que le dernier souverain illustre de la race de Rurik, cet Ivan Vasilievitch, plus terrible en effet que grand, l'a laissée en 1584; — une Russie toute jeune, on le croirait, tant elle est frivole, crédule, superstitieuse, facile à entraîner, naïve dans sa cruauté, sauvage dans ses ven-

(1) Dressée par Ansart pour la traduction française de l'*Atlas historique* de Kruse (1835).

geances ; une Russie qui, à un autre point de vue, semble déjà vieille, tant elle est amoureuse de luxe, avide d'argent, infidèle à ses chefs, et tant elle est possédée par ces deux vices des nations vieillies, la lâcheté des hommes politiques et la vénalité des hommes de guerre.

C'est dans ce mélange de barbarie et de corruption que se retrouve, dès le temps dont nous parlons, la véritable originalité des mœurs russes, telle que des observateurs contemporains l'ont, de nos jours, plus d'une fois signalée. Après tout, la Russie du XVIe siècle n'avait pas plus commencé en 1533 par le règne d'Ivan IV que la France elle-même en 1515 (comparaison à part) par celui de François Ier ; seulement la Russie avait été moins mêlée à la vie commune et à l'histoire de l'Europe. On la connaissait moins, on ne la comprenait guère.

Barbarus his ego sum quia non intelligor illis.

Ce qui arrivait à Ovide, pris pour un barbare chez les Sarmates, parce que ces peuples ne comprenaient pas sa langue, combien de fois cela est-il arrivé à des nations tout entières ! Si la Russie avait été complétement barbare avant Pierre le Grand, l'aventure du faux Démétrius aurait été impossible. Tout compte fait, quand Philippe II fait mourir son fils au fond d'un cachot, il n'est pas moins barbare que Jean IV, son contemporain, qui tue le sien de sa propre main ; et l'assassin qui égorge, à la promenade, le dernier descendant de Rurik, sous les yeux de sa gouvernante, n'est pas plus sauvage que le savetier Simon.

Ceci nous ramène à notre histoire. Un jour donc, le 15 mai 1591, le prince Démétrius, issu du septième mariage d'Ivan le Terrible et frère consanguin du czar régnant Fëdor Ier, est frappé à mort, étant âgé à peine de dix ans,

dans la cour de son palais, à Ouglitch, sous les yeux de ses pages, en présence de ses femmes. Il avait une large plaie à la gorge, et il expira sur le coup. Démétrius était le seul obstacle qui existât alors entre le trône des czars, occupé par un prince imbécile et impuissant, et l'ambition de Boris, son premier ministre, qui lui avait imposé l'alliance de sa propre sœur. Ce crime fut donc, il n'est pas permis d'en douter, le résultat d'un complot politique. Il fut vengé sur l'heure, et avec éclat, comme on va le voir :

« ..... Aux cris de la nourrice, la tsarine (mère de Démé-
» trius accourt, et, dans la première furie de son désespoir,
» s'écrie qu'on vient d'assassiner son fils. Elle se jette sur
» la gouvernante qui devait le surveiller, et, armée d'une
» bûche, la frappe à coups redoublés, l'accusant d'avoir
» introduit des meurtriers qui viennent d'égorger son en-
» fant. En même temps, préoccupée sans doute de ses ré-
» cents démêlés avec Bitiagofski (agent de Boris à Ou-
» glitch), elle invoque contre cet homme la vengeance de
» ses frères et des serviteurs de sa maison. Survient Michel
» Nagoi (oncle du prince), sortant de table, et dans un état
» d'ivresse, au dire de plusieurs témoins. A son tour, il
» frappe la gouvernante, et ordonne de sonner la cloche
» d'alarme à l'église du Sauveur, voisine du palais. En un
» instant l'enclos se remplit d'habitants d'Ouglitch et de do-
» mestiques, qui accourent avec des fourches et des haches,
» croyant que le feu est au palais du tsarévitch. Avec eux
» arrive Bitiagofski, accompagné de son fils et de gentils-
» hommes attachés à la chancellerie. Il essaie de parler pour
» apaiser le tumulte, et d'abord s'écrie que l'enfant s'est tué
» lui-même en tombant sur son couteau, dans une attaque
» d'épilepsie, maladie dont il était notoirement atteint.
» — « Voilà le meurtrier ! » s'écrie la tsarine. Aussitôt cent

» bras se lèvent pour le frapper. Il s'enfuit dans une des
» maisons de l'enclos, et s'y barricade pour un moment;
» mais on enfonce la porte, et on le massacre. Son fils est
» égorgé auprès de lui. Quiconque élève la voix pour le dé-
» fendre, quiconque est reconnu pour lui appartenir, est
» aussitôt chargé de coups et mis en pièces. La gouver-
» nante Vassilissa, couverte de sang, à demi morte auprès
» de la tsarine, gisait à terre, tête nue et les cheveux épars,
» car les serviteurs des Nagoi lui avaient arraché son bon-
» net, outrage plus indigne que les coups de bâton dans les
» idées des Russes à cette époque. Un serf de cette femme,
» touché de sa honte, ramasse le bonnet et le lui remet sur
» la tête; on le massacre à l'instant. Cette foule furieuse,
» toujours poursuivant et frappant ceux qu'on lui désigne,
» porte à l'église le corps sanglant du tsarévitch. Là on
» traîne Daniel Volokhof, le fils de la gouvernante, qu'on
» savait lié avec Bitiagofski. Il n'en fallait pas davantage
» pour qu'il fût déclaré son complice, et aussitôt égorgé
» aux yeux de sa mère, devant le corps du jeune prince...
» Les massacreurs tuaient au hasard tout ce qui s'offrait à
» leur rage. *On les pourchassait comme des lièvres,* dit un des
» témoins dans son interrogatoire, en parlant des vic-
» times... »

C'est ainsi que la mort du jeune Démétrius fut vengée, vengée comme les passions politiques se vengent, en frappant au hasard et en confondant les innocents avec les coupables. Mais passons sur les suites de ce double crime, celui de Boris qui fait tuer l'héritier de l'empire, celui de la tsarine qui fait tuer les partisans de Boris. Boris à la fin triomphe. Le grand écuyer de l'imbécile Fëdor devient son régent, puis son successeur. Les favoris ont cette double chance : on les brise ou on les subit, tour à tour tyrans ou

victimes, Séjan ou Narcisse, Concini ou Richelieu. Boris était de la race des favoris qui réussissent. Une fois sur le trône, il régna sept ans. Il fut, dans un temps de troubles civils, un énergique représentant du principe d'autorité, dans un temps d'ignorance un réformateur intelligent. Il tomba pourtant devant l'apparition du premier de ces météores qui allaient, pendant six ans, fasciner, éblouir et affoler toute la Russie. Il tomba, comme tombent les gouvernements que le doigt de Dieu a marqués, alors qu'il était encore dans la force de l'âge et de l'esprit, tout à coup abandonné par ses généraux, par son peuple et par ses soldats. » O mon Dieu ! » disait (sans rire) le faux Démétrius, marchant sur Moscou à la tête d'une bande de Cosaques et de Polonais, — « ô mon Dieu ! si ma cause est injuste, que ton courroux tombe sur moi seul ! » — Et il marchait, et une panique inexplicable se répandait, ce jour-là, dans les rangs moscovites, et les Russes jetaient leurs armes en s'écriant : Le *tsarevitch* (le fils du tsar)! le *tsarevitch !* Ce fut la déroute d'un règne plus que d'une armée. Boris, brisé par la fatigue et la souffrance, se fit administrer les sacrements et mourut foudroyé, on le dirait, par cette maladie dont les effets sont moins prompts d'ordinaire : l'ambition trompée. On crut qu'il s'était empoisonné. « Il a régné comme un renard, il meurt comme un chien, » disait l'ingrate multitude. Boris Godounof n'eut pas d'autre oraison funèbre. Et cependant j'aimerais plutôt à lui appliquer ce que M. Mérimée a dit, moins justement, selon moi, du faux Démétrius : Cet imposteur fut un grand homme.

Qu'était-il donc, s'il n'était pas un grand homme, ce domestique du prince Adam Wiszniewiecki qui, parti de Pologne avec un cachet russe, une croix de diamants, un faux nom, sans argent, sans crédit, n'ayant avec lui qu'une

faible escorte de cavaliers polonais, avait pendant six mois tenu en échec toute une armée, vaincu ou rallié plus de cent mille hommes, et était, à la fin, venu s'asseoir tranquillement sur le fauteuil grand-ducal de la Moscovie,

Et par droit de conquête et par droit de naissance,

à peu près comme Henri IV, à la même époque, sur le trône de France? J'ai beau étudier le caractère de ce célèbre imposteur; je n'y trouve, à un degré éminent, que cette qualité, rare, il est vrai, s'il faut en croire son irrésistible effet sur la multitude, l'intrépidité. Démétrius était intrépide dans l'action, dans le conseil, avec le sabre, avec l'idée. C'était beaucoup. L'idée que servait le faux tsarévitch, c'était celle que le peuple moscovite, serfs ou boyards, laissait depuis dix ans traîner sous les pieds de Boris Godounof. Démétrius relevait ce drapeau de la légitimité dynastique, non pas comme un principe qu'il glorifiait, mais comme un rôle pour lequel la nature l'avait physiquement marqué. Ce fut là sa faiblesse dans cette incroyable fortune. La légitimité ne fut pour lui qu'une aventure. Seulement, il en joua le prologue avec une aisance toute chevaleresque, sous le feu des mousquets russes, et il fut sacré par les balles. Ce fut sa seule grandeur. La guerre finie, il ne fut qu'un histrion couronné.

Malgré tout, Voltaire a bien raison de dire que « l'histoire ne fournit guère d'événements plus extraordinaires que la destinée de cet imposteur. » Les faux prétendants à coup sûr n'y manquent pas, depuis les faux Néron jusqu'aux faux Sébastien, depuis Fédérovitch jusqu'à Louis XVII, sans compter trois ou quatre pseudo-Démétrius après celui qui nous occupe en ce moment. Mais comparez : tous ces aventuriers avortent dans le ridicule ou l'impuissance. Seul, Dé-

métrius Ier touche au but de ses efforts, et le comédien applaudi, s'il se souvient de l'histoire romaine, peut rêver un moment le destin d'Auguste.

D'où venait-il ? M. Mérimée a très-bien prouvé que le moine Otrepieff et lui, malgré l'unanimité avec laquelle les historiens les confondent, sont en réalité deux personnages très-distincts. Mais qui était-il ? L'auteur des *Faux Démétrius*, en même temps qu'il publiait son curieux volume, donnait à la *Revue des Deux Mondes* une sorte de préface dialoguée et passablement romanesque de son histoire, où il essaie de résoudre, en se jouant, le problème de cette obscure origine. Suivant lui, le faux Démétrius n'aurait été qu'un Cosaque de l'Ukraine qui aurait imaginé d'exploiter, aux dépens de la crédulité moscovite, le singulier hasard qui avait réuni, sur sa figure et dans sa personne, la plupart des signes caractéristiques remarqués sur le cadavre du prince-enfant égorgé à Ouglicht. Cosaque ou non, on a une révélation plus certaine, je crois, du genre d'intrigue dont il fut l'instrument, — quand on lit la correspondance du cardinal Borghèse avec le neveu du légat apostolique en Pologne, le comte Alexandre Rangoni, correspondance dont le livre de M. Mérimée fournit les plus curieux extraits. Il paraît certain que la cour de Rome avait compté sur l'assistance du jeune Cosaque pour opérer, sur la Russie grecque, une de ces réformes dont elle est justement jalouse et que l'usurpateur eut mission de tenter ; et on n'est pas étonné après tout de trouver, à cette époque d'un si grand péril pour l'orthodoxie catholique, deux jésuites dans l'escorte qui l'accompagne, bravement et sans lâcher pied, du Dniéper jusqu'au Kremlin. M. Mérimée prend la peine de défendre les jésuites de toute participation intéressée dans cette aventure, comme si c'était calomnier la Société de Jésus que de

supposer qu'elle fit alors comme toujours, et avec plus d'entraînement que de scrupule, son métier de propagande intrépide. Quoi qu'il en soit, le 4 octobre 1604, le faux Démétrius, sa croix de diamants dans sa poche, passait le Dnieper avec ses Cosaques, ses Polonais et ses prêtres. On trouvera dans le livre de M. Mérimée les détails de cette campagne qui fut, malgré tout, longue et disputée, remplie de vicissitudes singulières, illustrée par le courage de deux armées, jusqu'au moment où le prestige de ce nom magique l'emporta dans l'esprit des masses, ainsi que les calculs de la prudence et de l'intérêt dans celui des chefs. Boris était mort. Son fils, Fëdor Borissovitch, un enfant, avait reçu les serments des généraux. Mais les serments politiques avaient déjà la valeur qu'ils ont gardée depuis cette époque. Basmanof, le plus important d'entre ces chefs de l'armée, « témoin, » dit l'auteur, du désordre qui avait suivi la mort de Boris, » pénétré de mépris pour la faiblesse du nouveau tsar, et » craignant l'ambition de la nombreuse famille des Godou- » nof, jugea qu'il valait mieux pour lui d'abord, et peut- » être pour la Russie elle-même, se jeter dans les bras d'un » prétendant dont il n'était pas la dupe, mais dont l'audace » et le courage lui arrachaient une admiration involon- » taire... Il méprisait, au fond de l'âme, un enfant gouverné » par une femme et par un vieux prêtre. Il dut se dire » que, parvint-il à conserver la couronne à Fëdor, le géné- » ral vainqueur des rebelles ne serait jamais auprès de son » souverain que dans un rang inférieur à celui du moindre » de ses parents, les Godounof, tandis qu'un aventurier » sans famille accorderait la première place au capitaine » qui lui ouvrirait les portes de Moscou..... » Et ainsi fit-il. La défection de Basmanof décida du sort de Démétrius. Quelques jours après, l'imposteur était à Moscou,

et c'est là que nous voulons l'étudier et le voir à l'œuvre un instant, c'est-à-dire le temps qu'il dure, et c'est bien peu.

Démétrius avait toutes les qualités extérieures qui séduisent la foule. S'il n'était ni grand ni beau, il avait cet air de résolution, de fermeté et d'énergie, ce mélange d'affabilité et de hardiesse, cette aptitude à tous les exercices du corps; — il avait surtout cette jeunesse qui est d'un si infaillible effet sur la foule, comme si la maturité n'était pas, dans les chefs des nations, un gage plus assuré de bon gouvernement. Mais Démétrius plaisait. On citait de lui, en dehors même des faits de guerre où il s'était si héroïquement révélé, des actes d'intrépidité gratuite qui excitaient l'admiration des uns, la défiance des autres. « Un jour, à Toïninsck, » on voulut lui donner le spectacle d'un combat d'ours, » amusement des grands seigneurs de cette époque. Un » ours traqué dans les bois était lâché au milieu d'une es- » pèce d'arène, et là, des chasseurs armés de piques le » tuaient, ou étaient déchirés par l'animal furieux... Mais » Démétrius n'était pas homme à regarder ces combats du » haut d'un balcon. Malgré les supplications de ses courti- » sans, il voulut descendre seul dans l'arène, se fit lâcher » un ours énorme et le tua d'un coup d'épieu. »

Ces exploits de gladiateur scandalisaient et charmaient la foule ; les vieux Russes s'en indignaient. Démétrius était jeune : s'il avait été plus sensé, il se serait défié de sa jeunesse. Il était arrivé en Russie représentant armé d'un principe qui lui commandait l'observation des anciens usages et le respect des vieilles mœurs. Il avait affaire à la nationalité et à l'orthodoxie moscovites, qui étaient plus fortes que lui. Il fallait compter avec elles : il s'y attaqua avec cette confiance téméraire qui avait été sa force jusqu'au trône, qui ut sa faiblesse après. Certes, il y avait plus d'une réforme

à opérer dans la vieille Russie, et M. Mérimée a eu raison de louer Démétrius de toutes les velléités civilisatrices qu'il montra ; mais il fut un réformateur étourdi. Il inquiéta les mœurs russes plus qu'il ne les corrigea, il s'attaqua aux institutions des Moscovites comme il avait fait à leurs redoutes, avec la fougue de son âge et l'intempérance de sa fantaisie. Il y mit le désordre plus que la nouveauté. Il fut moins civilisateur que révolutionnaire. Je lis, dans une brochure démocratique de M. Iscander (Paris, 1851) intitulée : *Des idées révolutionnaires en Russie*, cet éloge du faux Démétrius : « Ce que Boris n'a osé faire, Démétrius le tenta. » Homme instruit, civilisé, chevaleresque... il attaqua plus » directement que ses successeurs les anciennes coutumes » et les mœurs stationnaires de la Russie... » D'un autre côté, j'ai lu, avec une attention curieuse, l'excellent chapitre que M. Mérimée a consacré au gouvernement de Démétrius. Il m'est impossible d'en conclure autre chose que son insuffisance. Lui, qui est arrivé à Moscou comme un descendant de Rurik, il s'y conduit comme le premier venu. « Il succomba, dit M. Mérimée, au milieu de son triomphe, seulement peut-être parce qu'au lieu d'avoir toutes les parties d'un usurpateur, il avait quelques-unes des qualités aimables qu'on chérit dans un prince légitime. » Je serais presque tenté de croire que c'est le contraire qui est la vérité. Le faux Démétrius est tombé parce qu'il ne prit son rôle de prince légitime que par le côté extérieur et théâtral, et qu'il en sacrifia le côté sérieux à ses fantaisies d'aventure.

Qu'on essaie en effet de le suivre dans cette expédition, d'un nouveau genre, à travers les mœurs, les usages, les institutions et les croyances de la Russie... Quelle légèreté ! quel mépris de l'opinion ! quelle insouciante audace ! Un

jour c'est le titre de *César* qu'il substitue, dans un acte public, à celui de *Tsar*, « faute d'orthographe, » dit spirituellement M. Mérimée, mais faute qui le brouillait avec l'empereur d'Allemagne. Une autre fois il augmente les appointements des fonctionnaires publics ; il double la solde de l'armée ; il paie double toutes les dettes d'Ivan le Terrible. L'antique trésor du Kremlin y passe. Plus tard, il fait déloger les moines des couvents d'Arbate et de Tchertol, voisins de son palais, pour y mettre ses courtisans et ses musiciens. Les Russes n'aimaient pas beaucoup la musique au XVIe siècle. Ils avaient bien tort; mais il était impolitique de choquer sur ce point leur antipathie en faisant exécuter, pendant les dîners du tsar, des symphonies à grand orchestre par des joueurs d'instruments polonais (1). Négliger les pratiques religieuses, manquer à saluer les images des Saints, permettre à ses favoris de s'appuyer le dos, à l'église, contre l'iconostase et de s'asseoir sur les tombeaux remplis de reliques sacrées, tout cela n'était pas plus habile. J'en dirai autant de beaucoup d'usages moins sérieux qu'un usurpateur aurait pu braver, qu'un prince légitime ne devait réformer que graduellement et avec prudence. M. Mérimée fait remarquer qu'au lieu d'aller à l'église en carrosse, selon la coutume, « il s'y rendait à cheval, et souvent sur un cheval difficile qu'il se plaisait à

(1) La musique des Polonais portait malheur à Démétrius. Quand il entra à Moscou, « à la porte de la cathédrale, écrit M. Mérimée, le clergé en habits de fête s'avança portant les saintes images. Démétrius mit aussitôt pied à terre et les baisa avec dévotion ; mais en ce moment, soit par ignorance des usages russes, soit par une malice militaire, les trompettes des Polonais sonnèrent une fanfare qui couvrit les chants de l'Eglise. Outre le scandale choquant pour les dévots, ces trompettes rappelaient aux Moscovites que leur souverain leur était ramené par des étrangers. »

réduire... » D'autres fois, au lieu de monter gravement, comme les rois ses prédécesseurs, sur une haquenée bien dressée, un dignitaire de l'empire approchant l'escabeau, un autre tenant l'étrier, — « Démétrius se faisait amener » un étalon rétif ; d'une main il empoignait la crinière du » cheval, et il était en selle avant que ses officiers eussent » eu le temps de s'acquitter de leur office... » D'accord ; mais si en montant à cheval avec l'étrier, Démétrius avait régné dix ans de plus , où était le mal ? Démétrius , qui était plus instruit que la plupart de ses courtisans, passait à leurs yeux pour un écolier mal élevé. Où était le profit ?

Le faux tsarévitch eut quelques bons instincts. Il eut l'idée d'adoucir la législation du servage agricole. C'était une utile réforme que compromit la légèreté avec laquelle il avait ébauché toutes les autres. Il remuait tout et ne changeait rien. M. Mérimée remarque qu'il n'était pas cruel, et ce n'est pas moi qui répéterai, après l'auteur, « *qu'il lui manqua peut-être de savoir verser le sang* pour devenir le chef d'une dynastie. » Ce défaut de cruauté qui eût été une distinction partout en Europe, à cette époque, l'était surtout en Russie, et elle eût honoré, sans l'affaiblir, un empereur plus sérieux et un pouvoir plus durable. Mais Démétrius méprisait la Russie : triste expédient pour la gouverner !

On pouvait jouer plus ou moins longtemps, à Moscou, et avec plus ou moins de succès, la comédie du gouvernement ; celle de la légitimité était moins facile. J'ai montré comment Démétrius, quelque illusion que son héroïsme eût faite sur la bassesse de son origine, avait pris le contre-pied de son véritable rôle. Il avait été un empirique quand il fallait un prince. Non qu'il fût un charlatan vulgaire. Il

avait, comme tous les aventuriers de cette époque, si loin de nous, une vocation incontestable pour la grande comédie, et il y a une scène, entre sa fausse mère et lui, qui dépasse tout ce que les vieilles annales de la fourberie politique, si remplies qu'elles soient, ont jamais offert de plus étrange. Je veux faire connaître cette scène à nos lecteurs ; elle en dit plus, sur la Russie du XVIe siècle, que tout le reste de cette histoire.

Quand Boris Godounof avait fait égorger à Ouglitch l'héritier de Jean IV, le jeune Démétrius Ivanovitch, il avait oublié de faire mourir sa mère, la septième femme de Jean, la tsarine Maria-Fëdorowna, qui s'était réfugiée dans un couvent. Elle vivait encore au moment où la fabuleuse étoile du faux Démétrius venait de le conduire au trône, autrefois destiné à son fils. Elle vivait, réservée, elle aussi, à un singulier retour de la fortune, qui ne devait, comme nous allons le voir, la relever que pour l'humilier.

Comment concilier en effet l'avénement de celui qu'on croyait le fils avec l'indifférence de la mère ? Comment laisser au couvent de Vyska la tsarine Fëdorowna, pendant que le tsarévitch, miraculeusement retrouvé, trônait glorieux au Kremlin ? Il est avec le ciel des accommodements... Il en est aussi avec la nature. Démétrius était sensible. Une curieuse relation (1) nous le représente un jour, pendant une harangue de félicitations que lui adresse un envoyé de Pologne, « *pleurant comme un castor.* » Quand il était entré à Moscou, monté sur un cheval magnifique, au milieu des cris d'enthousiasme de ce même peuple qui avait acclamé en moins de dix ans Jean IV, Fëdor Ier, Boris,

(1) Le *Journal de* Marine, femme de Démétrius Ier, cité par M. Mérimée.

Fëdor II et Démétrius ; quand il avait fait son entrée à Moscou, après avoir entendu l'office dans la cathédrale, « il » voulut, raconte M. Mérimée, au lieu d'entrer aussitôt dans » son palais, s'arrêter dans l'église de Saint-Michel l'Archan- » ge pour prier devant le tombeau d'Ivan le Terrible. Il » s'agenouilla, versa des larmes (comme un castor), et bai- » sant le marbre avec un transport bien joué : O mon père, » s'écria-t-il, ton orphelin règne, et c'est à tes saintes » prières qu'il le doit ! Son émotion fut communicative, » ajoute l'auteur, et tous les assistants pleurèrent avec lui, » en répétant : Il est bien le fils du Terrible !.... »

Démétrius était, comme on le voit, terriblement sensible. La même sensibilité qui l'avait arrêté sur la tombe de son père devait le conduire au couvent de la tsarine. Il s'y rendit avec pompe. Il joua, en présence du peuple moscovite, cette grande scène de haute comédie que j'ai annoncée. Il eut sa prétendue mère pour complaisante, tous les grands du royaume pour compères, le peuple et les bourgeois de Moscou pour comparses ; rien n'y manqua, et l'histoire a enregistré gravement, parmi les actes sérieux dont elle doit compte à l'enseignement du genre humain, cette inqualifiable supercherie. Elle a raconté sérieusement cette reconnaissance burlesque, qui semble, quand on la lit, n'avoir pu être jouée que par Scapin, assisté de Zerbinette, devant la rampe de l'hôtel du palais Bourbon, et qui eut pourtant l'Europe politique pour assistance et pour témoin. Mais laissons parler M. Mérimée :

« ..... Le 18 juillet, il sortit de Moscou en grande pompe, » suivi par une foule immense dont la curiosité était excitée » au plus haut degré et qui venait chercher dans la conte- » nance de la mère et du fils la solution d'une énigme qui » préoccupait tous les esprits.

» Le tsar se fit précéder par son porte-glaive Michel Sko-
» pine Chouiski, et le choix de ce messager était habile, car
» il appartenait à une famille considérable, assurément
» mieux informée qu'aucune autre du sort du véritable
» Démétrius. L'imposteur voulait forcer les Chouiski à cons-
» tater de toutes les manières son identité avec le fils
» d'Ivan. D'ailleurs, la mission était toute d'étiquette et se
» bornait à annoncer à la tsarine l'arrivée de son fils *qui*
» *venait lui demander sa bénédiction.*

» Près du village de Toïninsk, une riche tente avait été
» dressée; c'est là que Démétrius reçut la veuve d'Ivan; ils
» y demeurèrent seuls quelques instants cachés, à tous les
» yeux; ce qu'ils se dirent, personne ne put le savoir; puis
» ils sortirent de la tente *et se jetèrent dans les bras l'un de*
» *l'autre avec toutes les marques de la plus vive tendresse.* A ce
» spectacle, les acclamations de la multitude s'élevèrent de
» toutes parts; le doute avait disparu dans l'attendrissement
» général, si facile et si communicatif pour les grandes
» masses. Le respect du fils, *l'émotion de la mère* arrachèrent
» des larmes à la foule assemblée, et il ne se fût alors trouvé
» personne qui ne fût prêt à jurer que le tsar était bien le
» fils de la veuve d'Ivan. Démétrius, donnant la main à la
» princesse, la conduisit jusqu'à la voiture qui devait l'ame-
» ner à Moscou, et refusa obstinément d'y monter auprès
» d'elle. Pendant la plus grande partie de la route, il l'ac-
» compagna à pied, marchant à sa portière et lui parlant
» sans cesse. Aux portes de la ville il monta à cheval et
» galopa en avant pour l'attendre à l'entrée du monastère
» de Saint-Cyrille, dans le Kremlin, qu'il lui avait assigné
» pour résidence en attendant qu'il fît bâtir un couvent
» magnifique exprès pour elle. Là ils se séparèrent *après*
» *s'être de nouveau tendrement embrassés.* Tout était préparé

» par son ordre pour qu'elle fût reçue avec les honneurs
» dus à la mère du souverain. Elle eut des revenus et un
» état de maison comme il appartenait à une tsarine douai-
» rière. Chaque jour il allait la visiter, et toujours avec les
» démonstrations du respect le plus profond et de l'affection
» la plus sincère. On dit qu'il la consultait sur les affaires
» d'Etat, et les ukases étaient rendus au nom de la princesse
» et au sien. Les incrédules étaient réduits au silence.
» Qui eût osé démentir le témoignage de la tsarine reli-
» gieuse !... »

Telle est cette scène. Elle est bien russe. Elle montre bien ce mélange de rudesse et de corruption, de raffinement dans la ruse et de cynisme dans l'ambition, de mœurs féroces et de larmes faciles, qui est un des signes du temps. Qu'on lise dans le livre de M. Mérimée le récit des horreurs qui signalèrent la chute et l'assassinat du faux Démétrius, — et qu'on les rapproche de cette pastorale ! Toute la Russie du XVIe siècle est là. Nulle part, en Europe, cette comédie du pouvoir ne s'y joue avec des péripéties plus inattendues, plus burlesques et plus terribles. Plus tard, après la mort constatée de Démétrius, — car on bourra un canon avec ses cendres et on les dispersa au vent, — plus tard, autre scène de larmes, quand sa veuve va rejoindre un autre imposteur, celui qu'on appelait le bandit de Touchino, et qu'elle joue avec ce mari prétendu la même scène de reconnaissance que la tsarine Fëdorowna avait jouée avec le faux tsarévitch. « Elle trouva, dit M. Mérimée, des specta-
» teurs aussi complaisants (et aussi attendris) que l'avaient
» été les Moscovites, et valut à l'imposteur de nouvelles
» recrues. » On s'est étonné quelquefois de la quantité de larmes (trop véritables) que contiennent les yeux des reines. On pourrait s'étonner autant de toutes ces fausses larmes qui

remplissaient, à cette époque, les yeux des Russes, dans toutes ces parodies de la grandeur, de la fidélité et du pouvoir.

Mais je finis. Qu'on cherche dans le livre de M. Mérimée toute la suite de cette histoire, telle que cet écrivain consciencieux la raconte, simplement, résolûment, avec une concision piquante et souvent profonde, plus conteur que philosophe, et plus vrai que passionné : c'est sa manière. Démètrius Ier, massacré après onze mois de règne, a pour successeurs je ne sais combien d'aventuriers homonymes qui prennent hardiment son jeu et qui essaient de jouer sa partie. Ces hommes trouvent des partisans et des dupes, des soldats et des contribuables. Ils ont beau différer, non-seulement par les traits du visage, par les manières, par le langage, n'importe ; un incroyable engouement les accueille ; les armées se forment comme par enchantement autour d'eux, et telle est l'abondance de leurs ressources, qu'au camp de Touchino, par exemple, occupé par près de cent mille hommes, « les chiens gorgés de viandes, dit un chro-
» niqueur, refusaient de manger les entrailles et les car-
» casses des animaux égorgés pour les festins sauvages de
» cette innombrable armée... Les simples soldats ne vou-
» laient plus s'enivrer qu'avec de l'hydromel. »

M. Mérimée s'est arrêté au quatrième Démétrius. Voltaire en compte jusqu'à six, et la fin du dernier de ces imposteurs n'est pas le trait le moins extraordinaire de cette tragi-comédie. Ce dernier Démétrius était, suivant toute apparence, le fils de celui qui avait régné, et de la princesse polonaise, sa femme. Réfugié à la cour de Ladislas, roi de Pologne, il y fut d'abord traité en prince et en prétendant, au grand déplaisir de la Russie. Ladislas mort, il se retira dans le Holstein. Mais il arriva que le duc de Holstein avait

envoyé à Moscou un ambassadeur qui fit des dettes, et ne put les payer; et le duc, pour dégager son ministre, livra son hôte à l'empereur Michel. L'empereur donna quittance au duc en faisant couper la tête au dernier Démétrius, attacher ses quatre membres à des poteaux dressés sur la place du Kremlin et jeter ses entrailles aux chiens. Ainsi finit l'histoire des faux Démétrius.

XV

La jeunesse de madame de Longueville.

— 20 MARS 1853. —

Il est impossible de n'être pas frappé, quand on lit ce dernier ouvrage de M. Cousin (1), de ce tour particulier, nouveau et en quelque sorte personnel qu'il donne à l'histoire. Cette originalité si peu contestable est-elle un mérite ou un défaut? Nous le verrons bien ; mais disons d'abord que par ce ton vif et chaleureux qu'il met dans le récit des faits historiques, par ce talent de passionner l'érudition et de tourner l'archéologie en sentiment, par cette puissante ardeur d'esprit et cette jeunesse d'imagination qui lui fait remonter deux siècles et qui le mêle, comme un personnage d'autrefois, aux événements et aux aventures, aux passions grandes et petites, aux intrigues, aux querelles et aux commérages qui remplissent la plus étrange période de notre histoire ; — que par toutes ces qualités ou tous ces défauts, — M. Cousin ne ressemble à personne.

(1) *Madame de Longueville, nouvelles études sur les femmes illustres et la société du* XVIIe *siècle*, par M. Victor Cousin, de l'Académie Française (Premier volume. Paris, 1853).

M. Cousin, il faut bien en prendre son parti, est un historien *sui generis*, qui n'imite pas, que personne ne sera tenté d'imiter. Et puisqu'on a dit de lui justement qu'il était un personnage du XVIIe siècle, je veux faire remarquer qu'il a en effet le caractère distinctif et supérieur, non-seulement des écrivains illustres, mais de tous les personnages marquants de cette époque ; — il a l'originalité. Il a sa mesure, qui est d'oser beaucoup et de ne hasarder rien. Il est nouveau sans être risqué; il est hardi sans témérité folle, et personnel sans idolâtrie. Il parle excellemment une langue puisée aux sources les plus pures de la tradition et du génie français; et il la met, avec une décision délicate et réfléchie, au service des inventions, des ardeurs, disons même des fantaisies de sa pensée infatigable.

Raconter *la Jeunesse de madame de Longueville* entre la prison de Henri de Condé, son père (c'est-à-dire depuis la naissance de cette princesse en 1619), et la paix de Saint-Germain en 1649, c'est-à-dire à la fin de la première Fronde, — et remplir l'histoire de ces trente années, tour à tour si glorieuses et si misérables, de tout ce que la paix et la guerre, l'Eglise et l'Etat, les couvents et les ruelles, le Palais-Royal et le palais Mazarin, la cour et le Parlement pouvaient fournir de détails curieux, de rapprochements nouveaux, de révélations inédites, de péripéties imprévues, de caquetage et d'héroïsme, de grands desseins et de petites pratiques,— raconter tout cela sans en rien perdre, sans y rien confondre, tel a été le but sérieux de l'auteur de cette Étude, comme il l'appelle; et cette étude est un chef-d'œuvre, si l'on ne regarde qu'à la netteté de l'ensemble et au fini de l'exécution. Tout s'y rencontre et tout s'y démêle; les portraits s'y distinguent comme en une galerie bien distribuée; les paysages y brillent comme sous un ciel d'azur; les controver-

ses littéraires y suivent les descriptions pittoresques; la stratégie y succède au bel esprit, Rocroi à Rambouillet, avec toutes sortes de rencontres illustres et charmantes, Voiture et Turenne, Corneille et Condé, Beaufort et Benserade, mademoiselle de Brienne et madame de Montausier, madame de Sablé et mademoiselle du Vigean... Dans cette mêlée éblouissante, l'art de l'écrivain se déploie, non moins que la sagacité inventive de l'érudit, en mille façons agréables et sérieuses, et il n'est guère possible d'être plus attrayant et plus savant.

J'ai entendu cependant reprocher au livre de M. Cousin la pensée même d'où il est sorti, je veux dire cette préférence passionnée pour la duchesse de Longueville à laquelle tout est sacrifié dans son histoire, préférence qui éclate surtout dans la description hyperbolique de ses qualités et de ses charmes. Mais faire ce reproche à M. Cousin, c'est reprendre en lui son originalité même, et je ne reconnais guère ce droit qu'à ceux de ses lecteurs que ce livre étrange et charmant n'aurait pas amusés, — c'est-à-dire à personne. Les critiques de profession peuvent bien réagir ainsi quelquefois, par une sorte de récrimination chagrine, contre leur émotion et leur plaisir. Et tant pis pour eux! Mais vous, qui n'avez pas charge d'âmes, vous, les oisifs et les heureux, qui lisez pour lire et qui n'avez de compte à rendre à aucun public, de quoi vous plaignez-vous? M. Cousin, le philosophe, est tombé amoureux de la duchesse de Longueville à travers deux siècles. Et pourquoi pas? Il a voulu étudier la Fronde, et il y a trouvé « cette physionomie à laquelle s'at-
» tache *un enchantement immortel*, et qui, même sous ses
» voiles redoublés, *nous venait sourire* du fond de notre ca-
» dre austère... » Ainsi parlait, il y a quinze ans, le savant auteur de *Port-Royal*, que cette passion de M. Cousin pour

la duchesse de Longueville met en si belle humeur aujourd'hui. Si la sœur du grand Condé souriait alors, et justement, à M. Sainte-Beuve occupé de l'histoire de ses pieux amis, n'a-t-elle pas pu sourire aussi à M. Cousin, si ardemment engagé dans sa propre histoire?

Comment M. Cousin a-t-il aimé la duchesse de Longueville, et de quel amour? Amour de tête ou de cœur, platonique ou sensuel? Cela semble au premier abord une question oubliée dans quelque ruelle de cet hôtel de Rambouillet où M. Cousin nous retient si agréablement, avant de nous jeter en pleine Fronde, comme pour nous préparer à cette explosion des faux sentiments par cette analyse, un peu complaisante peut-être, du faux langage. Quoi qu'il en soit, si M. Cousin a aimé la duchesse de Longueville, je n'hésite pas à le dire, c'est en poëte et en artiste plus qu'en amoureux; car le poëte a bien pu imaginer ce qu'on a appelé spirituellement *la théorie des appas*; l'artiste a pu mesurer le corset... — Un amoureux véritable, plus délicat et plus discret, n'aurait pas soulevé le voile qui couvrait, depuis deux cents ans, ces trésors de beauté que le XVIIe siècle cachait si peu. Et aussi bien je remarque à ce propos que l'auteur de *la duchesse de Longueville* n'a fait qu'emprunter aux habitudes poétiques du temps qu'il décrit cette trop facile apologie de la beauté forte, comme si la faiblesse et ce que les Italiens appellent si justement *la morbidezza* n'était pas aussi, par moment, une des puissances irrésistibles de la femme. Et, par exemple, quand le poëte favori de Richelieu, l'abbé Boisrobert, est admis auprès de la duchesse, au moment où elle se prépare à partir pour le Congrès de Munster, voici les observations qu'il rapporte de cette entrevue moitié sérieuse, motié galante, et de quel style il raconte à un autre poëte, non moins épris, les agréables impressions de sa visite :

. . . . . .
Elle avoit pris le bain tout freschement ;
Ses bras du lict sortoient négligemment ;
Et, jettant l'œil sur ce vivant albastre,
Je t'advouray que j'en fus idolâtre.
Là, les zéphirs enjoués volettoient
Sur ses cheveux, qui par ondes flottoient,
Et sur sa gorge, et sur son teint de roses
De qui l'éclat surpassoit toutes choses,
Et faisoit honte aux plus vives couleurs
Qui brilloient lors sur les nouvelles fleurs.
De ses beaux doigts, tels que ceux de l'Aurore,
Frottant ses yeux qui s'éveilloient encore,
Elle laissoit tout à coup éclairer
Ces deux soleils qu'il fallut adorer
Les yeux baissez, car ma foible paupière
N'en put jamais soutenir la lumière.....

Certes, M. Cousin, avec ses variations lyriques sur « l'embonpoint » de madame de Longueville, est ici loin de compte Et encore Boisrobert parlait de la duchesse mariée, mère de famille, femme d'un gouverneur de province, et plénipotentiaire pour sa part, — et qui était de taille à résister aux métaphores de Boisrobert. Mais voici une autre pièce qui est adressée à mademoiselle de Bourbon, jeune fille, innocente et pure, avant ce mariage *intrépide* que M. Cousin raconte avec tant d'amertume, de tristesse et de terreur.....

Pour mademoiselle de Bourbon.

Beau teint de lis sur qui la rose éclate,
Attraits doux et perçants
Qui nous charment les sens ;
Beaux cheveux blonds, etc., etc.
. . . . . .
Sein, qui rendez tant de raisons malades,
Monts de neige et de feux
Où volent tant de vœux,

Sur qui l'amour dresse des embuscades ;
Rare beauté, etc., etc.

C'est ainsi qu'on parlait aux jeunes princesses de sang royal, encore tremblantes sous l'aile de leur mère, vers l'an de grâce 1635. M. Cousin n'est donc coupable d'aucun anachronisme quand il nous donne la liste exacte de toutes les dames de haut ton qui ont mérité, pendant la période qui l'occupe, et même au delà, jusqu'à madame de Maintenon, les mêmes éloges que la duchesse de Longueville sur ce point délicat. J'ajoute que sa théorie de *la vraie beauté* paraît bien froide auprès de ces galanteries à bout portant. M. Cousin, quand on le compare à ces poëtes si oseurs du XVIIe siècle, n'est donc pas seulement justifié; — il est dépassé.

En résumé, ce singulier dogme de la supériorité physique et morale de la duchesse de Longueville n'est pas, chez l'éminent historien, le produit d'un amour ridicule, comme on l'a cru, une sorte d'exhumation sensuelle et superstitieuse de la beauté morte ; — c'est l'effet d'un système. Mais savez-vous un système qui, chez M. Cousin, n'ait pas tourné en passion ? « ... Pour nous procurer de tels documents, nous avons fouillé, dit-il, *avec la persévérance de la passion,* dans les bibliothèques publiques et privées... » Savez-vous une idée à laquelle, dans le temps où elle dominait son esprit, l'illustre philosophe n'ait pas tout sacrifié avec un désintéressement enthousiaste? A-t-on oublié ce qu'il a fait de la philosophie, de la politique, de la critique littéraire, de l'instruction publique, de la bibliographie elle-même? Tour à tour autant de passions, aussi nobles dans leur objet que dans leur langage. M. Cousin a mis partout, et tour à tour, sa prédilection exclusive, sa méditation inspirée, sa logique ardente, son éloquence substantielle, sa

décision vigoureuse, son intolérance doctrinale, — les qualités et les défauts d'un grand et mobile esprit. Et aujourd'hui, ramené par l'injustice des temps dans le domaine de l'érudition pure, engagé par ses loisirs récents dans ces études « un peu légères, » comme il les appelle, d'où il a fait sortir tant de pages durables, — on s'étonne qu'ayant à étudier une période particulière de notre histoire, il la préfère à toutes les autres, qu'il se passionne pour la régence d'Anne d'Autriche et qu'il aime la duchesse de Longueville! On s'en étonne, on s'en scandalise peut-être. Nous sommes un siècle si vertueux!...

M. Cousin voit-il le XVIIe siècle à travers son enthousiasme pour la duchesse de Longueville, ou voit-il la duchesse de Longueville dans le mirage que lui présente le XVIIe siècle? Je ne sais. Je serais enclin à croire cependant que c'est l'héroïne qui passionne pour lui le roman, que c'est l'aventurière (le mot est du cardinal de Retz) qui lui fait aimer le drame. Etrange coïncidence! où s'arrête la vie factieuse de la duchesse de Longueville, au seuil des Carmélites, de 1655 à 1660, peu de temps avant la mort de Mazarin, là s'arrête aussi l'admiration de M. Cousin pour le siècle. Il fait sa retraite, lui aussi; il renonce aux affaires, aux brillantes intrigues et au bel esprit. Il est une espèce de M. Singlin, plus éloquent et plus onctueux, mais détaché du monde comme lui, et n'y participant plus que par un amer mépris de ses vanités, de ses corruptions et de sa mollesse. Il m'est impossible, en effet, d'expliquer autrement que par une complaisance dithyrambique pour l'importance sociale de la duchesse de Longueville, à l'époque qui nous occupe, cette date fatale où M. Cousin arrête tout à coup le XVIIe siècle, au moment où madame de Longueville en sort, triste et repentie, par cette petite porte du

faubourg Saint-Jacques, — où Louis XIV y entre par les degrés de marbre de son palais, jeune et résolu, majestueux et souriant, l'esprit libre et le cœur ému, montrant à la France ce qu'elle n'avait pas vu depuis le crime de Ravaillac : un maître dans son roi et un politique sérieux dans un Bourbon. Pour moi, si j'ose faire concurrence sur ce point à la philosophie historique de M. Cousin, c'est-là, c'est à cette date de 1660 que le grand siècle commence. Pour M. Cousin, c'est là qu'il finit.

M. Cousin formule, en quelques pages d'une rare éloquence, cet arrêt qui dégrade Louis XIV et qui transporte à Richelieu, à la reine Anne, à la duchesse de Longueville et au prince de Condé les rayons dispersés de sa grandeur. Louis XIV en mourant, dit-il (je résume plutôt que je ne cite), laissa humiliée, affaiblie, mécontente et déjà pleine de germes de révolutions cette France que Henri IV, Richelieu et Mazarin lui avaient transmise couverte de gloire, puissante et prépondérante au dehors, tranquille et satisfaite au dedans. Il termine le siècle, il ne l'a pas inspiré. Parmi ses contemporains illustres, aucun ne procède de son influence. Il suit son temps sans le dominer. Dès qu'il veut devenir le maître, son action abaisse partout le niveau des esprits, des caractères et des mœurs. Il polit les âmes et les énerve. Il substitue l'école littéraire, et par conséquent un peu inférieure, de Racine et de Boileau à cette grande école de vertu, de politique et de guerre instituée par Corneille ; à Descartes, à Pascal, à Bossuet il a donné pour héritiers Massillon, Fontenelle, Voltaire, les vrais enfants de la fin du XVIIe siècle, etc., etc.

C'est ainsi que M. Cousin caractérise l'époque qui a suivi la retraite de madame de Longueville. Pour justifier cet arrêt de condamnation, M. Cousin est bien obligé de surfaire

un peu la période qui a précédé sa pénitence; et en effet il ne manque pas de nous dire quelque part « que la France » ne compte pas dans son histoire de plus glorieuses années » que les six premières années de la régence d'Anne d'Au- » triche et du gouvernement de Mazarin; tranquille au » dedans après la défaite du parti des Importants, triom- » phante sur tous les champs de bataille, de 1643 à 1649, » depuis la victoire de Rocroi jusqu'à celle de Lens... » Oui, certes, ces premières victoires de Condé jettent un immense éclat sur les armes françaises; mais écoutez, sur ce point, le jugement d'un écrivain qui, né à la fin du siècle, avait encore dans l'oreille, pour ainsi dire, le retentissement de ces grandes batailles dont l'éloquence de Bossuet avait, en 1686, si magnifiquement répété les échos. Ecoutons Voltaire résumant, lui aussi, sans enthousiasme mais sans dénigrement, aux approches de la guerre civile, les résultats de ces campagnes mémorables : « ..... A voir tant de malheurs » qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires » accumulées par les Français et secondées des succès de » leurs alliés, on croirait que Vienne et Madrid n'attendaient » que le moment d'ouvrir leurs portes, et que l'empereur » et le roi d'Espagne étaient presque sans Etats. Cependant » cinq années de gloire, à peine traversées par quelques » revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, » beaucoup de sang répandu, nulle révolution. S'il y en eut » une à craindre, ce fut pour la France : *elle touchait à sa » ruine au milieu de ses prospérités apparentes.* » Voltaire a raison ; la France touchait à sa ruine, et elle était *si peu tranquille et si peu satisfaite au dedans,* qu'en dépit de ces exploits du grand Condé et sous le coup même de ces patriotiques émotions, elle courait aux barricades, soufflée par ses prêtres, assistée de ses grands seigneurs, encouragée par

ses précieuses, patronnée par ses Parlements. C'est au moment même où, dans l'église de Notre-Dame, un *Te Deum* solennel célébrait la victoire de Lens, et où les Suisses de la chambre apportaient à l'autel soixante-treize drapeaux pris sur les Impériaux ; — c'est à ce moment que les troubles de Paris commençaient par l'arrestation de Broussel, les mécomptes de la cour par le pillage du carrosse de Cominges.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la Fronde. Le livre de M. Cousin s'arrête d'ailleurs, comme je l'ai dit, à la paix de Saint-Germain. On sait que la Fronde recommença l'année suivante. Mais qui oserait donner comme un signe de ce tempérament vigoureux, et comme une explosion de cette ardeur énergique qu'avait développée, nous dit-on, le despotisme de Richelieu, « cette guerre de singes, » comme l'appelle Voltaire (Condé lui donnait un nom moins respectueux encore), — cette guerre de toutes les vanités, de toutes les ambitions, de tous les ridicules, de toutes les rancunes sacrées ou profanes, aristocratiques ou bourgeoises qui signalèrent le passage du règne de Louis XIII à cette domination fière et douce où la France retrouva, sous le sceptre de son successeur et presque jusqu'à la fin du siècle, le véritable équilibre de son intelligence et de son génie? Qui l'oserait? M. Cousin lui-même ne l'a pas tenté. Il a mis une magnifique façade à l'édifice, voilà tout ; mais combien d'aveux contraires qui échappent à sa sincérité ! combien d'aperçus lumineux qui tranchent sur le fond apologétique de son système ! combien de révélations qui l'éclairent en dépit de son engouement ! Ces contrastes de son livre, s'ils en sont peut-être le défaut littéraire, en sont aussi l'honneur et la moralité.

On a beau faire, ni les historiens ni les écrivains de *Mémoires* n'ont jamais pu rien tirer de la Fronde ; personne

ne l'a pu grandir, ni Retz qui s'y prélasse, ni La Rochefoucauld qui s'y compromet, ni madame de Motteville qui nous y montre, à travers les qualités les plus royales, l'incurable nonchalance de sa maîtresse, ni la duchesse de Nemours qui l'a pourtant prise au sérieux plus que personne, par une vieille rancune de belle-fille. Mais personne ne l'a pu grandir. J'ignore si M. Cousin, dans la suite de son histoire, réussira à l'élever sur ce piédestal qu'il dresse à la duchesse de Longueville; mais pour moi et pour aujourd'hui un seul mot la résume : « Un esprit de vertige » agitait et affolait la France, — et ce mot résume aussi le genre d'influence que le despotisme du cardinal Richelieu avait exercé au dedans. Je ne conteste pas tout ce que le traité de Munster, résultat tardif et posthume de sa longue lutte contre la maison d'Autriche, assurait d'avantages à la politique française au dehors ; — mais, au dedans, Richelieu mort avait laissé les esprits émus, inquiets, irrités, incertains de leur voie, défiants de leur avenir, dans cette situation pleine d'anxiété et de découragement où tombent les peuples, quand le despotisme ou l'anarchie ont déplacé leur équilibre naturel. Je ne cherche pas les rapprochements. Mais à la fin de 1848, après six mois de gouvernement démagogique, la France, nous le savons tous, était toute prête pour une Fronde sanglante. En 1648, en dépit de la paix de Munster, elle ne respirait que la discorde. Triste résultat et grande leçon !

Telle était la France que Louis XIV reçut des mains de la reine Anne, un peu calmée, sans doute, quelques années plus tard, par cette habile et prudente administration de Mazarin, le seul homme sérieux et le seul esprit politique de cette époque.

Telle était la France. — Est-il vrai que Louis XIV y abais

sa le niveau des mœurs? A cette accusation, c'est M. Cousin lui-même qui répond. « Nous avons traversé, dit-il » (arrivé à 1644), les années les plus vraiment belles de la » jeunesse de madame de Longueville, celles où l'éclat de » ses succès ne coûte encore rien à la vertu. Le temps » approche où elle va *succomber aux mœurs de son siècle* et » aux besoins longtemps combattus de son cœur. L'amour » qu'elle répandait autour d'elle, elle va le ressentir à son » tour, et à vingt-huit ou vingt-neuf ans s'engager dans une » liaison fatale *qui lui fera oublier tous ses devoirs à la fois* » et tournera ses plus brillantes qualités contre elle-même. » contre sa famille *et contre la France...* » — « Dans un » monde où la galanterie était à l'ordre du jour, dit-il en- » core, cette jeune et ravissante créature, mariée à un » homme dejà vieux et même occupé ailleurs, *suivit* » *l'exemple universel...* » Ainsi, de l'aveu même de M. Cousin, un amour adultère et factieux, un amour qui tourne une princesse du sang royal contre sa maison et sa patrie, ce sont là les mœurs qu'il était dans la destinée de Louis XIV d'abaisser encore. Certes, l'énumération est longue et l'histoire est triste des égarements où la passion entraîna ce grand roi; mais si l'amant couronné de madame de Montespan fit, de la galanterie, non pas le privilége, — tout le monde l'y aidait, — mais la distraction insolente du trône de France, la Fronde en avait fait le prétexte détestable et l'instrument criminel de la guerre civile. Elle l'avait tachée de sang, après l'avoir célébrée en madrigaux...

J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.....

répétait la France avec Marsillac, Beaufort et Conti. « La » Fronde, a dit Lemontey, tournoi de deux femmes, Ge-

» nevière de Condé et Anne d'Autriche, l'une pour fuir son
» mari, l'autre pour rapprocher son cardinal.....»

Est-il plus vrai que Louis XIV abaissa le niveau des caractères ? Tous ces hommes à la trempe énergique, ces contemporains des Romains de Corneille, ces rudes élèves de Richelieu, ces héros de Rocroi et de Fribourg, amants prédestinés des robustes beautés que M. Cousin préconise, — comme politiques, la Fronde les révèle. Il en est de ce masque d'énergie civile qu'on leur prête, comme de ce cilice dont mademoiselle de Bourbon s'était cuirassée contre les tentations du monde, au premier bal du Louvre où elle fut conduite. Elle quitta le cilice et garda le bal. Il en est de même de tous ces héros pourfendeurs d'abus. Ils en vivent et ils se battent pour les perpétuer à leur profit, et ils se battent, si braves qu'ils soient, en comédiens plus qu'en héros. Et Condé seul (car il faut toujours mettre à part cette grande figure jusqu'au jour où elle subit dans la contagion commune le niveau commun, au sortir de cette prison du Havre), — Condé seul, ai-je dit, se distingue dans cette mêlée par une sensibilité aussi héroïque que son courage. « Ah ! Madame ! » disait-il après ce terrible combat de la rue Saint-Antoine, lorsque échappé à grand'peine au carnage, harassé de fatigue, défait, couvert de sang, il arrivait, l'épée encore à la main, chez Mademoiselle : — « Ah ! Madame ! vous voyez un homme qui a perdu tous ses amis ! » disait-il avec un torrent de larmes. Quant aux autres héros de la guerre civile, c'est dans le livre même de M. Cousin, s'ils n'étaient si connus, qu'on apprendrait à les juger. Beaufort est un héros de théâtre; Henri de Guise (mais celui-là était à Naples) est un héros de roman. Le cardinal de Retz, prêchant la révolte et pris de peur en voyant le mauvais effet de son sermon, fait mine de s'évanouir et met ainsi fin à son dan-

ger. Et quant à la cour : « Le jour des Barricades, écrit ma-
» dame de Motteville, on tint conseil au Palais-Royal à l'or-
» dinaire, et nous y demeurâmes paisiblement, riant et
» causant, selon notre coutume, de mille fariboles.... » Et quand Broussel a échappé tout à la fois aux exempts de la cour et à l'ovation du peuple, et que, tout honteux de tant de bruit, il s'esquive par une petite porte de Notre-Dame et qu'il est rentré chez lui, — quels sont les premiers qui le visitent? ceux-mêmes que la rébellion populaire a mis en péril, les gens de cour, *qui viennent le voir,* écrit madame de Motteville, *par curiosité...* » — « C'est ainsi, dit à son
» tour Montglat, que, pendant cette nuit des Barricades, Ma-
» zarin, Créqui et Jarzé sortirent (en curieux) déguisés, le
» manteau sur le nez, pour les visiter, et tous trois revin-
» rent sans être connus. » La Fronde est pleine de ces mascarades.

Je n'ajoute rien. Est-ce là cette forte race, ces fils de Richelieu, de Descartes et de Corneille, ces hommes énergiques et rudes qui devaient échapper à l'action de Louis XIV et le laisser solitaire dans son palais reconquis?..... Attendez, et un peu de patience. Nous les retrouverons à l'*Œil-de-Bœuf.*

La question de l'influence littéraire de Louis XIV sur le siècle auquel le bon sens public a donné son nom, — cette question est une simple affaire de dates, et je n'y veux pour aujourd'hui attacher d'autre importance que celle-là. Et aussi bien, l'histoire de la duchesse de Longueville est peu intéressée dans une controverse de ce genre. M. Cousin a eu beau recueillir, avec un soin religieux et un goût excellent, toutes les reliques de la littérature de la duchesse, colliger ses petits vers, citer ses lettres, invoquer ses amitiés, et la mettre en scène dans les entretiens du salon

bleu; il a eu beau lui faire jouer un rôle un peu solennel dans la ridicule querelle des *jobiens* et des *uraniens* : « ... L'occupation, dit madame de Motteville, que donnent les applaudissements du grand monde qui d'ordinaire regarde avec trop d'admiration les belles qualités des personnes de cette naissance, avait ôté le loisir à madame de Longueville de lire et de donner à son esprit une connaissance assez étendue pour la pouvoir dire savante. » Madame de Longueville n'était donc pas savante. Tant mieux pour elle! mais elle ne se piquait pas de l'être, ajoute M. Cousin. La duchesse de Nemours, ce témoin « aigrement judicieux » et rudement équitable de la vie et des actions de madame de Longueville, — la duchesse de Nemours croit le contraire :... « La plus forte raison qui la détermina, dit-elle, et qui était aussi celle qui la toucha le plus, fut qu'en se mettant ainsi dans de grands partis, elle crut qu'elle passerait pour avoir beaucoup plus d'esprit, — qualité qui faisait sa passion dominante et l'objet de ses désirs les plus pressants et les plus chers ; en un mot, tout ce qu'elle croyait le plus propre à établir son mérite personnel prévalait toujours en elle sur toute autre considération (1)... »

Quoi qu'il en soit, le siècle de Louis XIV n'a rien à revendiquer de la gloire littéraire de la duchesse de Longueville. Elle appartient strictement à l'époque de Voiture, de Benserade et de Chapelain, et il n'était pas besoin de discuter, aux pieds de cette « ravissante créature, » une question d'école et d'esthétique. Mais, je le répète, aux objections de M. Cousin contre la prééminence du siècle de Louis XIV sur l'époque précédente, les dates répondent, et je demande la

(1) *Mémoires de la duchesse de Nemours* (page 37), édition de Cologne.

permission de renvoyer sur ce point le lecteur à ce que j'ai dit dans une étude précédente (*voir* le premier volume) *De l'influence littéraire* du grand roi. C'est en 1660 que Louis XIV prend les rênes du gouvernement; c'est en 1680 qu'il reçoit de l'admiration publique le surnom de *Grand*. Presque tous les chefs-d'œuvre du règne sont entre ces deux dates, dans la période que j'ai appelée *subordonnée*. Je n'y reviens pas : il suffit de citer *Andromaque* et *Tartufe*, les *Fables*, les *Maximes*, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, les *Satires* de Boileau, les *Lettres* de madame de Sevigné, les *Caractères*, et combien d'autres ! Mais n'est-il pas vrai que nous voici bien loin de la duchesse de Longueville ? Ce grand siècle l'a dépassée et laissée dans l'ombre.

Nous reviendrons, quoi qu'il en soit, à cette histoire que M. Cousin raconte si bien. Nous y reviendrons quand M. Cousin nous aura donné la suite de cet incomparable travail. La critique aura beau faire, elle ne prévaudra pas contre les amorces d'une pareille œuvre. M. Cousin y a versé, pour ainsi dire, toute l'ivresse de cette passion historique qui l'a inspiré, et les lecteurs, de leur côté, ont peine à se défendre de l'enchantement qu'il a ressenti. Ce point de vue un peu exclusif et personnel n'est pas ce qui déplaît au public, même si c'est un défaut. Le public aime qu'on le passionne, fût-ce aux dépens d'une certaine réalité circonspecte et froide. Il aime à être ému. Le succès populaire du livre de M. Cousin tient à cet entraînement d'une lecture vive et originale. L'utile nouveauté et la richesse singulière de ses découvertes biographiques lui assurent une cause de succès plus sérieuse et plus durable.

Qu'il continue donc. Nous aurions aimé à le suivre dans toutes ces rencontres si charmantes de la jeunesse de mademoiselle de Bourbon, même sans passer par ces blanches

Carmélites de la rue Saint-Jacques dont la monotone obscurité (qui est leur mérite devant Dieu) nous attire moins que leur sainte piété ne nous édifie. Mais avec quel plaisir nous aurions assisté à toutes les autres transformations de cette pure et brillante adolescence, du couvent des Carmélites au ballet du Louvre, de l'hôtel de Rambouillet au château de Chantilly, de Rueil à Liancourt, de Paris à Munster, dans les joies et le triomphe de cette magnifique ambassade, — jusqu'au jour où, pour répéter les expressions de M. Cousin, — « tous les documents authentiques, imprimés ou manuscrits, » nous autorisent à supposer *qu'elle a franchi les bornes de la » galanterie à la mode.* » Ce jour est vers la fin de l'année 1647. A ce moment, qui est celui qui livre madame de Longueville au démon de la guerre civile, cessa-t-elle d'être dévote en franchissant les bornes de la galanterie à la mode ? M. Cousin n'a pas suffisamment éclairci cette question ; mais il y reviendra : en attendant, je le regrette.

» C'est trop, contre un mari, d'être coquette et dévote, dit La Bruyère, Une femme devrait opter. »

XVI

De l'esprit libéral et du Principe d'autorité.

— 1er MAI 1853. —

M. Mignet nous donne la seconde édition d'un livre (1) qui mérite de toute manière l'attention et la curiosité des lecteurs sérieux et qui aurait réussi dans tous les temps. Mais ce livre a une qualité qu'il est permis, je crois, de faire particulièrement ressortir aujourd'hui : il est l'œuvre d'un esprit qui est resté profondément libéral.

Un esprit libéral, un esprit qui est resté fidèle à la cause de la liberté politique! combien de gens qui croient aujourd'hui que c'est là l'effet de quelque ramollissement du cerveau, et qu'il faut se hâter, quand on a cette maladie-là, d'appeler le médecin! Louer M. Mignet de ce qu'il est resté libéral, c'est donc tout au moins le classer parmi ces retardataires maniaques, traînards de la philosophie, adorateurs transis de la liberté, voltigeurs de la pensée libre, qui ne comprennent plus rien du temps présent. Louer M. Mignet pour la persévérance de sa foi dans le progrès libéral de

(1) *Notices historiques* (Paris, 1853).

l'humanité, c'est calomnier cet esprit resté si jeune en dépit de sa gravité, si honnête malgré son impénitence, cet esprit positif et chercheur, élégant et exact, d'une fermeté si souriante, d'une tolérance si correcte, d'une modération si sereine! Lui, libéral! Ah! M. Mignet, qui est assurément un homme d'esprit, aurait-il renoncé à être un homme de bon goût?

Ainsi parlent les gens (et dans le nombre de spirituels critiques) qui ont entrepris, en l'an de grâce 1853, l'éducation rétrospective et la réforme morale du XIXe siècle. C'est un peu tard. Mais ceux qui parlent ainsi sont-ils beaucoup plus jeunes que le siècle lui-même, et n'ont-ils pas tous, plus ou moins, abjuré les erreurs de leur jeunesse? Ne font-ils pas pénitence? La siècle a beau se faire vieux : ils le corrigeront; ils se sont bien corrigés. Ils le convertiront: ils se sont bien convertis. Ils l'attelleront par derrière; ne font-ils pas partie de l'attelage qui l'emporte, bon gré mal gré, et si l'on n'y prend garde, sur une pente plus douce que sûre, dans l'ornière qui conduit en reculant aux abîmes?

Quoi qu'il en soit, M. Mignet a publié ses *Notices historiques*. Ce n'est pas là une grande nouveauté, sans doute, ni une grande hardiesse. Parler du comte Sieyès, du comte Rœderer, du comte Merlin, du comte Destutt de Tracy, du comte Siméon, du pair de France Daunou, du prince de Talleyrand, — ce n'est pas le fait d'une audace bien extraordinaire ni l'entreprise d'un courage désespéré. Mais parler de tous ces hommes, dont les uns ont contribué à poser sur les ruines de l'ancien régime les bases de la France nouvelle et à y fonder la liberté civile, — dont les autres l'ont organisée et administrée, — qui presque tous, même parmi les métamorphoses de leur costume et de leur cocarde, sont restés fidèles aux principes de sa révolution civilisa-

trice ; — parler d'eux sans dénigrement banal, sans puéril engouement et sans lâcheté de cœur, relever dans leurs actes tout ce qui les rattache à l'histoire de notre glorieuse émancipation, et tenir compte à *ces serviteurs zélés de l'esprit humain* de leurs services plus que de leurs erreurs, de ce qui a duré plus que de ce qui a péri dans l'œuvre commune de leurs efforts, car ce qui a duré est notre société même ; — juger ainsi ces éminents personnages de l'époque révolutionnaire, voilà ce que M. Mignet a fait non-seulement avec un remarquable talent, mais avec une fermeté de conscience bien rare ; c'est là ce que j'appelle avoir fait preuve d'un esprit profondément libéral, et c'est là le mérite de son livre dont je le félicite et le remercie le plus.

Mais est-ce donc là une si grande vertu ? Je remarque que M. Mignet, dans cette galerie de portraits si divers qu'il a eu mission de peindre, n'a guère rencontré que des visages octogénaires ; Sieyès est mort à quatre-vingt-huit ans, Rœderer à quatre-vingt-un, Talleyrand et Merlin à quatre-vingt-quatre, Destutt de Tracy à quatre-vingt-deux, Daunou à soixante-dix-neuf, Siméon à quatre-vingt-douze. Je ne conclus rien, en faveur de ces hommes si éprouvés par la fortune, de cette longévité si extraordinaire. Ils n'y ont guère que le mérite dont Sieyès lui-même se vantait si finement après avoir échappé à la Terreur : *ils ont vécu*. Leur grand âge m'explique pourtant cette sorte de liberté respectueuse et presque filiale avec laquelle M. Mignet les juge. Je remarque en outre qu'aucun d'eux n'a trempé dans les excès de la période terroriste. Ils appartiennent tous à la première génération révolutionnaire, celle qui démolit pour rebâtir, non pour détruire. Siméon fonde le droit civil ; Merlin, la propriété sous sa nouvelle forme,

plus tard, la jurisprudence ; Rœderer, l'organisation financière; Talleyrand, la diplomatie. Quant à Sieyès, il semble avoir inventé, dans les premiers temps, le bon sens même de la révolution, tant il en résume l'inévitable nécessité dans des formules invincibles, tant sa logique est soudaine, saisissante et décisive ! Tels sont ces hommes. Mais ne les cherchez pas, quand la première œuvre est accomplie, quand la fondation de l'édifice est assurée et quand de déplorables passions vont engager de fatales luttes, — ne les cherchez pas dans les rangs des combattants, encore moins dans ceux des proscripteurs : ils sont quelquefois dans ceux des victimes. L'un d'eux, Destutt de Tracy, parvient à résoudre, dans les cachots de la Terreur, à quelques pas de l'échafaud, le vaste problème d'analyse intellectuelle qu'avaient posé Locke et Condillac, et qui était, dans sa prison, le seul tourment de son esprit. Un autre, M. Daunou, jette ces nobles et héroïques paroles à ceux qui, pendant le procès de Louis XVI, proposaient de traiter le roi non pas en accusé, mais en ennemi public : « ..... C'est proposer, leur disait-il, » de faire une insurrection contre un roi dans les fers, de li- » vrer un combat à un prisonnier, de faire prononcer un juge- » ment du 2 septembre par la Convention Nationale qui a re- » poussé ce système en disant qu'elle voulait juger, non se » venger !.... » Daunou représente ici, il est permis de le dire, l'esprit qui anime les véritables fondateurs de la révolution française, même ceux qui, moins courageux que lui, furent entraînés par calcul de parti, comme les Girondins, par faiblesse de caractère, comme tant d'autres, dans la complicité de ce vote abominable. Mais quelque fût ce vote, aucun de ces hommes de la première génération révolutionnaire ne mit son zèle au service actif et permanent de la terreur conventionnelle. Ils avaient été les logiciens, les doc-

trinaires, les initiateurs applaudis et puissants de la révolution française ; ils ne furent jamais ni les pourvoyeurs de ses colères ni les ministres de ses vengeances.

Leur rendre justice, comme l'a fait M. Mignet, cela était donc bien simple ; mais dans un temps de réaction comme celui où nous sommes depuis cinq ans, c'est précisément cette justice facile des temps ordinaires, des esprits calmes et des consciences modérées, — c'est cette justice qui est la plus rare et qui réussit le moins. M. Mignet n'a plus seulement à défendre les fondateurs de la révolution française contre les partisans naturels de l'ancien régime, ceux qui l'ont toujours regretté et qui le regrettent encore peut-être avec cette ardeur des ambitions impossibles et des chimériques espérances. Sous la Restauration, M. Mignet aurait écrit ses *Notices* et prononcé ses jugements sous le patronage d'un parti puissant dont la résistance, toujours en éveil, aurait encouragé, peut-être exagéré le zèle du jeune historien de la révolution. Sous le dernier règne, quand, devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales, il prononçait ces éloges historiques qui forment la portion la plus considérable de l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, — sous le dernier règne, M. Mignet avait son point d'appui dans la société elle-même, ses approbateurs dans le monde officiel, son écho jusque sur le trône. Aujourd'hui la société est passée du culte de la politique libérale (ce n'est pas tout à fait sa faute) à la défiance des idées révolutionnaires. Parce qu'une révolution absurde et inique a menacé un moment, en 1848, la sécurité du pays, la société s'est mise à tout sacrifier à son repos ; parce qu'elle a cru toucher à 93, elle se défie de 89. Elle s'inquiète, elle se dépite, elle réagit contre les institutions admirables qui l'ont faite si grande et si prospère ; et, dans l'aveuglement

de ses alarmes, un moment justifiées, dans l'ingratitude de son égoïsme, elle remonte jusqu'aux fondateurs mêmes de l'ordre nouveau ; elle est toute prête à faire litière de leurs glorieux services aux marchands du Temple

. . . . Et son impiété
Voudrait anéantir le dieu qu'elle a quitté!...

Aussi, quand M. Mignet nous dit, d'un ton si ferme et avec un accent si convaincu : « ..... La révolution a achevé » l'œuvre commencée, il y a dix-huit cents ans, par la reli- » gion, et a rendu égaux devant la loi les hommes que le » christianisme avait rendus égaux devant Dieu. Effacer » sur le sol toutes les traces des anciennes inégalités ; abo- » lir dans les familles les priviléges fondés sur la priorité » de la naissance et la supériorité du sexe, pour reconnaî- » tre les mêmes droits à ceux qui, nés du même sang, de- » vaient être l'objet de la même affection; supprimer dans » l'Etat les différences des classes et soumettre toute une » grande nation à une règle juste et uniforme; non-seule- » ment proclamer cette vaste égalité, mais l'organiser; di- » viser la propriété, étendre le bien-être, honorer le tra- » vail, ne donner au droit de chacun d'autre limite que le » droit de tous, — voilà ce qu'a produit cette révolution qui » a mis la société française à la tête des sociétés européen- » nes, et l'a rendue la plus heureuse comme la plus avancée » d'entre elles; » — quand M. Mignet nous dit ailleurs : « .... Bientôt, à la génération qui a su penser, vouloir, » combattre, mourir pour faire triompher la cause de la li- » berté politique et de l'égalité civile, et du sein fécond de » laquelle sont sortis tant de hardis tribuns, de brillants » orateurs, de glorieux capitaines, de législateurs savants » et d'hommes d'Etat habiles, aura succédé la génération

» moins grande et plus heureuse qui doit à leurs efforts » sa liberté, à leurs fautes mêmes son expérience, qui re- » cueille parce qu'ils ont fondé, qui jouit parce qu'ils ont » souffert, qui se reposent parce qu'ils ont agi ! » — quand M. Mignet nous dit cela, qui ne comprend ce que ces sages et fermes paroles contiennent de leçons adressées à notre âge oublieux et à notre sybaritisme insouciant et effrayé, et quel est l'homme sérieux qui ne s'associe de cœur à l'approbation qu'elles nous inspirent ?

Je veux pourtant adresser une objection à M. Mignet. M. Mignet, si je l'ai bien lu, s'est un peu trop exclusivement préoccupé, ce me semble, de la grandeur des réformes que la révolution eut à accomplir, et il a grandi les hommes sur la mesure même des événements. Son admiration généreuse leur a prêté souvent des proportions qu'ils n'avaient pas, et il a trop oublié les défaillances qui livrèrent, en plus d'une rencontre, à des capitulations intéressées ces ouvriers de la première heure. Leur œuvre, je le sais, a duré en dépit de leur inconstance même; ce souvenir de leur faiblesse ne diminue donc pas notre reconnaissance ; il tempère notre enthousiasme. « Ils ont souffert, » nous dit M. Mignet ; soit ! mais ils ont joui de leur ouvrage, et ils n'ont pas moins profité, pour la plupart, de la période qui suivit l'informe et orageux essai d'une république impossible. Ils se sont presque tous accommodés de l'abri qu'une main puissante leur avait ménagé, et ils n'ont trop regardé ni à l'arrangement du logis, ni à l'enseigne de la maison. Ils sont entrés dans l'Empire comme dans un asile commode qui devait abriter leurs jours déjà longs, et quelques uns ont renouvelé le bail avec les deux Restaurations. M. Mignet glisse rapidement et avec une habileté peu déguisée sur ces transformations complaisantes où l'intérêt public sut faire

sa part, je le veux bien, dans les calculs de l'ambition privée. Il a d'ailleurs, comme académicien, quoiqu'il ne l'ait jamais pratiquée comme homme, une théorie de la transition qu'il applique volontiers à ses justiciables et à ses héros. « Les hommes, dit-il, sont beaucoup moins changeants » qu'on ne le croit, même dans les temps les plus troublés » et les plus mobiles. Au fond, ils tiennent aux premières » idées sous l'empire desquelles ils se sont formés et qui » ont enchanté leur esprit, aux sentiments qui ont fait bat- » tre leur cœur, aux convictions qui ont obtenu leur dé- » vouement. Aussi M. Rœderer aurait voulu que le pou- » voir protecteur du Premier Consul fût tempéré par une » certaine liberté des citoyens. Il aurait voulu que, dans la » grande manœuvre à l'aide de laquelle le pilote nouveau » tirait des écueils le vaisseau de la révolution, on ne jetât » point les idées à la tempête pour sauver uniquement les » intérêts... » Cela est vrai ; les hommes changent moins qu'on ne croit; mais c'est l'idée qu'ils donnent de leur changement qui est funeste. Changer de cocarde, ce n'est rien si vous le voulez, une ligne à ajouter tout au plus *au chapitre des chapeaux* de la comédie. Le fait n'est rien, l'exemple est tout. Il porte loin dans un pays comme le nôtre où le sermon de Massillon « *sur les exemples des grands* » sera éternellement la leçon du jour; — et aussi, quand tous ces hommes qu'on avait vus mettre la main au feu sacré qui avait dévoré les titres de noblesse dans la fameuse nuit du 4 août, quand ces hommes se laissaient faire comtes et leurs femmes comtesses, quand ces législateurs incorruptibles, qui avaient fondé le Code civil sur l'égalité des partages acceptaient des majorats, quand ces austères tribuns se laissaient couvrir de broderies, chamarrer de rubans et consteller de plaques brillantes, — ne pouvaient-ils pas dire comme

l'Empereur lui-même, le jour où, vêtu de son manteau impérial (c'est M. Meneval qui raconte cette anecdote), il s'acheminait, avec son frère Joseph, à je ne sais plus quelle cérémonie de Notre-Dame : *Ah ! si notre père nous voyait !*

On peut dire, il est vrai, qu'aucun de ces hommes ne crut d'abord que les conquêtes de la révolution française fussent sérieusement menacées. Le Consulat, puis l'Empire leur parurent plutôt le salut des principes de 89 que leur ruine. Ils eurent quelque temps raison. Ensuite aucun d'eux ne se rendit sans combat. Sieyès protégea sa retraite en jetant entre lui et son impérieux rival la Constitution de l'an VIII, et ce que Bonaparte appelait *le porc à l'engrais*. Merlin, « ce savant égaré dans une révolution, » comme dit spirituellement M. Mignet, Merlin, après avoir été chef du gouvernement conventionnel après le 9 thermidor, ministre sous les premiers directeurs, et directeur lui-même après fructidor, Merlin s'humilia noblement en acceptant une simple place de substitut à la Cour de cassation. Daunou, exclu du tribunat avec Benjamin Constant et Chénier, après une lutte inégale contre le pouvoir nouveau, Daunou tomba gravement malade ; c'était une manière de protester (1). Siméon refusa la préfecture du département de la Marne. Rœderer se laissa mettre au Sénat; mais il n'apprit sa nomination que par *le Moniteur*, et le Premier Consul, lorsqu'il le vit le jour même, lui ayant dit en riant : « Eh bien ! nous vous avons placé parmi nos pères conscrits ! — Oui, répondit Rœderer, moins gaîment peut-être, vous m'avez envoyé *ad patres*..... » Quant à Tal-

(1) M. Taillandier, dans son excellente biographie de Daunou, certifie ce fait curieux : « Daunou, dit-il, *profondément affligé de ce spectacle*, tomba dangereusement malade » (Chap. IX, page 203 des *Documents biographiques* sur P. C. F. Daunou. Paris, 1847).

leyrand, que la nature de son esprit rendait plus particulièrement propre à subir l'influence et la fascination du génie de Bonaparte, le dévouement chez lui, le dirai-je, tourna dès l'abord au madrigal ; comme il se rendait, pendant l'été de 1801, aux eaux de Bourbon : « Je pars, écrivait-il au » Premier Consul, avec le regret de m'éloigner de vous... » Quand ce que vous pensez, ce que vous méditez et ce que » je vous vois faire ne serait qu'un spectacle, je sens que » l'absence que je vais faire serait pour moi la plus sensible » des privations..... »

C'est ainsi que luttaient, contre l'établissement d'un pouvoir irresponsable et d'une autocratie impérieuse, ces hommes qui avaient fondé l'égalité civile et renversé pour jamais, en métaphysiciens plus qu'en hommes d'État, renversé pourtant, dis-je, l'ancien régime de la France monarchique. On prétend que chez la plupart la conscience protestait ; je le veux bien ; mais elle protestait, qu'on me permette de le dire, comme la Chloé du poëte, *facili sævitiâ*.... Elle protestait comme ce bon abbé Delille dont M. Michaud disait : « Il a si peur de Bonaparte qu'il est capable d'accepter dix mille écus de pension pour le calmer. »

Si j'ai insisté, dans la vie de personnages si célèbres, sur cette facilité avec laquelle ils se donnèrent presque tous et presque sans conditions au pouvoir nouveau, c'est qu'il m'a paru que M. Mignet n'avait pas suffisamment marqué ce point délicat où, dans l'histoire d'un peuple, par des causes souvent très-plausibles, mais avec des conséquences tôt ou tard fatales, la liberté politique cesse de servir de garantie à la liberté civile, et où des hommes éminents, qui ont contribué à fonder l'une (j'entends la liberté civile), se laissent aller, par toutes sortes de pentes faciles, à sacrifier l'autre. C'est là, dans un pays libre et pour un ré-

gime nouveau, un très-grand danger. M. Mignet le savait bien ; mais quand il raconte l'époque dont nous parlons, charmé qu'il est (et avec lui combien d'autres !) par le génie « de ce puissant fondateur qui avait, nous dit-il, donné à » la révolution son organisation administrative, ses Codes » régulateurs, ses tribunaux permanents, son corps enseignant, une longue durée et une immense gloire ; » — M. Mignet, dis-je, confiant et séduit comme il se montre, et toutefois plus entraîné que convaincu, et moins rassuré qu'ébloui, — M. Mignet, en face de cette splendeur de l'époque consulaire, fait un peu comme ses héros. Il ne change pas de conscience, mais de point de vue ; il ne va pas au-devant des séductions du pouvoir, il s'y laisse glisser ; il ne se livre pas, il se prête. C'est bien plus tard qu'il nous montrera ce glorieux fondateur qui, à son début, lui paraît prédestiné à la création d'une société *image de l'unité moderne des nations et ressource future du monde*, — c'est bien plus tard qu'il le montrera « succombant sous cette » puissance méconnue des choses qui se compose des » traditions du passé, des intérêts du présent, des passions de ceux qui souffrent, qui élève les grands hommes » qui la secondent, et rétablit l'équilibre menacé du monde » par la chute des grands hommes qui lui résistent !... »

La puissance méconnue des choses, elle est donc plus forte que les grands hommes eux-mêmes, elle est plus invincible que les conquérants ; et cela peut-être n'est pas inutile à dire, aujourd'hui que « le principe d'autorité » rencontre, d'accord avec une société si disposée à l'exagérer jusqu'à cet excès même qui le perd, des apologistes si déterminés, si ardents et si exclusifs (1). Le principe d'autorité (nous

(1) *Du Principe d'autorité depuis* 1789 ; brochure qui avait fait quelque bruit peu de temps avant la publication de cette étude.

restons dans la théorie), caressé dans ses rêves, exalté dans son ambition, — quand rien ne lui fait plus obstacle, ni dans les mœurs ni dans la constitution d'un pays, quand la société se livre à lui avec cette imprévoyance qui caractérise, pendant les crises qui les alarment, le dévouement des intérêts matériels, — le principe d'autorité ainsi défendu et préféré, qu'est-ce autre chose que la liberté politique elle-même qu'on sacrifie? Et la liberté politique, qu'est-ce donc autre chose à son tour que la garantie même des intérêts matériels et celle des institutions civiles qui les protégent?

Je sais bien que les peuples ne sont pas toujours difficiles en fait de garanties. Souvent un homme leur suffit. L'événement l'a bien prouvé après le 18 brumaire. Quand les institutions politiques dont c'est la mission de servir de rempart, le cas échéant, aux droits privés et aux libertés individuelles, quand ces institutions ne sont plus qu'une arène où les factions se déchirent, ou une redoute meurtrière d'où la garnison tire sur les siens, quand la citadelle se tourne contre la ville, — oh! alors je sais bien que ce n'est pas le moment de faire la théorie de la nécessité des institutions politiques; — mais faire la théorie absolue du principe d'autorité envers et contre tous, est-ce donc plus sage?

Le principe d'autorité ne vaut pas plus par lui-même, et s'il reste isolé, que d'autres principes qui ont successivement prétendu à la domination exclusive de la société et qui se sont perdus par cette prétention même. Qui ne se sent révolté, en lisant l'histoire de la Convention, contre cette dictature sans précédents qu'elle s'arroge au mépris des institutions libérales réalisées la veille, suspendues le lendemain? Qui ne conspire de cœur et d'âme bien plus encore, s'il est possible, contre cette omnipotence insolente

que contre cette cruauté sanguinaire? La Convention tomba dans le sang; et, comme pouvoir, une fois à terre elle ne se releva plus. L'Empire, après avoir tendu son principe jusqu'à l'impossible, tomba dans l'effort d'une héroïque résistance, et il subit une éclipse de quarante ans. C'est qu'il n'existe pas de principe absolu en politique. Un principe qui ne sait ni transiger, ni s'associer, ni se modérer, court fatalement les risques de sa personnalité et de son isolement. « Où tout le monde est maître, tout le monde est esclave, » a dit Bossuet. Cela est vrai. Mais où tout le monde est esclave, il n'y a pas de sûreté à être maître. Et Sieyès a dit : « Si le fort parvient à opprimer le faible, il produit effet sans produire obligation. »

On l'a dit bien souvent, il est presque banal de le répéter: le véritable besoin de la société française, celui qu'elle ressent avec le plus de force, de persévérance et de sincérité, quand la peur des crises révolutionnaires n'aveugle pas sa raison, — c'est l'accord de l'autorité et de la liberté, j'entends de la liberté politique: « Toute phase de la civili- » sation *porte en elle-même*, nous dit-on, *un principe d'auto-* » *rité* auquel elle obéit providentiellement et sans lequel » elle ne serait qu'un fruit du hasard et une confusion (1)... » Cette théorie, nous l'adoptons volontiers, et nous prétendons en faire sortir la nécessité de cet accord dont nous parlons.

Et en effet, dans quelle *phase de civilisation* vivons-nous? A moins qu'on ne donne ce nom à une de ces crises rapides et transitoires pendant lesquelles de certaines nécessités passagères se révèlent et commandent de certaines mesures, à moins que le *caveant consules* des Romains ne devienne

(1) Page 24 de la brochure précitée.

la loi régulière du monde et la politique d'expédients une sorte de philosophie de l'histoire, — sommes-nous dans une de ces phases de la civilisation où l'autorité toute seule ait à répondre à Dieu et à son épée, comme les chevaliers du moyen âge en quête d'aventures, de la destinée d'une société ? Sommes-nous au contraire (je repousse loin cette pensée) dans une de ces phases où le hideux égoïsme de l'intérêt individuel soit la seule loi de la politique et le seul conseiller du pouvoir ?

. . . . . .

Le véritable amphitryon
Est l'amphitryon où l'on dîne.

J'écarte, je le répète, cette hypothèse injurieuse pour tout le monde, pour le pouvoir, pour le pays. Serions-nous donc davantage dans une de ces phases de la civilisation où le droit divin serait la raison de tout ? ou bien dans cette autre phase où la puissance du nombre répondrait à tout ? M. Mignet dit quelque part : « Le peuple, après le 18 brumaire, signifia son abdication par son vote. » Un peuple à qui on aurait demandé de mettre dans la constitution du pouvoir le poids de sa supériorité arithmétique, et qui n'aurait fondé que le despotisme solitaire et irresponsable du principe d'autorité tel qu'on le patronne aujourd'hui, — un peuple qui aurait ainsi déposé sa démission dans l'urne même d'où serait sortie sa souveraineté triomphante, est-ce là ce qui constituerait cette autorité providentielle, comme on dit, en rapport avec la civilisation d'une grande nation? Je ne le crois pas ; j'ai la confiance que personne ne le croit; mais j'ajoute : Si la France du XIXe siècle a en elle, comme on le prétend, le principe d'autorité qui lui est propre, si ce principe doit sortir de ses entrailles et de son cœur *où elle le porte,*

comme on nous le dit, eh bien ! j'en réponds : ses alarmes d'hier ont pu lui conseiller, lui conseillent encore peut-être la subordination, je ne dis pas de l'esclave, mais du pupille interdit envers le tuteur qui protége ses intérêts ; ses alarmes ont pu la livrer au principe d'autorité, tel que ses théoriciens l'entendent aujourd'hui ; — le fond de son cœur est libéral ; le besoin de son organisation civile, c'est une garantie supérieure contre tout excès de pouvoir, et j'ai montré de plus que c'était le besoin du pouvoir lui-même.

Ah ! quand il a fallu, il y a soixante ans, renverser tout un régime fondé sur une possession immémoriale, et raser à fleur de terre tout un échafaudage de priviléges et de corruptions qui semblaient aussi anciennes que la France elle-même; — quand il a fallu rendre l'égalité à l'impôt, l'indépendance et la dignité à la roture, la publicité aux tribunaux, le secret aux correspondances, l'admissibilité des fonctions publiques au mérite et à l'instruction, la liberté au travail, à la conscience, au culte, à la parole, à la presse ; l'unité à la législation, aux mesures, à la monnaie ; l'homogénéité à la France ; quand il a fallu renverser les barrières fiscales, détruire les exclusions féodales, briser « l'inextricable enchevêtrement des finances, » purifier et humaniser la justice, réorganiser l'armée; que sais-je enfin? quand il a fallu, il y a plus d'un demi-siècle, entreprendre cette œuvre immense, et quand l'œuvre est faite, — dire aujourd'hui que l'unique principe qui doit commander la confiance du peuple, où s'est accompli ce grand travail de régénération sociale, c'est le principe d'autorité, et que ce principe seul peut assurer son avenir ; dire cela, n'est-ce pas, en vérité, faire trop bon marché d'un si patriotique effort et d'une si miraculeuse réussite ? « On n'a pas tous » les jours, dit M. Mignet (il le disait en août 1848), à faire

» *une vraie révolution*, à changer la base de la société et le » principe du gouvernement, à fonder sur l'égalité ce qui » reposait sur le privilége, à introduire la liberté publique » là où dominait l'autorité absolue. » Non, cela ne se fait pas tous les jours ; mais quand cela est fait, on veut le garder. Le principe d'autorité y sert puissamment, qui le nie? la liberté politique seule y suffit. Et aussi bien toutes les libertés sont solidaires. Il n'en est pas une seule qui ne ressente l'atteinte faite à toutes les autres. Leur accord est l'éternel problème imposé aux gouvernements dignes de ce nom. Y substituer la solution du pouvoir absolu, comme les théoriciens du principe d'autorité l'essaient aujourd'hui, c'est traiter une société née libre et digne de l'être, malgré ses fautes d'un jour, comme une justice dédaigneuse traite un plaideur importun, c'est opposer à la France libérale de 1789, de 1814 et de 1830 une fin de non-recevoir.

— Je reviens au livre de M. Mignet. Ces considérations m'y ramènent naturellement. J'ai voulu y signaler une seule lacune. Ma critique en a bien d'autres. En effet, l'auteur des *Notices* n'a pas seulement consacré son savant pinceau à des portraits politiques : il a eu à peindre des lettrés, des philosophes, des savants, des physiologistes, Comte, Sismondi, Ancillon, Cabanis, Broussais, plusieurs autres, et il l'a fait avec la même supériorité de raison, la même vigueur d'aperçus, la même fermeté de style élégante et harmonieuse. M. Mignet est certainement un écrivain très-académique, et il suffit de voir avec quelle dextérité de plume il se joue des détails les plus arides, les plus techniques et parfois les plus rebutants, comment il se tire, par exemple, d'une description anatomique *du cerveau*, *du cervelet* et *de la moelle allongée* ; — il suffit de lire, entre autres tours de force de ce genre, la notice qu'il a consacrée à l'illustre Broussais pour

donner à M. Mignet une des premières places dans l'art de tout dire, même ce qu'il sait le moins. Mais cette gymnastique, un peu puérile chez ceux qui l'exagèrent, n'est pas tout le mérite académique de l'éminent historien, et j'aime mieux appliquer à sa manière ce qu'il dit si justement, dans un de ses discours, de la langue française elle-même : « Le » même esprit qui faisait penser en France avec précision » y a fait écrire avec art. C'est cet esprit qui, exigeant l'or- » dre dans le style sans en exclure l'imagination, a présidé » à la composition de la langue la plus régulière et la plus » harmonieuse à la fois, a obligé cette langue à être correcte, » en la laissant simple et hardie, lui a fait une condition » suprême de la clarté en lui permettant ensuite de prendre » tous les ornements, pourvu qu'ils fussent vrais, de revêtir » toutes les formes, pourvu qu'elles fussent naturelles...» Avec tous ces mérites, auxquels je voudrais joindre le don d'une certaine sérénité morale, je ne sais quoi de sévère à la fois et de souriant, — l'idée que donne le talent de l'auteur des *Notices* est bien celle qui se rapporte le plus à la définition que Cicéron a faite de l'orateur et que j'aimerais à traduire ainsi, en caractérisant M. Mignet : Un galant homme, écrivain habile et supérieur, historien sérieux, et, à ses heures, conteur agréable.

XVII

La Révolution et la Société en 1848.

— 24 juin 1853. —

Ce sera, quoi qu'on en dise, une curieuse histoire, celle de la résistance que rencontra dans l'esprit, dans le caractère et dans les mœurs de notre pays, une fois qu'elle fut maîtresse des affaires, cette révolution sans cause, sans précédents, sans principes et sans avenir, qui s'appela la révolution de Février. L'histoire en sera curieuse, si elle a pour effet de mettre en relief tout ce qui, dans le cœur de notre société française, dans ses vrais instincts, dans son bon sens, dans son bon goût, — car le bon goût a parfois ses velléités d'héroïsme et ses jours de révolte salutaire, — tout ce qui protesta, dis-je, contre cette surprise inqualifiable de la force brutale et de la licence. L'histoire en sera curieuse, si elle s'applique à faire ressortir tout ce que cette crise désastreuse révéla, dans les idées et dans les convictions de la France moderne, de prudence acquise, de sagesse resolue, d'antipathie pour le désordre, de mépris pour les chimères, de courage dans la lutte, de dextérité dans la manœuvre, de suprême habileté dans l'emploi des instruments

les plus désespérés et les plus funestes. Je sais bien que j'ai l'air de m'amuser en ce moment à un paradoxe, et que je serais plus sûr de rencontrer le cœur du public si je déclamais aujourd'hui contre la France de 1848 et de 1849, à l'unisson de tous ceux qui trouvent commode d'oublier désormais comment elle a échappé, seule d'abord, par sa propre vertu, par l'effet de sa raison et de son courage, aux conséquences les plus immédiatement redoutables de cette calamiteuse période. Mais la véritable originalité d'une histoire de 1848, ce sera précisément le soin que prendra l'historien de relever notre France de cet injurieux oubli et de la replacer dans sa vraie lumière, aujourd'hui obscurcie. A aucune autre époque, en effet, un grand peuple ainsi abandonné à lui-même n'a plus fait pour se sauver et n'y a réussi (je parle des deux premières années) avec plus de promptitude, plus de décision et plus d'éclat.

Je me rappellerai toujours l'effet que produisit à l'étranger cette soudaine résurrection de la France, par l'effet de la bataille de juin. Je me trouvais à Londres quelques semaines plus tard. Ce pays sauvé par un général dont le premier coup d'éclat était cette victoire, sauvé par ces enfants de Paris en haillons pour la plupart, sauvé par ces boutiquiers intrépides, par ces soldats ramenés en toute hâte des garnisons voisines; — ce pays qui se relevait ainsi de lui-même par sa propre force, qui se redressait avec cette élasticité merveilleuse et qui gagnait du même coup la bataille des rues et celle des idées; car juin, c'était la victoire du bon sens français contre les utopies socialistes;—ce pays, objet de tant de malédictions et de tant de mépris dans l'Europe entière deux mois auparavant, avec quel enthousiasme on le célébrait alors, même en Angleterre! L'engouement avait gagné jusqu'aux dédaigneux politiques du West-End. « Les

gamins de Paris ont sauvé l'Europe, » me disait l'un d'eux. Mais c'était trop peu dire. Ce qui sauvait l'Europe, c'était, je le répète, le bon sens français, poussé à bout jusqu'à la colère, monté jusqu'à l'héroïsme ; c'était cette irrésistible puissance qui avait vaincu et qui rendait au continent européen, contre les entreprises de la démagogie, et bien avant Jellachich et Radetzky, l'air, le champ, la liberté d'action qui depuis deux mois lui manquaient.

La France, après février, avait donc bientôt trouvé pour la défendre deux espèces de soldats, les uns qui, au premier roulement du tambour, descendaient dans la rue : c'était à peu près tout le monde parmi les bons citoyens ; — les autres que personne ne relevait guère au poste périlleux qu'ils avaient choisi : c'étaient les écrivains et les journalistes. Le prince Albert de Broglie (1) était partout où il y avait du zèle et du courage à montrer ; il fut surtout parmi ces derniers. Quelque valeur que puissent avoir aujourd'hui, par la distinction, la gravité et le mouvement du style, ses écrits de cette époque, quelque importance que leur donne aussi cette maturité brillante et cette mâle jeunesse de la pensée qu'une sorte d'hérédité intellectuelle entretient au foyer de sa famille, — ces *Etudes* du prince de Broglie, c'était de la polémique, une polémique sérieuse et vive ; et quoique le premier de ces écrits soit de septembre 1848, ils se sentent tous de la lutte commencée avant la bataille de juin dans le domaine des opinions et des idées, et ils se rattachent à cette campagne opiniâtre qui fut suivie, avec des alternatives si diverses mais avec un succès si incontestable, de 1848 à 1851, à la tribune et dans les salons, dans les livres et dans la presse quotidienne, contre

(1) *Etudes morales et littéraires* (Paris, 1853).

les restes vivaces de l'insurrection vaincue dans la rue, décimée dans sa milice, mais survivant dans une portion de la minorité législative, et dominant le présent qui lui échappait par les chimériques terreurs de l'avenir.

On reproche à ces luttes entre le bon sens et la folie, dans les pays libres, de renaître sans cesse d'elles-mêmes et de durer toujours ; et parce qu'elles durent, les âmes timides croient à l'inévitable triomphe du mal, comme si la lutte entre le bien et le mal n'était pas aussi vieille que le monde, et comme si la victoire de l'un sur l'autre n'était pas, grâce à Dieu, le fond même de l'histoire de l'humanité. Et aussi bien, nous l'avons vu, quand Dieu met aux prises dans une rencontre mémorable le génie du bien et celui du mal, quand il intervient, comme dit le poëte, parce que le nœud à trancher réclame l'emploi de son infaillible épée, Dieu frappe alors un coup qui laisse sa trace et que l'écho des âges répète. Telle fut la bataille de juin. On parlera longtemps, sous le toit du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier, de cette répression terrible qui aurait pu être une vengeance, qui ne fut qu'une justice. Le peuple s'en souviendra, quoi qu'on fasse, et il n'est pas permis de contester que ce souvenir n'ait été déjà, de 1848 à 1851, la plus réelle force du pouvoir en France. La bataille de juin est une de ces leçons que le canon proclame et que l'épée grave dans la mémoire du peuple. En politique, les hommes ne se repentent guère ; ils se souviennent.

Après le travail de Dieu, celui de l'homme. Après juin, c'est l'honneur de cette époque, la France est restée libre, maîtresse de sa destinée, et elle a continué l'œuvre de la résistance pacifique, un moment interrompue par la guerre. Qui donc a manqué à son devoir ? Parmi les amis de l'ordre, et on peut dire que c'étaient alors tous les partis honnêtes,

ceux qui avaient servi la royauté constitutionnelle en l'appuyant, ceux qui l'avaient combattue croyant la servir, ceux même qu'une intelligence moins éclairée, suivant nous, des vrais besoins de notre pays poussait dans ces rangs solitaires et chimériques du parti républicain ; — mais parmi ces amis de l'ordre, sous quelque forme qu'il fût réalisé ou rêvé, qui a manqué à son devoir? Personne. Et quand le prince de Broglie écrivait, au mois de septembre 1848 :

« ..... Depuis le droit divin, en passant par le droit du » sabre, jusqu'à celui de la sanction populaire, nous avons » essayé de tous les principes qui peuvent agir sur la con- » science ou l'imagination des hommes..... Depuis l'homme » miraculeux du 18 brumaire jusqu'à tant d'hommes émi- » nents qui ont entouré le berceau du gouvernement de » Juillet, la Providence, après nous avoir donné le génie, » nous a prodigué le talent. A ces forteresses si savam- » ment élevées, à ces bons capitaines, qu'a-t-il manqué? » Disons-le : une armée qui sût rester sous les armes. Il » nous a manqué ce qui fait les bonnes troupes : l'union, » la patience et la persévérance. Par un juste jugement, » lois et chefs, aujourd'hui tout a disparu; il ne nous reste » plus que nous-mêmes. Vainement demandons - nous » encore, pour nous tirer d'embarras, des institutions et » des hommes : il ne nous en sera plus donné. A la profon- » deur où notre sol est remué, la force végétale qui produit » les grands arbres est épuisée. Mais il nous est permis d'es- » pérer encore dans la ressource de l'énergie personnelle » des citoyens. Si cette épreuve ne suffisait pas pour former » chez nous ces qualités viriles du caractère, nécessaires à » un peuple libre, il faudrait se voiler la tête pour ne pas » voir sombrer dans l'abîme le vaisseau qui porte la liberté » de la France et sa fortune ; »

quand M. Albert de Broglie parlait ce noble et éloquent langage, peut-être croyait-il que ses conseils iraient se perdre dans cette immense confusion qui contredisait ou couvrait sa voix. Voyez pourtant. De tous ces hommes que le jeune écrivain essayait de rallier pour la défense de la société, sauvée d'hier et qui semblait condamnée à périr demain, aucun ne manquait à l'appel : gardes nationaux, journalistes, propriétaires, électeurs, aucun ne faisait défaut. Dans cette grande association solidaire qui se formait spontanément pour le salut de tous, pas une défaillance, pas un refus de service, pas un manquement sérieux pendant plus de deux ans. Les uns, à la première réquisition, prennent le fusil ; les autres la plume ; — celui-ci donne son argent, celui-là son vote. *Deux mois de misère au service de la république !* avaient dit les démocrates au début de la crise. Deux ans de souffrances au service de l'ordre ! disaient les propriétaires et ils tenaient parole ; et ils descendaient dans la rue, et ils couraient au scrutin pour la défense d'un régime qu'ils n'aimaient pas, mais qui représentait pour eux, sous une forme périssable, l'indestructible nécessité d'un pouvoir public. On sait le mot de ce député ultra-royaliste qui disait en 1815 : « On m'accuse de n'être pas pour la Charte constitutionnelle. On a bien tort. Je suis toujours à cheval sur cette Charte, — il est vrai que c'est pour la crever. » La Constitution de 1848 ne valait pas, tant s'en faut, la Charte de 1814. Ceux qui l'avaient inspirée s'en défiaient, ceux qui l'avaient subie la défendaient, sans amour, sans foi, mais sans arrière-pensée de la détruire. « Les » hommes, dit le prince de Broglie, mesurent volontiers la » valeur des choses par leur durée. Du moment qu'on sent » en soi plus de vie que dans les institutions, on se préfère » assez légitimement à elles, et les intérêts privés qui ont

» survécu à beaucoup d'intérêts publics prennent de leur » importance relative une idée très-exagérée. Cette instabi- » lité lasse et dessèche.» Les honnêtes gens, en 1848 et 1849, ne se lassèrent pas ! Placés sous cet abri chancelant qu'on appelait une Constitution nouvelle et qui semblait une vieille ruine, — les honnêtes gens ne furent ni rebutés ni découragés, et ce fut leur mérite, pendant cette épreuve, de tourner en bien les instruments détestables auxquels la loi condamnait leur action, de retrouver la vie et la prospérité du pays dans cette légalité meurtrière.

Qu'était-ce autre chose, en effet, cette Constitution de 1848 dont M. Albert de Broglie fait une analyse si lumineuse et si saisissante; — qu'était-ce autre chose qu'un immense piége que l'esprit démagogique, trop facilement écouté, avait tendu aux deux grands pouvoirs de l'État, le législatif et l'exécutif, qu'elle plaçait face à face dans un antagonisme à la fois ridicule et périlleux? Et cependant le parti de l'ordre en fit sortir, pendant deux ans, le bon accord de ces deux pouvoirs (ce fut leur honneur à tous les deux), et ce bon accord commença le salut de la France.

Qu'était-ce autre chose, cette liberté illimitée de la presse, qu'une prime donnée à la licence des écrits et à la corruption des âmes? Et cependant le parti de l'ordre en fit sortir l'éclatante lumière qui éclaira l'abîme et le fit voir aux plus incrédules.

Qu'était autre chose, le suffrage universel tel qu'il fut d'abord organisé, qu'une sorte d'invasion confuse et tumultueuse de tout un peuple dans le domaine jusqu'alors réservé de la politique? Et cependant le parti de l'ordre en fit sortir, au 10 décembre, la présidence d'un prince et la consécration d'une sorte d'hérédité monarchique ;—après le 10 décembre, la majorité la plus énergiquement conservatrice et la plus

manifestement royaliste, malgré la fatale diversité des nuances, qui eût jamais siégé dans une assemblée française.

C'est ainsi que de tous ces instruments de perturbation et de ruine qu'on avait forgés contre elle, la France de 1848 et de 1849 faisait des instruments d'ordre et de salut; et je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire des révolutions un autre exemple d'une situation aussi compliquée et aussi tendue, aussi délicate et aussi critique, et qui ait exigé pour y suffire autant d'habileté et de courage, de résignation et de fermeté, de décision et de mesure, d'éloquence et de finesse que n'en déploya le grand parti auquel la France avait confié sa fortune. Était-ce donc une société sans espoir? Était-ce une nation usée et abâtardie? Était-ce un pays perdu que celui où de pareils dangers suscitaient de pareils efforts, ralliaient de pareils dévouements, révélaient de pareilles ressources?

Je sais bien ce qu'on peut dire; et l'honnête livre du prince de Broglie, ce livre qui a ranimé en moi cette admiration rétrospective pour la noble attitude de mon pays pendant la plus dangereuse crise qu'il ait traversée depuis soixante ans, — ce livre pourtant révèle à chaque page, à travers la confiance d'une âme courageuse, les anxiétés d'un esprit sérieux aux prises avec des difficultés redoutables. Je sais donc bien ce qu'on pouvait dire : puisque tant d'efforts, d'intrépidité, de talent, d'habileté, d'éloquence, de sacrifices de tout genre aboutissaient fatalement à l'abîme, puisque la Constitution était condamnée, la loi sans force, la légalité impuissante ou funeste, ce n'était pas le parti de l'ordre tout seul qui pouvait sauver la France. Il y fallait autre chose. Soit ! Je ne discute pas une pareille question. Passons donc! Le parti qui a pendant deux ans lutté, de concert avec le gouvernement, pour la défense de l'ordre public, qui a

sauvé la propriété du socialisme, qui a sauvé les finances, qui a sauvé la paix, qui a sauvé l'armée, qui a sauvé Rome, — ce parti qui avait tout sauvé, n'aurait pu sauver la France de la crise de 1852 ! Soit ! Quand le malade se croit sauvé par une saignée, à quoi bon lui prouver qu'il aurait pu l'être par un purgatif? Laissons donc cette question. Ce que j'ai voulu établir, c'est que la France était de taille à lutter contre le désordre, c'est qu'elle a lutté, c'est qu'elle a vaincu; c'est qu'elle a tourné en bien tout ce mal qu'on a voulu lui faire, c'est qu'elle a été grande par son courage, par sa patience, par sa raison. Et quel est donc le pouvoir qui, placé à la tête d'une grande nation, s'offenserait qu'elle fût l'objet d'un pareil éloge? quel est le gouvernement qui aimerait à montrer, dans le peuple qu'il se serait donné mission de régir, une troupe d'enfants révoltés qu'il faudrait châtier? « Depuis la vieillesse de Louis XIV jusqu'à la révolution » française, écrit madame de Staël, l'esprit et la force ont » été chez les particuliers, et le déclin dans le gouverne- » ment (1). » Si cela n'a été vrai que jusqu'en 1814, j'y souscris de tout mon cœur; je veux bien croire que les gouvernements ont profité depuis cette époque, qu'ils profitent encore des leçons du passé. La France les a payées assez cher. Mais si je ne crois pas à la décadence des gouvernements, je ne crois pas à celle de la France, et c'est contre ce dénigrement systématique et intéressé de mon pays que je me révolte et que je proteste.

M. Albert de Broglie est un esprit éminemment libéral. Il n'est pas un converti; il est un croyant. Il croit à la liberté politique, il a foi dans le triomphe des principes de 89, une foi ancienne malgré sa jeunesse; mais en même temps il se

(1) *Considérations sur la révolution française*, tome III, page 158.

trouve naturellement engagé, par tempérament, par conviction, dans toutes les voies sérieuses qui mènent au rétablissement du principe d'autorité sur une base solide et respectable. Son livre le prouve bien. Il n'y avait là ni conversion, comme on l'a dit (1), ni *meâ culpâ;* il y avait l'effort naturel d'un honnête esprit vers toutes les chances offertes au salut public. Certes le prince de Broglie était assez jeune en 1848 pour avoir quelque chose à apprendre. Nous tous, qui l'avions précédé de quelque vingt ans dans la vie, nous avons vu, à cette époque, grossir d'une manière inattendue le trésor de notre expérience. Mais cette sagesse qu'on acquiert au contact des révolutions populaires est une chose qui a besoin d'être contenue; il ne faut ni abuser de l'expérience qu'on a acquise à ses dépens pour la faire payer au voisin, ni demander à la liberté d'un grand peuple la rançon des terreurs qu'on a éprouvées au spectacle momentané de sa licence. Si c'est là ce qu'on appelle se convertir, c'est une conversion qui coûte trop cher. Le monde est plein de ces gens toujours prêts à mettre le pied sur le prochain en se frappant la poitrine. J'aime mieux un philanthrope même relaps, et un libéral impénitent.

En politique, rien de moins libéral que le dénigrement. Il faut estimer les hommes pour les gouverner; il faut aimer son pays pour le comprendre. Ceux qui commencent par calomnier l'esprit et le caractère d'une nation finissent toujours, si cela dépend d'eux, par la livrer au despotisme. On tue son chien en le disant enragé. On asservit un peuple en le proclamant indigne de la liberté. Je sais, quand il s'agit de régler le sort des hommes, qu'il faut se garder de

(1) M. de Pontmartin, dans un spirituel article de l'*Assemblée Nationale* du 18 juin.

l'excès dans l'estime comme de l'exagération dans la défiance.

> Sur quelque préférence une estime se fonde,
> Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde...

Mais Alceste, qui est un excellent personnage de comédie, serait un détestable politique. Dieu nous garde de ces censeurs impitoyables de l'humanité! C'est au pouvoir qu'ils visent, par-dessus la tête du peuple. Laissez tourner la chance, vous les retrouverez aux premières places. L'ambitieux avait pris le masque du misanthrope; Alceste sera conseiller d'État. Oh! que madame de Staël, qu'on me pardonnera, je l'espère, de citer plus d'une fois en parlant de l'œuvre de son petit-fils, — que madame de Staël a encore raison quand elle nous dit : « Le pouvoir est la sauve-garde » de l'ordre, mais il en est aussi l'ennemi par les passions » qu'il excite. Réglez-en l'exercice par la liberté publique, » et vous aurez banni ce *mépris de l'espèce humaine* qui met » à l'aise tous les vices et justifie l'art d'en tirer parti (1)... »

Cette société française qu'on disait perdue en 1848, et qu'on a tant calomniée depuis, savez-vous pourquoi elle a résisté? Le gouvernement avait péri; la société survivait. Une bande de réformateurs s'était rué sur elle, l'injure à la bouche, la carabine au poing, les poches pleines de programmes socialistes. Quelle était la force de la société française contre cette invasion réformatrice? C'est qu'elle n'avait plus besoin d'être réformée; c'est qu'après la grande réformation politique de 1789, il n'y avait plus rien à amender sérieusement dans l'organisation sociale du pays; c'est que la folie seule ou le crime pouvaient le tenter alors; et

(1) *Considérations sur la révolution française*, tome III, page 351.

le crime a beau faire : il peut couvrir le sol de ruines et l'abreuver de sang ; il ne fonde rien. En 1848, quand les réformateurs se sont mis à l'œuvre, la société s'est d'abord laissé faire : il a été matériellement impossible de l'entamer. « Les auteurs de la Constitution, écrit le prince de Broglie, ont fait de leur mieux pour trouver dans la société que la monarchie leur léguait quelques priviléges à détruire, quelques chaînes à briser, et pour inscrire en tête de leur œuvre quelques droits jusque-là inconnus ; en un mot, pour que la nouvelle Constitution pût avoir *sa Déclaration des Droits de l'Homme* et sa nuit du 4 août. Par malheur, pour abolir des priviléges, il faut qu'il en existe, et pour affranchir un peuple il faut qu'il soit asservi. Or, il s'est trouvé, en cherchant bien, qu'en fait de priviléges tout se réduisait en France à quelques garanties de capacité et d'intérêt social dont personne n'imaginait de se faire un droit à son profit..... Hors de là, les amateurs les plus déterminés de l'égalité *venaient se rompre la tête contre le droit de propriété, roc indestructible et sans fissure.....* » C'est ainsi que la société française a résisté d'abord aux tentatives du socialisme théorique et réformateur, par son propre poids, par sa masse, pour emprunter la métaphore du jeune écrivain, *mole suâ stat* ; elle a résisté parce qu'elle était une société à la fois nouvelle et définitive, née d'hier, mais née viable, avec toutes les conditions de la vie, de la durée et de la puissance. Telle est, il faut bien en prendre son parti, la société française que la révolution de 1789 a créée. La révolution de 1789 avait tout fait. Celle de 1848 était condamnée à faire le mal ou à ne rien faire du tout, au ridicule ou à l'horrible, à l'impuissance ou à la terreur, à la parodie ou à l'attentat. Il fallait ou laisser la France poursuivre tranquillement sa destinée libérale dans les voies ouvertes par

la sagesse de nos pères il y a soixante ans, — il fallait cela, ou livrer la bataille de juin.

M. Albert de Broglie a un sentiment profond de cette puissance civile de la société française, et il est en même temps un partisan très-résolu de cet avenir libéral que la révolution lui a ouvert dans l'ordre politique. Même à travers la fumée des bivouacs de la guerre civile, même derrière les nuages tour à tour sombres ou sanglants que la catastrophe de 1848 amoncèle, M. de Broglie entrevoit cet avenir, et il y fixe les yeux avec un retour plein de regrets, de mélancolie et d'espérance :

« ..... Deux pouvoirs absolus, très-différents l'un de l'au-
» tre assurément et semblables par un point seul, le hideux
» despotisme d'une assemblée, la glorieuse autorité d'un
» grand homme, ont pu à deux reprises tout absorber en
» eux-mêmes, et offrir en échange au pays, pour toute ga-
» rantie, l'un l'énergie de ses convictions révolutionnaires,
» l'autre la sagesse de son génie. La France, terrifiée ou sé-
» duite, abattue ou enthousiaste, a pu se laisser faire en si-
» lence. Dès le lendemain de 1793 ou de 1814, délivrée de
» Robespierre ou privée de Napoléon, elle redemandait à
» un mécanisme constitutionnel plus ou moins habile l'ac-
» complissement de ses vœux les plus chers. Une réaction
» triomphante a pu, dans la Chambre exaltée de 1815, rê-
» ver un instant la reconstruction de l'ancien régime; des
» comédiens de bas étage ont pu, hier encore (en 1848), se
» grimer le visage pour reproduire plus exactement les hé-
» ros de la Convention. Ces reproductions malheureuses
» ont à peine ému la France; — mais toutes les fois que la
» liberté véritable, la liberté légale et modérée, dont la mo-
» narchie constitutionnelle était la plus haute, mais non
» pas la seule expression possible, a reparu après une

» éclipse temporaire, la France l'a toujours saluée comme
» une amie ancienne et regrettée. Son retour a toujours eu
» l'air d'une résurrection glorieuse et non d'une restaura-
» tion surannée. Les doctrines de 1789, prises dans leur vé-
» ritable acception, forment donc une sorte de foi politique
» qui survit aux faiblesses des apôtres et aux égarements
» des disciples. C'est une terre promise dont l'image ne pé-
» rit pas. Beaucoup de nos pères ont pu mourir au désert
» en désespérant de l'atteindre; moins excusables qu'eux,
» nous avons pu mériter de la perdre et de la pleurer dans
» l'exil. Cependant elle existe, nous le savons, car nous
» avons goûté sa paix : son souvenir vit au fond des cœurs,
» et le malheur passe sans l'effacer.

J'ai voulu terminer par cette citation remarquable les réflexions que m'a suggérées la lecture du livre de M. le prince de Broglie, parce que cette citation résume en quelque sorte l'esprit général dans lequel le livre est conçu, et parce qu'elle donne en même temps une idée de la manière et du style de l'auteur. Quant à l'esprit, on se plaît à retrouver dans l'âme du jeune écrivain, sur ses lèvres et sous sa plume les nobles traditions du foyer paternel, et on aime à se dire qu'elles ne seront plus séparées d'un nom si justement illustre et si universellement respecté. On aime aussi à encourager dans un jeune cœur ces espérances libérales qui, pour avoir été trompées bien souvent, ne continuent pas moins de compter parmi les plus légitimes aspirations de l'esprit humain. *Merses profundo, pulchrior evenit!...* Oui, noyez-les dans les larmes et dans le sang des générations, comme tous les partis extrêmes l'ont essayé depuis soixante ans. Proscrivez-les, si vous l'osez ; découragez-les, si vous le pouvez ;— ces nobles espérances refleurissent tôt ou tard dans le cœur des hommes. Le vent des tempêtes politiques les arrache en

vain au flanc de l'abîme où la tourmente les avait jetées; elles y laissent leur germe, et ce germe c'est l'avenir. Tout le monde cependant nous crie que les Français ne sont pas faits pour la liberté politique. Mais qui oserait soutenir cela, quand le préambule de la Constitution de 1852 elle-même dit le contraire? Ne prévoit-elle pas le cas d'un complément de liberté publique qu'autoriserait l'apaisement des passions? Qui donc a le droit en France d'être moins libéral que la Constitution de 1852? Qui a le droit de fermer devant elle un avenir que cette Constitution réserve? Oh! satisfaites sur cette France *ingouvernable*, comme vous l'appelez avec tant d'inconséquence, après qu'elle a donné 7 millions de voix à la dictature en 1851, 8 millions de suffrages à l'Empire en 1852; — satisfaites sur elle vos rancunes réactionnaires! Calomniez son passé, oubliez ce qu'elle a fait pour rendre le présent possible; mais n'écrivez pas, sur le seuil de ce règne qui commence, l'inexorable anathème du poëte italien. Ne dites pas qu'il y faut laisser toute espérance; et si vous êtes convaincus plus sérieusement que nous ne le sommes de cette prétendue inaptitude de la France à la liberté politique, relisez ce que l'auteur des *Considérations sur la révolution française* écrivait, il y a quarante ans, à propos d'un peuple voisin qu'il est de mode de nous opposer aujourd'hui, pour nous écraser sous le parallèle : « Qui aurait » pu croire, dit-il, il y a moins de deux siècles, que jamais » un gouvernement régulier pût s'établir chez ces factieux » insulaires? On ne cessait alors, sur le continent, de les » en déclarer incapables. Ils ont déposé, tué, renversé plus » de rois, plus de princes, plus de gouvernements que le » reste de l'Europe ensemble; — et cependant ils ont enfin » obtenu le plus noble, le plus brillant et le plus religieux » ordre social qui soit dans l'ancien monde. Tous les pays,

» tous les peuples, tous les hommes sont propres à la li-
» berté par leurs qualités différentes; tous y arrivent ou y
» arriveront à leur manière... »

J'ai dit l'esprit du livre de M. de Broglie. Quant à sa valeur littéraire, il aurait fallu, pour en donner une idée plus exacte, faire aussi une analyse plus complète des importants essais dont ce recueil se compose. S'il s'agit de caractériser simplement la manière et le style de l'auteur, quelques pages y suffisent. Je ne sais personne, en effet, qui sacrifie moins à la curiosité du lecteur et qui suffise davantage à son attention. On dirait que M. de Broglie a le dédain des agréments du style, non qu'il s'en prive, mais il ne les accepte qu'à bonnes enseignes, pour ainsi dire, et quand ils lui servent à prouver quelque chose. Sa manière se résume plutôt dans une certaine dialectique animée, d'un tissu serré, d'un dessin sévère, avec une sorte de familiarité noble et incisive, quelque chose d'oratoire, de logique et d'abstrait tout ensemble. Le tout donne l'idée d'un vrai talent, et s'appelle aussi du mérite, un mélange de vivacité et d'honnêteté, de conviction sérieuse et de candide esprit. Je recommande à ceux qui voudraient trouver dans un petit nombre de pages la réunion de toutes ces qualités, de lire le morceau consacré aux *dernières réformes de l'instruction publique* (juin 1852). Ce morceau, qui est entièrement inédit, me semble un chef-d'œuvre d'argumentation, et il est, ce qui ne gâte rien, profondément juste et vrai. La critique littéraire, dans le livre de M. de Broglie, n'est pas traitée avec moins de soin et moins de succès que l'économie sociale. Tout le monde a lu sa brillante et sévère étude sur les *Mémoires d'outre-tombe.* Et quant à la troisième partie du livre, qui est consacrée à la philosophie religieuse, — tout le monde voudra relire l'essai qui est intitulé : *le Moyen Age et l'Église catholique.*

La raison publique n'a pas eu depuis cinq ans, sur le terrain de ces controverses délicates où celui qui apporte la passion perd l'autorité et où le talent même ne la donne pas tout seul, — la raison publique n'a pas eu, je crois, dans ces graves questions un interprète à la fois plus vif, plus religieux, plus éloquent et plus convaincu; et sa conviction mérite de passer dans tous les cœurs! Que ce vœu soit aujourd'hui mon dernier mot sur le prince de Broglie. Mais que cet essai si remarquable ne soit pourtant pas son dernier écrit.

XVIII

Le Gouvernement des Bourbons.

— 10 JUILLET 1853. —

J'ai eu déjà l'occasion de relever dans l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Lamartine, la sagacité incomparable avec laquelle il apprécie les causes de ce grand événement (1) et j'y persiste; personne n'a mieux vengé qu'il ne l'a fait, des calomnies qui ont assiégé son retour, la race auguste qui rendit à la France, en 1814, la paix et la liberté; personne n'a mieux jugé les hommes et les choses à ce début orageux, ni mieux dégagé le vrai du faux sur ce point délicat de notre histoire contemporaine. Mais arrivé au terme de l'ouvrage (2), il m'est impossible de n'être pas frappé de cette disproportion extraordinaire entre les parties principales dont il se compose, les unes qu'une sorte de complaisance de l'auteur a amplifiées au delà de toute mesure, les autres qu'il a écourtées jusqu'à la sécheresse: ici, un vestibule magnifique, sous un portique savamment construit, tout rem-

(1) *Voir* le premier chapitre de ce volume.
(2) Les 7e et 8e volumes (Paris, 1853).

pli d'air, d'espace et de lumière; là, une maison de chétive apparence, mal éclairée et mal distribuée; — une façade ambitieuse à une construction inachevée.

Mais n'est-ce pas, dira-t-on, le fait de la Restauration elle-même, si, à son début, elle est si brillante, si elle s'affaiblit en avançant, et si elle meurt dans la violence aveugle et impuissante? Je n'accepte ni pour elle, ni pour nous, ni pour M. de Lamartine, cette explication des défauts de son livre. La Restauration jugée, non-seulement dans les causes qui la rendirent un moment si populaire, et dans les fautes qui précipitèrent sa fin désastreuse, mais dans toute cette période intermédiaire qui fut si utilement agitée, si sagement libérale, si habilement prudente, période féconde qui vit éclore l'esprit public en France, qui émancipa la littérature, l'histoire, le théâtre, l'industrie, l'instruction publique, communiqua son essor à la poésie, donna une armée à la monarchie, éleva une tribune, marqua les limites d'une Opposition vraiment constitutionnelle et d'une presse vraiment libre, — la Restauration, dis-je, jugée dans cette série de ses bonnes œuvres, fut une grande époque, et elle méritait peut-être de sortir plus sérieusement vivante de ce splendide berceau que l'auteur des *Harmonies* avait construit pour elle avec tant d'art, d'intelligence et d'amour.

Je le sais bien! une fois qu'on est entré dans cette histoire de la Restauration et qu'on a franchi ce seuil de marbre et d'or où M. de Lamartine accueille, en 1814, le sourire aux lèvres et la lyre à la main, l'antique race de nos rois, — une fois qu'on est entré dans la maison et qu'on s'est assis au foyer où chauffe, pour rappeler une expression de Paul-Louis Courier, *la marmite représentative* (« le potage est un milliard, » ajoutait-il); — à ce moment l'historien se sent glacer, la description languit, le grand style replie ses ailes,

le lyrisme s'éteint. M. de Lamartine n'aimait pas Napoléon le Grand, et il lui fait dans le passé une guerre de plume très-ardente, parfois très-injuste ; mais il aimait le drame napoléonien ; il s'y plaisait comme spectateur, il y trouvait son compte comme écrivain. L'éclat de cette fortune se reflétait dans ses tableaux, le retentissement de cette chute avait son écho dans les chants du poëte. Fontainebleau, l'île d'Elbe, « l'aigle qui vole de clocher en clocher, » Waterloo, Sainte-Hélène, quels souvenirs ! quel champ de manœuvres pour la poésie ! quelle source intarissable pour l'amplification ! Mais la Charte et l'article 14, la question préalable et la clôture, les batailles du scrutin et les victoires du premier-Paris, en un mot tout le ménage parlementaire, tout le tracas législatif, que voulez-vous qu'un écrivain, voué au culte de l'histoire pittoresque, tire de tout cela? Aussi M. de Lamartine parcourt, en deux enjambées, les dix années qui s'écoulent de la mort de Napoléon à la chute de Charles X. On dirait que, du jour où cette grande figure a disparu et n'est plus que matière à prosopopée, l'histoire de France n'a plus, pour M. de Lamartine, que la valeur de ces procès-verbaux qu'on lisait à la tribune, au début des séances législatives, au milieu de l'inattention et du bruit.

Je suis peut-être bien exigeant ; mais ces deux volumes de M. de Lamartine qui comprennent, en réalité, toute l'histoire de la Restauration, ne m'ont donné qu'une idée confuse et incomplète du mouvement des partis, de la lutte des opinions, du progrès des esprits, de tout l'ensemble de ce sérieux gouvernement et de cette intéressante époque. Il semble qu'on assiste, du dehors, à quelque grand spectacle, sans le voir. On entend le bruit de la scène, on en a la sensation à distance. Parfois un commentaire inspiré, supérieur, en reproduit l'émotion, en trahit l'esprit, en recompose les in-

cidents, en fait passer devant les yeux l'imprévu et le pittoresque. L'ensemble échappe dans une impression générale pleine de curiosité, de charme et de déception. Telle est l'œuvre de M. de Lamartine dans les deux volumes qui la terminent sans l'achever. Non que je leur refuse le mérite que j'ai déjà signalé dans les précédents. M. de Lamartine ne dit pas tout, soit qu'il l'ait omis, soit qu'il l'ignore; mais il dit supérieurement tout ce qu'il veut dire et tout ce qu'il sait; il connaît surtout très-bien les princes de la branche aînée de la maison de Bourbon, et il continue, quand il parle d'eux, à exercer sur lui-même cette sorte de métempsycose rétrospective qui lui rend, après trente ans, les affections politiques et jusqu'aux idées de sa jeunesse, avec cette sorte de clairvoyance historique qui résulte toujours d'un sentiment vrai. Certes, je ne sais rien qui honore plus M. de Lamartine que cette fidélité à d'anciens souvenirs, mais je ne sais rien non plus qui l'ait plus heureusement inspiré. Il a eu un grand avantage sur bien des gens quand il a voulu parler des Bourbons : il les a connus, il les a aimés.

Quand il ne s'agit que de juger les intentions, cette résipiscence monarchique de M. de Lamartine l'inspire, je le répète, admirablement. Il n'est plus permis aujourd'hui de refuser aux rois qui se sont succédé de 1814 à 1830 sur le trône constitutionnel de France le mérite des bonnes intentions; et pourtant, telle est l'incurable opiniâtreté des préventions politiques, qu'on se sent pris de reconnaissance pour un historien qui peut en apporter les preuves, pièces en main. M. de Lamartine les a recherchées avec plus de soin qu'il n'en donne d'ordinaire à des études de ce genre, et il les a trouvées. Toutes n'ont pas, il est vrai, la même importance; et, par exemple, je ne voudrais pas prendre au pied

de la lettre le récit que l'auteur, sur la foi de je ne sais quelle confidence, nous donne de la scène qui précéda, au palais de Saint-Cloud, en juillet 1830, la signature des ordonnances. Le pittoresque, ici, a un faux air de mélodrame qui vous déroute; la vérité se confond dans l'invraisemblance. La signature des ordonnances de juillet fut un acte déplorablement sérieux; — sous la plume de M. de Lamartine, on dirait quelque scène arrangée pour une tragi-comédie. Mais l'historien a beau faire: les rois font plus sérieusement et plus simplement, même des folies, et il n'y a que les gladiateurs qui se drapent ainsi pour mourir...

« ... Son visage se voila et pâlit sous la contention du » doute. Il écarta la plume, suspendit la signature, irrévo- » cable arrêt de sa destinée rendu de sa propre main. Un » profond silence régna un moment dans le cabinet. Quel- » ques-uns des ministres tremblèrent, quelques autres espé- » rèrent secrètement que le roi, indécis, les soulagerait » lui-même d'une responsabilité qu'ils encouraient par dé- » vouement plus que par conviction. Le roi, la tête appuyée » sur une main dont il se voilait les yeux, comme pour re- » cueillir toutes ses hésitations dans son âme, la plume re- » prise dans l'autre main suspendue et immobile à quelques » lignes du papier, *demeura cinq minutes* dans l'attitude du » doute religieux qui cherche par la pensée à se résoudre; » puis, relevant son front, découvrant ses yeux *et comme* » *attestant le ciel d'un long regard :* « Plus j'y pense, dit-il » avec un accent triste mais consciencieux à ses ministres, » plus je demeure convaincu qu'il m'est impossible de ne » pas faire ce que je fais. » Et il signa, et les ministres con- » tre-signèrent. Le silence ne fut interrompu entre les ac- » teurs de cette grande scène que par le bruit de la plume du » roi sur le papier *et par la respiration qui souleva enfin le*

» *poids de sa poitrine* oppressée par le doute, après un acte
» irrévocable jeté au destin..... »

Avouons-le, toute cette comédie de conscience ne ressemble guère ni à la politique, ni à la vérité, ni à l'histoire. Charles X n'avait pas besoin d'attester si fastueusement le ciel en témoignage de sa conviction. Sa parole de roi et de Bourbon suffisait. Non, ce n'est pas là le style de l'histoire. Mais M. de Lamartine est souvent plus heureux. Son livre abonde en documents inédits d'une valeur incontestable, et qui tous ont pour effet de confirmer, au profit des princes de la branche aînée des Bourbons (M. de Lamartine n'a pas voulu être juste envers les autres), cette réputation d'honnêteté consciencieuse qui est comme l'honneur des vaincus sur le champ de bataille. On peut tout perdre, et tomber du trône; l'estime des hommes survit même à leur soumission. Je recommande, à ce point de vue, cette touchante lettre, monument de son affection et de sa loyauté, que le roi Louis XVIII écrivit au moment des difficultés qui séparèrent le duc de Richelieu et le comte Decazes (tome VI, p. 163). Je signale aussi (dans le VIIe volume) la correspondance du duc d'Angoulême avec M. de Villèle, curieuse à plus d'un titre, et qui précède avec à-propos le jugement que l'historien a porté de ce prince si modeste et si peu connu : ..... « Sa
» modestie, dit M. de Lamartine, ajoutait encore à cette vé-
» nération des soldats pour leur chef. Il ne manquait à ce
» prince, pour être un héros, que l'extérieur et la flamme.
» Il n'en avait pas le visage, mais il en avait le cœur... Élevé
» dans l'exil, comprimé par l'adversité, étranger dans sa pa-
» trie, sa timidité faisait trop douter de lui aux autres et à
» lui-même. Mais une âme probe, une religion humble, un
» esprit juste, le goût et le discernement des bons conseils
» l'élevaient toujours à la hauteur de ses devoirs, — et le

» champ de bataille, en lui enlevant devant l'ennemi l'hé-
» sitation qu'il avait devant ses amis, le montrait à ses sol-
» dats ce qu'il était, un prince fait pour être le premier sol-
» dat de la Couronne. » — Voilà certes une noble page et un beau portrait!

M. de Lamartine absout les intentions; il essaie aussi quelquefois de justifier et de glorifier les actes. Il y réussit souvent. La Restauration a de belles pages; et, sans parler de ce mouvement général qu'elle imprima aux intelligences, mouvement qu'elle a trop redouté peut-être mais qu'elle a servi, la Restauration a fait de grandes choses. Elle a maintenu l'unité et la nationalité de la France jusque sous les serres de l'occupation. Elle a, en quelques années, sauvé les finances d'un désastre qui pouvait paraître irréparable. Elle a pratiqué avec honneur de solides alliances, et elle a fait avec succès des guerres politiques, les plus difficiles de toutes. Elle a remis un trésor où l'invasion avait laissé le vide. Elle a reconstitué une armée royaliste avec les débris des phalanges impériales. Enfin elle a appris au pays, même en s'en défiant, la pratique de la liberté constitutionnelle; et elle a fait, d'une main toujours avare et parfois violente, mais elle a fait pourtant l'éducation de la presse quotidienne. Je loue, comme on le voit, la Restauration non-seulement du bien qu'elle a fait avec préférence et avec goût, mais de celui qu'elle a laissé faire, en ne l'aimant pas.

Je sais que la passion raisonne autrement; et si j'employais pour apprécier la Restauration le procédé palingénésique qui a réussi à M. de Lamartine, si je me reportais au temps où je la jugeais avec mes idées de vingt ans, j'en parlerais peut-être d'une tout autre manière. C'était la mode alors de la dénigrer sans la juger; on la combattait non par conviction, mais par instinct; on conspirait par engoue-

ment. A vingt ans, tout le monde veut être à la mode. Toute la jeunesse était alors de l'Opposition. Mais quel est donc l'esprit qui ne change pas après de si longues épreuves? Qui ne revient, avec plus ou moins de rigueur, sur ces impressions premières que nous recevons de la vie publique avec une vivacité si soudaine, si peu réfléchie et si trompeuse? Qui ne fait, en lisant l'histoire, son examen de conscience ? L'histoire du passé qu'on a vu, où on a été témoin, peut-être acteur, c'est celle-là surtout qui provoque chez les esprits sérieux et dans les consciences honnêtes cette révision salutaire, — et pour ma part je rougirais aujourd'hui, à la distance où nous sommes de la Restauration et dans cette perspective plus lumineuse où elle se révèle, — de juger, dis-je, ce sérieux gouvernement avec des lambeaux de phrases rapportés de la rhétorique, avec des convictions ramassées dans les cabinets de lecture ou dans les conciliabules de *carbonari !*

Dans le passé toutefois, s'il y a des impressions que la conscience mieux informée désavoue, il en est d'autres qu'elle justifie. S'il est des opinions qu'elle rejette, il est des convictions qu'elle garde. La jeunesse n'est pas toujours l'époque des illusions. Outre que la vieillesse a aussi les siennes, le cœur qui bat si fort dans une jeune poitrine est souvent un bon guide, même s'il nous emporte; il nous passionne parfois sans nous tromper. De ces impressions que le spectacle de la Restauration nous causait, il y a trente ans, il faudrait donc faire deux parts aujourd'hui, l'une pour les amender, l'autre pour les absoudre. Et pour ma part, je ne voudrais ni glorifier sans réserve la génération qui s'agitait de 1820 à 1830 avec l'ardeur un peu inconsidérée du jeune âge, — ni l'humilier par un *meâ culpâ* sans vergogne et sans dignité. Au fait, nous avions grand tort quand

nous ressentions et quand nous essayions de propager cette répugnance aveugle qu'inspirait à quelques-uns la personne des princes qu'un bienfait du ciel rendit alors à la France. Nous nous donnions tort, et par ce dénigrement systématique qui dénaturait tous les actes du pouvoir, et par cette méfiance secrète qui accueillait tous les succès de notre armée, et par cet engouement qui suivait, sur la rive espagnole, les malencontreux réfugiés de la Bidassoa, et par ce goût fatal pour les conspirations et les conspirateurs dont M. de Lamartine a fait, en quelques lignes d'une curieuse importance sous sa plume, une justice si sommaire et si complète :

« Les procès et les supplices continuèrent, dit-il, à cons-
» terner et à ensanglanter pendant plusieurs mois les pro-
» vinces de l'ouest et de l'est de la France et à dévorer des
» victimes obscures, pendant que les chefs des ventes, des
» comités insurrectionnels et des sociétés centrales de Pa-
» ris coupaient par le mystère les fils de complicité qui pou-
» vaient remonter jusqu'à eux, défiaient audacieusement
» les accusations, et s'indignaient du haut de la tribune de
» soupçons qu'ils renvoyaient à la calomnie... Cette hypo-
» crisie de légalité et d'innocence que les principaux mem-
» bres de ces conspirations occultes affectaient à la face du
» gouvernement de la France et de la postérité *corrompait*
» *la conscience de la jeunesse libérale et la liberté même.* Les
» hommes qui se masquent se dégradent du plus noble at-
» tribut de la vérité, la franchise. La plupart de ceux qui
» trempèrent alors dans ces sourdes machinations des sec-
» tes souterraines y contractèrent des habitudes de dissi-
» mulation... qui sont le contraire du véritable civisme. La
» liberté, qui est une vertu, veut être servie par des vertus
» et non par des vices. — Les chefs et les députés des ven-

» tes de Paris... agitaient stérilement leur patrie en cachant
» la main qui remuait les sectaires... — Ils creusaient de
» leurs propres mains les catacombes où des conjurés,
» plus pervers et plus radicaux, *devaient ensevelir leurs tra-*
» *mes contre la liberté elle-même;* ils formaient les cadres,
» ils recrutaient les camps des conspirations, *ces crimes et*
» *ces lâchetés des gouvernements libres...* »

Certes, après cette pénitence que M. de Lamartine nous inflige, nous aurions mauvaise grâce à rien ajouter. Rien ne manque à la vérité de ce tableau ni à l'équitable rigueur de cette remontrance. Combien de jeunes gens d'alors sur qui retombe aujourd'hui le reproche de cette immense duperie qu'ils avaient sinon pratiquée, du moins acceptée en allant chercher le mot d'ordre des sociétés secrètes! M. de Lamartine a raison, les gouvernements ont rarement à redouter les associations où ils sont toujours plus ou moins représentés par leur police. C'est la liberté qui périt tôt ou tard « dans ces catacombes » où l'obéissance passive est la première loi, dont le but est le secret des meneurs, dont la solidarité s'éclipse au premier danger... *quæque ipse miserrima vidi!...*

Tels étaient donc les torts de beaucoup d'entre nous. Maintenant je voudrais qu'on me permît de mettre au compte d'un sentiment plus patriotique et plus vrai bien de nobles actions, bien d'utiles efforts, bien de sérieux travaux, bien de courageuses résistances qui ont rempli l'histoire de la jeunesse française pendant cette période. Ce sentiment vrai qui possédait notre génération, c'était le goût de la liberté constitutionnelle. Nous avions donné, comme dit encore Paul-Louis Courier, *donné en plein* dans la Charte de 1814, nous y avions foi; nous voulions la fin, en nous trompant quelquefois sur les moyens. Mais qui ne se trom-

pait pas alors ? La plus grosse erreur est encore celle qui a perdu la monarchie. Celui des deux partis qui se trompait le plus, c'est apparemment celui qui a péri. Non que le mauvais succès d'une cause en soit toujours la condamnation. Mais dans ce combat engagé entre l'esprit constitutionnel et ce qu'on appelait spirituellement alors l'*esprit rentré*, c'est-à-dire l'esprit d'absolutisme rétrograde, — la jeune génération avait pour elle le droit, l'histoire, la possession, le succès, le raisonnement, les serments.... C'était bien quelque chose. Et aussi voyez : parce que la Restauration était suspecte d'arrière-pensée inconstitutionnelle, tout tournait contre elle, même le bien. Je n'aimais pas alors, pour ma part, et je n'aime pas davantage aujourd'hui l'expédition d'Espagne de 1823 ; et n'en déplaise à M. de Lamartine qui nous dit : « A la Chambre des Pairs, les hommes d'Etat qui » n'avaient pas eu un murmure contre les envahissements » armés, contre les conquêtes sans prétexte et contre les » guerres sans fin de Napoléon, dont ils avaient été les ins- » truments et les conseils, les Daru, les Molé, les Talley- » rand, les Pasquier, les Barante, les Ségur, tous débris de » l'Empire, recueillis par la Restauration, mais ligués pour » l'arracher aux royalistes, protestèrent seuls avec plus ou » moins d'audace contre une guerre qui n'avait pour motif » aucune ambition, qui était précédée des appels les plus » longanimes à la conciliation et à la transaction des par- » tis en Espagne, et qui proclamait d'avance, sinon l'invio- » labilité des anarchies, du moins l'inviolabilité du trône » et de la nation espagnole ; » — oui, n'en déplaise à M. de Lamartine, je suis encore, après trente ans, de l'avis des Daru, des Molé, des Talleyrand, des Pasquier, des Barante et des Ségur, contre les *passions folles et téméraires* (c'est le mot du prince de Talleyrand) qui déjà fourvoyaient la Res-

tauration ; mais enfin, à côté de la grande habileté, celle qui sait prévoir, celle qui a la vue longue et qui n'escompte pas ses succès pour le profit du quart d'heure, il y a la petite habileté, celle qui suppute un succès immédiat et certain ; et M. de Lamartine a peut-être raison quand il croit que l'expédition d'Espagne donnait une armée aux Bourbons. « L'alliance de la famille royale, de l'armée et de la nation » parut enfin scellée pour la première fois par la politique, » par l'opinion et par la gloire. » Trompeuse apparence ! Cela même tournait contre le gouvernement de la Restauration ; voici pourquoi :

La Restauration a fait trois grandes expéditions militaires en quinze ans, assez pour défrayer la gloire de deux règnes ; car ces campagnes furent habilement préparées, vivement conduites, très-honorables pour l'armée française, chefs et soldats. De ces trois expéditions pourtant, une seule a véritablement profité à la Restauration, celle de Morée, parce que seule elle parut désintéressée. Les deux autres se confondirent dans la politique du gouvernement, et cette politique, à tort ou à raison, était suspecte. On avait trop l'air en effet de tirer le canon du Trocadéro contre la tribune du Palais-Bourbon ; et quand nos soldats prenaient le fort l'Empereur, on avait trop l'air encore de le prendre sur les libéraux de France plus que sur les Bédouins d'Alger. C'est ce commentaire malveillant, injuste peut-être, de l'esprit public qui diminuait l'importance militaire de ces belles expéditions. La France, soit satiété de gloire, soit fatigue, soit soupçon des coups d'Etat, la France éprouvait alors une sorte d'insensibilité militaire qui la laissait de glace en présence des succès de nos soldats. Je n'exagère pas. Cela s'est vu à d'autres époques. On sait que les barricades de 1648 se dressaient au son des cloches qui célébraient la

victoire de Lens. Celles de 1830 succédaient aux réjouissances qui avaient célébré la prise d'Alger. « Les prospérités militaires, dit Fléchier, laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir enivrant qui l'occupe et la remplit tout entière ; » — et M. de Lamartine dit justement à son tour, en essayant de caractériser cette ivresse imprudente : « Les grands bonheurs donnent aux partis les grandes audaces, et dans les gouvernements d'opinion les grandes audaces entraînent les grands revers. » Le gouvernement de la Restauration, qui essayait de jeter de la gloire au peuple en échange de sa liberté, parce que l'essai avait réussi une fois, n'avait pas compris que tout était changé depuis 1814. Le peuple en France pousse volontiers à bout toutes ses passions, l'une après l'autre, et, une fois assouvi ; il se laisse prendre par un immense dégoût. On l'a vu depuis soixante ans : après la révolution, la guerre ; — après la guerre, l'esprit constitutionnel. La Restauration en fut l'essai ; le gouvernement de Juillet en fut la pratique, toujours loyale, longtemps heureuse, puis avortée dans une catastrophe. A cette passion de la liberté constitutionnelle succède ensuite, en 1848, je ne sais quel goût éphémère de l'aventure et du désordre ; — aujourd'hui la passion du repos à tout prix. Ainsi se résume l'histoire de la France depuis 1789. La vraie politique d'un gouvernement consisterait donc à contenir le pays, mais sans l'inquiéter dans la jouissance de ce qu'il préfère, au lieu de le laisser tomber par l'excès dans la satiété. Le gouvernement de la Restauration avait donné la liberté et la France y avait pris goût. Quand il fit mine de la retirer, la nation tourna contre lui, même sa gloire ; et après avoir passé sous des arcs de triomphe, il tomba.

La génération qui voulait la liberté constitutionnelle — et qui ne voulait pas la guerre d'Espagne, — cette génération,

tous ses autres mérites à part, n'avait donc pas si peu mérité de la France ni si mal conduit sa fortune. Quand elle applaudissait Royer-Collard, quand elle défendait Manuel, quand elle pleurait le général Foy, quand elle célébrait la pairie après le rejet de la loi de conversion, quand elle allumait des feux de joie après le retrait de la loi d'amour, quand elle s'agitait dans les comités électoraux, loyalement, à ciel ouvert, son drapeau à la main, quand la jeunesse française faisait cela, elle représentait l'esprit nouveau contre l'ancien; elle jouait son vrai rôle; et pour moi, lorsque je repasse dans le livre de M. de Lamartine toutes les grandes scènes politiques de cette époque, je retrouve aussi toutes les émotions de ma jeunesse, et je n'en récuse aucune. Le sang, comme dit Béranger, « le sang remonte à mon front qui grisonne, » et il me semble que j'applaudis encore, soit Manuel quand il disait, avec un accent de conviction si pénétrant, à la majorité réactionnaire qui allait le frapper : « ..... N'oublions jamais, à quelque excès que la révolution » se soit portée, qu'appelée par les vœux de la France, dé- » fendue par elle au prix de son sang, cette révolution lui » a laissé, en échange, une gloire impérissable et d'immen- » ses bienfaits; n'oublions jamais que nous n'existons, et » vous-mêmes avec nous, que par les résultats qu'elle a » produits, résultats sacrés que tous les efforts de ses enne- » mis n'ont pu et ne pourront nous enlever ;... » soit Royer-Collard, quand il jetait aux ministres du roi Charles X, dans la discussion de la loi sur la presse, cet écrasant défi : « ..... Il » y a longtemps que la discussion est ouverte dans le monde » entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux. Elle rem- » plit d'innombrables volumes, lus et relus le jour et la nuit » par une génération curieuse. Des bibliothèques, les livres » ont passé dans les esprits. C'est de là qu'il vous faut les

» chasser. Avez-vous pour cela un projet de loi ? Tant que
» nous n'aurons pas oublié ce que nous savons, nous serons
» mal disposés à l'abrutissement et à la servitude. Mais le
» mouvement des esprits ne vient pas seulement des livres.
» — Né de la liberté des conditions, il vit du travail, de la
» richesse et du loisir; les rassemblements des villes et la fa-
» cilité des communications l'entretiennent. Pour asservir
» les hommes, il est nécessaire de les disperser et de les
» appauvrir. La misère est la sauvegarde de l'ignorance.
» Croyez-moi, réduisez la population, renvoyez les hommes
» de l'industrie à la glèbe, brûlez les manufactures, com-
» blez les canaux, labourez les grands chemins. *Si vous ne*
» *faites pas tout cela, vous n'aurez rien fait ! .....* »

C'est ainsi qu'on parlait encore en 1827. La Restauration, qui méritait déjà ces terribles remontrances, avait du moins le mérite de les souffrir. Avouez aussi que c'était là un noble et courageux langage, et qu'il n'est pas besoin de se frapper la poitrine et de se rouler dans la poussière pour expier le souvenir de ces émotions et de ces spectacles. L'âme du pays était là. M. de Lamartine, à qui j'ai reproché de négliger le menu de l'histoire, excelle dans la peinture de ces grandes scènes, et il les recherche à bon droit comme les véritables occasions de son talent. Mais l'histoire n'habite pas exclusivement ces hauteurs. Il faut savoir descendre en plaine, se mêler aux hommes, hanter les foules profanes et découvrir, dans l'étude des mille incidents dont la vie d'un pays libre se compose, le secret des gouvernements et des partis. M. de Lamartine l'a bien cherché ; mais il s'est arrêté trop souvent, dans cette dernière partie de son ouvrage, à des solutions sans valeur et sans vraisemblance. Je remarque, en effet, que tandis que le célèbre écrivain néglige presque sciemment d'importantes portions de

sa tâche, il accorde à des commérages de cour, à des influences de palais et à des confidences sans autorité et sans gravité une place qu'il refuse à des faits et à des personnages d'une importance supérieure. Et aussi bien tel est presque toujours le caractère de l'incomplet dans l'histoire. L'auteur surfait la fiction qu'il caresse aux dépens de la réalité qu'il ignore. Il y a toute une partie mythologique dans le livre de M. de Lamartine. Je veux bien croire aux causes secrètes des grands événements, aux mystérieuses et sensuelles attaches des grands pouvoirs de la terre. Je ne crois pas à leur toute-puissance. Je ne crois pas à *l'ubiquité* de cette Egérie platonique dont M. de Lamartine fait à peu près l'unique ressort du gouvernement de ce roi, qu'il nous représente pourtant comme un monarque sérieux et comme un honnête homme..... «Tel était le mécanisme caché de ce gouver-
» nement de politique et de piété, de boudoir et d'église, de
» scrupules et de faiblesses, possédé d'avance par un prince
» impatient de règne, exploité par des intrigants, inspiré
» par des sectaires, manié par un ministre habile, *et reposant*
» *tout entier sur la tendresse de cœur d'un roi vieilli pour une*
» *femme* qui, en lui enlevant les soucis du trône, lui lais-
» sait les illusions de l'amour... » C'est ainsi que M. de Lamartine, par une inconséquence que son cœur a pu reprocher plus d'une fois à son esprit, détruit en une seule phrase tout le mérite de ses jugements les plus équitables. N'est-ce donc pas lui qui nous dit, après la mort du roi Louis XVIII : « Il fut loué par M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis,
» mais mieux encore par l'estime et par les regrets de la
» nation : il les méritait... Si la France ne le place pas au
» rang de ses plus grands hommes, elle le placera au rang
» des plus habiles et des plus sages de ses rois. » Et M. de Lamartine a bien raison.

Tel qu'il est, au surplus, son livre restera. Malgré cette choquante disproportion que j'y ai marquée, l'*Histoire de la Restauration* vivra de ce premier souffle honnête et vrai qui l'a inspirée, de cette pensée de réhabilitation et de justice qui l'a remplie jusqu'au bout; — le livre vivra, en dépit des lacunes, des incohérences, des exagérations pittoresques, des folies descriptives et des excès de style dont M. de Lamartine se fait désormais un jeu et qu'il n'est plus permis de relever dans sa manière, tant son impénitence a sur ce point dépassé et découragé la critique. Je veux lui demander pourtant, puisque nous venons de parler du roi Louis XVIII, quel genre d'impression l'auteur prétend produire quand il nous introduit, en praticien d'autopsie plus qu'en historien, dans la chambre à coucher du vieux roi agonisant et qu'il soulève le drap qui le couvre. Est-ce la pitié? est-ce le ridicule? est-ce le dégoût? est-une simple fantaisie pittoresque qui lui inspire des détails tels que ceux-ci: «...Déjà ses jam-
» bes, atteintes par la gangrène, se refusaient à tout mou-
» vement, et ses orteils se détachaient d'eux-mêmes de
» leurs articulations, comme des branches mortes d'un tronc
» encore vivant... Sa tête, inclinée sur sa poitrine, tombait
» et se relevait alternativement de son fauteuil à sa table et
» de sa table à son fauteuil, en frappant du front, à chaque
» oscillation en avant, le bord du pupitre et *en rendant un*
» *coup aussi sec que le balancier de sa pendule*... Un manteau
» de fourrure emmaillotait ses jambes. Sa toilette était aussi
» recherchée et sa coiffure aussi peignée que dans ses jours
» de réception. Ses joues tombaient sous l'affaissement des
» muscles, mais sa bouche s'efforçait encore de sourire...»
Ah! certainement, il est permis, quand il s'agit des grands de la terre, de rapprocher de l'idée de leur puissance celle de leur fragilité. Ces images de la mort, la philosophie reli-

gieuse aime à les évoquer dans les palais; l'éloquence chrétienne se plaît à les montrer sur ces hauteurs radieuses où se dresse le trône des rois. Mais de quel style! « ..... Ramas-
» sez tout ce qu'il y a de grand et d'auguste; voyez un peu-
» ple immense réuni en une seule personne; voyez cette
» puissance sacrée, paternelle et absolue; voyez la raison
» secrète qui gouverne tout le corps de l'Etat renfermée
» dans une seule tête; — vous voyez l'image de Dieu et
» vous avez l'idée de la majesté royale. Oui, Dieu l'a dit:
» Vous êtes des dieux; mais, ô dieux de chair et de sang!
» ô dieux de boue et de poussière! vous mourrez comme
» des hommes! O rois! exercez donc hardiment votre puis-
» sance, car elle est divine et salutaire au genre humain;
» mais exercez-la avec humilité, car elle vous est appliquée
» par le dehors; au fond, elle vous laisse faibles, elle vous
» laisse mortels, et elle vous charge devant Dieu d'un grand
» compte..... » C'est ainsi que Bossuet parlait de la royauté en plein Louis XIV. Mais il l'humiliait dans sa fragilité, il ne la raillait pas dans sa décrépitude. Il lançait l'anathème à son orgueil, non l'épigramme à ses souffrances. C'est la différence entre le langage de la morale et celui de la fantaisie, entre l'éloquence de la chaire et celle de l'anecdote. M. de Lamartine est un trop grand écrivain et un trop grand poëte pour n'être pas de notre avis, cette fois du moins, contre lui-même.

XIX

La Révolution et la Tradition (1).

— 25 DÉCEMBRE 1853. —

La Révolution et la Tradition, ce sont là deux grandes forces, *deux puissants dieux*, comme dit Athalie. Les concilier fut le but de la Charte de 1814 ; et ce fut aussi, malgré les orages de deux règnes et les malheurs de la fin, l'œuvre patiente et le résultat incontestable de la Restauration des Bourbons.

Pour moi, une chose m'attire à la première vue, pour ainsi dire, dans l'histoire de la Restauration; et qu'on me permette d'y revenir et d'y insister, parce qu'évidemment cette impression, qui est chez moi aussi sincère que pro-

(1) A propos du premier volume de l'*Histoire de la Restauration* ou *Précis des règnes de Louis XVIII et de Charles X* (Paris 1853), par M. F. Rittiez.

Je reproduis cette étude toute récente, sans tenir compte de quelques travaux intermédiaires (de juillet à décembre 1853) que le défaut d'espace m'oblige à ajourner. Mais il m'a semblé que cet essai sur le véritable caractère de la transaction qui s'opéra, en 1814, entre l'esprit de tradition monarchique et l'esprit moderne, complétait d'une manière utile le chapitre qui précède et répondait à bien des déclamations contraires.

fonde, n'est pas la première qui saisisse également tout le monde. Ce signe particulier qui me frappe aujourd'hui, en dépit des souvenirs mêmes et des préjugés de ma jeunesse, c'est le côté vraiment libéral de cette restauration monarchique qui, « renouant la chaîne des temps, » comme elle le disait, et pouvant l'arrêter au point où la fureur révolutionnaire l'avait brisée, la prolongeait pourtant, et sans en rien retrancher d'essentiel, jusqu'à cet indestructible anneau que l'esprit moderne avait forgé. Oui, c'est par là que la Restauration se distingue à mes yeux, précisément parce que c'est là le caractère qu'on pouvait croire le plus antipathique à sa nature : héritière de l'ancien régime, elle accepte l'esprit moderne, elle proclame et elle enregistre soigneusement toutes ses conquêtes ; elle reconnaît tous ses droits. Elle fait plus : aux conquêtes de la révolution française, lettre morte si l'esprit ne les fait pas vivre, elle donne pour garantie, non pas un mot, quoique le mot même, comme le dit le vieux Caton dans Lucain (1), ait droit aux hommages de l'humanité, mais la chose ; — elle donne la liberté.

Oh ! je le sais bien ; quand on descend ensuite dans le détail des faits et quand on pénètre dans le secret des affaires, on est fort tenté de rabattre par instants de cet enthousiasme qu'inspire à un esprit vraiment libéral la proclamation, dans une Charte monarchique, par un roi vieilli dans l'exil et rentré à la suite d'une coalition, de ces grands principes d'une révolution qui semblait vaincue et qui triomphe de sa défaite elle-même : *Les Français sont égaux devant la loi... — Ils sont tous également admissibles aux emplois civils*

(1) . . . . . *Tuumque*
Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram.
(Luc., *Phars.*)

et militaires... — Leur liberté individuelle est garantie... — Chacun professe sa religion avec une égale liberté... — Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions... — Toutes les propriétés sont inviolables... — Le Code civil reste en vigueur, etc., etc. (1). Quelque émouvant, je le répète, que soit ce spectacle d'un vieux roi, remonté par un coup du sort sur le trône héréditaire de Louis XIV, et qui écrit le mot de liberté à toutes les lignes de la Constitution qu'il octroie, — je le sais bien, cette émotion aura ses retours, cette brillante médaille aura son revers. Les restaurations, comme toutes les révolutions de ce monde, se font avec des hommes, et les hommes ont leurs passions; l'âge même ne les affaiblit pas. Le gouvernement de Louis XVIII fera des fautes, non pas seulement celles qu'il avouera plus tard dans la proclamation de Cambrai, ces fautes qu'excuse chez les rois et dans les partis victorieux cet étourdissement fatal de la première heure. Le gouvernement de la Restauration commettra bien d'autres fautes jusqu'à la dernière qui renversera le trône de Charles X. Mais il aura beau faire par l'imprudence de ses amis et par l'aveuglement de ses conseils ; — les principes qu'il proclame à son début, les lois qu'il fait, l'esprit qu'il encourage même en le combattant, les progrès qu'il accomplit même en les redoutant, l'essor qu'il donne aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, à l'industrie, au bien-être des classes laborieuses, — tout ce grand ensemble, sa législation, sa diplomatie, ses guerres, ses traités, — toute cette politique à la fois conservatrice et libérale, car si elle sauve la royauté en Espagne, elle émancipe la Grèce en Morée et elle venge l'Europe à Alger ; — tout cet ensemble, dis-je, qu'il faut juger

(1) *Charte constitutionnelle*, art. 1, 3, 4, 5, 8, 9, 68.

d'un peu haut pour ne pas trop s'arrêter aux imperfections que l'homme mêle à toutes ses œuvres, pour ne pas se heurter aux obstacles de la route et aux pierres du chemin, toute cette histoire qui se fait quinze ans à ciel ouvert et qui brave, du haut de la tribune parlementaire, les conspirations de sacristie et les intrigues de couloir, tout cela est grand, quoi qu'on fasse ; et n'est-ce pas le cas de répéter ici ce que M. de Rémusat disait (1), avec un accent si rare d'éloquence et de raison, en 1847 : « ..... Royautés déchues, » exilées, pour qui peut-être l'oubli commence, dussé-je » même vous déplaire par cette louange, vous n'avez pas » éteint la France. Vos lois lui ont permis de réagir contre » vos principes. Vous avez souffert qu'elle grandît contre » vous-mêmes ; et l'ayant reçue insultée par la victoire, hu- » miliée par la fortune, vous l'avez laissée, en la perdant, » toute pleine d'orgueil et d'espérance ! »

Telle était la Restauration ; et même dans cette réserve où l'apologie de M. de Rémusat se renferme, même dans cette opposition entre leurs préjugés et leurs actes qui trouble parfois le règne des Bourbons de la branche aînée, même dans cet involontaire obstacle que les secrètes tendances de leur esprit opposaient, sur quelques points délicats, aux bienfaits de leur politique, ce gouvernement eut sa grandeur, cette grandeur de l'abnégation et du sacrifice qui est la première vertu des rois constitutionnels. Quand M. Royer-Collard disait : « Les Constitutions ne sont pas des tentes dressées pour le sommeil, » tout le monde applaudissait. Qui l'a mieux su et qui l'a plus pratiqué que la Restauration ? Qui a plus lutté soit contre ses adversaires, soit con-

(1) Discours de réception à l'Académie. *Passé et Présent, Mélanges*, par M. de Rémusat, tome II, page 347 (Paris, 1847).

tre ses amis? Ce qui nous semblait, à nous, échappés du collége et libéraux apprentis, ce qui semblait à d'autres, libéraux émérites ou républicains disponibles, l'effet de quelque conspiration de cour ou de quelque effroyable machination des partis, c'était le jeu régulier des rivalités que l'ambition du pouvoir engendre dans les pays libres. C'était le bruit, importun aux oreilles efféminées, de ce mécanisme admirable qui a fait si prodigieusement grandir, depuis un siècle et demi, la loyale Angleterre sous la main de ses rois, de ses Parlements et de ses ministres. L'histoire des premiers règnes de la monarchie constitutionnelle chez les Anglais, après la révolution de 1688, est pleine de ces luttes fécondes où la royauté tantôt résiste, tantôt cède à l'opinion publique, où l'opinion, à son tour, tantôt fait retraite pour un temps devant la prérogative royale, tantôt reprend l'offensive avec un éclat décisif. M. de Rémusat et M. de Viel-Castel ont raconté ces luttes dans des études remarquables, et personne n'y a vu autre chose que l'effet naturel de cette inévitable concurrence entre le pouvoir et la liberté, qui est la loi de la civilisation elle-même. Les luttes d'opinion qui signalèrent les quinze années du gouvernement de la Restauration n'avaient, en réalité, et tant qu'on restait fidèle à la Charte, ni plus de gravité, ni plus de venin, ni plus de péril.

Le premier volume de M. Rittiez s'arrête à 1820. Rien ne m'oblige donc à remonter en ce moment jusqu'aux causes qui, en 1830, firent sortir violemment de la Charte le gouvernement qui s'était établi quinze ans auparavant sous cet inébranlable abri. Je n'ai voulu constater qu'une chose : ces princes qu'on a représentés si souvent comme les serviteurs à outrance d'un principe incorrigible qui les rive à la chaîne du passé, qu'avaient-ils donc fait en 1814, eux qui

étaient vieux, qui avaient vu périr sur l'échafaud révolutionnaire leur frère, leur roi, leur sœur, leurs amis, leurs partisans; qui avaient passé vingt ans dans l'exil; eux que la France ne connaissait plus, qui y rentraient par la volonté de Dieu, et à qui d'imprudents conseillers avaient pu dire qu'ils ne lui devaient rien que l'oubli? Qu'avaient-ils fait? Ils avaient, du premier coup, par le premier acte de leur volonté libre, avec la première plume qu'ils avaient tenue de leur main royale, ils avaient, eux, les fanatiques du passé, loyalement transigé avec le présent. Et comment transigeaient-ils? Était-ce en rusant, en marchandant les concessions, en tirant à eux, d'une main avare et d'un air défiant? Non, ils donnaient dès le premier jour, et avec tout leur cortége de garanties, tous les droits que l'Assemblée Constituante avait proclamés sans pouvoir les établir, puisque moins de deux ans plus tard la Terreur les foulait sous les roues de ses chariots chargés de victimes humaines. Ce que la Constituante n'avait fait que proclamer en quelque sorte, la Charte des Bourbons l'établissait. Avec l'égalité, ils donnaient la liberté; — avec la liberté des cultes, celle de la personne; avec la liberté de la personne, celle de la presse. « La déclaration de Saint-Ouen, dit M. Rittiez, consacrait *la plupart des droits* essentiels à la liberté humaine. » Quant à moi, je cherche ceux qui y manquaient. Oui, les Bourbons transigeaient, faisant la part large à l'autorité publique (qui pouvait s'en plaindre ?), datant le règne de la mort de Louis XVII, pure forme, et qui n'avait qu'un tort, à mon avis, celui d'être un pléonasme monarchique; car s'appeler Louis XVIII, n'était-ce pas dire assez qu'on prétendait continuer une dynastie de rois? Mais reconnaître tous les droits créés par la Révolution française et leur donner pour garant la liberté de la presse, laisser le commandement des troupes aux maréchaux de

l'Empire, maintenir ses Codes, continuer ses traditions administratives et financières, était-ce donc rayer ces trente immortelles années qui venaient de s'écouler? était-ce se montrer ennemi de l'esprit nouveau et s'enterrer dans son principe? N'était-ce pas prouver, au contraire, qu'on entendait succéder à la Révolution et à l'Empire plus qu'à Louis XVII? N'était-ce pas accomplir ce mariage de raison entre le présent et le passé qui, loin d'être le suicide d'une dynastie, était l'acte le plus raisonnable que son intérêt bien entendu pût lui conseiller?

En 1814, les princes de la branche aînée de la maison de Bourbon, si avancés qu'ils fussent déjà dans la vie, n'étaient donc pas, quoi qu'on en dise, le parti exclusif du passé ; ils ne représentaient ni un principe absolu et inflexible, car un principe absolu et inflexible, en politique, c'est l'absurde; — ni l'ancien régime, car l'ancien régime pouvait revivre dans les regrets et dans les espérances de quelques suivants de la royauté ; — des princes sérieux, éprouvés par le malheur et relevés par la main de Dieu pour diriger la France nouvelle, n'encourageaient pas ces folies. Charles X lui-même, en 1830, ne voulait pas rétablir le passé. L'article 14 de la Charte, faussement interprété, lui inspira une pensée fatale, mais plutôt d'illégalité que d'absolutisme. Il eut un rêve de dictature, non d'ancien régime. La branche aînée ne représentait pas plus l'ancienne société, toute seule, que la branche cadette ne représentait la révolution sans partage. Si le parti de la Restauration avait ses voltigeurs et ses fous, il avait ses conseillers sages et ses amis prudents : M. le duc d'Orléans était de ceux-là, avec beaucoup d'autres. Il est trop ridicule de croire que le duc d'Orléans n'était pas partisan de la restauration qui le ramenait en France, comme il est trop absurde d'imaginer qu'un roi tel que

Louis XVIII, qui était déjà libéral en 89 et qui avait écrit la proclamation d'Hartwel, n'était pas, au fond, partisan des libertés qu'il ne faisait que consacrer en les concédant. Mais veut-on une preuve de cette alliance que le chef de la branche aînée des Bourbons contractait avec l'esprit moderne ? Encore une fois, qu'on relise la Charte de 1814. Que pouvait-on faire de plus, quand on montait sur le trône, à moins de n'être plus roi ? Et, d'un autre côté, veut-on une preuve que le chef de la branche cadette était un sincère appui de la royauté telle que la Charte l'avait fondée ? qu'on examine sa conduite, si habilement dévouée et si loyalement indépendante pendant toute la durée de la Restauration. Que pouvait-on faire de moins, quand on était premier prince du sang, à moins de n'être plus libéral ?

Que veut-on de plus ? Est-ce qu'il n'y avait pas, aux Tuileries, un roi qui avait fait la Charte ? Est-ce qu'il y avait, au Palais-Royal, un prince qui conspirait contre le roi ? On nous parlait récemment de l'ambition et des complots de la branche cadette pendant ces quinze ans... Quels complots ? Qu'on en cite un seul. Montrez sur un seul point, parmi toutes ces conspirations qui s'attaquent successivement à la monarchie restaurée, montrez une seule fois la main du duc d'Orléans, ou seulement son influence, ou même son nom invoqué dans un conciliabule ou prononcé dans un procès ! Oui, une seule fois ? M. de Vaulabelle a écrit l'*Histoire de la Restauration* avec une supériorité d'exactitude et une intention d'impartialité que nous ne pouvons trop estimer, quoique son point de vue ne soit pas le nôtre ; cherchez-y, dans ces complots des partis, le nom du chef de la branche cadette de la maison de Bourbon. M. de Lamartine n'a pas épargné les accusations et les injures au duc d'Orléans ; cherchez dans son histoire la trace de cette calom-

nie posthume qu'on voudrait lui infliger aujourd'hui? On a souvent parlé d'ambition, soit! Le mot est vague et se prête complaisamment aux commentaires de la passion politique. Mais des complots! qu'on en prouve un seul, et nous passons condamnation sur tous les autres. La branche cadette n'avait pas besoin de conspirer ; elle était libérale comme la Charte, et pas plus qu'elle. Sa fidélité bien connue à la Constitution du pays suffisait à son importance. Si elle était la personnification de l'esprit moderne, la Charte en était la réalisation et la loi. Rien n'était donc plus facile que cette conciliation des deux principes que les Bourbons des deux branches représentaient, nous dit-on, — puisque c'est la loi du pays elle-même qui, avec son autorité indiscutable et par la main du roi législateur, avait consommé la transaction.

Que fallait-il faire de plus pour opérer ce rapprochement entre l'ancien régime et la France nouvelle? Fallait-il faire amende honorable de Louis IX et de Charles V, de Henri IV et de Louis XIV? Fallait-il répudier Bouvines, Denain et Fontenoy? Fallait-il rayer les noms de Condé et de Villars, de Richelieu et de Colbert, de Bossuet et de Montesquieu, pour faire maison nette des gloires du passé? Fallait-il mettre au pilon l'histoire de quinze siècles, pendant lesquels la France n'avait pas cessé de grandir et de s'étendre jusqu'à ces frontières triomphales que lui donna Louis XIV et que 1814 lui fit perdre? Fallait-il enfin renoncer à dire ce que disait si admirablement Louis XVIII dans le préambule de la Charte constitutionnelle : «... Nous avons dû, à » l'exemple des rois nos prédécesseurs, apprécier les effets du » *progrès toujours croissant des lumières*, les rapports nou- » veaux que ces progrès ont introduits dans la société *et la* » *direction imprimée aux esprits depuis un demi-siècle?...* »

Et le prince qui parlait ce hardi langage et qui le formulait dans une Constitution libérale, n'aurait été que le flatteur perfide de l'esprit moderne, le soupirant caduc et incorrigible d'une société éteinte !... Non ; cela n'est pas possible !

M. Rittiez, bien qu'il soit un libéral peu suspect de complaisance, rend à la Restauration plus de justice : « ..... On » crut, dit-il, parce que la France était rentrée dans ses » anciennes limites territoriales, que tout allait s'abaisser » chez elle, son courage et son intelligence : c'était le but » que s'était proposé la coalition des rois ; mais les choses » ne se passèrent pas ainsi. La France s'ouvrit une voie » large dans les arts, dans les lettres, devint manufacturière, » commerçante, industrielle, s'essaya aux luttes parlemen- » taires, et il ne dépendit pas d'elle que, sous la Restaura- » tion, elle ne fixât pour longtemps les bases d'un gouver- » nement libre. *Elle releva sa tête, qu'on croyait abaissée*, et » fut encore la nation la plus importante de l'Europe, et, » disons-le, du monde. Ce n'est pas de suite qu'on apprécia » les efforts qu'elle fit, sous la Restauration, pour reprendre » son rang en Europe. *On ne rendit pas justice aux hommes » de ce temps-là. La France ne s'était ni attardée ni endormie » pendant les quinze années des règnes de Louis XVIII et de » Charles X;* seulement elle avait agi dans d'autres condi- » tions et avec d'autres moyens.... »

Ainsi parle un historien sérieux, quand il s'est donné la peine de remonter aux sources de la vérité et qu'il veut tenir compte de l'expérience. Il est facile en effet de prononcer des exclusions, d'établir des catégories pour le besoin de sa cause, de crier aux uns : vous êtes ceci, aux autres : vous êtes cela ! — vous êtes la tradition, vous êtes la révolution ! — Vous êtes l'ancienne société ! Vous êtes la nouvelle ! On se donne ainsi, en creusant le vide,

des airs de profondeur ; et on entraîne avec soi ses adversaires dans le brouillard des aphorismes. Mais qu'est-ce que cela veut dire : représenter l'ancienne société ? L'ancienne société, où est-elle ? Où sont ses priviléges, ses exemptions, ses dîmes, ses majorats, son droit d'aînesse, ses partages inégaux, ses charges vénales, ses colonels par droit de naissance, ses grands seigneurs, ses lettres de cachet, ses hautes et basses justices ? Où tout cela est-il ? Et comment tout cela peut-il revenir ? Veut-on parler de la noblesse, de celle qui paie ses contributions et qui monte sa garde à la mairie comme tout le monde ? où est sa prédominance politique ? Et quelle serait la force d'un principe qui ne représenterait que cette classe, à l'exclusion de toutes les autres ? S'agit-il de la génération qui vivait encore en 1814, et dont les débris, attardés dans un exil volontaire, rentrèrent en France avec la famille des Bourbons ? Combien étaient-ils ?.. Ces derniers représentants de l'ancienne société, ceux que la révolution avait décimés, sont presque tous morts aujourd'hui. La génération suivante a vieilli avec nous, et elle a subi plus ou moins, les uns volontairement, d'autres à leur insu, l'empire des idées nouvelles. Quant aux petits-fils des premiers adversaires de la révolution, calculez l'action de l'esprit moderne, tel qu'il a pris possession de notre pays tout entier, sur cette portion toute jeune et toute vive de la société française ! Que reste-t-il donc de ce qu'on appelle le parti de l'ancienne société ? Et combien s'est-il écoulé de temps entre le moment où nous sommes, et celui où l'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus, se croyait dans l'obligation d'adresser à des nobles français l'apostrophe que voici :

« . . . . Je viens de ce pas à vous, ô noblesse, qui ne devez » attendre de moy aucune blandice, puisque vous venez d'en-

» tendre avec quelle liberté je viens de traitter ceux de nostre » Ordre, emmy (parmy) lesquels, bien qu'indigne d'un si » insigne caractère, j'ay l'honneur de tenir quelque rang.

» Le premier des trois principaux désordres que je remar- » que emmy vous, *est ceste grande confusion qui vous pesle- » meste presque sans distinction.*

» Que sont devenues ces belles et relevées qualitez de sei- » gneurs, barons, comtes, marquis, ducs, qui autres fois » estoient les degrez qui différentioient vostre Ordre ? *Quelle » horrible décadence défigure tout cela !* Comme tout y est altéré, » changé, et si j'ose presque dire, anéanty ! Marquez-moy en » quoy consiste maintenant ceste différence ! Toutes vos es- » pées sont-elles pas de mesme mesure ?

» . . . Si vous dites que la paix ternit le lustre des qualitez » guerrières, je le veux : mais à quel jeu *avez-vous perdu tous » les rangs et prééminences que vous aviez ez villes*, pour n'en » avoir plus qu'au vilage, emmy des paysans ?....

» . . . . Une fois en vostre vie, souvenez-vous que vous » estes hommes, que vous estes les favoris de la royauté, le » bras droict du prince, *le soutien de l'Etat, la fleur plus fine » de la nation*, la terreur des estrangers, l'effroy des en- » nemis !... »

Certes, les nobles Français se moqueraient aujourd'hui d'un évêque qui leur adresserait un pareil langage, et ils le renverraient à la « Déclaration des Droits de l'homme. » Et en effet, entre le temps où un prêtré pouvait se permettre une pareille mercuriale et celui où nous vivons, ne s'est-il écoulé que deux siècles ? et ne voit-on pas l'abîme que la révolution a creusé entre ces priviléges que glorifiait la voix de Pierre Camus et l'égalité qui est aujourd'hui la loi de tous ? Cette ancienne société qu'on évoque, ou elle est le fantôme d'un rêveur, ou elle est partout et mêlée à tout. Elle n'est

donc pas, et encore moins aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1814, le parti exclusif d'une dynastie, quelle qu'elle soit, ou la représentation fanatique et imbécile d'un passé aboli. Prétendre qu'on représente aujourd'hui l'ancienne société, autant vaudrait dire qu'on ne représente rien du tout.

Et d'un autre côté, qu'est-ce que cela veut dire : représenter la révolution ? quelle révolution ? Est-ce par hasard la révolution de 93 que la branche cadette de la maison de Bourbon a représentée, soit pendant les quinze ans que la Restauration a duré, soit pendant les dix-huit années prospères que le roi Louis-Philippe a régné ? Tout le monde sait le contraire aujourd'hui ; tout le monde sait que c'est la révolution modérée, patiente, pacifique, raisonnable, le progrès dans l'ordre, le pouvoir allié à la liberté, que ce sont tous ces principes que le roi Louis-Philippe a voulu appliquer, développer et défendre, — ces principes et non pas d'autres. La révolution modérée, c'était la Charte de 1814 elle-même, complétée par celle de 1830. La branche cadette de la famille des Bourbons a continué, sur le trône, l'expérience du gouvernement représentatif que la branche aînée avait commencée, et elle a essayé à son tour, et après la Restauration, de réaliser l'alliance de l'ordre et de la liberté : ce qui était le contraire de la révolution violente, acharnée, spoliatrice et tyrannique qu'on s'obstine à mettre à son compte. Les deux branches de la maison de Bourbon se sont rencontrées dans la pratique du gouvernement constitutionnel et dans ce rude exercice de la liberté politique. Seulement, l'une a cru à la fin que la liberté la tuerait ; l'autre, que la liberté seule pouvait la sauver, et elles se sont trompées toutes les deux. La Restauration s'est un moment défiée de la légalité constitutionnelle ; le gouvernement de Juillet s'y est confié jusqu'au suicide. Le trône restauré s'est écroulé comme le trône électif, et

par des causes différentes, ici parce qu'on avait voulu exagérer le principe d'autorité, là parce qu'on n'avait pas su lui demander ce qu'il comportait de résistance énergique et de répression invincible. Mais dans ces grandes catastrophes des Etats, les hommes ne sont plus rien, la fatalité est tout. Etait-ce donc la première fois, depuis soixante ans, que la souveraineté, royale ou démocratique, impériale ou constitutionnelle, chancelait sur le sol ébranlé de la France et parmi ces dévorantes épreuves de sa régénération sociale? *Quomodò cecidit potens?...* Un jour, pendant qu'une chaise de poste, suivie d'un commissaire autrichien et d'un commissaire anglais, conduisait au port de Toulon le glorieux vainqueur de Marengo, d'Austerlitz et de Montmirail, tout le monde s'est fait cette question : Comment est-il tombé cet homme puissant qui était le maître du monde?..... « Et puis, » écrivait Etienne Pasquier dans un temps non moins trou- » blé que le nôtre, nous serons si fous d'estimer que ce ne » soit un jeu de Dieu ! Il faudrait être sans yeux ou sans » jugement. Quand il veut exercer sur nous un trait admi- » rable de sa vengeance, il bande nos yeux, étoupe nos » oreilles et tous nos sens, afin que son coup soit plus tôt » frappé que prévu (1)... »

Je finis. J'ai voulu étudier un instant une question d'histoire. Je me borne aux conséquences purement historiques que j'en ai tirées. J'avais en vue de signaler le vrai caractère de la transaction qui se fit, à la face du monde et à la clarté du soleil, il y a quarante ans, entre les deux principes qu'on déclare aujourd'hui inconciliables. Aller au delà, ce serait tomber de la critique historique, dont les droits ne

(1) *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier*, publiées par M. Feugère, tome II, page 293. (Paris, 1849).

sont pas contestés, dans la controverse politique dont les limites sont plus étroites. Respectons le présent, qui est le domaine inviolable des pouvoirs publics. Respectons l'avenir, car il est à Dieu. Ne demandons pas même au temps s'il a encore quelque chose à faire, « *le temps*, dit assez étrangement le comte Joseph de Maistre, *ce premier ministre de Dieu au département des souverainetés sur la terre* (1)... » Laissons l'avenir, mais défendons le passé, si c'est sur ce terrain-là qu'on nous appelle. Personne en France aujourd'hui, quand il s'agit des gouvernements qui ne sont plus, n'a le droit légal de prévoir et de prédire. Tout le monde a celui de se souvenir. L'histoire des deux branches de la maison de Bourbon est depuis quarante ans en butte à tous les préjugés contraires. Sachons enfin leur rendre justice aux uns et aux autres : aux uns, qu'on disait voués au culte exclusif de l'ancien régime, tenons compte de la liberté qu'ils nous avaient donnée; — aux autres, qu'on croyait engagés sans retour dans la politique révolutionnaire, sachons gré de la prospérité dont ils ont versé dix-huit ans les flots sur la France et sur le monde. Il n'est jamais trop tard pour rendre hommage à la vérité. Les fautes des Bourbons, hélas ! les histoires écrites de notre temps en sont pleines, et on dirait que les historiens contemporains, y compris M. Rittiez, malgré son esprit de justice, n'ont d'autre tâche que de les relever. Pourquoi ne pas faire aussi le compte des bienfaits ? « *Sans doute*, dit encore le comte de Maistre, » *la maison de Bourbon devait quelque chose à l'inévitable* » *justice; mais je crois qu'elle a payé.....* »

(1) *Lettres et Opuscules*, tome 1er, page 114 (Paris, 1851).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

PAGES.

I. La première Restauration. 1
II. Le Salon de 1810. 17
III. De quelques histoires anciennes 31
IV. De l'emploi des camélias dans le drame et dans le roman . . 47
V. Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau 85
VI. De l'inviolabilité littéraire des hommes politiques 119
VII. L'héroïsme et la politique pendant le règne des Cent-Jours . 132
VIII. Les quinze dernières années de Louis XIV. 150
IX. De quelques poésies nouvelles :
Poésies sensualistes 182
— spiritualistes. 196
Poëmes antiques 208
— *de la mer*. 216
X. De la critique expérimentale dans les œuvres de M. Sainte-Beuve. 223
XI. De la Simplicité homérique. 241
XII. *Le livre des femmes mariées*. 291
XIII. De la supériorité des femmes 308

PAGES.
XIV. Un épisode de l'histoire de Russie 329
XV. La jeunesse de madame de Longueville 349
XVI. De l'esprit libéral et du principe d'autorité 366
XVII. La Révolution et la société en 1848 383
XVIII. Le gouvernement des Bourbons 400
XIX. La Révolution et la tradition. 419

FIN DE LA TABLE.